



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

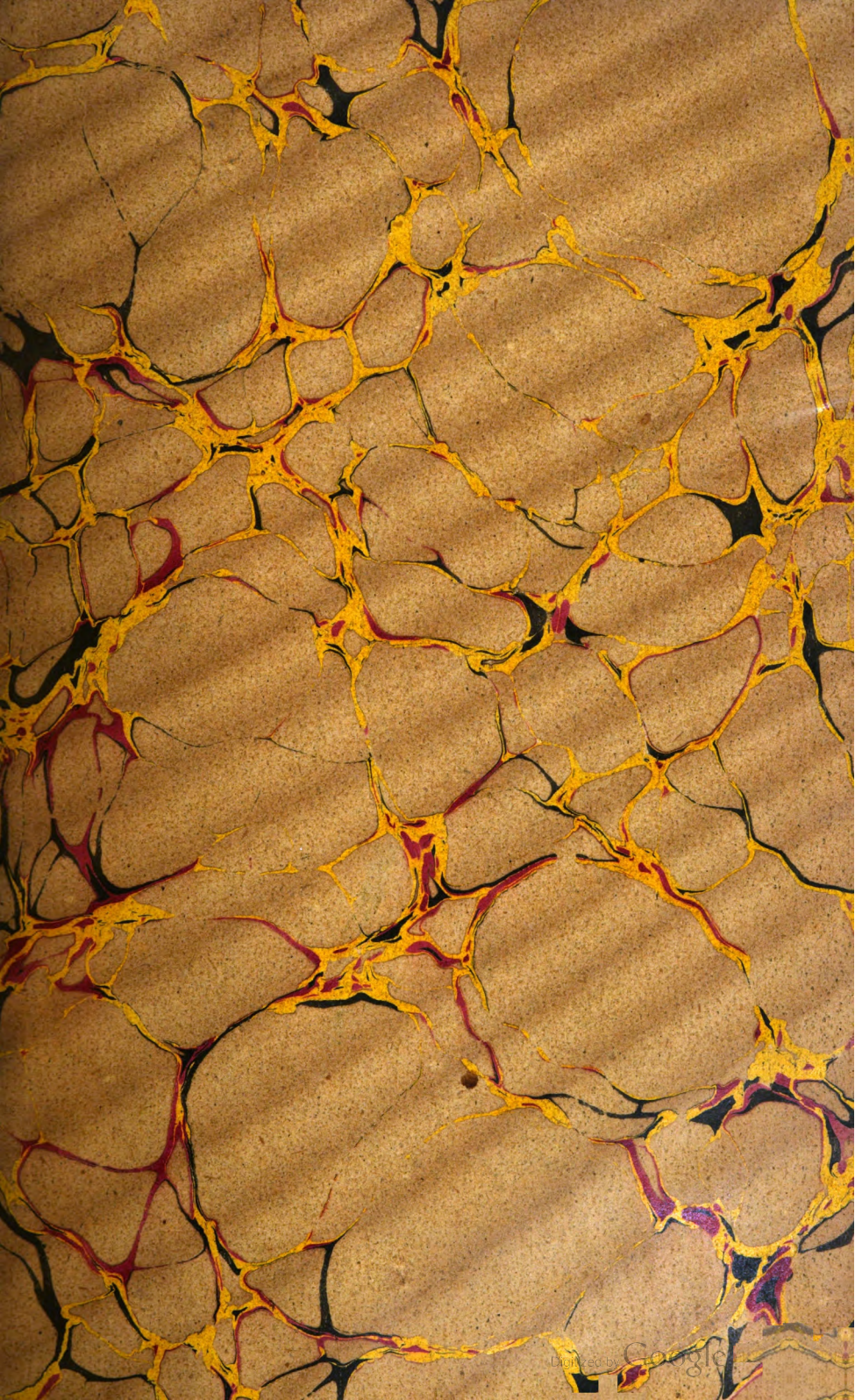
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIB. COLL.
PICTAV. S. J.





416-2

A 346 / 8°85

ŒUVRES

DE

M^{GR} DE SÉGUR

~~~~~  
**F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.**  
~~~~~

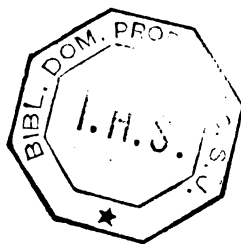

ŒUVRES
DE
M^{GR} DE SÉGUR

—
TROISIÈME SÉRIE
—

TOME HUITIÈME

—
TROISIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE S J
Les Fontaines
60 - CHANTILLY



PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
112, RUE DE RENNES, 112
1887
Traduction et reproduction réservées

A CEUX QUI SOUFFRENT

Cet opuscule qu'on pourrait appeler le *Petit Traité Pratique de la Souffrance*, a été composé par Mgr de Ségur, en 1870, au fond de la Bretagne, auprès du célèbre sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray, pendant les horreurs de l'invasion et du siège de Paris. L'auteur avait cru passer là ses vacances ordinaires de six semaines ou de deux mois : les six semaines se transformèrent en près d'une année, la Providence ayant ainsi ménagé les choses qu'il lui fut impossible de rentrer à Paris avant le siège d'abord, puis avant la Commune, Mgr de Ségur était inscrit le second sur la liste des *otages*, immédiatement après l'infortuné Mgr Darboy. Les hommes de la Commune vinrent *huit fois* à son domicile, pour se saisir de lui.

Son séjour en Bretagne fut ainsi son salut, sans qu'il s'en doutât.

Dans ce petit Traité dédié à ceux qui souffrent, on retrouve plusieurs allusions aux *affreuses* épreuves qui désolaient alors tous les cœurs français. C'était, pour ainsi dire, une œuvre de circonstance. Publié dès l'automne de l'année 1871, l'opuscule fut déposé par l'auteur aux pieds de Notre Très-Saint Père le Pape PIE IX, lui aussi victime de douleur et retenu captif au Vatican par l'invasion sacrilège des Piémontais. Sa Sainteté daigna bénir par le Bref suivant l'opuscule qui lui était offert, et qui en moins de cinq années a déjà été tiré à vingt-neuf mille exemplaires environ.

Dans le Bref qu'on va lire, le Saint-Père fait allusion à deux autres opuscles que Mgr de Ségur avait déposés en même temps aux pieds de Sa Sainteté : *les Saints Mystères, et Prêtres et Nobles*. On les trouvera plus loin.

BREF DE N.-T.-S. PAPE PIE IX, A MGR DE SÉGUR.

PIE IX. PAPE.

« Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Nous avons reçu, il y a quelques jours, avec votre offrande, votre lettre si pleine de respect et d'amour. Nous y avons vu un nouveau témoignage de votre zèle à exciter les âmes à la piété et à les initier aux mystères du culte divin, et une nouvelle preuve du filial et constant dévouement que vous Nous avez voué, ainsi qu'au Siège-Apostolique.

« Nous avons agréé avec plaisir les opuscules que vous venez de composer et de publier. Dans l'un, vous vous efforcez de faire tourner au profit de la foi et de la piété les souffrances des temps malheureux que nous traversons; et dans l'autre, vous démasquez les fraudes par lesquelles l'impiété cherche à séduire le pauvre peuple sans-défense, et vous lui donnez ainsi le moyen d'y échapper.

« Nous louons votre dessein comme il convient, et Nous vous félicitons de ce que ces écrits se répandent avec tant de rapidité. Nous leur souhaitons de produire, moyennant la grâce de Dieu, les fruits abondants de salut que vous ambitionnez.

« Enfin, cher Fils, Nous ne manquons pas de supplier le Seigneur qu'il daigne répandre les dons de sa lumière, de sa grâce et de sa miséricordieuse bonté sur la France catholique tout entière, et principalement sur ceux qui la conduisent; et comme gage de notre paternelle bienveillance et de notre gratitude, Nous vous donnons avec grand amour la Bénédiction Apostolique, à vous et à tous les vôtres!

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 29 novembre, la vingtsixième année de notre Pontificat.

« PIE IX, PAPE! »

• A CEUX

QUI SOUFFRENT

I

Que ce n'est pas le bon DIEU qui a fait la souffrance.

Infiniment bon, DIEU nous a créés pour le bonheur. Sa volonté est que nous soyons heureux sur la terre, heureux dans l'éternité. Pourquoi donc souffrons-nous tant ici-bas ? La religion chrétienne nous donne, et nous donne seule, la clef de ce mystère.

Tant qu'il est resté dans l'innocence, l'homme a ignoré la souffrance : au paradis terrestre, l'homme était en plein bonheur. La souffrance n'est, en effet, que la conséquence du péché ; et c'est parce qu'il est devenu pécheur que l'homme souffre. La souffrance suit le péché, comme l'ombre suit le corps. Quelquefois elle ne le suit point immédiatement, quelquefois même elle semble

lui être épargnée en ce monde ; mais tôt ou tard elle viendra, d'autant plus terrible qu'elle aura plus tardé.

La souffrance est entrée dans le monde par la porte du péché, et elle y demeurera tant que le péché y régnera, c'est-à-dire jusqu'au jugement dernier.

Comprenons-le donc une bonne fois, et n'attribuons plus jamais au bon DIEU ce qui ne vient point de lui. DIEU n'a pas plus fait la souffrance, le malheur, les larmes, qu'il n'a fait le péché. C'est l'homme seul, c'est le pécheur qui s'est réduit lui-même à ce douloureux état. Et c'est parce que nous sommes les enfants de l'homme pécheur, de l'homme déchu, que nous sommes dans l'état de misère et de déchéance où il est tombé. Nous ressemblons aux enfants d'un roi déchu, qui naissent dans l'exil ; aux enfants d'un seigneur ruiné, qui naissent pauvres comme leur père. En un mot, nous sommes voués ici-bas à la souffrance, parce que nous sommes des pécheurs.

Donc, quand nous souffrons, gardons-nous de nous en prendre au bon DIEU : c'est uniquement au péché ; c'est aux méchants, qui sont les hommes de péché ; c'est au démon, instigateur du péché ; c'est enfin à nous-mêmes qui commettons le péché, qu'il faut nous en prendre,

II

En quel sens, cependant, la souffrance vient de DIEU.

Un jour, dans un hôpital de Paris, deux jeunes gens, à peu près du même âge, se trouvaient cloués côte à côte par la maladie sur leur lit de douleur. L'un était un pauvre étourdi que les plaisirs et la légèreté avaient éloigné de Dieu depuis plusieurs années ; il avait « fait la vie, » comme on dit, et la maladie de poitrine qui le dévorait, était selon toute apparence la conséquence de ses excès. L'autre, également poitrinaire, avait au contraire mené dès son enfance une vie admirablement pure : depuis sa première communion, il n'avait jamais manqué sa communion du dimanche ; à quatorze ou quinze ans, sa ferveur chaque jour croissante l'avait porté à s'approcher plus souvent encore de la Table sainte. Il était pur comme un ange, et, au milieu de ses souffrances, jamais une plainte ne sortait de sa bouche.

L'aumônier et la Sœur les soignaient tous deux avec un égal dévouement. Ils firent si bien que le premier, au lieu de blasphémer et de se désespérer sous le poids de ses terribles douleurs, rentra dans les voies de son enfance, se réconcilia avec son Dieu, et passa les dernières semaines de sa vie dans des sentiments de pénitence qui firent une profonde impression sur toute la salle. « Je souffre bien, disait-il ; mais tant mieux : cela fait plus de pénitence. »

Le second, sanctifié de plus en plus par l'épreuve, faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Il avait toujours le visage paisible et souriant, et jusqu'à son dernier soupir il remerciait le bon DIEU de l'avoir tant aimé.

Tous deux moururent le même jour ; et pour tous deux la souffrance, l'amère et terrible souffrance, avait été évidemment une grande visite du Seigneur.

En effet le bon DIEU, qui n'a point fait la souffrance s'en sert pour nous sauver. Il tire le bien du mal.

Il se sert de nos souffrances pour nous ramener à lui, pour ainsi dire malgré nous. Combien de gens oublient complètement le service de DIEU, que les chagrins, les maladies, la douleur ont fait rentrer dans la bonne voie ! Combien d'élus sont au ciel, qui seraient en enfer s'ils n'avaient point souffert ici-bas ! Et combien sont en enfer, éternellement perdus, qui se seraient sauvés s'ils avaient eu le bonheur de souffrir durant leur vie ! En ce sens, la souffrance est toujours une grande grâce, et, comme toutes les grâces, elle vient de DIEU.

La souffrance vient encore de DIEU, parce qu'elle est *juste*. Quoique redoutable, la justice est excellente en elle-même ; et il faut avoir assez de foi et de force d'esprit pour voir dans la souffrance une juste et très-juste punition du péché. « Merci, merci, mon DIEU ! s'écriait au milieu des supplices un pauvre apostat Coréen qui avait eu le bonheur de reconnaître sa faute et de revenir à la foi ; merci ! C'est bien !... C'est juste !... Il est juste que le pécheur souffre et expie. » Comme expiation, comme punition légitime, la souffrance vient de DIEU, bien qu'elle soit en elle-même un mal.

Enfin la souffrance vient de DIEU, en ce sens que, par elle, le bon DIEU éprouve la fidélité de ses serviteurs et centuple leurs mérites et leur bonheur éternel. Rien ne détache autant des vanités du monde que la souffrance; rien ne jette plus directement une âme dans les bras de DIEU. Il est bien rare qu'on se sanctifie beaucoup sans souffrir beaucoup; et la souffrance a une telle puissance de sanctification, que presque toujours la sainteté d'un chrétien est en proportion exacte de ses souffrances.

Dès lors, il est facile de concevoir comment la bonté divine nous soumet à l'épreuve de la souffrance, et comment Notre-Seigneur, par pure miséricorde, permet que ceux qu'il aime le plus, soient visités davantage par les peines et les douleurs.

Cher lecteur, ne répétez donc jamais ce cri, vraiment déraisonnable, que la souffrance met à chaque instant sur les lèvres de ceux qu'elle atteint : « Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon DIEU pour qu'il m'envoie tant de mal ? » Ce que vous lui avez fait ? Mais oubliez-vous donc cette longue série de péchés, de péchés mortels, qui remplit pour ainsi dire tout votre passé ? La lumière de la foi est-elle donc tellement obscurcie en vous que vous n'aperceviez même plus cette montagne de fautes ?

Ce que vous avez fait au bon DIEU ? Mais Notre-Seigneur, mais la Sainte-Vierge, mais les martyrs et tous les Saints qui ont tant souffert, lui avaient-ils fait quelque chose ? Leur souffrance n'a pas été pour eux un châtiment, comme elle l'est pour les pécheurs, mais bien une épreuve; et c'est parce qu'ils sont sortis victorieux de cette épreuve, qu'ils sont couronnés d'une gloire éternelle dans le ciel.

Qui que vous soyez, juste ou pécheur, vous ne pouvez raisonnablement vous poser cette question décourageante. Si vous êtes pécheur, regardez le feu éternel de l'enfer, regardez les brûlants abîmes du Purgatoire, regardez les expiations épouvantables de la Passion et du Calvaire ; et, au lieu de murmurer, frappez-vous la poitrine, dans l'humilité et le silence. Si vous êtes juste et innocent, regardez le Paradis, avec l'éternité de son ineffable béatitude ; regardez la gloire des saints pénitents et des martyrs ; enfin, regardez le très-innocent JÉSUS, cloué sur sa croix et mourant pour vous. Regardez cela ; et, le cœur plein d'espérance et d'amour, bénissez DIEU, au lieu de vous plaindre.

Au ciel, nous verrons quel merveilleux parti notre très-miséricordieux Seigneur a su tirer de la souffrance pour notre vrai bien, et nous comprendrons en quel sens DIEU lui-même nous visitait par la douleur.

III

Comme quoi le démon est l'auteur responsable de nos souffrances.

L'homme n'est tombé dans le péché qu'à l'instigation du démon : il était juste qu'il fût châtié ; et DIEU le châtie en l'abandonnant, dans une mesure, à la puissance du démon.

Il serait trop long d'expliquer ici en détail comment *tout le mal* qui est sur la terre, comment tous les désor-

dres qui troublent la nature, comment toutes les destructions, de quelque genre qu'elles soient, sont le résultat de l'influence maudite de ce grand *esprit*, que DIEU a créé pour être comme l'administrateur général de tout le monde de la matière. Ces désordres, ces bouleversements ne peuvent venir de DIEU, qui est l'ordre infini; ils ne viennent pas non plus des bons Anges, qui sont des ministres de paix, d'ordre et de vie; ils ne viennent point des éléments matériels, qui, par eux-mêmes, n'ont ni mouvement ni puissance: ils viennent donc de cette force secrète et détestable qu'on appelle le démon et qui trouble, sans pouvoir cependant le détruire, le bel ordre de la création.

C'est ainsi, qu'au moyen de mille et une manières, que les savants appellent *les causes secondes*, l'auteur du mal bouleverse, çà et là, l'atmosphère et y produit les tempêtes, les orages, les grêles, les tonnerres, avec toutes leurs destructions. C'est ainsi qu'il envenime telles et telles plantes, tels et tels sucs; qu'il anime de sa rage tels et tels animaux, pour faire du mal à l'homme et aux autres créatures de DIEU.

Ainsi encore il suscite dans l'air, dans l'eau, DIEU le permettant ainsi, des petits animalcules imperceptibles que l'on distingue à peine au microscope, et qui promènent sur la terre ces horribles épidémies, ces maladies contagieuses qui détruisent tant de monde: la peste, le choléra, la petite vérole, les fièvres de toute nature, etc., etc.

La médecine et la science constatent les effets de ces maladies; elles en combattent, quelquefois elles en arrêtent même les ravages, au moyen des remèdes sous

lesquels se cache l'action miséricordieuse et guérissante du bon DIEU et des saints Anges; mais la foi seule pénètre jusqu'à la cause invisible de tous ces maux, et nous montre, caché comme un malfaiteur qu'il est, l'ennemi de DIEU et des hommes, le père du mal, l'horrible démon. Tous les maux dont nous souffrons ici-bas remontent à lui comme à leur source.

Et comme c'est encore lui qui pousse les hommes au péché, c'est lui, toujours lui, qui doit porter en premier lieu le poids de notre indignation, lorsque nous souffrons de la méchanceté et des mauvaises passions des hommes. C'est lui qui a suscité, dans le cœur de Caïn, l'envie, la colère, l'impiété qui ont tué Abel : il a ainsi, le premier, fait couler le sang humain, fait verser les premières larmes. C'est lui qui a été, qui est et qui sera jusqu'à la fin l'instigateur de tous les crimes, de toutes les révoltes, de toutes les cruautés, de toutes les erreurs, de toutes les infamies du genre humain. Il est, depuis l'origine, à la racine de tout péché, de tout désordre. Aussi l'Église l'appelle-t-elle, dans son profond et énergique langage, le docteur des hérétiques, le maître des impudiques, le père des menteurs, le prince du mal.

Et sa ruse, qui ne réussit que trop bien, est de se cacher toujours et de faire croire à ses malheureuses victimes que les maux dont elles souffrent viennent du bon DIEU. De là, ce mystère étrange et abominable du blasphème, par lequel l'homme s'en prend à DIEU, s'irrite contre DIEU, le menace et maudit son saint nom, lorsqu'il se fait du mal ou qu'on lui fait du mal. Le blasphémateur qui maudit DIEU ressemble alors à un homme qui, menacé par un assassin et défendu par un ami, pren-

draît l'ami pour l'assassin et le frapperait, le tuerait, au lieu et place de l'assassin.

Ainsi, le démon est l'auteur secret et universel du mal, et par conséquent de la souffrance. Tous les maux, quels qu'ils soient, viennent directement ou indirectement de lui ; comme tous les biens, quels qu'ils soient, nous viennent directement ou indirectement du bon DIEU. Et de même que DIEU dispense la vie à toutes ses créatures par le ministère de ses Anges fidèles, de même Satan, le plus grand des anges rebelles, sème la révolte, le désordre et le mal dans la création, avec le concours de tous les autres mauvais anges qui l'ont suivi dans sa rébellion. Cette lutte invisible, dont nous ressentons si douloureusement les effets, ne cessera qu'avec le monde, parce que l'infidélité ou la fidélité des anges ne peut changer leur vocation, qui est d'administrer ou de gouverner les éléments de la matière. En effet, ce n'est ni par manque de puissance, ni par manque de bonté, que le Seigneur tolère l'action malfaisante des démons à travers les siècles ; c'est sa souveraine sagesse qui exige cela, la créature ne pouvant point changer ainsi à son gré les plans de son Créateur.

Voilà ce que bien des gens ignorent, et ce qui leur fait prendre les choses de la vie tout de travers. J'ai connu une dame, fort pieuse, fort bonne jusque-là, qui, n'ayant pu arracher sa fille à une terrible maladie, perdit pour ainsi-dire la foi, crut que DIEU était méchant ou sourd, cessa de le servir, et passa tout le reste de sa vie dans un sauvage désespoir. Pauvre femme ! si elle avait su ! ou plutôt si elle avait voulu savoir !

La même chose est arrivée à un excellent père de

famille, breton, chrétien pratiquant, qui, ayant perdu coup sur coup sa femme et son fils, s'en prit au bon Dieu avec une douleur tellement aveugle, que, depuis bientôt vingt ans, il a laissé là toute prière, toute pratique religieuse; il ne met plus le pied à l'église.

Pendant le siège du Mans par les Prussiens, une dame déclarait que si les Prussiens entraient dans la ville, elle ne prierait plus jamais le bon Dieu, et n'irait plus jamais à la Messe. « Si malgré toutes nos prières ils entrent, disait cette pauvre égarée, ce sera la marque évidente que le ciel nous a abandonnés. Dès lors, à quoi bon aller à Dieu ? »

Prenons donc bien garde aux illusions, et n'imputons jamais à notre très-bon Dieu ce qui est le fait du démon et des instruments du démon.

IV

Que, dans le mystère de la souffrance, DIEU se sert du démon pour nous éprouver et nous sanctifier.

Bien que le démon, premier auteur de toutes nos souffrances, conserve, comme nous l'avons dit, jusqu'à la fin des temps, un certain pouvoir sur les créatures, il n'en est pas moins un misérable esclave, dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins adorables. Nous en trouvons une preuve très-frappante dans une des plus belles pages de l'Écriture-Sainte.

Du temps de Moïse vivait en Orient un homme simple

et droit, craignant DIEU et fuyant le mal. Il se nommait Job. Il avait toutes les prospérités de ce monde ; sa famille, nombreuse et unie, se composait de sept fils et de trois filles. Ses troupeaux étaient innombrables, ainsi que ses serviteurs. Son existence était aussi royale que sainte. Chaque jour, il offrait au Seigneur un sacrifice d'actions de grâces et d'expiation, afin de le remercier de tous ses bienfaits et d'obtenir le pardon des fautes qui pouvaient échapper à ses enfants et à lui-même.

« As-tu remarqué mon serviteur Job ? dit un jour le Seigneur au démon. Il n'a point son semblable sur la terre ; il est simple et pur, honorant DIEU et détestant le mal. — Cela n'est pas étonnant, répondit le démon : tout lui a réussi jusqu'à ce jour et vous ne cessez de le combler. Essayez de toucher à ses biens ; et vous verrez s'il continuera de vous bénir. — Eh bien, dit le Seigneur ; je te donne pouvoir sur tout ce qu'il possède ; seulement ne touche pas à sa personne. »

Or, les fils et les filles de Job prenaient ensemble leur repas dans la maison de leur frère aîné ; et les troupeaux du Patriarche paissaient tranquillement dans les campagnes environnantes.

Tout à coup, un serviteur accourt et dit à Job : « Vos troupeaux de bœufs, de chameaux et d'ânesses viennent d'être enlevés par les Sabéens et par les Chaldéens, qui ont tué tous vos serviteurs. Seul, j'ai pu m'échapper, et je viens vous l'annoncer. »

Il parlait encore lorsque se présente un autre serviteur : « Seigneur, s'écrie-t-il, la foudre vient de dévorer toutes vos brebis et ceux qui les gardaient. J'ai été seul épargné, et je viens vous l'annoncer. »

Celui-ci n'avait pas fini de parler qu'un troisième accourt et dit à Job : « Pendant que vos enfants étaient tous réunis dans la maison de leur frère aîné, une trombe de vent s'est élevée du désert, a renversé la maison, écrasant sous ses débris vos enfants et vos serviteurs. Seul, j'ai pu m'échapper et venir vous l'annoncer. »

Voilà bien ce que nous disions tout à l'heure : le démon, se servant des éléments de la nature et de la méchanceté pour faire du mal, pour détruire, pour désoler. Les méchants, quels qu'ils soient, sont ou les coopérateurs coupables ou les aveugles instruments de Satan. Pour ceux qui ne voient que l'extérieur, il n'y a ici que des pillards, des brigands ; c'est un orage, c'est le feu du ciel ; c'est une de ces trombes de vent et de sable, comme on en voit encore dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie. Pour ceux qui voient le dessous, il y a l'action du démon.

Le démon voulait faire blasphémer Job ; mais ce grand serviteur de DIEU est un homme de foi et d'espérance. La violence de sa douleur ne lui fait point perdre le sens. Il se prosterne la face contre terre, il adore son DIEU ; il se soumet humblement. « Je suis sorti nu du sein de ma mère, s'écrie-t-il ; nu, j'y rentrerai. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé. Que son saint nom soit béni ! »

Voyez comme la foi de Job discerne clairement la main de DIEU sous l'action malfaisante du démon et des créatures, et avec quelle fidélité il baise cette main qui le frappe ! Il sait, il voit que c'est la main d'un père, qui n'envoie la souffrance à ses enfants que pour les éprouver.

Vaincu dans ce premier effort, le démon ne se tient pas

pour battu. Il insiste : « Étendez sur lui votre main, dit-il au Seigneur; frappez-le en son corps, et nous verrons s'il ne finira point par vous maudire. — Eh bien, je te l'abandonne, répondit le Seigneur; mais je te défends d'attenter à sa vie. »

Et voici que tout à coup le pauvre Job voit son corps se couvrir d'ulcères; de la tête aux pieds, ce n'était qu'une plaie. Privé de tout secours, il en fut réduit à aller s'étendre sur un tas de fumier. Tous ses amis l'abandonnèrent; et sa femme elle-même, le tournant en dérision, s'éloigna en disant : « Maudis donc DIEU et meurs ! » Mais lui, fidèle jusqu'au bout, répondit avec douceur : « Nous avons accepté de la main de DIEU les biens et la prospérité; pourquoi ne pas également accepter les maux ? » Et il demeura immobile dans sa patience, dans sa foi profonde, dans sa résignation pleine d'espérance.

L'Écriture-Sainte ajoute que l'épreuve dura de longues années, et que le Seigneur finit par récompenser au centuple la fidélité de son serviteur, en le comblant de nouveau, et jusqu'à la fin de sa vie, de toutes sortes de biens.

Quand nous souffrons, soit dans notre corps, soit dans notre cœur, soit dans nos biens, faisons comme Job : bénissons le Seigneur; sachons l'apercevoir à travers l'épreuve de la souffrance; soyons des hommes de foi et de prière; et ne nous arrêtons pas à la cause immédiate de nos souffrances; rendons à DIEU ce qui est dû à DIEU : l'adoration, la soumission parfaite, l'action de grâces, la confiance, l'amour; et au démon ce qui est dû au démon : le mépris de ses ruses et l'horreur de sa méchanceté.

V

Quel est le vrai Consolateur de toutes nos souffrances ?

C'est Celui qui a dit au monde et qui seul a pu lui dire : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui ployez sous le fardeau ; et moi, je vous soulagerai.* » C'est le Fils de DIEU fait homme ; c'est le grand Sauveur, la grande Victime, JÉSUS-CHRIST.

Ça été une de ses premières paroles, lorsqu'il a commencé à se manifester au monde. Ayant reçu, dans la synagogue de Nazareth, le livre des prophéties d'Isaïe, il l'ouvrit en présence du peuple, et lut à haute voix le passage qui suit : « *L'Esprit du Seigneur repose sur moi. Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, pour guérir les cœurs meurtris, pour annoncer aux captifs leur délivrance, pour rendre aux aveugles la lumière.* » Et regardant tout le peuple : « *Ces paroles de l'Ecriture s'accomplissent aujourd'hui sous vos yeux.* »

JÉSUS-CHRIST nous apporte en effet, dans les trésors de sa grâce, le remède efficace de toutes nos souffrances sans exception. Il ne nous les enlève point ; car, hommes pécheurs, nous *devons* souffrir et expier ici-bas ; mais il métamorphose, il transfigure nos douleurs, et, par un secret divin, il en change l'amertume en une suavité merveilleuse.

C'est pour opérer ce changement qu'il a voulu le premier, lui, le Fils de DIEU, l'Innocent, le Saint des Saints,

qui n'avait aucunement mérité de souffrir, prendre sur lui-même le terrible fardeau de toutes nos douleurs. Son amour miséricordieux n'a rien laissé de côté : souffrances de l'âme, souffrances du cœur, souffrances du corps, privations de tout genre, pauvreté, humiliation, calomnie, persécution, trahisons, injures, outrages sanglants, injustices, douleurs atroces, délaissements : il a tout souffert ; il a voulu tout souffrir.

Après cela, n'a-t-il pas le droit de nous dire, de nous crier du haut de sa croix, où il souffre, où il meurt pour nous : « *Venez à moi, vous tous qui souffrez !* »

Et Jésus est notre DIEU, notre Créateur éternel ; il est à la fois notre modèle de souffrance et notre éternelle récompense. Il est la vie de nos âmes ; il est en nous ; par sa grâce, il demeure au fond de notre cœur, si nous sommes à lui et si nous voulons l'aimer. « *Si quelqu'un m'aime, nous dit-il à tous, mon Père l'aimera et moi aussi je l'aimerai, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure... Demeurez en moi, et moi en vous.* »

Oh, quel Consolateur ! Il n'en est point d'autre. De même que DIEU seul est DIEU, de même aussi Jésus est seul *Jésus*, c'est-à-dire Sauveur, c'est-à-dire consolateur, soutien, médecin, remède.

Souffrons-nous d'une maladie, d'une blessure, d'une infirmité quelconque ? Regardons Jésus crucifié et tout sanglant.

Souffrons-nous de la persécution et de la calomnie ? Souffrons-nous de l'injustice des hommes, de leurs méchancetés, de leurs duretés ? Regardons la croix ; regardons Jésus persécuté et condamné à mourir.

Sommes-nous humiliés, trahis, délaissés ? Regardons

la croix ; regardons la crèche ; JÉSUS, toujours JÉSUS, le céleste Consolateur, la Victime innocente.

Son Sacré-Cœur a souffert toutes les angoisses, tous les déchirements de l'amour méconnu. Lui qui aimait tant, lui, l'Amour sans mesure, il s'est vu haï, repoussé de tous. Quelle souffrance ! et quel est le cœur qui en supportera jamais la centmillième partie ?

JÉSUS-CHRIST a été broyé, déchiré en son corps. En un mot, il a tout souffert ; et cela, afin d'enlever la cause de nos souffrances, le péché ; afin de sanctifier, de diviniser nos douleurs en les unissant aux siennes ; afin de nous consoler dans nos épreuves ; afin de nous sauver.

Voilà ce qu'est JÉSUS-CHRIST, au milieu des douleurs humaines : le Sauveur, le Consolateur. Allons à lui, si nous voulons être consolés.

VI

**Du beau livre où tous ceux qui souffrent
devraient savoir lire.**

Un grand Saint, qui vécut en Italie, au treizième siècle, et qui fonda l'Ordre des *Serviteurs de MARIE*, saint Philippe de Beniti, était arrivé au terme de sa laborieuse carrière. Étendu sur les planches qui lui servaient de lit, presque agonisant, il était entouré de ses frères qui l'assistaient dans cette lutte suprême.

« Donnez-moi mon livre, » murmura le saint mourant. Pensant qu'il voulait réciter quelque psaume, un Frère

lui présente aussitôt son livre d'Heures ; mais saint Philippe fait signe que ce n'est point cela qu'il désire, et il répète doucement : « Donnez-moi mon livre ; donnez-moi mon livre. » Un autre Frère lui tend la Sainte-Écriture. « Non, dit encore le bienheureux mourant ; non... donnez-moi mon livre. »

Frappé de cette insistance, quelqu'un remarqua que saint Philippe ne quittait point des yeux le crucifix qui pendait près de sa couche. Il le détacha et le présenta au Bienheureux. Celui-ci, le visage tout radieux, étend alors ses mains défaillantes, saisit l'image sacrée de son Dieu, et la baisant avec transport, s'écrie : « Voilà, voilà mon livre !... C'est là mon cher livre, où j'ai tâché durant toute ma vie, d'apprendre à lire... C'est l'unique livre où il soit nécessaire de savoir lire ! » Et ce fut sur le crucifix qu'il exhala, quelques moments après, son dernier soupir.

Le crucifix ! oui, voilà le grand livre des affligés, qu'ils doivent consulter, lire, méditer sans cesse. Un affligé, un malade sans crucifix, c'est un soldat sans armes, un ouvrier sans outil.

Pendant qu'on la conduisait à l'échafaud, la pauvre reine Marie Stuart tenait à la main son crucifix et le baisait souvent. — « Madame, lui dit brutalement un officier protestant qui l'accompagnait, ce n'est pas dans la main, c'est dans le cœur qu'il faut porter le Christ. — Milord, répondit gravement la pieuse reine, il est bon de le porter dans la main, pour l'avoir plus sûrement dans le cœur. » Parole admirable ! Oui, ayons le crucifix à la main, ayons-le sous les yeux, portons-le sur notre poitrine, afin de nous rappeler le doux Sauveur qui vit en notre âme, et qui a

tant souffert pour sanctifier et féconder nos souffrances.

Que nous apprend, en effet, que nous rappelle le crucifix ? D'abord et avant tout, que le bon DIEU nous a tant aimés, qu'il a daigné se faire homme pour nous et nous racheter au prix de son sang.

Il nous rappelle, il nous apprend que nous sommes les disciples d'un Maître crucifié, déchiré de coups, tout sanglant, humilié, anéanti, abandonné de tous, persécuté, obéissant jusqu'à la mort. Quelle leçon pour un pauvre affligé ! Quel exemple irrésistible !

Que nous disent les plaies du crucifix ? Celles des pieds sacrés de Jésus laissent couler dans nos cœurs, avec les flots du sang divin, ces deux grandes paroles : *Pénitence* et *Obéissance*. Celles de ses deux mains : *Pauvreté* et *Chasteté*. La plaie de son côté : *Amour*, *Sacrifice*. Les plaies de sa tête couronnée d'épines nous crient *Humilité*. Enfin les plaies qui couvrent tout son corps sont autant de voix qui nous répètent : *Mortification*, *Patience*, *Résignation*, *Douceur*, *Amour de la souffrance*, *Espérance*.

Tel est le résumé du grand livre des chrétiens ; le livre qu'ils doivent apprendre à lire dès l'enfance, qu'ils doivent lire et méditer toujours, mais surtout qu'ils doivent lire et méditer, lorsque, visités par la souffrance, ils se voient appelés par JÉSUS-CHRIST à souffrir avec lui, à souffrir pour lui, à souffrir comme lui et en lui.

C'est une négligence impardonnable à un chrétien de ne pas posséder un crucifix. Le crucifix est l'arme de la vie et de la mort ; c'est le résumé de l'Évangile ; c'est le livre de la consolation et du salut. C'est le livre de tous, le divin livre que chacun peut lire, comprendre, goûter. Le dernier des pauvres, le dernier des ignorants, s'il

connaît, s'il aime le bon DIEU, peut lire et comprendre admirablement ce livre ; et le plus grand des savants peut n'y rien comprendre, s'il ne connaît point et s'il n'aime point JÉSUS-CHRIST.

O vous tous qui souffrez, apprenez, de grâce, à lire, à comprendre le crucifix

VII

**Comment JÉSUS-CHRIST vient à nous et nous console
par son Église.**

De même que JÉSUS-CHRIST se sert du ministère de son Église pour faire arriver jusqu'à chacun de nous la lumière de la foi ; de même il lui confie, pour nous les donner, les admirables consolations dont nous avons besoin dans toutes nos douleurs. Envoyée de JÉSUS-CHRIST, l'Église est la grande consolatrice des souffrances humaines. C'est dans ses bras qu'il faut nous jeter, si nous voulons trouver les consolations du Sauveur.

D'abord, elle nous les apporte dans le trésor de la vraie foi, qui nous rend absolument certains des vérités si douces, si consolantes de la Religion. L'Église et la foi nous apprennent infailliblement que, si nous souffrons saintement ici-bas, nous aurons dans le ciel un magnifique et éternel bonheur, et que toutes nos tribulations passagères sont bien peu de chose en comparaison du poids éternel de gloire qu'elle nous prépare dans le Paradis. Elles soulèvent devant nos yeux le voile du mystère de la

souffrance, et dès lors tout change de face : ce qui était effrayant devient non seulement supportable, mais même désirable ; et l'amour de JÉSUS-CHRIST change les épines en roses, les amertumes en douceur.

L'Église nous console en nous apprenant à prier, à nous unir à notre Sauveur et à puiser ainsi continuellement en lui, comme dans une source intarissable, l'eau rafraîchissante de la consolation et de la paix.

L'Église nous console en mettant dans nos mains le saint Évangile, et en nous apprenant à goûter la manne cachée dans les paroles et dans les actions de JÉSUS-CHRIST. Comme le crucifix, l'Évangile est, en effet, le livre des consolations divines.

L'Église nous console en faisant plus encore : elle nous donne JÉSUS-CHRIST lui-même, oui JÉSUS, présent et voilé dans la sainte Eucharistie. Elle nous console en nous donnant le Consolateur en personne. JÉSUS est, en effet, tous les jours avec nous et pour nous, dans les mains de son Église, tous les jours il descend de l'autel dans les mains du prêtre ; et, par le prêtre, l'Église donne JÉSUS-CHRIST à tous ceux qui le lui demandent.

L'Église nous console par tout ce que ses prêtres font pour notre bien, pour notre bonheur : par eux, elle nous fait entendre, lorsque nous sommes malheureux, lorsque nous pleurons, des paroles qui viennent du ciel et qui mènent au ciel. Par eux, elle nous pardonne nos péchés, elle nous rend la paix du cœur et la joie de la conscience. Par eux, elle nous fait toutes sortes de bien, ravivant notre espérance, relevant notre courage et soulageant toutes nos misères, toutes sans exception.

Enfin, au moment suprême de la mort, l'Église, et

l'Église seule, nous console avec une charité aussi douce que puissante. « Monsieur, disait au charitable prêtre qui l'assistait un grand personnage politique, indifférent jusque-là, Monsieur, je vous remercie avec effusion d'être pour moi l'instrument des miséricordes de DIEU. Grâce à vous, je meurs en paix, confiant en la bonté divine. »

Pendant que les Prussiens assiégeaient Paris, un jeune sous-officier, engagé volontaire, appartenant à une riche et noble famille, avait été frappé à mort dans les plaines de Bougival. Criblé de blessures, baigné dans son sang, il gisait, étendu sur le dos, les mains jointes, attendant le moment de paraître devant DIEU. La Providence envoya de ce côté un aumônier militaire. Le pauvre blessé l'appelle par ses gémissements. « Mon Père, lui dit-il après lui avoir donné son nom et l'adresse de sa famille, je me suis confessé hier ; je meurs en état de grâce. Dites à ma mère que je suis heureux de mourir ; car je suis chrétien, et j'ai rempli mon devoir. J'étais à la tête de mes camarades. J'ai onze balles dans le corps. Consolez ma bonne mère. Je m'en vais avec le bon DIEU. » Et il s'endormit dans le Seigneur ; et l'Église, par les mains du prêtre, lui ferma les yeux.

Telle est la bienfaisante mission de l'Église au milieu des hommes.

L'art du démon consiste à nous éloigner de l'Église, à nous faire peur de l'Église, à nous la faire haïr, ou, du moins, à nous la faire oublier. Il voudrait, le misérable ! nous attirer avec lui dans le désespoir, comme il nous a attirés avec lui dans le péché et dans le châtement du péché, qui est la souffrance. Il veut nous arracher à

l'amour de l'Église, parce qu'il sait bien que JÉSUS-CHRIST est dans l'Église, comme la vie est dans l'être vivant, comme le feu est dans le charbon ardent. Et il ne veut pas que JÉSUS-CHRIST nous sauve, nous unisse à lui, nous sanctifie, nous console. Il est son ennemi mortel et le nôtre; ne l'écoutons pas, et allons à la sainte Église comme des enfants vont à leur mère, pleins de respect, de confiance et de tendresse.

L'Église est la consolatrice du monde déchu.

VIII

Des dévouements admirables que l'Église a suscités pour consoler ceux qui souffrent.

Nous devons tout à l'Église. Habitué dès l'enfance à vivre à la clarté du soleil, au milieu des merveilles de la création, nous n'y faisons plus attention, et nous nous contentons d'en jouir. Il en est de même par rapport à l'Église et à ses bienfaits : ce qui ravit d'admiration, ce qui fait tomber à genoux les nouveaux convertis, nous autres, nous le trouvons tout simple ; et c'est avec une parfaite insouciance que nous profitons des merveilleux dévouements, suscités de tous côtés par la charité catholique.

Rien que l'idée de se dévouer à des gens qu'on ne connaît pas, à des gens qui souvent vous repoussent et vous injurient, à des pauvres la plupart du temps ingrats et trompeurs, à des malades qui infectent, à des enfants

étourdis, moqueurs, sans reconnaissance, insupportables ; l'idée de s'enfermer dans des hôpitaux, dans des prisons, dans des maisons de fous, avec des êtres souvent dégradés, toujours repoussants ; de se dévouer à tout ce monde-là, sans en rien attendre, sans aucun intérêt personnel, et de quitter pour cela son bien-être, ses plaisirs, souvent même sa famille, sa patrie, ce qu'on a de plus cher au monde ; l'idée, dis-je, de se dévouer ainsi, qui l'a inspirée ? qui, chaque jour encore, l'inspire à des *millions* de prêtres, de Religieux, de Religieuses, de jeunes filles, de jeunes gens du monde ? Qui ? JÉSUS-CHRIST seul, vivant dans son Église, et voulant par elle sauver, consoler le monde.

Les cinq parties du monde sont littéralement couvertes des œuvres consolatrices qu'a enfantées la foi. Nos Sœurs de charité sont partout. En Chine, elles soignent les orphelins et les malades, tout comme en France ; et l'on ne saurait croire combien d'héroïques sacrifices se cachent sous la cornette de la fille de Saint-Vincent de Paul, sous l'humble voile de la Religieuse. Beaucoup de ces saintes filles appartiennent à des familles distinguées ; beaucoup se seraient richement mariées dans le monde : mais non ; elles ont tout laissé là, elles se sont arrachées à la tendresse, aux larmes de leurs parents, pour venir vous soigner dans cet hôpital, auprès de ce lit de douleur, où elles risquent de gagner votre maladie, et où, ingrat, sans cœur, vous vous moquez peut-être d'elle. J'ai connu à Paris une bonne Sœur qui, depuis plus de trente ans, se dévouait jour et nuit à plus de cinquante malades, confiés à ses soins maternels : jamais une impatience, jamais une plainte ; toujours la modestie, la

bonté, la joie sur le visage. En apparence, c'était une pauvre petite servante qui remplissait modestement son office, comme l'eût fait la première infirmière venue : en réalité, c'était une des plus riches, une des plus nobles héritières d'une ancienne famille de Toulouse ; et son admirable vertu, toute basée sur l'humilité et la charité, lui avait fait obtenir de ses Supérieures la faveur, qu'elle regardait comme une grâce insigne, de n'être jamais autre chose qu'une petite Sœur d'hôpital.

Et ces merveilles-là, nos hôpitaux, nos écoles, nos couvents, en sont pleins. Cette pauvre petite Sœur qui monte jusque dans votre mansarde ; cette autre qui fait l'école à votre enfant ; cette autre encore que vous couvoyez dans la rue et qui, toute crottée, toute trempée par la pluie, toute transie de froid, ou bien au contraire, tout épuisée de fatigues et de sueurs sous un soleil brûlant ; cette humble Sœur qui panse vos plaies dégoûtantes, qui se fait votre servante, vous rend les plus bas, les plus pénibles offices, dites-moi, savez-vous qui elle est ? Il y a deux ou trois ans peut-être, elle passait près de vous dans un brillant équipage ; elle était riche, recherchée ; et la voici aujourd'hui, près de vous, agenouillée et occupée à vous soulager, à vous faire du bien. Est-ce beau, dites-moi ? Est-ce grand ? Et l'Église catholique qui inspire ces choses-là, mérite-t-elle la reconnaissance des malheureux ?

Et ce qui est vrai de nos Religieuses, de nos Sœurs d'écoles ou d'hôpitaux, ne l'est pas moins de nos bons Religieux, voués, eux aussi, et sous mille formes, au soulagement de toutes les misères morales et physiques. Vous ne sauriez croire quels cœurs battent la plupart du

temps sous l'humble froc du Franciscain, du Frère hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, du Frère des Écoles chrétiennes, etc. Là aussi, il y a plus d'un grand nom, voilé pour l'amour de vous et ignoré des hommes. Il y a aujourd'hui même, en France, au milieu de nous, tel ou tel pauvre Religieux, qui va pieds nus, dont la famille occupe un splendide hôtel, et possède plus de soixante mille livres de rente ; un autre, dont le père, noble gentilhomme, a trois châteaux et des millions ; un autre, jadis diplomate et grand seigneur, qui porte un nom connu du monde entier ; un autre qui était l'avocat le plus distingué de sa province, etc., etc. Pourquoi ont-ils tout quitté ? Pourquoi sont-ils descendus volontairement de ces hauteurs sociales où tout leur souriait ? C'est que JÉSUS-CHRIST, c'est que l'Église leur a montré vos larmes, votre misère, votre abandon. Et les voici à vos pieds, pour ainsi dire ; ils se sont faits vos frères, vos amis, vos serviteurs, vos consolateurs ; et trop souvent hélas ! ils sont vos victimes.

La vie qu'ils ont embrassée pour vous faire du bien, c'est une vie toute d'abnégation ; ce sont des sacrifices incessants ; et de même que la gomme embaumée de l'encens découle, en forme de larmes, des entrailles de l'arbre qui la doit produire ; de même, des dévouements profonds du prêtre, du Religieux que l'Église suscite à côté de la faiblesse et de la souffrance, découle le baume consolateur qui parfume ce monde si plein de misères.

Un gros volume ne suffirait pas pour énumérer les institutions bienfaisantes, les œuvres sans nombre que la miséricorde de l'Église a suscitées. Aujourd'hui, plus que jamais peut-être, on en voit de toutes parts ; et c'est

le salut, non-seulement des pauvres, mais des riches ; car l'Église sauve les riches par les pauvres, en même temps qu'elle assiste et console les pauvres par les riches.

O bonne et sainte Église de JÉSUS-CHRIST ! Ceux qui détournent de vous les respects et les sympathies du pauvre, de l'enfant, de l'ouvrier, du malade, de l'affligé, en un mot, de tout ce qui souffre ici-bas, commettent un crime abominable de lèse-humanité. Ils ne sont pas seulement les ennemis de DIEU ; ils sont encore les ennemis des hommes ; plus coupables, plus scélérats que les assassins qui volent et qui tuent, ils assassinent les âmes et enlèvent aux malheureux le seul trésor qui leur reste : la consolation !

IX.

Comment la Religion nous aide à supporter les maladies et souffrances corporelles.

C'est dans les maladies et les infirmités du corps qu'éclate d'une manière plus palpable la toute-puissance consolatrice de la Religion. Les médecins eux-mêmes en constatent souvent les effets quasi-miraculeux.

S'il y a d'indignes médecins qui, de parti pris et par une stupide et grossière impiété, empêchent le prêtre d'approcher du malade, sous prétexte d'épargner à celui-ci « des émotions », il y en a d'autres, et en très-grand nombre, qui, tout à la fois plus intelligents et plus charitables, cherchent au contraire dans cette bonne in-

fluence de la Religion un puissant auxiliaire ; en effet, le calme de la conscience, l'espérance et la paix qui accompagnent toujours la prière, la confession et surtout la communion, ne mettent-ils pas évidemment le malade dans des conditions excellentes au point de vue médical ?

Que faut-il avant tout à un malade ? N'est-ce point le calme, la résignation, la patience, une docilité parfaite au médecin ? Et où puisera-t-il tout cela, sinon dans ces trésors de paix et de vraie force qu'apporte seule la Religion ? Ah, quel bienfaisant *médecin* est le prêtre catholique !

Les secours de la Religion n'empêchent sans doute pas de souffrir ; la confession, qui enlève les péchés, n'enlève pas la fièvre ; et la sainte Communion, qui unit l'âme au bon DIEU, n'a pas pour but de guérir miraculeusement le corps ; mais en vertu de l'intime union du corps avec l'âme, et aussi, disons-le bien haut, en vertu de l'action divine, surnaturelle, que Notre-Seigneur se plaît à exercer souvent en ses serviteurs, le bien de l'âme réagit sur le corps, et le remède divin réagit sur la médecine. La mauvaise conscience est nuisible même à la santé. Quel est le malade que la souffrance, et surtout la crainte de la mort, ne fait pas rentrer quelque peu en lui-même ? Si vous êtes en mauvais état de conscience, que trouvez-vous en votre pauvre cœur ? l'anxiété, sinon le remords. Or, est-ce là une bonne condition pour profiter des remèdes ?

Pauvre malade ! vous souffrez ? Écoutez donc ce que l'Église vous dit de la part de DIEU, par la bouche de ce bon prêtre, de cette Religieuse, de ce pieux ami qui, plein de compassion, est là près de votre lit, le cœur

ému. Il vous parle du ciel, où l'on ne souffrira plus, où mène en ligne droite la souffrance chrétiennement supportée. Il vous rappelle la nécessité de faire pénitence de vos péchés, et l'excellent parti que vous pouvez tirer de vos souffrances : quelles qu'elles soient, elles sont moins dures que le terrible feu du Purgatoire. Il vous parle de votre Sauveur ; il vous engage à vous unir à lui par la communion, afin de vous fortifier dans le combat. Un jour, j'allais visiter à l'hôpital de la Charité, à Paris, un pauvre malade qu'une longue maladie avait réduit à l'extrémité. Il avait hésité quelque temps à se confesser et à communier ; le besoin de DIEU s'était cependant si bien fait sentir, que le pauvre homme avait fait enfin ce par quoi il aurait dû commencer. « Eh bien, lui dis-je, mon ami, comment vous trouvez-vous, depuis ce matin ? Le bon DIEU vous a fait une grande grâce, n'est-il pas vrai ? — Oh ! oui, Monsieur, répondit-il d'une voix hale-tante et avec une expression indicible ; oh ! oui, maintenant, cela va bien ; maintenant, *nous sommes deux !* Je ne suis plus seul à souffrir. »

Quand vous êtes malade, le prêtre est votre premier ami, votre premier médecin. Appelez-le tout d'abord. N'ayez pas peur de lui. Le prêtre est le *Jésus* des malades, c'est-à-dire leur consolateur et leur sauveur. Il est le bienfaisant ambassadeur de DIEU, et il n'apporte que des bénédictions et des grâces.

C'est quelque chose d'admirable qu'un vrai chrétien visité par la maladie. Combien n'en voit-on pas dont la sérénité, la résignation joyeuse excitent autour d'eux une véritable admiration ! Une sainte dame, aveugle depuis plusieurs années, était retenue sur son lit de dou-

leur par une maladie qu'elle savait incurable. « Souffrez-vous beaucoup ? lui demandait-on un jour. — Oui, beaucoup, répondit-elle tranquillement. Il y a des moments où je crois que la patience va m'échapper ; alors je presse mon crucifix ; j'invoque la Sainte-Vierge, et avec son secours, je me tais. »

Le célèbre Dupuytren avait à faire une très-cruelle opération sur un pauvre vieux curé de campagne, qu'il avait fait venir exprès à son grand hôpital de l'Hôtel-DIEU. Malgré un bon cœur, Dupuytren avait la parole brusque et rude. « Avez-vous du courage ? demande-t-il au pauvre prêtre. Ce sera long et dur. — Le bon DIEU m'en donnera, répond doucement le malade. Faites de moi ce que vous voudrez. » Et Dupuytren se mit à l'œuvre, coupant, taillant, pendant plus d'un quart d'heure, à faire frémir les aides eux-mêmes ; le sang coulait à flots. Quelques convulsions, quelques sourds gémissements involontaires indiquaient seuls que le patient n'était pas de bois. Dupuytren était stupéfait. « Ah ça ! lui dit-il, vous n'avez donc pas de nerfs ? Êtes-vous une bûche ? » Le pauvre prêtre, épuisé par la douleur, eut encore la force de sourire ; et, pour toute réponse, il lui montra le crucifix que sa main crispée serrait convulsivement. « C'est renversant, » dit aux assistants le grand chirurgien. Et changeant tout à coup de ton et de manières : « Je vous ai fait bien souffrir, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement au prêtre, en se penchant vers lui avec bonté. — Oh, pas autant que mon DIEU a souffert pour moi ! » murmura le patient. Et Dupuytren se retira en répétant à ses élèves : « C'est admirable ! Je n'ai jamais vu un pareil courage ! »

Quelques semaines après, le bon curé sortait de l'hôpital et revenait dans son humble paroisse, toute joyeuse de le revoir. Dupuytren lui avait prodigué les soins les plus assidus, les plus délicats. Sa bonté ne demeura pas sans récompense. Tous les ans, au jour anniversaire de la fameuse opération, il voyait avec attendrissement arriver chez lui le pauvre vieux curé, chargé d'un petit panier qui contenait les plus beaux fruits de son jardin. Il conçut pour le digne prêtre une véritable affection ; et lorsqu'il vit approcher la mort, il le fit mander, et ce fut de sa main qu'il voulut recevoir les derniers secours de la Religion. Il mourut chrétiennement entre ses bras ; et peut-être le crucifix de l'opération reçut-il le dernier soupir du célèbre chirurgien.

On n'en finirait pas si on voulait rapporter tous les traits de ce genre, qui montrent quelle est la puissance de la Religion pour aider les pauvres malades à supporter courageusement la souffrance.

X

Que Notre-Seigneur daigne parfois récompenser la foi de ses chers malades par des faveurs extraordinaires.

Outre cette puissance consolatrice que nous venons de dire, le bon DIEU daigne parfois, et plus souvent qu'on ne pense, récompenser par des grâces extraordinaires la piété des malades. Ce ne sont peut-être pas tout à fait des miracles ; mais cela y ressemble fort ; et la joie, la

consolation de ceux qui reçoivent ces grâces est aussi vive que s'ils eussent été l'objet d'un miracle proprement dit.

Il n'y a pas de prêtre, pas de Sœur hospitalière qui, vingt fois, cent fois dans sa vie, ne soit témoin de ces touchantes miséricordes du bon DIEU. Entre plusieurs dont j'ai été moi-même le témoin, en voici quelques-unes qui encourageront sans doute votre foi, mon bien cher lecteur.

En 1860, un de mes amis, chrétien aussi fervent que magistrat distingué, vint me prier de venir voir un de ses enfants, âgé de onze ans, que la maladie retenait au lit depuis plusieurs semaines et que dévorait une fièvre ardente. « J'ai l'âme navrée, me dit le bon père : les deux meilleurs médecins de Paris viennent de nous déclarer que le mal est sans remède. Mon pauvre enfant a des tubercules dans les intestins ; ils sont ouverts, et il ne nous reste plus qu'à nous résigner. Venez aider mon enfant à mourir. Il paraît que cela presse ; je voudrais qu'il pût faire sa première communion avant de nous quitter. »

Je me rendis aussitôt auprès du cher petit malade. Sa maigreur et sa faiblesse étaient extrêmes. Il était heureusement fort bien instruit de sa religion, et en trois ou quatre jours il fut suffisamment préparé : en pareil cas, c'est au cœur que le bon DIEU regarde. Je pus donc donner en viatique la très-sainte Communion à ce pieux enfant. Toute sa famille était agenouillée autour de son lit. Il reçut Notre-Seigneur avec une simplicité et une ferveur angéliques.

Chose admirable et absolument inexplicable ! la

fièvre était tombée : elle avait fui devant l'Eucharistie.

Le lendemain, le médecin arrive; c'était un digne homme, tout dévoué à la famille, mais rien moins que chrétien. Il constate la disparition de la fièvre; il n'y comprend rien. Il revient le jour suivant : pas de fièvre, plus de douleur. « Il faut profiter de cet état, dit-il aux parents, et frapper un coup décisif. » La mère veut s'y opposer. « C'est DIEU qui nous l'a guéri, dit-elle; laissons faire DIEU. » Mais le médecin insiste; le père n'ose prendre la responsabilité de la résistance, et la potion prescrite est donnée. A peine est-elle avalée, que la fièvre revient avec toute son intensité. La mère se désole. « Vous avez manqué de foi, » dit-elle à son mari.

Celui-ci, qui n'en manquait pas, vient me conter sa peine. « Le remède est encore là, lui répondis-je. Ayons confiance en Notre-Seigneur. Priez bien tous; et demain je porterai de nouveau la sainte Communion à notre petit malade. »

Et le lendemain, après la communion, la fièvre le quitta comme la première fois.

A partir de ce moment, la convalescence commença pour ne plus s'interrompre; elle fut longue, mais consolée chaque semaine et consolidée par la visite eucharistique du bon DIEU. Aujourd'hui, le bon enfant est devenu un brave et digne jeune homme, d'une santé robuste, d'une piété fervente et d'une charmante candeur. Au siège de Paris, il s'est battu comme un lion contre les Prussiens.

• Au mois de mai 1869, une consolation non moins extraordinaire a été accordée à une pieuse jeune fille, absolument condamnée par la faculté. Elle était atteinte

d'un mal interne tellement rare, que le médecin en chef de l'hôpital où on l'avait portée fit avertir deux autres grands médecins, pour constater, disait-il, un cas dont il n'avait encore rencontré qu'un seul exemple dans sa longue carrière médicale. La pauvre Marie (c'était le nom de la jeune fille) souffrait d'atroces douleurs; mais sa foi, sa piété profonde dominaient le mal; et, en dehors des crises où elle n'était vraiment plus maîtresse d'elle-même, elle édifiait tout le monde par son courage et sa parfaite résignation. On lui fit sans succès plusieurs opérations très-douloureuses. Le médecin la déclara perdue sans ressources. On ne lui donnait plus d'autre remède que certains petits calmants, qui ne la calmaient pas.

Un beau jour, elle se sentit inspirée de se vouer au Sacré-Cœur de Jésus et de faire en son honneur un double vœu, si le bon Dieu daignait la guérir : d'abord, vœu de chasteté perpétuelle; puis, vœu de se faire Religieuse hospitalière. Elle m'en parla; je lui dis de suivre son inspiration et de faire son double vœu, en communiant le lendemain.

Je retournai la voir, quelques heures après qu'elle eut communié. « Oh ! mon père, s'écria-t-elle, quel bonheur ! quelle grâce ! Depuis mon vœu je ne souffre presque plus. Le docteur vient de passer; il était tout ébahi de ma bonne mine, et n'a pu s'empêcher de dire à la Sœur : « Que s'est-il donc passé ? » Moi, qui le savais, j'avais envie de rire. Un meilleur médecin que lui m'a guérie. »

Et en effet, cinq ou six jours plus tard, la bonne Marie commençait à se lever; et, au bout d'un mois, elle put rentrer chez sa mère et préparer avec elle son petit trousseau de novice. Elle a pris le voile à Noël, et actuelle-

ment elle soigne, avec un dévouement égal à sa parfaite santé, les pauvres malades d'une des grandes salles de l'Hôtel-Dieu.

Je le répète : tout extraordinaires qu'ils sont, ces effets des sacrements sur les malades ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire ; et si le vaste champ de la maladie est semé de bien des souffrances, de bien des larmes, il est richement parsemé de ces sortes de demi-miracles, qui ressemblent aux mille et une petites fleurs dont nos prés sont émaillés au printemps. On ferait un livre bien touchant, si l'on prenait la peine de recueillir les plus saillants de ces faits.

C'est que Jésus est le Dieu, le Sauveur des malades ; il les aime ; et, s'il ne guérit pas toujours ainsi leur corps, il accompagne toujours de grâces très-spéciales l'épreuve à laquelle il les soumet pour un temps.

XI

**Comme quoi la foi vive va jusqu'à nous faire aimer
les souffrances.**

Si les demi-miracles dont nous venons de parler sont relativement rares, même chez les personnes très-pieuses, ce qui est fréquent parmi elles et ce qui témoigne hautement de la puissance consolatrice de la foi, c'est l'amour des souffrances. •

Humainement parlant, la souffrance nous est essentiellement et légitimement antipathique : elle est un

mal, un mal véritable, un désordre, un état pour lequel nous n'étions pas faits ; elle est de plus une punition, et une action du démon sur nous ; donc, rien de plus naturel que d'avoir horreur des maladies et des souffrances.

Mais, à la lumière de la foi, la souffrance prend un autre aspect ; et lorsque, chez un chrétien, la foi est vive et profonde, lorsqu'elle est alimentée par une ardente prière et par le saint usage des sacrements, elle arrive non-seulement à faire supporter patiemment la souffrance, mais à la faire aimer.

C'est ainsi qu'on raconte, dans la vie de saint François d'Assise, que ce bon Saint étant un jour très-cruellement tourmenté par je ne sais quelle maladie, un jeune Frère qui l'assistait ne put s'empêcher de lui dire : « Hé ! mon Père, vous souffrez trop ! Pourquoi ne demandez-vous pas au bon DIEU de vous enlever ce mal ? » Aussitôt saint François se dresse sur son séant, et regardant le petit Frère avec indignation et compassion : « O mon Frère ! s'écria-t-il, que dis-tu là ? Est-ce que tu n'as point de foi ? Si je ne savais que tu as parlé ainsi par simplicité et bonté de cœur, je ne te le pardonnerais pas. JÉSUS-CHRIST, mon amour, a été crucifié pour moi : n'est-il pas juste que je veuille souffrir et pâtir avec lui ? Et puis, quand on est pécheur, il est bon de souffrir. Je bénis mon DIEU de ce qu'il daigne, par ces douleurs, me faire faire plus ample pénitence. »

J'ai connu à Paris un saint homme qui, après avoir mené autrefois une vie mondaine, s'était donné au bon DIEU de tout son cœur. Sa ferveur était vraiment extraordinaire ; sa joie, constante et contagieuse. Il était fréquemment tourmenté de la goutte ; mais plus il souff-

frait, plus il était content. « C'est excellent, répétait-il ; c'est excellent. C'est la preuve évidente que le bon DIEU pense à moi. Il n'y a de bon que de souffrir avec Notre-Seigneur et comme Notre-Seigneur. » Sur son lit de mort, lorsqu'il était déjà en agonie, j'eus le bonheur de le visiter une dernière fois. Il paraissait souffrir horriblement. « Eh bien ! mon pauvre ami, lui dis-je en m'agenouillant auprès de son lit, comment êtes-vous ? — Très-bien, me répondit-il d'un ton significatif. Cela va très-bien, très-bien ! — Souffrez-vous beaucoup ? — Oui, oui ; c'est bon ; ça va bien. » Quelques heures après, il expira dans cette ferveur, dans ce saint amour de JÉSUS-CHRIST crucifié.

J'ai connu un autre bon serviteur de DIEU, autrefois missionnaire, de l'Ordre de Saint-Dominique. Fait Évêque, puis Archevêque, il avait été obligé par une maladie de cœur de quitter sa mission et de revenir en France. Il mourut bientôt de cette même maladie, au couvent des Pères Dominicains de Paris. Lui aussi poussait la patience jusqu'à l'héroïsme. On peut dire que son agonie dura des semaines entières. Il était là, étendu sur le dos, sans pouvoir faire un mouvement, les jambes et tout le corps enflés outre mesure, les reins gangrénés, au milieu d'une infection dont il se rendait parfaitement compte et qui ne contribuait pas peu à aggraver ses douleurs. Pas une plainte ne sortit de ses lèvres ; mieux que cela, il ne voulait pas qu'on le plaignît. « Ce n'est pas grand-chose, murmurait-il après ses crises ; ne parlons pas de cela » ; et il regardait le crucifix. Ne pouvant plus parler et voyant la désolation de ses amis, il les regardait avec une douce expression de reproche et, le doigt sur la

bouche, il leur faisait signe de ne pas le plaindre. C'est dans cette paix surhumaine, c'est dans cette parfaite résignation que Monseigneur Amanton s'endormit dans le Seigneur, le 12 octobre 1869.

Un autre petit trait qui montre ce qu'est une âme chrétienne dans l'épreuve de la souffrance, c'est le vœu admirable que fit un célèbre Religieux de la Compagnie de Jésus, le Père Louis Dupont. Bien des années avant sa mort, il fut épuré dans le creuset redoutable de la maladie. Une plainte assez vive lui ayant échappé un jour, il s'aperçut qu'il avait mal édifié les deux Frères infirmiers qui l'assistaient : désolé, se reprochant cette faiblesse comme un crime, il se jeta en bas de son lit, demanda humblement pardon et à Notre-Seigneur et aux Frères, et fit vœu, à haute voix, de ne jamais plus se plaindre de quoi que ce soit, jusqu'à son dernier soupir. Il fut fidèle à ce vœu héroïque, et souffrit toutes sortes de maux dans un silence absolu.

C'est ainsi que la foi fait des héros. Et, je ne saurais trop le répéter, ces héros de la souffrance, de la résignation chrétienne se rencontrent par milliers dans tous les rangs de la société, à tous les âges, dans tous les pays. La piété et la maladie enfantent journellement cette merveille incomparablement consolante.

XII

De la dure épreuve des infirmités.

Entre les maladies et les infirmités, il y a cette différence que les premières sont plus ou moins passagères, tandis que les secondes sont un état permanent. L'infirmité est ordinairement moins douloureuse que la maladie ; mais à cause de son caractère de continuité, elle est d'ordinaire beaucoup plus pénible, plus difficile à supporter. Dans l'épreuve de la maladie, c'est l'impatience qui est le plus à redouter : dans l'épreuve de l'infirmité, c'est plutôt le découragement, la tristesse, et une espèce de routine qui nous habitue à porter la croix d'une manière banale, sans prier, sans nous sanctifier.

Il y a des infirmités de toutes espèces, et l'on ne sait en vérité quelle est la plus désagréable. C'est comme le velours : rouge, vert, bleu, noir, violet, etc., chaque couleur est si belle, qu'on ne sait à quelle pièce donner la préférence. Les aveugles, les sourds, les muets, les paralytiques, et tant d'autres qu'il n'est pas besoin de rappeler, sont de pauvres infirmes, dont tous les bons cœurs ont compassion.

Quelle qu'elle soit, l'infirmité est pénible, très-pénible en elle-même ; et souvent elle le devient davantage encore, soit parce qu'on ne peut s'empêcher de se comparer à tout propos à ceux qui n'ont pas notre infirmité, soit à cause de mille petits accidents quelque peu ridi-

cules, auxquels on ne saurait échapper quand on ne voit pas, quand on n'entend pas, quand on bégaye, quand on est contrefait ; en un mot, quand on est infirme.

Il faut à l'infirme une grande douceur, jointe à une vraie humilité. Saint François de Sales nous en fournit un bel exemple. Malgré ses travaux incessants, il avait un embonpoint, qui devenait presque une infirmité. Les calvinistes, qui le détestaient cordialement, se moquaient de lui en l'appelant « saint Gras ». Un soir, dans une de ses tournées pastorales, il se trouvait sur un balcon avec quelques gentilshommes catholiques, dans la maison de l'un d'eux. Un jeune étudiant huguenot, de dix-sept à dix-huit ans, passant dans la rue, aperçut le saint Évêque, et l'apostropha avec insolence : « Saint Gras ! saint Gras ! »

Le bon Évêque ne fit que sourire ; mais les gentilshommes prirent la plaisanterie au sérieux, et deux d'entre eux, s'élançant à la poursuite du drôle, l'eurent bientôt pris au collet et ramené devant saint François de Sales.

Celui-ci pria l'assistance de le laisser quelques instants seul avec le délinquant. Lorsque tout le monde se fut retiré, il le fit asseoir près de lui, excusa sa faute, et parla au pauvre étourdi avec tant de bonté, avec une charité si charmante, que celui-ci, tout confus, ne put s'empêcher de pleurer et de lui demander pardon à genoux. Le Saint le releva, l'embrassa tendrement, et cet accueil fit sur le jeune protestant une impression si profonde, que, peu de temps après, il se fit catholique. « La religion qui fait faire de pareilles choses et qui produit de pareils hommes, disait-il, est évidemment la religion véritable. »

Aucun état ne prête autant au mérite que l'état d'infirmité. C'est une privation de tous les instants ; et lors même qu'elle ne serait point douloureuse, elle constitue cependant l'infirme dans un état forcé de renoncement, de mortification, de pénitence, auquel il suffit de se résigner d'une manière très-ordinaire, pour mériter beaucoup devant le bon DIEU. Si l'on accepte cet état avec une foi vive, avec un vrai amour, il est aisé de concevoir combien l'infirmité devient sanctifiante et facilement sanctifiante. Oui, facilement ; car il suffit de dire *Amen* de bon cœur, et de faire de nécessité vertu.

C'est là ce qui explique comment des âmes très-ferventes désirent l'infirmité, et, loin de s'en désoler quand elle se présente, l'accueillent comme une amie. J'ai connu, au Séminaire de Saint-Sulpice, un saint directeur qui était sur le point de perdre la vue. « C'est une bien grande grâce, me disait-il, et une belle visite de Notre-Seigneur. Seulement, j'espère qu'il n'en restera pas là ; et qu'après m'avoir rendu aveugle, il me rendra sourd. Que ce serait bon de ne plus être distrait du bon DIEU ! » Et le saint homme souriait doucement. Il ne fut pas exaucé : il a retrouvé le libre usage de ses yeux, et n'a jamais cessé de très-bien entendre. Mais son bon désir n'en a pas été moins méritoire devant DIEU.

Sans atteindre à cette haute vertu, visez du moins, pauvres infirmes, à sanctifier par la prière et par la douceur votre sacrifice de chaque jour. Ayez bien soin de demeurer toujours en état de grâce : sans cela, vos mérites si précieux seraient perdus pour le ciel. Quelle qu'elle soit, votre infirmité est une grande grâce, d'autant plus grande qu'elle est plus pénible. Gardez-vous de l'oublier.

Ne vous plaignez pas de ce dont il faut bénir DIEU : votre infirmité est comme un char qui vous porte, et qui, malgré ses cahots désagréables, malgré son train fatigant, vous conduit en droite ligne au Paradis. Elle vous fait faire la pénitence que, de vous-même, vous n'auriez peut-être pas le courage de faire. Elle vous prépare un magnifique Paradis.

Votre infirmité est une grosse parcelle de la vraie Croix : honorez-la, et sachez l'apprécier à toute sa valeur. Ne vous réjouissez pas trop si elle vient à disparaître. On raconte que saint Omer, Évêque d'Arras, était devenu aveugle dans les dernières années de sa vie. Malgré sa cécité, il continuait à remplir les fonctions de sa charge. Comme il présidait un jour à la translation des reliques de je ne sais plus quel martyr, dont il portait la châsse avec un autre Évêque, voici que tout à coup il recouvre la vue. A sa place, bien d'autres se fussent réjouis ; mais lui, envisageant tout au point de vue de la foi, il se met à pleurer, à se plaindre au bon DIEU et au trop aimable martyr ; et il fait si bien qu'après la cérémonie il obtient la restitution subite de sa chère infirmité.

Oh ! si tous les infirmes étaient animés de cet esprit, que de Saints fleuriraient dans le grand parterre de l'Église.

XIII

Comment on peut se sanctifier dans les mauvais traitements.

Ce sont les mauvais traitements, portés à un degré heureusement rare, qui ont fait arriver à une sainteté si parfaite l'humble petite bergère de Pibrac, sainte Germaine Cousin, canonisée par Pie IX, le 29 juin 1869. Son père, modeste meunier des environs de Toulouse, avait épousé en seconde noces une femme acariâtre et méchante, qui prit en grippe, on ne sait pourquoi, la pauvre petite belle-fille, alors âgée de quatorze ans. Pendant huit années consécutives, elle ne cessa de la rudoyer, de la battre, de la maltraiter de toutes sortes de manières. Elle ne lui donnait pour nourriture que de vieilles croûtes de pain noir, que la pauvre enfant détrempeait à grand'peine dans l'eau d'un ruisseau et qu'elle mouillait souvent de ses larmes. Elle voulut même la chasser tout à fait de la maison ; mais le père, plus lâche que méchant, obtint pour sa pauvre fille la permission de coucher sur des sarments, dans une espèce d'angle formé par le dessous d'un escalier.

La malheureuse et bienheureuse enfant ne se plaignait jamais ; à la colère, elle n'opposait que la douceur ; aux coups, que le silence et la prière. Elle priait toujours, et communiait le plus souvent possible. Elle aimait extraordinairement la Sainte-Vierge, qu'elle regardait comme

sa vraie, comme son unique mère. Elle lui contait toutes ses peines, et recourait de suite à sa protection lorsque sa marâtre la faisait souffrir davantage.

Usée par le chagrin et les privations, Germaine mourut saintement et dans le silence de sa misère, à l'âge de vingt-deux ans. Plus de quarante ans après, le bon Dieu manifesta lui-même la sainteté et la gloire de sa petite servante : à l'endroit où elle avait été enterrée, on trouva un beau jour à fleur de terre son cercueil et son corps parfaitement conservés ; les fleurs que, selon l'usage du pays, on avait déposées dans le cercueil, étaient aussi fraîches que si elles venaient d'être cueillies. De grands miracles accompagnèrent et suivirent ce premier miracle ; et le corps de sainte Germaine fut déposé avec honneur dans une belle châsse, où il se conserva entier, les membres souples et flexibles, les chairs roses et comme vivantes, jusqu'à la grande révolution.

Rien de plus commun dans ce pauvre monde que les mauvais traitements : mauvais traitements des maîtres envers leurs serviteurs ou leurs ouvriers ; mauvais traitements des maris envers leurs femmes, ou des pères envers leurs enfants ; mauvais traitements des forts envers les faibles ; mauvais traitements des Supérieurs envers leurs inférieurs ; des chefs envers leurs subordonnés, etc. : tout cela se résume dans un coupable abus de la force et de l'autorité. Et, à son tour, cet abus n'est que l'expression de l'orgueil qui accompagne si souvent la force dans toutes les positions. S'il faut être doux et humble de cœur, on peut bien dire qu'il faut l'être doublement quand on commande et quand on traite avec un inférieur.

Il est très-difficile de supporter l'orgueil et la dureté des autres. Quand on est maltraité, surtout maltraité publiquement et avec suite, l'indignation monte au cœur; et plus cette indignation est légitime, plus il est difficile de la contenir.

Il faut alors prendre son courage à deux mains et se taire. Le silence est un merveilleux auxiliaire pour la patience et la résignation. Ce n'est pas facile, je le sais; c'est même très-difficile; mais plus c'est difficile, plus aussi c'est méritoire, plus c'est digne d'un chrétien.

Voyez Jésus : au jardin des Oliviers, on l'insulte, on le garotte, on le frappe à coups de bâton; et il ne dit rien. Devant le Grand-Prêtre, on lui crache au visage, on le soufflette : il ne dit rien. Devant Hérode, on se moque de lui, on le traite comme un fou; par dérision, on lui jette sur les épaules le vêtement habituel des fous, et on lui met à la main un sceptre de roseau : « Jésus, dit l'Évangile, ne répond pas une seule parole. » Semblablement devant Pilate, il se tait; si bien que « Pilate ne revient pas de son étonnement, » dit encore l'Évangile.

Le silence, dans les mauvais traitements; le silence accompagné de l'union intérieure avec Jésus outragé et frappé : oh, la grande, la puissante recette pour porter chrétiennement la rude épreuve des mauvais traitements!

Le bon DIEU l'a parfois récompensé par des miracles. Un jour que saint Martin, Évêque de Tours, marchait tout recueilli sur une route où le précédaient ses clercs et les serviteurs de sa maison, il fut rencontré par une troupe de soldats païens, qui voyageaient en sens inverse

dans un grand chariot. Saint Martin ayant sans doute fait peur aux chevaux, les soldats se mirent en colère et se ruèrent sur lui, le frappant, le maltraitant, et le laissant étendu à terre, presque évanoui. Martin n'avait pas ouvert la bouche.

Ses serviteurs, ne le voyant pas venir, rebroussèrent chemin et le trouvèrent dans ce pitoyable état. Mais en même temps ils furent témoins d'un étrange spectacle : les soldats remontés sur leur chariot faisaient de vains efforts pour faire partir leurs chevaux. Les cris, les coups, rien n'y faisait ; les chevaux ne pouvaient bouger. Épouvantés par ce prodige évident, ils descendirent et, changeant d'attitude, ils demandèrent aux serviteurs de leur victime quel était cet homme, qui avait le pouvoir de clouer ainsi au sol leurs chevaux pleins de vigueur. Lorsqu'ils apprirent que c'était l'Évêque Martin, dont la renommée remplissait les Gaules, ils se crurent perdus et s'empressèrent de lui demander pardon. Ranimant ses forces, saint Martin leur dit qu'il leur pardonnait pour l'amour de JÉSUS-CHRIST et les exhorta à se convertir à la vraie foi. Puis, faisant le signe de la croix sur l'attelage immobile, il leur permit de reprendre leur course. Les soldats émerveillés eurent à peine le temps de remonter dans le char, et les chevaux partirent au galop.

Mais si la résignation dans les mauvais traitements n'est pas toujours accompagnée de miracles, elle l'est toujours de bénédictions, de grâces exceptionnelles. J'ai connu une bonne et sainte fille que les duretés, la malice réellement incroyables, les propos blessants d'une vieille mère infirme ont fait progresser dans les voies de la

sainteté, bien plus que ne l'aurait pu faire la règle austère du plus fervent Carmel. La vieille mégère n'épargnait à sa fille rien de ce qui pouvait la mortifier, la rebuter; sauf les coups qu'elle n'avait pas la force de lui donner, elle lui donnait largement tout ce qu'elle pouvait. La pauvre fille eût préféré mille fois être battue, que d'être traitée comme elle l'était chaque jour. Sans un amour profond, intime de Notre-Seigneur, sans la communion qui chaque matin renouvelait ses munitions, elle eût succombé sous le fardeau écrasant de cette croix. Mais, « *je puis tout en Celui qui me fortifie,* » répétait-elle avec saint Paul; et lorsque parfois elle se sentait trop accablée ou trop exaspérée, elle sortait doucement, et allait se jeter à genoux devant son crucifix; elle se retirait tout entière dans le Sacré-Cœur de Jésus; elle priait, elle pleurait, pour se relever calme, sereine, presque joyeuse. Quelquefois même, le bon DIEU lui faisait sentir si vivement le prix de cette souffrance, qu'elle l'en bénissait avec des transports de reconnaissance et d'amour.

Et cela dura des années; et cette patience héroïque finit par attendrir quelque peu ce cœur de pierre; si bien qu'un beau jour la vieille infirme demanda d'elle-même les secours de la Religion.

Que de faits de ce genre il y aurait à raconter, si l'on pouvait soulever le voile qui couvre les secrets domestiques de tant de familles, où une malheureuse femme est la victime quotidienne d'un mari brutal, emporté, sans conscience et sans mœurs; d'un homme jaloux, avare, absolu, despote, sans égard, sans délicatesse! C'est un véritable enfer! Mais la Religion change cet

enfer en un Purgatoire très-sanctifiant, où les consolations divines viennent singulièrement adoucir l'amertume de cette cruelle position.

Et les pauvres enfants ? Combien n'y en a-t-il pas qui souffrent une espèce de martyre sous le joug impitoyable d'un patron, d'un maître sans entrailles ! On les bouscule, on abuse de leur faiblesse et de leur isolement ; on leur demande le travail d'un homme ; on leur parle comme à des chiens ; parfois on les prive de nourriture, de sommeil, de liberté ; on les étiole. Pauvre petits ! si du moins on leur laissait connaître cette sainte Religion qui seule pourrait les consoler ! si on les laissait approcher de ce bon Jésus, l'Ami des faibles, le Père des petits et des orphelins, le Consolateur des malheureux !

Pour énumérer tous les genres de mauvais traitements dont nous pouvons avoir à souffrir ici-bas, il faudrait pouvoir parcourir les nuances innombrables de la méchanceté humaine. Quels qu'ils soient, le remède, le seul remède, c'est l'amour de JÉSUS-CHRIST, c'est la pratique fervente de sa sainte Religion.

XIV

**De la pauvreté, et des privations douloureuses
qu'elle entraîne.**

Comme la souffrance corporelle, la pauvreté est entrée dans le monde par la terrible porte du péché. Ce n'est pas le bon Dieu qui a fait la pauvreté, non plus que la

maladie et la mort; tout au contraire, il nous voulait dans un état merveilleusement heureux sous tous les rapports. La pauvreté est une des punitions du péché.

« Oui, me répondrez-vous; mais suis-je plus coupable que mon voisin qui est riche, qui ne manque de rien? » — Je ne dis pas cela. Ce que je dis, c'est que ce n'est pas le bon DIEU qu'il faut rendre responsable de nos privations : c'est le péché, et le démon, père du péché. Il en est de la pauvreté comme de la maladie : tous les pécheurs ne sont pas malades; mais ceux qui sont malades ne le sont que par suite du péché.

Quelle que soit la nature de la souffrance que nous avons à supporter, il faut la supporter avec la même résignation, avec la même foi, avec le même esprit de pénitence. Le bon DIEU, en permettant que celui-ci soit pauvre, que celui-là soit malade, que cet autre soit infirme, etc., a sur chacun des desseins de miséricorde qu'il ne faut pas songer à sonder, mais qu'il faut adorer profondément. Soyez bien sûr que si DIEU vous afflige d'une façon plutôt que d'une autre, c'est que cela est plus utile à votre salut éternel. S'il vous attache à la croix nue de la pauvreté, sachez, à l'exemple de Job, réduit à l'extrême misère, bénir et non pas maudire Celui qui ne vous fait passer ici-bas par l'épreuve des privations que pour vous enrichir magnifiquement et éternellement dans le ciel.

Bon gré mal gré, il faut que tout le monde souffre ici-bas : depuis le péché, c'est la loi de la pénitence, loi qui n'admet pas d'exception. Point de souffrance, point de pénitence, et par conséquent point de Paradis. Il faut donc que vous souffriez : pourquoi pas en étant pauvre ?

« Mais j'aimerais bien mieux une autre espèce de souffrances : la pauvreté est la plus amère de toutes. » — Peut-être ; mais là n'est pas la question. Puisque vous êtes pauvre, c'est une preuve manifeste que le bon DIEU veut vous conduire au ciel par le chemin de la pauvreté, et non par un autre. Dès lors, pourquoi vouloir en sortir ?

Vous croyez que cette voie est plus âpre qu'une autre ? Vous vous trompez grandement. Savez-vous quelle est la souffrance que chacun de nous estime la plus rude, la plus difficile à porter ? c'est celle-là même dont il souffre. Le pauvre croit que c'est la pauvreté ; le malade, que c'est la maladie ; le prisonnier, que c'est la prison ; le calomnié, que c'est la calomnie, et ainsi des autres.

Croyez-moi : portez et gardez votre croix, sans envier le sort de tel ou tel autre qui vous semble mieux partagé que vous. Si les riches n'ont pas votre croix, ils en ont d'autres, qui, pour être cachées par l'or et par le luxe, n'en sont souvent que plus cruelles. Combien de riches n'ai-je point vu pleurer, et pleurer bien amèrement ! Une dame, veuve et mère de famille, me disait un jour en éclatant en sanglots : « Je suis la plus malheureuse femme du monde ! Il y a des moments où ma tête part, et où j'ai envie de me tuer. » Et elle avait plus de quatre cent mille livres de rente !

Les rois sont très-heureux, dit-on : ils ne manquent de rien ; ils nagent dans le luxe. L'un d'eux disait naguère à son premier ministre qui, dégoûté et n'en pouvant plus, lui offrait sa démission : « Mon ami, vous n'êtes aux *galères* qu'à temps ; moi, j'y suis à perpétuité. » Voilà ce parfait bonheur des riches et des grands.

Pauvres, n'envions pas le riche. Cela ne sert qu'à ren-

dre notre peine plus amère, en nous aigrissant le cœur.

Ceux qui se laissent aller à cette faiblesse manquent tout ensemble et de raison et de foi. En voici une belle preuve ; c'est un pauvre lui-même, et un pauvre très-pauvre, aussi pauvre que possible, qui va vous la donner ;

Un jour le vénérable Jean Tauler, célèbre prédicateur de l'Ordre de Saint-Dominique, descendait les degrés de la cathédrale de Cologne, où il prêchait le carême. « Mon Père, lui dit un mendiant accroupi près de la porte, faites-moi la charité, » Tauler se retournant aperçut l'infortuné ; il était hideux à voir ; un cancer lui avait rongé une partie du visage ; il n'avait qu'une jambe et qu'un bras ; et quelques haillons couvraient à peine les débris de son misérable corps. Le bon Religieux ne put, malgré toute sa charité, retenir un premier mouvement de répulsion. Craignant que le pauvre ne s'en fût aperçu et n'en eût été humilié, il s'arrêta, s'approcha de lui, et lui mettant dans la main une petite aumône, il lui dit d'un ton affectueux : « Bonjour, mon ami. — Merci, mon Père, répondit le mendiant, d'une voix paisible ; j'ai déjà ce que vous me souhaitez. » Pensant que le pauvre homme n'avait pas bien entendu, Tauler répéta d'une voix plus distincte : « Mon ami, je vous souhaite le bonjour. — J'entends bien, mon Père ; et, je vous le répète, j'ai ce que vous me souhaitez. » Tout étonné, et presque impatienté, l'illustre prédicateur insiste : « Que dites-vous ? Est-ce que vous ne me comprenez point ? Je vous souhaite le bonjour. — Mon Père, reprit le pauvre d'une voix grave et douce, vous avez la charité de me souhaiter le bonjour ; je ne puis vous répondre autre chose que ce que je vous ai dit : DIEU m'a donné ce que vous

me souhaitez ; tous mes jours sont bons ; et celui-ci comme les autres, est pour moi le bonjour. Grâce à DIEU, je n'ai jamais eu de mauvais jours dans ma vie. »

Ce langage, ce ton de voix frappèrent singulièrement le bon Religieux. Il s'assit sur la marche, à côté du mendiant. « Ce que vous me dites-là, mon enfant, lui répliqua-t-il, est bien étrange. Comment ! dans l'état où je vous vois, vous n'avez point de mauvais jours ! — Non, mon Père. Dès mon enfance, j'ai appris d'un bon prêtre que DIEU n'afflige que ceux qu'il aime, et qu'il n'envoie les maux que pour mieux purifier et éprouver ses serviteurs. J'ai appris que DIEU est mon Père céleste, qu'il est infiniment bon, infiniment puissant, infiniment sage ; qu'il m'aime d'un amour éternel et incompréhensible, et que, si je l'aime à mon tour, tout ce qui m'arrive ne peut tourner qu'à mon bien. Je vis donc dans la paix la plus profonde, sans m'occuper d'un lendemain qui n'est pas à moi ; je me suis habitué à tout regarder comme venant de mon DIEU, et à tout recevoir de sa main paternelle, le mal comme le bien. Quand je souffre de mes infirmités, je le bénis, et je pense à la croix de mon Sauveur ; quand je ne souffre pas, je le bénis de la paix qu'il me donne. Quand j'ai de quoi manger, je mange en bénissant DIEU ; quand je n'ai rien, je jeûne en expiation de mes péchés, et aussi pour tous ceux qui ne jeûnent pas. Je tâche de prier de mon mieux, et de ne pas perdre de vue la présence de DIEU. Je pense souvent au ciel, quelquefois à l'enfer ; et mon cœur se fond de bonheur en pensant que la vie est courte et que bientôt je serai éternellement heureux dans le Paradis. »

Le P. Tauler avait écouté ces paroles avec une reli-

gieuse admiration. De grosses larmes coulaient sur ses joues. « O mon ami ! priez DIEU pour moi. Je vous remercie ; vous m'avez fait du bien. » Et, l'embrassant cordialement, il rentra dans l'église, pour méditer à loisir la grande leçon de sainteté qu'il venait d'entendre.

Et vous aussi, chers pauvres, méditez devant le bon DIEU le secret du bonheur que vous découvrez l'un de vos frères. Ne vous plaignez plus, ne murmurez jamais ; profitez de tout pour mériter une belle place dans le Paradis.

XV

D'un moyen très-simple de ne pas trop s'attrister des privations et de la pauvreté.

Il consiste à ne point regarder au-dessus de soi, mais au-dessous ; à bénir DIEU de ce que l'on a, sans penser à ce que l'on pourrait avoir, à ce que peut-être on devrait avoir.

C'est l'opposé de ce qu'il faut faire au point de vue spirituel. En effet, en ce qui touche la piété, la charité, la perfection, il faut toujours regarder au-dessus de soi, jamais au-dessous. Si vous vous comparez à ceux qui en font moins, vous courez grand risque de vous complaire en vous-même, et de trouver que vous en faites bien assez, pour ne pas dire trop. Vous êtes tenté de répéter la soi-disant prière du pharisien dans le temple : « Seigneur, je vous remercie de ce que je suis meilleur que les autres,

meilleur que tous ces gens-là. J'en fais bien plus qu'eux ; je communie plus souvent ; je fais plus de charité, etc. ». Il faut au contraire se comparer aux bons serviteurs de DIEU, dont la seule vue nous fait rougir de nos lâchetés, et nous excite à marcher plus énergiquement dans les voies de l'Évangile.

Quant aux biens de ce monde, c'est précisément, je le répète, la règle opposée qu'il faut suivre. Si vous regardez ceux qui sont mieux partagés que vous, quelle que soit votre position, facilement vous vous trouverez à plaindre, et vous laisserez entrer dans votre cœur de mauvais sentiments de jalousie, de tristesse et d'aigreur.

Un fort riche propriétaire, très-bien placé dans le monde, qui avait au moins quarante mille livres de rente, s'était laissé tellement envahir par le regret de n'être pas aussi riche que deux ou trois proches parents, qu'il faillit en perdre la tête. Il répétait sans cesse : « Peut-on vivre honorablement avec quarante mille livres de rente ? » Ce pauvre riche ne jouissait de rien ; il se croyait vraiment pauvre.

Les Saints et les vrais chrétiens ont l'âme autrement trempée : plus fidèles, ils sont plus raisonnables. Ils bénissent le bon DIEU de ce qu'il daigne leur donner ; que ce soit peu, que ce soit beaucoup, ils sont toujours contents.

Saint François d'Assise marchait un jour, accompagné d'un des douze Bienheureux qui furent comme les prémices de l'Ordre si admirable des Frères-Mineurs. Selon son habitude, il allait pieds-nus, mendiant son pain, n'ayant pour toute richesse que le trésor du Paradis, JÉSUS-CHRIST, qu'il portait en son cœur, avec le Père et

l'Esprit-Saint. Saint François et le Frère Masséo priaient en marchant, et ne cessaient de parler à DIEU que pour parler de DIEU.

Fatigués, ils s'arrêtèrent au milieu des Apennins, au bord d'un petit ruisseau bien pur, sur un angle de rocher. Frère Masséo ouvrit la pauvre besace, qui contenait les charités dont ils vivaient : il ne restait plus que quelques vieilles croûtes de pain très-sec. Il les mit piteusement entre saint François et lui, sur la pierre.

Après avoir dit les grâces, avec une ferveur angélique, le bon Saint se mit à pleurer. Et comme son compagnon lui demandait la cause de ces larmes : « Je ne puis m'empêcher de m'attendrir, dit-il, et de bénir mon DIEU pour sa largesse envers un pauvre pécheur comme moi. Je ne mérite pas le beau repas que sa bonté nous a préparé. » Un peu étonné, le Frère Masséo regardait les croûtes, et pensait en lui-même : « Un beau repas ? Frère François n'est pas difficile ! » Le Saint, répondant à sa pensée, lui dit alors : « Oh mon Frère Masséo, regarde et dis-moi s'il ne faut pas bénir Notre-Seigneur ! Regarde cette eau limpide qu'il a créée : c'est pour nous qu'elle coule. Regarde ce beau ciel : c'est pour toi, c'est pour moi que DIEU l'a fait. Regarde ces beaux arbres, ces fleurs, ces petits oiseaux : tout cela est à notre Père, et tout cela est pour nous. Ce pain qu'il nous donne, ne suffit-il pas pour soutenir notre vie ? Ne sommes-nous pas mieux traités par sa bonté, que tant d'autres qui n'ont pas ce que nous avons ? Réjouissons-nous donc, et bénissons sa Providence, sans rien regretter des biens de ce monde. »

Combien de pauvres gens se trouveraient immédiate-

ment remontés et réconfortés, si, dans leurs privations, ils avaient soin d'entretenir ces pensées dans leur cœur ! Il y en a bien peu qui, s'ils regardaient au-dessous d'eux, ne trouveraient pas de quoi bénir la bonne Providence. Il y a tant de misères ici-bas, qu'il est difficile de ne pas trouver aisément plus pauvre que soi.

Je vous recommande surtout la règle dont nous parlons, ô vous qui, sans être à proprement parler dans la pauvreté, vous trouvez cependant dans la gêne et au milieu de privations relatives ! C'est alors qu'il est bon de ne pas jeter sur un passé confortable des regards au moins inutiles. Vous avez le strict nécessaire de la vie : tant d'autres ne l'ont pas, ne l'ont jamais eu, ne l'auront jamais ! Vous avez un appartement, une chambre propre, bien que modeste : tant d'autres ont couché dehors cette nuit, ou du moins n'ont eu pour asile que de misérables réduits où ils gelaient et ne pouvaient prendre de repos ! Votre repas est plus que simple : oui, mais enfin, vous avez de quoi manger, et ni vous, ni vos enfants, vous ne souffrez de la faim ; tandis qu'aujourd'hui même, combien de centaines, de milliers d'infortunés vont se coucher sans avoir rien pris, rien, pas une bouchée de pain !

Ne vous plaignez donc pas, malgré la réalité de vos très-pénibles privations. Pensez aux pauvres plus pauvres que vous. A quoi bon faire autrement ? A quoi bon regretter ce qu'on n'a plus, ce qu'on ne peut plus avoir ? N'est-ce pas se désoler en pure perte ? N'est-ce pas aggraver le mal et perdre du même coup le mérite de la résignation ?

Oui, regardez toujours au-dessous de vous ; et, avec

les espérances, les forces, la paix que donne la foi aux véritables enfants de DIEU, vous trouverez encore moyen de sourire au milieu de vos larmes et de bénir votre Père céleste, qui ne vous abandonnera jamais.

XVI

Que Notre-Seigneur s'est fait pauvre, pour consoler les pauvres.

La principale consolation du malade et de l'infirmes, c'est l'amour de JÉSUS-CHRIST souffrant et crucifié : la principale, pour ne pas dire l'unique consolation du pauvre, c'est ce même amour, c'est JÉSUS contemplé dans la complète pauvreté de sa crèche, de son enfance, de toute sa vie et de sa mort.

Quelque pauvre que vous soyez, pouvez-vous l'être plus que votre DIEU, dans l'étable de Bethléem ? Il est transi de froid, privé d'asile, couché sur une paille grossière qui ne lui appartient même pas, relégué dans une méchante étable ? Pouvez-vous l'être plus que Celui qui disait : « *Les renards ont une tanière, et les oiseaux du ciel ont un nid ; mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête ?* » Pouvez-vous l'être autant que JÉSUS, que votre Seigneur JÉSUS, dépouillé même de ses vêtements et expirant nu sur une croix ?

JÉSUS pauvre est de droit le grand Consolateur de tous les pauvres. Du haut du ciel, du fond du Tabernacle où son amour le retient captif, le doux JÉSUS appelle à lui les

pauvres. « Venez à moi, leur dit-il avec une tendresse toute spéciale; venez à moi, vous tous, mes chers pauvres, mes bien-aimés! Et moi, je vous consolerais. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; apprenez de moi à porter la croix de la pauvreté; et vous trouverez en moi le repos de vos âmes. Prenez courageusement sur vous ce joug pesant, que moi, votre DIEU, j'ai voulu porter le premier, non-seulement pour vous sauver, mais en outre pour vous consoler; mon amour vous fera trouver ce joug suave, et le fardeau que nous porterons ensemble vous deviendra léger! »

Sans JÉSUS-CHRIST, la pauvreté est intolérable, et l'on conçoit parfaitement, tout en le blâmant, qu'un malheureux, privé de tout, sans pain, sans ami, sans asile, perde la tête et cherche dans le suicide ce qu'il croit être la fin de ses maux.

J'ai connu jadis, à Paris, une pauvre femme, veuve d'un petit employé, qui, s'étant trouvée réduite à la misère, essaya à trois reprises de se donner la mort. C'était une femme honnête selon le monde, mais sans aucune religion. Son raisonnement était très-simple, et, à son faux point de vue, il était juste. « La vie, disait-elle, m'est un fardeau trop lourd. J'aime mieux mourir que de subir chaque jour tant de privations, tant d'humiliations. »

Revenue à la foi, elle ne savait comment remercier DIEU de l'avoir tirée de l'abîme éternel où elle se jetait comme une folle. « Deux fois, me disait-elle, deux fois on m'a repêchée, déjà privée de connaissance. Une autre fois, une voisine est entrée par hasard chez moi, pendant que j'étais en train de m'asphyxier; elle n'a eu que le

temps de casser le carreau, d'un coup de poing. Où serais-je, mon DIEU, si votre miséricorde ne m'eût sauvée malgré moi. Maintenant, ajoutait la pauvre vieille, je n'ai plus envie de me tuer : je souffre bien, il est vrai, et l'avenir n'est pas plus gai que le présent ; mais j'ai le bon DIEU avec moi, et quand j'ai trop de peine, je vais à l'église, je lis quelque bon livre, et je pense que ma peine ne durera pas toujours. » Dans les dernières années de sa vie, cette bonne dame était devenue fort pieuse ; elle communiait deux ou trois fois par semaine. « Les jours où je communie, me disait-elle, j'oublie ma pauvreté, et je retrouve un peu de joie. »

C'est toujours la foi qui manque : on a bien la foi ; mais on n'a pas la foi vive, la foi pratique. Si on l'avait, cette foi bienfaisante, les épines de la pauvreté se changeraient presque en roses, et, à l'exemple des saints pauvres, on bénirait le bon DIEU, au milieu des privations. On ferait comme le pauvre de Tauler ; on ferait comme Job. Et si l'on n'avait pas le courage d'en arriver là, du moins l'on se résignerait patiemment, comme le pauvre Lazare de l'Évangile.

Vous connaissez cette belle histoire ? Il était là, l'infortuné, gisant à la porte d'un riche pharisien, à qui rien ne manquait, qui était vêtu splendidement et qui, chaque jour, faisait bonne chère avec ses amis. Le pauvre Lazare mourait de faim ; il attendait vainement que le riche pharisien pensât à lui. Quelques miettes tombées de cette table somptueuse auraient suffi pour le satisfaire. Et personne ne les lui donnait. On ne les lui refusait pas : on oubliait de les lui donner. Et lui, couvert d'ulcères, accablé, offrait en silence ses angoisses au bon Dieu.

Il mourut enfin, et, nous déclare l'Évangile, il fut porté par les Anges dans le sein de DIEU.

« Comment? Dans le sein de Dieu? dira-t-on peut-être. Qu'avait-il donc fait de si extraordinaire pour aller ainsi droit au ciel? » Il avait été pauvre et résigné : voilà tout.

Un jour, au ciel, vous bénirez cette pauvreté qui aujourd'hui vous fait tant souffrir. Oui, vous la bénirez ; mais à la condition que vous l'aurez supportée avec foi, avec soumission, avec une humble douceur. Car être pauvre ne suffit pas pour aller au ciel ; pas plus qu'il ne suffit d'être riche pour aller en enfer. S'il est dit du mauvais riche de l'Évangile, qu' « il mourut à son tour et fut enseveli dans l'enfer, » cela ne veut pas dire que tous les riches sont réprouvés. Non, DIEU merci ! ceux-là seuls sont rejetés de DIEU, qui usent mal de leurs richesses et qui oublient les pauvres. Le riche se sauve par la charité ; le pauvre, par la résignation et la patience.

Donc, pour le pauvre, quel trésor que la résignation ! Et avec quelle joie profonde il doit lire, à travers les larmes que lui arrache la misère, la grande parole du Fils de DIEU : « O pauvres ! bienheureux êtes-vous ! car le royaume de DIEU est à vous ! » Pour vous sauver, pour faire admirablement pénitence, pour acquérir d'immenses mérites, vous n'avez qu'à faire de nécessité vertu ; vous n'avez qu'à vous résigner doucement à votre sort. Le salut vous est bien plus facile qu'aux riches : tandis que tout les détourne de JÉSUS-CHRIST en les poussant à l'orgueil et à la mollesse, tout vous porte à JÉSUS-CHRIST, tout vous porte au ciel, en vous maintenant dans l'humilité, dans la pénitence et dans la soumission au bon DIEU.

Combien de pauvres sont au ciel, qui seraient en enfer s'ils eussent été riches ! Et combien de riches sont en enfer, qui seraient au ciel s'ils eussent été pauvres !

XVII

Comme quoi les humiliations sont une source de souffrances très-amères.

L'humiliation : que d'amertumes renferme cette parole ! Elle est la souffrance intime de l'*amour-propre*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vivace, de plus profond, dans notre nature corrompue. L'*amour-propre* est l'amour désordonné de soi-même, lequel commence par l'esprit, et prend alors le nom d'*orgueil*.

L'humiliation est le froissement douloureux de cet amour-propre de l'esprit ; elle frappe, elle blesse directement notre orgueil. Aussi constitue-t-elle l'une des souffrances les plus acérées qui puissent atteindre l'homme ici-bas.

« Mais alors l'humiliation est donc une bonne chose ? »
— L'humiliation est comme la maladie : en elle-même, elle est un mal, un désordre inconnu de l'homme dans l'état d'innocence ; dans ses effets, elle peut devenir un bien et un très-grand bien. « Seigneur, disait un saint pénitent, il est bon pour moi d'avoir été humilié ; c'est là que j'ai appris à connaître les voies de la justice. »

Oui, l'humiliation, quand elle est acceptée chrétiennement, devient une grande grâce ; elle devient le remède

le plus efficace du plus dangereux de tous nos vices, de l'orgueil. Quand nous l'acceptons ainsi, elle nous rend facilement humbles ; et dès lors elle nous relève pour nous porter à Dieu.

« *Celui qui s'humilie sera exalté,* » dit l'Évangile. Et quel est celui qui s'humilie ? C'est le chrétien courageux qui ne se révolte pas contre l'humiliation ; c'est celui qui l'accepte comme JÉSUS-CHRIST a accepté toutes les humiliations, tous les anéantissemens de sa vie et de sa Passion.

Pour le vrai chrétien, l'humiliation est comme le fumier qui féconde la terre et lui fait porter de magnifiques moissons. Le chrétien humilié qui s'humilie véritablement s'engraisse du suc divin de l'humilité et devient fécond en vraie sainteté.

L'humiliation est encore semblable à un remède amer, répugnant, mais très-efficace : comme un bon médecin, Notre-Seigneur l'administre miséricordieusement à qui il lui plaît ; aux bien portants, c'est-à-dire aux humbles, pour les rendre plus humbles encore, pour les fortifier dans l'humilité ; aux malades, c'est-à-dire aux vaniteux, aux orgueilleux, aux présomptueux, aux hypocrites, pour les guérir pour ainsi dire malgré eux. Il en est, en effet, de l'humiliation comme de la pauvreté : pour faire pénitence quand nous sommes pauvres, il suffit de nous résigner et de dire : *Amen* à des privations forcées ; de même, quand nous sommes humiliés, il suffit, pour être humbles, de ne pas se révolter contre l'humiliation et de faire de nécessité vertu.

Ceux qui font cela, profitent du remède ; ceux qui se révoltent, n'en profitent pas et demeurent dans leur or-

gueil, qui leur fait sentir encore bien plus vivement l'amertume de l'humiliation. Ils ont ainsi double mal, tandis que, pour les autres, le mal se change en bien.

En ce monde, nous sommes sujets à des humiliations de nature très-différente. Ainsi, nous sommes parfois humiliés intérieurement et vis-à-vis de nous-mêmes; d'autres fois extérieurement et devant une ou plusieurs personnes. Nous pouvons être humiliés justement, l'ayant pleinement mérité; et nous pouvons l'être injustement, sans aucune faute de notre part. Nous pouvons l'être par des gens de bien, par nos parents, par nos Supérieurs légitimes; nous pouvons l'être, au contraire, par des misérables, par de vils personnages. Quelquefois l'humiliation n'est qu'un accident passager; d'autres fois elle dure et devient un état permanent.

De quelque façon que l'on soit humilié, la souffrance est cuisante. Mais une des humiliations les plus cruelles, parce qu'elle est doublée de toutes les privations du corps et du cœur, c'est certainement celle qui accompagne les pertes de fortune, les décadences et la misère honteuse. Oh, quelles angoisses dans cette mansarde où languit de faim et de froid une pauvre famille autrefois riche, ou du moins aisée! Une fois, à Paris, j'ai découvert une malheureuse dame, âgée de quarante ans à peine, qui avait été cacher sa honte et son désespoir, non dans une chambre, non dans une mansarde, mais dans une sorte de misérable grenier à bois, où elle grelottait de froid, vêtue d'une robe de toile au plus fort de l'hiver, et n'ayant auprès d'elle qu'un morceau de pain durci, et un peu d'eau! Quelques années auparavant elle habitait un bel appartement, où son père donnait de brillant

tes soirées. Une spéculation avait tout perdu en un jour ; le malheureux père était mort de désespoir ; et sa fille, abandonnée des amis en même temps que de la fortune, avait été réduite aux extrémités que je viens de dire. Elle n'osait, pour ainsi dire, pas sortir de sa cachette, et mourait de faim plutôt que de demander l'aumône.

Dans la même rue, une autre famille déchue fut surprise un jour à l'heure de son repas. Autour d'une table, quatre personnes étaient assises : le père, la mère, une jeune fille et un jeune garçon. Au milieu de la table, une seule assiette, dans laquelle étaient rangées cinq ou six croûtes de pain sec ; et de l'eau dans une carafe, avec deux ou trois verres. C'était tout le dîner. Les infortunés furent désolés d'avoir été surpris.

Le père portait un habit noir, et, à première vue, il avait encore assez d'apparence. La pauvre mère n'avait qu'une robe, noire et rapée, rapiécée mille fois. Le fils, hâve et presque livide, était devenu poitrinaire, à la suite de longues privations. Quant à la jeune personne, qui travaillait jour et nuit pour soutenir tant bien que mal la famille, elle était dans un tel état de maigreur qu'on l'eût prise pour une mourante. Quelques jours après elle devint folle ; et les médecins constatèrent que ce dérangement du cerveau était le résultat évident des tortures morales et physiques que la misère honteuse avait fait subir à l'infortunée.

Quand on découvrit cette malheureuse famille qui, elle aussi, avait jadis connu l'aisance, il était trop tard. Désespéré de la folie de sa fille et perdant sans doute lui-même la tête, le père alla se jeter à l'eau. Le chagrin mina si bien la mère qu'elle aussi, succombant sous le

fardeau, se mit à cracher le sang, et mourut phthisique. Resté seul au monde, le pauvre jeune homme essaya quelque temps de lutter contre l'adversité, au moyen du travail ; mais ses forces le trahirent, et il alla mourir à l'hôpital.

Un jour que j'avais été voir cette pauvre famille, je remarquai qu'elle possédait un chien. Et comme je leur faisais observer que cet animal devait leur coûter à nourrir : « Il est vrai, me répondit la pauvre mère ; mais c'est une affaire de reconnaissance : ce pauvre chien nous a empêchés de mourir de faim pendant toute une semaine. Nous n'avions rien du tout ; nous n'osions le dire à personne. Deux ou trois cuisinières de la maison avaient pris l'animal en affection ; et tantôt l'une, tantôt l'autre, nous apportaient pour lui quelques restes ; et, ajouta-t-elle en étouffant un sanglot, nous partageons avec lui. Vous concevez, Monsieur, que nous n'avons pas le cœur de nous en défaire. »

Et ces faits navrants sont à l'ordre du jour, surtout dans nos grandes villes.

• O mon DIEU ! que l'orgueil doit être un grand mal, pour qu'il appelle une si rude punition ! Et que votre miséricorde est grande, de changer en remède salutaire une pareille souffrance !

XVIII

Ce qu'il faut faire quand on nous humilie.

Il y a deux écueils à éviter, deux illusions sous lesquelles se réfugie l'amour-propre froissé : c'est l'irritation et la platitude. L'une n'est pas plus chrétienne que l'autre.

Que l'humiliation soit juste ou injuste, qu'elle vienne de celui-ci ou de celui-là, elle a pour effet naturel d'irriter ou d'indigner ; le rouge monte au visage ; le sang bouillonne dans le cerveau ; la colère ébranle le cœur et le corps. Il faut contenir énergiquement ce premier soulèvement de l'orgueil, ou même de ce qu'il y a de légitime dans l'amour propre ; car, en aucun cas, « *la colère de l'homme n'opère la justice de DIEU,* » dit l'Écriture.

L'autre excès, c'est une sorte de pamoison intérieure, une espèce d'abattement, de découragement qui, si on ne le combattait, amènerait bientôt un état d'abaissement moral, tout à fait dégradant, indigne non-seulement d'un chrétien, mais même d'un honnête homme.

Quand on nous humilie, ne soyons ni fiers ni lâches : soyons fermes et humbles. Là seulement est la vérité, la vraie règle chrétienne.

Un serviteur de DIEU doit vivre habituellement dans cette paix, forte et douce, qui est le produit de l'attention à la présence de DIEU, de la pureté de conscience et de la pensée de l'éternité. Il lui est facile, lorsque se présente

une humiliation, de lui opposer, comme un bouclier, cette paix où son âme est établie.

Si l'on n'a pas eu d'avance cette fidélité, le choc est plus difficile à soutenir; mais, avec la grâce du bon DIEU, on en vient encore à bout. Il faut alors s'efforcer de se taire : le silence a une puissance merveilleuse pour garder l'âme ; il lui permet de s'élever promptement et facilement à DIEU, de s'unir à Notre-Seigneur et de lui demander secours. « Seigneur ! venez à mon aide ! Gardez-moi de la colère ! Donnez-moi votre paix, votre douceur, votre patience. »

Dans ces moments-là, il faut également s'humilier profondément devant DIEU. « Seigneur, je ne suis qu'un pécheur, et je mérite d'être humilié. Mon DIEU, qui permettez cela, je reconnais que je mérite de souffrir ainsi. Arrière l'orgueil, l'amour-propre ! Jésus, doux et humble de cœur, ayez pitié de moi ! »

Et puis, jetons un coup d'œil sur notre DIEU, anéanti, couvert d'opprobre durant sa Passion. Comme lui, avec lui, supportons tout en silence, et pardonnons, pour son amour, à ceux qui nous outragent. Dès que nous en avons le loisir, lorsque nous sommes seuls avec le bon DIEU, méditons de nouveau la Passion, ce grand calmant de toutes les douleurs humaines ; transportons-nous en esprit au Prétoire, au Calvaire ; contemplons notre chef, celui dont nous sommes les membres vivants, celui que nous devons suivre et imiter ; on lui dit qu'il est un menteur, un imposteur, un fou, un blasphémateur ; on se moque de lui ; on lui impute des actes qu'il n'a point commis ; on lui prête des paroles qu'il n'a point dites ; on l'arrête comme un coupable, lui l'Innocence infinie ;

on le traîne devant les juges ; on le frappe, on le soufflette ; on lui crache au visage ; on le condamne à mourir comme un infâme, entre deux voleurs... et il n'ouvre pas la bouche ! Chargé volontairement de vos péchés, des miens, qui méritent toute humiliation, il reconnaît avec amour, devant son Père céleste, que tous ces humiliants outrages lui sont dus, malgré son innocence divine, Dès lors il ne se plaint point ; il accepte tout, pour l'amour de nous. Il s'humilie jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, afin de nous obtenir la grâce de faire comme lui.

Dans nos humiliations, surtout si elles se prolongent et si elles sont grandes, allons à Jésus par la sainte Communion. Unissons-nous plus souvent et plus intimement au divin Humilié, à l'Humble par excellence, et puisons en son Sacré-Cœur, cette paix surhumaine, cette humilité et cette douceur qui sont comme le rayonnement de sa Passion.

Il n'est pas difficile d'être humble quand on a Jésus-CHRIST dans le cœur. Avec lui on supporte joyeusement les outrages et les mépris, les calomnies et les insultes, les injustices des hommes ; en un mot, la douloureuse épreuve des humiliations.

XIX

**A ceux qui souffrent persécution pour le service
de Dieu.**

Il y a deux sortes de persécutions : les petites et les grandes ; les petites, qui sont fréquentes et qui arrivent presque à tout le monde ; les grandes, où l'on court péril de la vie ou du moins de la liberté, et qui, grâce au ciel, ne sévissent que très-rarement.

La piété est ordinairement la cause des premières : enfant, jeune homme, on vit au milieu de camarades irréligieux ; ils commencent par se moquer, par taquiner ; ils donnent des sobriquets ridicules et injurieux. Si l'on résiste, ils en arrivent aux voies de fait, et parfois cela va très-loin.

J'ai connu un enfant qui, placé par son père dans un collège où il n'y avait de religion que sur le *prospectus*, fut ainsi persécuté avec des raffinements inimaginables pendant une année entière : ses camarades prétendaient l'empêcher de faire chaque soir sa prière avant de se coucher. Ils ne l'appelaient que *Tartuffe* ou *Judas* ; comme il n'avait que dix ans, la plupart de ses camarades étaient plus âgés et par conséquent plus forts que lui ; c'étaient des coups à tout propos. Le courageux enfant tenait bon. « Vous ne m'empêcherez pas, répétait-il, de faire mon devoir. » Ils le sequestrèrent comme un *paria* ; personne ne jouait plus avec lui ; quand il parlait, on ne lui

répondait pas. La chose alla si loin, que l'Évêque vint à l'apprendre ; il voulut voir la petite victime, il l'encouragea, et obtint des parents que ce courageux petit chrétien fût mis dans une maison d'éducation moins indigne de lui.

J'en ai connu un autre qui eut à souffrir de la même manière dans un lycée ; il avait quinze ans. On le traquait sans relâche, uniquement parce qu'il allait à confesse et qu'il voulait garder sa modestie. Lui aussi fut séquestré durant deux ou trois mois. Lorsque les camarades apprirent que sa famille instruite de tout, était décidée à le tirer de là, ils furent tellement honteux, qu'ils allèrent spontanément faire des excuses au jeune chrétien, le priant de rester et lui promettant de le respecter à l'avenir. Mais lui, courageux pour partir, comme il l'avait été pour rester, leur répondit : « Je vous pardonne ; mais, pour rien au monde, je ne demeurerai en votre infâme compagnie. » Aujourd'hui magistrat distingué, le petit persécuté d'autrefois est resté pieux comme un Ange.

Souvent ces persécutions à coups d'épingle se rencontrent dans le sein même de la famille. Qu'elles sont pénibles, alors ! On en est réduit à résister à ceux à qui l'on doit obéir ; à résister à des parents qui ne sont pas assez chrétiens pour comprendre la piété : pour eux, tout ce qui est ferveur n'est que de l'exaltation ; ils n'entendent pas que leur fils, que leur fille s'approche souvent des sacrements, ait de la dévotion, se livre à telle ou telle bonne pratique. Ce que le confesseur conseille, ils le défendent ; ce que le confesseur défend, ils l'ordonnent. Que de pauvres jeunes âmes souffrent de cette persécution domestique !

Et dès lors, quelle voie doivent-elles suivre? On ne saurait le leur dire que d'une manière générale; car tout dépend alors des circonstances, et c'est au tact, c'est à la prudence à tenir le milieu entre la condescendance due à l'autorité paternelle et la fidélité à suivre la voix de sa conscience. Il ne faut jamais sacrifier sa conscience à personne, pas même à son père ou à sa mère; mais, pour ne pas risquer de confondre les scrupules ou les illusions avec la vraie conscience, il faut suivre les avis d'un confesseur éclairé ou, à son défaut, de quelque personne solidement pieuse, connue pour être de bon conseil.

Une fois qu'on sait clairement ce qu'on *peut* et ce qu'on *doit* faire, il faut marcher résolument, sans rien craindre : alors la vraie prudence, c'est l'énergie, et la paix n'est que dans cette vigueur que donne la foi. Laissons dire, et faisons ce que nous savons être la volonté de DIEU. Il faut obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes.

La plupart des Saints ont été persécutés par leurs proches; et leurs vocations ont été, à leur racine, arrosées de larmes aussi abondantes qu'amères. Saint Thomas d'Aquin, âgé de dix-huit ans à peine, eut à subir non-seulement les mauvais traitements de tous les siens, mais même une espèce de prison. Sans aller jusqu'à cette extrémité, saint François de Sales eut à lutter longtemps contre le mécontentement et le désespoir de son père. Saint François d'Assise eut à supporter non-seulement les injures, mais les traitements les plus durs, également de la part de son père, qui le traitait de fou, pendant que son frère ne perdait pas une occasion de le ridiculiser et de l'humilier. Et saint Stanislas Kotska,

qui fut obligé de se sauver et de traverser à pied presque toute l'Europe, pour arriver jusqu'à Rome, et entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus ! Et tant d'autres, pour ne pas dire tous ! Imitons-les, non dans leurs œuvres merveilleuses et vraiment inimitables, mais dans leur esprit de foi, dans leur persévérance, dans leur fidélité courageuse, dans leur mépris du *qu'en dira-t-on*.

C'est quand on souffre ainsi persécution pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, qu'il faut redoubler de prières, se bien ancrer dans l'humilité, la paix et la douceur, et communier souvent. Quand on est fidèle à bien souffrir cette petite et très-sérieuse épreuve, on en tire un très-grand profit spirituel, sans compter la belle récompense promise à tous ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Hélas ! tous ne résistent pas jusqu'au bout. Un jeune homme, appartenant à une riche famille, terminait à Paris son éducation dans un excellent collège. Le premier de son cours pour les études, il était également le premier pour la vertu : ses camarades, non moins que ses maîtres, l'estimaient autant qu'ils l'aimaient. C'était un modèle de bonne et vraie piété ; il communiait trois ou quatre fois par semaine ; il était le boute-entrain de toutes les bonnes œuvres non moins que de toutes les récréations. Il avait depuis longtemps le projet arrêté de se consacrer à DIEU dans la sainte Compagnie de Jésus.

Son père était en Amérique. Il lui écrit, lui demandant de bénir son projet et sa vocation. Courrier par courrier, le père arrive ; il tombe à l'improviste au milieu du collège, où son fils, âgé de dix-huit ans et demi, terminait si brillamment ses études ; il le mande, l'emmène

séance tenante avec lui, déclarant qu'il ne donnera jamais son consentement. Ce père n'était cependant pas irréligieux : loin de là ; et le collège où il avait lui-même placé son fils, n'étant pas dirigé par les Pères Jésuites, n'autorisait en rien cette étrange manière d'agir.

Alors commença une persécution savante, infernale, contre le jeune homme. Son père le traînait de spectacle en spectacle, de bal en bal ; il voulait à toutes forces le mondanser. Il était fort riche : il exigea que son fils fût élégant, prît les allures des jeunes gens les plus lancés. Il alla jusqu'à lui faire faire des connaissances dangereuses, préférant lui voir perdre ses mœurs, plutôt que de le voir persévérer dans sa vocation. C'était un siège en règle.

Six mois après, la citadelle n'était cependant pas encore entamée. « Tu vois cette chambre, disait en effet à un ami intime le pauvre persécuté : elle est témoin de bien des larmes. Cette nuit, nous sommes revenus du bal masqué à quatre heures du matin ; et jusqu'au jour, je n'ai fait que prier et pleurer ici, à deux genoux, devant ce crucifix. » Et à la place qu'il montrait, on voyait encore sur le parquet la trace de ses larmes. « Cette lutte incessante me tue, ajoutait-il. Je ne sais si je pourrai résister longtemps. »

En effet, le misérable père remporta la victoire. Une fois perdu, son fils alla si loin qu'il ne fut plus possible de le contenir. Il apporta dans le mal toute l'ardeur, toute la puissance qu'il avait eue jadis pour le bien. A l'âge de vingt-six ans, usé de débauches, il mourut sans sacrements, dans un morne désespoir, maudissant son père, et froissant dans ses mains la lettre

d'une malheureuse jeune femme qu'il avait perdue.

L'infortuné aurait dû se soustraire, à tout prix et dès l'origine, à l'indigne abus de pouvoir dont il a été la victime. Nulle créature n'a le droit de se mettre entre DIEU et nous ; et ici, c'était le cas ou jamais de répéter bien haut l'oracle du Sauveur : *« Celui qui aime son père ou sa mère ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa femme ou ses enfants, ou ses biens, ou sa vie plus que moi, celui-là n'est pas digne de moi. »*

XX

Comment il faut porter la rude épreuve de la persécution proprement dite.

La persécution véritable, la grande persécution, c'est la tempête que soulèvent de temps à autre contre l'Église les fureurs de l'impiété et de l'hérésie. Elle est toujours plus ou moins violente ; elle sévit surtout contre les chrétiens marquants, et plus encore contre les prêtres et les Religieux. Quand elle ne peut pas emprisonner, elle traque, elle outrage, elle harcèle de mille manières.

Pour faire son œuvre, le Persécuteur, c'est-à-dire le démon, se sert des persécuteurs ; le plus souvent il se sert de ceux qui gouvernent, leur tournant la tête, leur faisant édicter de prétendues lois, et leur remplissant la bouches de belles paroles : *raison d'État, nécessités politiques, salut de la patrie, réforme des abus, répression du fanatisme et de la réaction*, et autres mensonges de ce

genre. N'est-ce pas ce que nous entendons répéter chaque jour?

Ne nous faisons pas illusion : la persécution est incessamment à nos portes. Depuis Luther et Calvin, depuis Voltaire et Robespierre, elle ne s'est pour ainsi dire point endormie. Elle gronde sourdement, comme un volcan, et de temps à autre elle éclate. Soyons toujours prêts ; car nul ne sait le jour ni l'heure.

D'abord ne nous étonnons pas, si nous la voyons nous calomnier et chercher à nous mettre hors la loi. *« Ne vous étonnez point, nous dit JÉSUS-CHRIST, si le monde vous hait. Ne m'a-t-il point haï le premier? Il vous hait, parce vous êtes mes disciples. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître : ils m'ont persécuté ; ils vous persécuteront, vous aussi. Mais, ne les craignez point ; ne craignez point ceux qui ne tuent que le corps, et qui après cela ne peuvent plus rien. Ne craignez pas, petit troupeau ; car il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume. Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde. »*

Sur la terre, la persécution est le pain quotidien de l'Eglise. En un sens, c'est bon signe d'être haï et persécuté par les méchants. Saint Jérôme écrivait jadis à saint Augustin : « Je vous ai toujours honoré et j'aime Notre-Seigneur qui habite en vous. Le monde entier célèbre votre courage : les catholiques vous admirent et vous révèrent comme le défenseur de la vraie foi, et, ce qui est plus glorieux encore, tous les hérétiques vous détestent. »

Si nous ressemblions aux méchants, ils ne s'acharneraient pas ainsi après nous. C'est JÉSUS-CHRIST, qui vit en nous et dont nous sommes les membres terrestres, que

le démon et ses suppôts poursuivent en nous. N'est-il pas bien glorieux de souffrir ainsi pour la vérité et pour la justice ?

Ne perdons point cela de vue, lorsque la persécution nous couvre de ses vagues et de son écume, comme une mer furieuse. Tenons-nous plus fortement unis que jamais à JÉSUS-CHRIST, par une vie très-sainte, très-pure et par une prière très-fervente. « *Veillez et priez, nous dit-il, afin de ne point succomber dans l'épreuve.* » C'est parce qu'ils n'avaient pas suffisamment prié, qu'au moment de la Passion, les Apôtres ont abandonné leur Maître. Donc, lorsque la persécution menace, et plus encore lorsqu'elle sévit, prions plus que d'habitude, prions mieux que d'habitude, et approchons-nous plus souvent et plus saintement des Sacrements de l'Église, source de toute force.

Si les persécuteurs nous dépouillent de notre avoir, ne nous en désolons pas ; ils ne peuvent nous ravir notre vrai trésor, qui est JÉSUS-CHRIST.

S'ils vont jusqu'à nous frapper, n'oublions pas que leurs prédécesseurs du jardin des Olives et du Prétoire en ont fait autant et plus à notre DIEU. Taisons-nous, et souffrons avec lui. Autant de coups, autant de rayons éternels de gloire.

S'ils nous jettent en prison, entrons-y, demeurons-y paisiblement avec le plus doux des compagnons, avec Jésus, jeté, lui aussi, dans les prisons du Temple, où, pendant toute la nuit qui précéda le Vendredi-Saint, il fut livré à la merci des soldats juifs, seul, abandonné des hommes. Il descend [dans les prisons et dans les cachots avec ses fidèles serviteurs.

S'ils nous exilent, s'ils nous déportent, allons avec DIEU ! Pour un chrétien, la vraie patrie est partout ; car, comme le disait saint Augustin, « JÉSUS-CHRIST lui-même est la patrie et l'habitation de notre âme. »

Enfin, s'ils nous accusent de crimes imaginaires ; s'ils nous condamnent à mourir, parce que nous sommes à JÉSUS-CHRIST, parce que nous voulons rester fidèles à son Vicaire et à son Église, parce que nous détestons leurs impiétés et leurs lois sacrilèges, ah ! ayons assez de foi pour rendre grâces à DIEU, qui nous juge dignes de souffrir et de mourir pour lui ! Souffrons et mourons avec notre Sauveur, comme lui, pour l'amour de lui. Tout cela ne dure qu'un temps, et la récompense est éternelle.

Aussi, l'un de nos récents martyrs du Ton-King, le jeune missionnaire Théophile Vénard, allait-il tout joyeux au lieu de son supplice ; et comme le bourreau lui offrait de lui trancher la tête d'un seul coup, le généreux martyr lui répondit avec ferveur : « Plus cela durera, mieux cela vaudra ! »

Voilà l'esprit qui doit nous animer.

La foi, transforme, en effet, le plus faible des hommes en un héros. C'est la foi, la foi vivante et ardente, qui fait les martyrs. Demandons-la humblement à JÉSUS-CHRIST, « *Auteur et Consommateur de notre foi,* » comme nos saints martyrs la lui demandaient : il nous l'accordera.

C'est cette foi que professaient et confessaient d'avance tous ceux qui, depuis l'origine, ont vécu et sont morts pour le vrai DIEU. « *Par la foi,* dit l'Apôtre saint Paul, *ils ont vaincu les rois, ils ont brisé la gueule des lions,*

ils ont éteint les ardeurs du feu, ils ont émoussé le tranchant du glaive. Faibles, ils ont triomphé; ils sont devenus des héros dans la lutte. Les uns ont vu leurs membres disloqués, ne voulant pas racheter leur vie en ce monde, afin de se rendre dignes d'une résurrection meilleure; d'autres ont affronté les insultes et les coups, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés par les supplices; ils sont morts sous le glaive. Ils ont été obligés de fuir, dépouillés de tout, réduits à la misère, dans les angoisses, dans l'affliction la plus amère, eux, dont le monde n'était point digne! Ils erraient dans les déserts, se cachaient dans les montagnes, dans les antres et les cavernes de la terre.

« Et nous, continue saint Paul, nous qui avons devant les yeux une si grande, une si splendide nuée de martyrs, foulons aux pieds le péché qui nous environne, et courons par la patience au combat qui nous est offert. » JÉSUS-CHRIST combattrait avec nous, comme il a combattu avec eux. Seulement, soyons lui fidèles, fidèles à la vie et à la mort.

En tout ce qui touche la pureté de la foi, tenons-nous humblement unis au Pape, Docteur infailible de l'Église; croyons ce qu'il enseigne; rejetons ce qu'il condamne; n'écoutons aucun de ceux qui voudraient faire bande à part, fût-il prêtre, fût-il même Évêque. C'est surtout dans les temps de trouble, d'ébranlement, qu'il faut demeurer uni au Vicaire de JÉSUS-CHRIST par une parfaite obéissance.

Demandons à DIEU et imitons le courage de ce généreux catholique qui écrivait naguère, au milieu des plus mauvais jours de la révolution de 1870 et à la face des blasphémateurs triomphants : « Je promets, je jure, je

prends devant DIEU et devant les hommes l'engagement de reconnaître toujours l'autorité du Pape, de lui obéir toujours, de croire ce qu'il enseigne, de rejeter ce qu'il condamne, de me gouverner dans la région de la croyance, de la doctrine et de la pensée, absolument selon ses enseignements infaillibles, lesquels ont été, sont et seront pour moi jusqu'à mon dernier soupir l'enseignement de DIEU même. »

Et puis, il faut demander chaque jour à JÉSUS et à MARIE le don de *force*. C'est un des dons les plus précieux du Saint-Esprit. Il est spécialement nécessaire en temps de persécution. C'est lui qui a soutenu les martyrs, au milieu de leurs terribles épreuves, dans leurs cachots, dans leurs tortures. C'est lui qui les a fait triompher de Satan et des bourreaux. Demandons-le instamment, pour nous et pour nos frères.

Enfin, ne perdons pas de vue les règles pratiques que nous donne à ce sujet Notre-Seigneur, en son Évangile : *« Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Prenez garde aux hommes ; car ils vous livreront dans leurs assemblées ; et dans leurs réunions ils vous chargeront de coups. Et vous serez traînés à cause de moi devant leurs gouverneurs et leurs tribunaux. Lorsqu'ils vous livreront ainsi, ne vous inquiétez pas d'avance de ce que vous pourrez leur répondre ; ce qu'il faudra dire vous sera donné au moment même ; car ce ne sera plus vous qui parlerez alors, mais l'Esprit de votre Père céleste qui parlera pour vous. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; et celui qui persévéra jusqu'à la fin, sera sauvé. »*

« *Lorsqu'ils vous persécuteront dans un endroit, fuyez dans*

un autre. Ne les craignez pas. Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme : craignez bien plutôt Celui qui peut jeter en enjer et l'âme et le corps. Tous les cheveux de votre tête sont comptés, et pas un seul ne tombera sans la volonté de votre Père céleste.

« Donc, quiconque me rendra témoignage devant les hommes, je lui rendrai témoignage à mon tour devant mon Père qui est dans les cieux ; et au contraire, quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux.

« Celui qui n'accepte point sa croix et qui ne veut pas me suivre, celui-là n'est pas digne de moi. Celui qui cherche à conserver sa vie, la perdra ; et celui qui perdra sa vie à cause de moi, la retrouvera. »

Telles sont les paroles du Maître. Gravons-les profondément dans notre mémoire et dans notre cœur. Ce sont elles qui ont fait les martyrs.

Et JÉSUS-CHRIST ajoute : *« Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux ! Oui, vous êtes bienheureux, lorsque les hommes vous maudissent et lorsqu'ils vous persécutent, et lorsqu'à cause de moi ils disent toute sorte de mal contre vous en mentant. Bienheureux vous qui pleurez maintenant, car un jour vous vous réjouirez ! Bienheureux serez-vous lorsque, à cause du Fils de l'homme, les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous repousseront, et lorsqu'ils vous abreuveront d'outrages, rejetant votre nom comme maudit. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie : car une magnifique récompense vous est réservée dans le ciel ! »*

Souffrir et mourir pour JÉSUS-CHRIST, c'est la destinée la plus haute qui puisse échoir ici-bas à un chrétien. Si

l'occasion se présente de cueillir cette palme, ne la laissons point échapper.

XXI

Aux prisonniers et à tous ceux qui endurent les souffrances de la captivité.

Qu'elle soit méritée ou non, la prison est une souffrance bien dure. Autant la liberté nous est chère, autant la captivité nous pèse. Ce qui aggrave extrêmement les souffrances de presque tous les prisonniers, c'est le traitement brutal auquel ils sont assujettis ; c'est ce qu'on pourrait appeler les circonstances aggravantes de la prison : le froid humide et pénétrant pendant l'hiver, l'air étouffant et infect pendant l'été, la malpropreté, la vermine, la nourriture non-seulement mauvaise, mais insuffisante, la privation des choses les plus nécessaires à la vie, l'isolement prolongé ou bien au contraire le contact perpétuel de compagnons grossiers et ignobles, etc., etc. La queue d'une comète est bien plus vaste que la comète elle-même ; de même ces conséquences ordinaires de la prison constituent un état de souffrances mille fois plus pénibles que la captivité.

Ce qui est bien consolant au point de vue de la foi, c'est que la prison est salutaire à la plupart des prisonniers ; elle les fait rentrer en eux-mêmes ; elle les ramène forcément à la pensée de Dieu, qui seul alors leur ouvre ses bras et son cœur. De qui, en effet, un malheureux pri-

sonnier reçoit-il des marques de compassion et d'affection, sinon de l'aumônier ? Or le prêtre c'est JÉSUS-CHRIST qui, par le ministère d'un homme, arrive au prisonnier, pour le consoler et pour lui apprendre à sanctifier sa peine.

Quand un chrétien profite de cette retraite forcée, qu'on nomme la prison, pour revenir au bon DIEU et faire pénitence, la captivité devient pour lui une grâce de premier ordre. Combien n'ai-je pas connu jadis, à la prison militaire de Paris, de pauvres soldats que le régiment avait perdus ; l'ivrognerie et le libertinage les avaient conduits jusqu'au crime et, en les condamnant, la justice militaire n'avait été que l'écho de la justice de DIEU. Mais, ce que n'est point la justice des hommes, la justice du bon DIEU est un trésor de paternelle miséricorde ; souvent, bien souvent il suffisait d'une parole, d'un petit livre, d'une simple marque d'affection, pour convertir ces pauvres âmes. J'en ai vu, qui, bien mauvais un mois auparavant, étaient devenus des chrétiens vraiment admirables. Ils se réjouissaient de pouvoir faire pénitence ; ils se réjouissaient de leurs privations. « Tout cela, c'est bien peu de chose, en comparaison de mes péchés, disait l'un deux. Le bon DIEU en a souffert davantage pour moi ; et il n'était pas coupable, comme moi. »

« O mon Père, me disait un autre, à qui j'avais donné un petit *Manuel* et qui le lisait sans cesse ; mon Père, si j'avais su ce que je sais maintenant, et si j'avais fait toute ma vie ce que recommande ce petit livre-là, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et je ne serais pas là où je suis ! »

Un autre me disait, après une excellente communion : « C'est tout de même une fameuse grâce que le bon DIEU

m'a faite d'être mis en prison et d'avoir du temps pour penser un peu à mon âme ! Sans cette prison-là, j'étais perdu. A l'avenir, je ne ferai plus ce que j'ai fait. »

Une fois sortis, tous les prisonniers ne persévèrent pas, il est vrai ; mais outre que pour tous, ce point d'arrêt chrétien est d'une importance majeure, beaucoup persévèrent plus ou moins, et quelques-uns demeurent excellents. J'en ai connu un entre autres qu'une coupable désertion, avec circonstances aggravantes, avait fait condamner à deux années de prison. Il avait de la foi ; il avait été élevé chrétiennement : la solitude et le malheur le ramenèrent bientôt. Chaque semaine il s'approchait des sacrements ; sa prière était quasi continuelle ; il joignait des mortifications volontaires à la très-mortifiante pénitence de la captivité. Il ne lisait que de bons livres, et fit si bien qu'il ramena à Dieu trente ou quarante de ses compagnons de misère.

Dès qu'il eut fini son temps, il entra au noviciat de la Trappe, où il fut un modèle de régularité et de ferveur. Sa santé ne lui ayant pas permis de demeurer à la Trappe, il entra dans l'ordre moins austère des Frères de Saint-Jean de Dieu. Plein de joie, humble comme un petit enfant, obéissant, dévoué, il soigne depuis plusieurs années de pauvres incurables et des aliénés. « Je ne puis vous exprimer mon bonheur, écrivait-il tout récemment ; il me semble que je suis déjà au Paradis. »

Oui, la prison, la dure et sombre prison, a donné à bien des âmes la vraie liberté, et partant la vraie joie, le vrai bonheur. Un saint Religieux me racontait que, prêchant jadis une mission dans un bagne, un malheureux forçat, qui était venu le trouver au milieu de centaines d'autres,

lui avait confié la paix surnaturelle dont il jouissait depuis plus de dix ans qu'il était là. « C'est la miséricorde de DIEU, disait-il, qui m'a conduit au bagne. Bien que je ne fusse pas coupable du crime pour lequel j'ai été condamné, j'avais cependant fait de grandes fautes dans ma vie ; et malgré moi, je doutais du pardon. Depuis que la souffrance et l'humiliation m'ont pour ainsi dire enveloppé, je me suis senti tout changé. Je goûte une paix profonde ; je sens que DIEU est avec moi. » Le Père ajoutait qu'à son sens, cette âme était peut-être la plus admirable qu'il eût encore rencontrée.

Si donc, pauvre prisonnier, ce petit livre pénètre jusque dans votre cellule, écoutez-le ; c'est un ami. Ne vous révoltez pas contre la peine qui vous frappe, justement ou injustement. Comme ce bienheureux forçat, vous avez sans doute péché, et beaucoup péché dans votre vie ? Eh bien, acceptez votre prison comme une très-juste pénitence. La brûlante prison du Purgatoire, et plus encore la prison éternelle de l'enfer est plus dure, croyez-moi, que toutes les prisons de la terre ; or, le bon DIEU vous propose celle-ci, afin de vous faire éviter celle-là. Le marché est avantageux ; acceptez-le de bon cœur.

Mais que Notre-Seigneur soit avec vous dans votre prison ! Sans lui, elle serait insupportable. Transformez votre prison en une sorte de petit monastère (*monastère*) veut dire, en effet, solitude, séparation d'avec le monde) : vous êtes forcément seul et séparé du monde ; faites de nécessité vertu. Changez votre triste cachot en une paisible cellule où Notre-Seigneur entre avec vous et où vous puissiez jouir sans obstacle de sa douce et chère compagnie. Si votre cœur est pur, votre Sauveur y ha-

bite. Tâchez donc de l'avoir toujours très-pur, afin de ne pas être seul. « *Malheur à celui qui est seul !* » nous dit l'Écriture-Sainte.

Et vous savez ce qui apporte et ce qui conserve au cœur le trésor de la pureté : c'est le repentir sincère du péché ; c'est la confession, en apparence si dure, en réalité si bonne ; c'est une entière confiance à l'égard du ministre du bon DIEU qui vous est envoyé comme un Ange consolateur ; c'est la communion, la communion fréquente, qui relève le courage, fortifie la vie de l'âme, nourrit la foi, dilate l'espérance et réjouit le cœur. C'est la garde de la chasteté ; c'est la lecture de l'Évangile, de la vie des Saints, et en général de tous les bons livres. Je vous promets que, si vous faites cela, votre prison perdra presque toute son amertume, ou que du moins cette amertume sera toute détrempée de douceur et de paix. Essayez, et vous verrez.

XIIX

Des souffrances du cœur, et en particulier des anxiétés et agonsises au sujet de ceux que nous aimons.

Ce genre de souffrances est si douloureux, qu'il semble, lorsqu'on l'éprouve, qu'il est impossible de souffrir plus réellement. On peut bien dire, en effet, que le cœur est encore plus sensible que le corps. Parmi nos organes, le cœur est le plus délicat peut-être et le plus intime ; dès qu'on le touche, on est mort : de même la souffrance du cœur ; elle est la plus intime, la plus poignante de toutes.

Elle est aussi la plus noble ; car elle repose uniquement sur le dévouement de l'amour. Et elle atteint tous les amours : l'amour maternel, l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour fraternel, l'amitié, et, dans un autre ordre d'idées, l'amour de l'Église et l'amour de la patrie. Blessé dans l'un de ces saints et vénérables amours, le cœur souffre d'autant plus qu'il aime davantage. Les pauvres mères ne connaissent que trop ces tortures. Quelle est la mère dont le cœur n'a pas été sous le pressoir, devant le lit d'un enfant gravement malade sur lequel l'horrible mort semblait vouloir étendre la main ? Que de larmes versées, à genoux, devant le crucifix ! Que de nuits passées sans sommeil !

Et, pendant la guerre, dans les jours mauvais où l'avenir semble moins sûr encore que le présent, que de déchirements dans le cœur d'une pauvre mère qui pense au sort possible, au sort probable de ses enfants ! — « Où est mon fils ? Qu'est-il devenu ? Depuis quinze jours, depuis un mois, pas de nouvelles : peut-être est-il mort ? ou blessé ? ou malade ? — Si je venais à manquer à ma fille, que deviendrait-elle ? Qui prendrait soin et de sa santé délicate, et de son éducation, et de son bonheur ? » L'imagination décuple ces inquiétudes, et les transforme en véritables angoisses.

Quand il s'agit du salut éternel, c'est bien plus encore. Une mère chrétienne voyant son fils, son cher enfant échapper au bon DIEU, abandonner les sacrements, ne plus faire ses pâques, se mal conduire, quelquefois même devenir frondeur et impie : quelle inexprimable douleur ! J'oserais presque dire, quel désespoir ! Oh, qu'il y a de *saintes Moniques* sur la terre ! je veux dire, de saintes

femmes, de vraies mères chrétiennes, qui pleurent nuit et jour des larmes de sang ! Leurs Augustins, leurs pauvres et coupables enfants ne se doutent pas du supplice auquel ils les vouent : s'ils pouvaient soulever le coin de ce voile et pénétrer les abîmes de douleurs qu'ils creusent en riant, ils auraient horreur d'eux-mêmes ; rien que cela peut-être suffirait pour les ramener.

A ces mères désolées, je rappellerai la parole qui consolait jadis à Carthage le cœur de sainte Monique : « Prenez confiance ; il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » Comme la mère d'Augustin, qu'elles se sanctifient et qu'elles sauvent leurs enfants prodigues, par une prière incessante, par une espérance que rien ne puisse décourager ; qu'elles fassent pour le salut de leurs fils aumônes sur aumônes, pénitences sur pénitences, communions sur communions.

Je connais une pieuse dame qui pendant plusieurs années, communiait tous les vendredis, au nom de son fils aîné, et tous les samedis, au nom de son second fils ; elle n'avait qu'eux, et tous deux, emportés par la fougue de la jeunesse, avaient rompu avec le bon DIEU. — J'en ai connu une autre qui faisait dire, chaque jour, à une chapelle de la Sainte-Vierge, une messe d'expiation et de miséricorde pour son fils, également lancé dans le mal. « Ah ! mon Père, me disait-elle un jour les yeux pleins de larmes, mal d'enfant dure toujours. »

Que ces pauvres mères s'adressent chaque jour, vingt fois le jour, à la Mère de douleurs ; qu'elles demandent au moins une bonne mort pour ces rebelles, pour ces insensés qui refusent si obstinément la grâce d'une bonne vie. Bien souvent elles obtiendront par surcroît

la bonne vie, et alors quelle ample récompense de leurs larmes!

Après l'amour paternel et maternel, l'amour conjugal est le plus vif, le plus tendre de tous. Lui aussi cache souvent un glaive qui transperce le cœur. Qui dira la profonde souffrance d'un pauvre mari qui voit tous ses soins impuissants à empêcher sa jeune femme de devenir poitrinaire, par exemple, ou de s'éteindre de consommation? Et, pour une épouse, qui dira les anxiétés, les poignantes douleurs de l'absence? surtout dans telle ou telle circonstance grave, où l'homme à qui elle a donné son cœur, le cher compagnon sur le bras duquel elle s'est appuyée jusque-là, court de sérieux dangers? en temps de guerre, par exemple, surtout avec l'horrible système de destruction qui s'est imposé aujourd'hui? ou bien encore, pendant un lointain voyage, pendant une longue et périlleuse traversée?

Et de quelle amertume ce même amour n'empoisonne-t-il pas la vie lorsqu'il est méconnu, trahi! Ce n'est plus de la douleur, c'est du désespoir; la vie est brisée; le bonheur, perdu à tout jamais.

On n'en finirait pas si l'on voulait analyser toutes les souffrances du cœur, si l'on voulait compter une à une les croix qui peuvent venir s'implanter, comme des flèches aiguës, dans le cœur d'un fils, d'une fille, d'un frère ou d'une sœur, d'un ami. Et les deuils de l'Église, durant les mauvais jours! Et les deuils de la patrie! C'est un écrasement qui atteint les profondeurs de l'âme; le cœur est brisé, broyé. On en meurt.

Sainte Catherine de Sienne déclarait sur son lit de mort, que ce n'était point la maladie, mais bien le deuil

de son âme qui allait l'obliger à quitter ce monde : « Je ne vois, disait-elle, que sujets d'afflictions et d'angoisses : le Pape est persécuté ; la sainte Église Romaine est méprisée des princes et des grands ; les monastères sont violés ; les hommes de la prière oublient le Seigneur ; le péché surabonde ; l'abomination de la désolation est dans le lieu saint. Il est temps d'aller à DIEU ; je ne saurais plus vivre au milieu de tant de scandales. »

Comme dans toutes nos autres souffrances, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est ici notre refuge, notre consolation. Entr'ouvrant sa poitrine sacrée, il nous montre son Cœur qui a tant aimé le monde, et que l'amour a tant fait souffrir ! Qu'est-ce, en effet, que JÉSUS-CHRIST, sinon l'amour incarné, et tout ensemble l'Amour méconnu et méprisé ? Son Cœur adorable a connu toutes les souffrances ; et le nôtre aura beau souffrir, ce qu'il endure ne sera jamais qu'une goutte d'eau, en comparaison des angoisses, des brisements qui ont rempli, comme d'un océan d'amertume, le Sacré-Cœur de Jésus crucifié !

Allons à lui par les deux voies qui nous mènent directement à son Cœur : par la méditation de sa Passion adorable ; et par la très-sainte communion, où son Cœur s'approche si près du nôtre. Jésus prend alors notre pauvre cœur brisé ; il le cache dans le sien ; il l'unit au sien, afin que la sainteté et la perfection de l'amour qui remplit son Sacré-Cœur passent dans le nôtre, en deviennent l'âme, la vie, la force, la lumière, le pacifique et inébranlable soutien. Alors, il nous donne de souffrir comme il a souffert, avec une patience profonde, avec une humilité suave et douce, avec une très-ferme espérance, avec la force même de DIEU.

En outre, rappelons-nous ce que nous disions plus haut : puisqu'il faut souffrir, profitons du moins de la souffrance ; si nous pleurons, prions en même temps, et ne laissons pas la nature dominer la grâce, le sentiment étouffer la raison : sans cela, nous perdrons le mérite de la croix, et nous souffririons dix fois davantage. Ici, comme toujours, la grande affaire est de nous sanctifier par une résignation énergique, calme, persévérante, puisée dans l'amour de JÉSUS-CHRIST.

XXIII

Comment supporter chrétiennement la perte de ceux qui nous sont chers.

Notre-Seigneur a voulu encore, pour notre consolation, expérimenter l'amertume de cette douleur du cœur humain. Lazare n'était que son ami ; il allait le ressusciter ; il le savait ; et cependant il a voulu éprouver, pour les sanctifier, les douloureuses émotions que produit la perte d'une personne vivement aimée ; il a voulu pleurer ; « *Et Jésus pleura* », dit expressément l'Évangile. Quand elles sont vivifiées par le divin amour, rien de plus sanctifiant que les larmes.

La mort de ceux qui nous sont intimement chers est, on peut bien le dire, la douleur des douleurs. « Vous voyez ce cercueil, me disait un jour un pauvre ouvrier qui suivait en sanglotant le convoi funèbre de son fils unique ; c'est ma vie qui s'en va ! »

« Je n'ai perdu qu'un enfant, me disait un autre père, et ma petite fille n'avait que trois ans. Eh bien, je le déclare : j'aimerais mieux endurer six fois les souffrances, bien horribles cependant, de l'agonie, que de recommencer cette torture-là. Quand on n'y a point passé, on ne saurait s'en faire une idée. »

Une pauvre paysanne avait une fille, douce et aimable enfant. Elle la perdit, âgée de onze ans, après une longue et douloureuse maladie. Vingt ans après, la malheureuse mère, toujours en grand deuil, pleurait encore. Dès qu'elle prononçait ou entendait prononcer le nom de sa fille, son pauvre visage pâle se contractait, ses lèvres tremblaient, et de grosses larmes jaillissaient de ses yeux.

Riches et pauvres sont, à cet égard, régis par la même loi. Une très-riche et très-grande dame perdit, à la suite d'un accident, un beau petit garçon d'environ neuf ans. Elle se raidit, il est vrai, contre l'horrible épreuve ; mais son pauvre cœur broyé sembla n'en souffrir que plus profondément. Six ou sept ans après, au milieu même des brillantes réunions où l'appelait sa position, dans les salons, à table, en causant, des larmes silencieuses coulaient à chaque instant sur ses joues, d'autant plus douloureuses à voir qu'elle faisait l'impossible pour les refouler.

Une autre, perdant son fils de seize ans, en était demeurée folle pendant plus d'un mois ; le père, plus énergique, fit de tels efforts pour paraître calme, qu'une attaque de paralysie lui tourna le visage. — Une autre mère encore, elle aussi riche et jusque-là heureuse, est, depuis dix ans qu'elle a perdu sa fille, dans une sorte

d'égarement d'esprit que rien ne peut dominer; elle ne voit personne; elle ne parle presque pas. C'est pour ces douleurs-là qu'a été inventé, ce semble, le terme de « douleur folle. »

Oui, la perte d'un enfant est pour le cœur d'une mère une douleur sans nom, une douleur folle. Quoique plus selon les lois de la nature, la mort de nos parents est presque aussi douloureuse. Il en est de même, dans les ménages bien unis, de la mort d'un époux, d'une épouse. Là encore, quand l'un des deux part, il ne reste plus de bonheur pour l'autre. La veuve demeure sans appui; le veuf, sans consolation. Pour l'un et pour l'autre, le foyer domestique semble éteint; la maison, vide; et la tendresse des enfants n'empêche aucunement la perpétuelle et navrante sensation du vide causé par la mort. « J'ai tout perdu, en perdant ma pauvre femme, me disait, il y a quelque temps, un de mes amis, excellent chrétien, veuf depuis trois ou quatre ans; elle était la joie de mon intérieur. Je lui confiais toutes mes peines; nous vivions à deux; et maintenant, je suis seul, absolument seul, toujours seul! Quelles tristes soirées! Je passe mon temps à prier et à pleurer. »

La mort brise la vie des survivants, en même temps que celle de ses victimes; ou, pour mieux dire, du même coup elle atteint la vie des uns et le cœur des autres.

La Religion, avec ses infaillibles espérances, est seule capable de relever l'âme d'un coup si terrible. La foi est comme la racine de l'âme chrétienne: de sa douce main, l'espérance fait arriver jusqu'à cette racine l'eau rafraîchissante qui, peu à peu, s'insinue dans toute la plante, la ranime, la relève, et empêche ses fleurs de se flétrir;

la charité, l'amour de JÉSUS-CHRIST vient à son tour, semblable à un chaud rayon de soleil, et parachève l'œuvre de résurrection, commencée par l'espérance. Alors, le pauvre cœur retrouve la paix, le bonheur même; non celui de la terre, mais celui du ciel : le bonheur de la terre est perdu pour toujours.

Une pieuse et excellente dame avait une fille qui, depuis l'âge de douze ans, avait été prise d'un mal étrange, devant lequel, comme il arrive si souvent, la médecine était demeurée impuissante. Cette jeune fille avait vingt et un ans; depuis le commencement de son infirmité, elle n'avait point quitté le lit. Elle souffrait beaucoup, et ne se plaignait jamais; douce, aimable, résignée, gracieuse à tout le monde, reconnaissante des moindres petits soins, elle était pour tous un sujet d'édification et d'admiration. Depuis de longues années, elle communiait, autant que possible, chaque semaine. Sa bonne mère l'aimait d'une tendresse facile à comprendre.

Le jour de sa mort, la bonté divine permit que je lui portasse la Sainte-Communion. Rien n'annonçait les approches de la mort. « Ma sœur, dit la jeune infirme à la Religieuse qui la soignait, voulez-vous me donner à boire? » La bonne Sœur lui ayant présenté la tasse, la jeune fille la lui rendit avec un sourire, en disant : « Que vous êtes bonne ! » Et, penchant la tête, elle rendit le dernier soupir.

La pauvre mère était là. Elle m'envoya prévenir; j'accourus aussitôt, et priai avec elle auprès de l'ange qu'elle venait de perdre. « Vous devez être bien malheureuse, lui dis-je en me relevant. — Malheureuse? répondit-elle doucement; oh non! je souffre bien; mais je suis

contente, parce que je sais que mon enfant est avec DIEU. »

Une parole semblable me fut dite par un pauvre père qui, lui aussi, venait de voir s'en aller l'unique soutien de sa vieillesse, un beau et bon jeune homme de vingt-deux ans. « Mon cœur est brisé, disait-il en étouffant ses sanglots ; mais j'ai tout de même une grande joie au fond de l'âme : mon enfant est sauvé ! Vous savez ce qu'il était pour moi ; vous savez comme je l'aimais, comme il m'aimait : eh bien, si le bon DIEU me proposait de le rendre, je n'accepterais pas. Mon fils est sauvé, sauvé pour l'éternité ! Tout le reste n'est rien. » Et ce digne père ajoutait : « Dans ma douleur, j'ai du moins une bien grande consolation : c'est que je ne me rappelle pas avoir jamais donné à mon pauvre enfant un mauvais exemple. »

Allez, allez pleurer aux pieds de Jésus, vous tous qui avez perdu l'objet de votre tendresse ! Allez au Roi du ciel, dans le sein duquel vous retrouverez un jour ceux que vous avez tant aimés ici-bas. Ils ne sont pas morts, quoiqu'ils ne soient plus là : ils sont vivants, plus vivants que ceux qu'ils laissent après eux ; ils vivent de la vie éternelle, et cette vie, nul ne pourra désormais la leur ravir. C'est la vraie vie, dont celle de la terre n'est que le germe et la préparation.

Un jour, bientôt peut-être, votre tour viendra ; vous irez les rejoindre ; vous les retrouverez avec JÉSUS-CHRIST dans le sein de DIEU. Quel bonheur alors, et pour vous et pour eux ! Quels embrassements que ces embrassements de l'éternité ! Au ciel, en effet, on se reconnaîtra. On s'y aimera de l'amour spécial qui, sur la terre, aura purement et selon DIEU, uni les cœurs : le fils y aimera son

père, sa mère, d'un amour véritablement filial ; l'amour paternel, l'amour maternel, l'amour conjugal, l'amour fraternel, l'amitié même, loin de disparaître dans la vie éternelle, y seront divinement perfectionnés ; d'imparfaits qu'ils sont ici-bas, ils seront parfaits, déifiés, éternisés. Rien de ce qui vient de DIEU ne saurait périr. Que ce sera beau et que ce sera bon de s'aimer ainsi très-parfaitement dans l'amour infini du bon DIEU !

Rappelez-vous donc ce que nous enseignent les infail-libles oracles de la Révélation. « *Quant à ceux qui s'endorment dans le Seigneur, dit saint Paul, ne vous attristez pas, comme les autres qui n'ont point d'espérance. Ne croyons-nous pas que JÉSUS est mort, et qu'il est ressuscité? Ainsi DIEU fera entrer au ciel avec JÉSUS ceux qui sont morts en JÉSUS... Et nous serons éternellement avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces pensées.* »

Lorsque saint Jean, ravi en esprit, écrivit le livre divin de l'Apocalypse, un Ange lui ordonna de noter ces paroles : « *Bienheureux les morts, qui se sont endormis dans le Seigneur! Désormais qu'ils se reposent de leurs travaux; car leurs bonnes œuvres les suivent.* »

Enfin, le Fils éternel de DIEU a dit lui-même à la sœur éplorée de son cher Lazare : « *Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, vivra, même après sa mort. Qui-conque vit en moi et croit en moi, ne mourra point pour l'éternité. Crois-tu cela?* » ajouta JÉSUS. Et la fidèle Marthe, se prosternant à ses pieds, lui répondit à travers ses larmes : « *Oui, Seigneur; je crois que vous êtes le Christ, Fils du DIEU vivant, qui êtes venu en ce monde.* »

Et vous qui pleurez aussi devant un tombeau, croyez-vous comme Marthe? Et si vous croyez, que faites-vous

de votre foi? Croire, c'est savoir. Puisque vous savez infailliblement que cet être si cher et si regretté n'a fait que passer de la pauvre petite vie de ce monde à l'éternelle vie que Dieu réserve à ses élus; puisqu'aucune crainte fondée ne vient assombrir votre espérance, puisque vous le savez sauvé, pourquoi vous désespérer? Pourquoi n'écouter que le cri de la nature? Tout légitime qu'il est en lui-même, il *faut*, puisque vous êtes chrétien, que la voix toute-puissante de votre Dieu enveloppe pour ainsi dire et couvre ce cri déchirant.

C'est aux pieds de Jésus que vont pleurer Marthe et Marie : c'est aux pieds de Jésus que tous les affligés doivent aller verser leurs larmes. Et de même qu'en présence du feu le plomb devient liquide et brillant; de même, en présence du divin Sauveur, votre douleur naturelle se transformera, se sanctifiera; d'amère, elle deviendra douce; de violente, elle deviendra tranquille et paisible; de révoltée peut-être, elle deviendra chrétienne, résignée, sainte, édifiante, méritoire.

C'est ainsi que le Saint-Sacrement est pour nous, en cette vallée de larmes, le vivant foyer des consolations divines. Dans nos deuils de famille ou d'amitié, allons à la communion, allons au pied des autels. C'est là, et non ailleurs, que nous retrouverons la sérénité et le calme.

JÉSUS-CHRIST, voilé dans l'Eucharistie, est sur la terre le Roi du ciel; c'est comme le centre du ciel qui s'abaisse jusqu'à nous, qui vient s'unir à nous et qui nous attire à lui. En lui, nous nous unissons dès ce monde aux bien-aimés qui ne sont plus avec nous, mais qui sont avec lui et en lui dans le ciel. Plus nous serons unis à JÉSUS-CHRIST plus nous leur serons unis à eux-mêmes. Jésus eucharis-

tique est comme un soleil qui rayonne la vie du côté du ciel et du côté de la terre : du côté du ciel, ses rayons sont les Anges et les Saints ; du côté de la terre, ses rayons sont les fidèles. En lui, tous nous ne faisons qu'un, tous nous sommes unis, comme tous les rayons d'une circonférence sont unis dans le centre.

Je plains amèrement celui qui n'a pas cette consolation. Que lui reste-t-il, grand Dieu ? sinon un morne désespoir, où son cœur s'émousse, et où viennent s'engourdir toutes les puissances de son âme.

Plaignons aussi, mais sans chercher à la consoler, l'inconsolable douleur de ceux qui, ayant la foi, voient mourir sans sacrements, sans signe de repentir, un parent, un ami, un enfant peut-être qui vivait loin de Dieu. Oh ! ici, il n'y a plus de consolation.

Et cependant, il est bon d'espérer encore contre l'espérance ; il est bon de prier, de supplier, de gémir, de faire dire des messes, d'appliquer le mérite des aumônes : qui sait, en effet, ce qui peut se passer entre l'âme et Dieu, au moment suprême ?

XXIV

Les ingratitude et les déceptions.

Les hommes sont naturellement égoïstes : bien souvent, pour ne pas dire presque toujours, ils ne nous aiment et ne nous recherchent que pour eux-mêmes. Le vrai amour donne et se donne : l'égoïsme, qui usurpe

volontiers les apparences et même le nom de l'amour, se recherche et prend. On a beau ne pas oublier cette triste vérité, lorsque l'ingratitude se dresse devant nous, le cœur souffre cruellement. Il souffre d'autant plus qu'il aimait davantage et qu'il pouvait dès lors s'attendre à plus de retour.

L'ingratitude désole et indigne tout à la fois : elle désole le cœur qui aime ; elle indigne la conscience qui se révolte. Une pauvre mère, veuve depuis peu de temps, restait avec un fils unique, à qui elle avait prodigué depuis l'enfance tous les dévouements, toutes les tendresses de son âme. Agé de dix-sept ou dix-huit ans, ce jeune homme était son unique trésor, son seul bonheur. Il était chrétien, intelligent ; il avait de bonnes mœurs ; son éducation avait été soignée : tout semblait promettre un bon avenir, lorsque des parents jaloux et intrigants s'emparèrent peu à peu de son esprit. Il devait un jour être fort riche, et l'on espérait sans doute quelque chose de ce côté. On parvint à le monter contre son excellente mère ; on exploita en lui une tendance à l'amour de l'argent et à l'esprit d'indépendance ; on lui glissait dans l'esprit des demi-soupçons, des craintes touchant la gestion de sa fortune ; si bien que le malheureux enfant en vint, au bout de trois ou quatre mois, à tenir à sa mère les propos les plus blessants. « Il y a des lois, lui écrivait-il ; j'ai consulté un avocat ; je connais mes droits, etc. » Il alla même jusqu'à parler d'huissier et de procès. Et il n'avait pas encore terminé ses études !

La pauvre dame était dans un véritable désespoir. « Je pleure jour et nuit, me disait-elle. Ils m'arrachent le cœur de mon enfant ! Lui que je croyais si bon, si dévoué,

le voici qui me menace d'un procès ! Mon fils me soupçonne de le voler, moi qui n'ai que lui seul au monde et qui ne vis que pour lui ! »

Heureusement cette dame était une chrétienne fervente ; elle connaissait par une longue expérience ce qu'est Notre-Seigneur à ceux qui souffrent. Son nouveau malheur ne fit que redoubler sa ferveur. Chaque matin, à la campagne où elle habitait, elle faisait à pied près d'une lieue, par tous les temps, pour avoir le bonheur d'assister à la messe et d'y communier. Comme une abeille chargée de son précieux butin, elle rentrait alors chez elle, ayant fait sa provision de forces pour la journée. « Sans la communion, disait-elle, je crois que je mourrais de chagrin. »

Sans aller jusqu'à ces excès, combien d'enfants deviennent, en grandissant, secs et ingrats envers leurs parents ! Dans les rangs du peuple, n'en voit-on pas trop souvent qui traitent sans le moindre égard leur vieux père, leur pauvre vieille mère, leur faisant sentir à chaque instant qu'ils sont de trop dans la maison ! S'ils ne vont point jusqu'à frapper le corps, ils frappent journellement le cœur.

Quelles larmes amères n'ai-je pas vu verser à une malheureuse dame dont les trois fils, arrivés à la virilité, ne payaient que d'une profonde indifférence, pour ne pas dire plus, un dévouement de vingt-cinq ou trente ans ! Toute bonne et respectable qu'elle était, ils affectaient pour elle à tout propos un dédain plus pénible que des injures ; ils ne tenaient aucun compte de ses plus légitimes désirs, de ses ordres même. Souvent ils lui manquaient grossièrement à table, devant les domestiques.

Elle n'avait plus un moment de joie ; et quand il lui échappait quelques larmes, ces ingrats levaient les épaules et parlaient de sa « bigoterie. » « Était-ce là, mon DIEU, ce que j'étais en droit d'attendre de mes enfants, après les avoir tant aimés ! s'écriait-elle un jour, en se cachant le visage dans les mains. Que je souffre ! que je suis donc malheureuse ! »

L'ingratitude est à l'ordre du jour, du moment qu'au point de vue de la fortune ou du pouvoir, l'on est en décadence. Je ne parle pas seulement des hauts personnages qui, en dignité hier, aujourd'hui ne sont plus rien : pour ceux-là, l'ingratitude est le pain quotidien sur lequel ils doivent compter ; c'est l'ordinaire ; c'est, pour ainsi dire, la loi. Je parle de ceux qui ne peuvent plus rendre de services, de ceux que l'on ne peut plus aimer que pour eux-mêmes, sans retour d'intérêt personnel. Ils n'ont hélas ! que trop d'occasions de goûter l'amertume de ces deux mots : *ingratitude, déceptions*. Hier encore, tout leur souriait, tout le monde les aimait, les choyait : aujourd'hui, plus rien ; plus rien que des déboires, que de cruelles surprises. « Quand on est riche, me disait tout dernièrement une de ces tristes victimes de la fortune, quand on est riche, on a des amis partout ; dès qu'on est dans la gêne, les amis disparaissent comme par enchantement. Des gens qui dinaient chez moi il y a trois ans, détournent aujourd'hui la tête pour ne pas être obligés de me saluer. Je n'en ai trouvé qu'un que l'adversité n'a point changé. C'est bien dur ! »

Et que de déceptions encore, dans le mariage ! Avant, tout est bleu de ciel : après, tout est sombre, et ce ne sont plus guère que des orages. La rose du bonheur se

flétrit à vue d'œil ; chaque jour, c'est une feuille qui tombe, et après un an ou deux, il ne reste plus que des épines.

« Je n'ai eu que trois ou quatre jours de bonheur, disait à son père une de ces pauvres victimes de l'illusion. J'ai découvert bien vite que je m'étais attelée au char du malheur. Mon mari, dur et roide, n'a jamais su ce que c'était qu'une complaisance. Sous prétexte d'exercer son autorité, il tyrannise ; sous prétexte de devoirs, il est assommant. Je suis la plus malheureuse femme du monde. Si je n'avais de la religion, je ne sais ce que je ferais. Il y a des moments où ma tête part, et où j'ai envie de me jeter par la fenêtre. »

De son côté, le mari se plaint amèrement.

« Dans le mariage, répète-t-il à qui veut l'entendre, je cherchais le bonheur ; je n'ai trouvé que des déceptions. Ma femme est une folle ; elle n'a pas le sens commun. Si je n'étais chrétien, je crois que j'aurais déjà fait un mauvais coup. »

J'ai connu moi-même une pauvre jeune personne, vraiment charmante, aimée de tout le monde, dont la vie a été brisée à moins de vingt-deux ans par l'homme sans cœur et sans honneur à qui elle avait confié sa destinée. Bien peu de temps après son mariage, elle s'aperçut qu'elle s'était donnée à un misérable. Il la chassa de chez lui avec son petit enfant, la traitant comme on ne traite pas une servante ; et lorsque la pauvre jeune femme fut obligée, pour sauvegarder l'avenir de son enfant, de plaider en séparation, le malheureux s'enfuit, emportant toute sa fortune et laissant sa femme et son enfant presque dans la misère. A la fleur de l'âge, le cœur brisé,

sans espérance comme sans illusion, la pauvre enfant ne se console qu'à genoux.

Le Cœur adorable du Sauveur a été abreuvé, lui aussi, de ce fiel et de ce vinaigre. Au jardin de l'Agonie, il a été écrasé sous le poids de l'ingratitude universelle : non-seulement il eut à supporter l'abandon de tous ses disciples, de tous ses Apôtres, de ceux qui devaient l'aimer le plus tendrement ; non-seulement il s'est vu trahi et livré par un homme qu'il avait admis dans sa divine intimité ; mais, en outre, il nous voyait tous avec nos péchés, nos ingrattitudes ; il voyait chacun de nous l'oubliant, l'abandonnant, pour des bagatelles, lui préférant le premier plaisir venu, le moindre petit intérêt, rougissant de lui, ne payant son amour que d'une désolante indifférence, rendant inutiles les épouvantables douleurs de son sacrifice !

Ah ! devant JÉSUS-CHRIST agonisant, qui osera désormais se révolter contre l'ingratitude des hommes ! Quel est le pauvre cœur qui, après avoir dit et répété : « Mon DIEU, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ! » n'ajoutera aussitôt avec Jésus : « Cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne ? »

Là encore, la souffrance est comme le gland jeté en terre, et qui contient le germe d'un grand chêne. La souffrance du cœur détache profondément des créatures et jette l'âme tout entière dans les bras de DIEU. Elle désillusionne ; bon gré mal gré, elle fait voir la vie sous son vrai jour ; elle donne une expérience précoce, très-utile, quoique très-pénible. En un mot, elle rend le chrétien plus chrétien, et le met à même de pratiquer de très-excellentes vertus.

Le danger de cette épreuve consisterait à s'aigrir, à se laisser aller à des regrets inutiles, à des pensées de rancune et de haine contre ceux qui nous font souffrir. Pardonnons-leur, et au lieu de nous plaindre, plaignons-les. Après tout, ne vaut-il pas encore mieux être volé que voleur ?

Puisque DIEU le veut ainsi, buvons jusqu'à la lie le calice des amères déceptions : la Providence les permet pour nous faire faire pénitence, et pour éprouver notre fidélité.

XXV

Comment il faut se comporter dans les peines d'esprit et d'imagination.

L'esprit est susceptible de souffrir, tout aussi bien que le cœur et le corps ; et, pour être du domaine purement intellectuel, les peines d'esprit n'en sont pas moins très-pénibles. Il est vrai, l'imagination les augmente souvent ; mais elle ne fait que les augmenter ; elles sont aussi réelles que l'esprit qui les endure.

Elles comprennent toutes les angoisses du doute. Quoi de plus douloureux, par exemple, que l'état d'un père de famille, d'un négociant qui, engagé dans des affaires difficiles, cherche vainement quelque issue honorable pour faire face à ses obligations, faire honneur à sa signature, sauvegarder l'avenir de sa famille ? Ou bien encore, quelle affreuse anxiété que celle d'un chef quelconque

qui se sent responsable des intérêts, de l'honneur, peut-être même de la vie de ceux auxquels il est préposé ! que celle d'un médecin qui ne sait que faire pour sauver un malade et qui voit échouer tous les remèdes ! que celle d'un père, d'une mère qui voient la position de leurs enfants et la leur même, menacée par une révolution, ou par quelque autre désastre public !

Ce sont là des souffrances si réelles, qu'on les a vues plus d'une fois dégénérer en folie, et finir de la manière la plus tragique. Le cœur y a souvent sa large part ; mais ce n'est que par répercussion : ces peines résident dans l'esprit ; elles sont vraiment des peines d'esprit.

Mais de toutes ces angoisses, la plus pénétrante peut-être, est le doute religieux. Il atteint l'âme jusque dans son fond le plus intime. La foi est en effet, la base de toute notre vie chrétienne. Suivant que la foi est vraie ou qu'elle ne l'est pas, la vie entière change de direction : si la foi est vraie, s'il faut croire en DIEU, en JÉSUS-CHRIST et en l'Église, *il faut* penser, agir, etc., d'une manière non-seulement différente, mais diamétralement opposée aux pensées des autres hommes, à leur manière de faire et d'agir. Si la foi est vraie, il faut faire pénitence sur la terre, il n'y faut chercher qu'un bonheur très-relatif, il faut tout sacrifier à JÉSUS-CHRIST, à l'Évangile, à l'obéissance catholique ; il faut combattre et mortifier la nature. Si, au contraire, elle ne l'est pas, il faut, pour être raisonnable, ne se préoccuper que du temps présent, chercher uniquement notre intérêt, contenter nos sens, nos passions. C'est le blanc et le noir ; c'est l'opposé.

Un pauvre homme qui doute est dans l'incertitude sur la direction fondamentale qu'il doit imprimer à sa vie, à

toute sa vie. Peut-on imaginer un supplice pareil ? Il faut marcher, et l'on ne sait de quel côté avancer.

Si jamais cette peine du doute venait vous assaillir, ne vous troublez pas : ce n'est qu'une ruse de guerre, connue et dépiquée depuis longtemps. Le vieux Serpent nous attaque par tous les côtés : quelquefois c'est par le cœur ; d'autres fois c'est par les sens ; d'autres fois (et c'est là votre cas) il vise droit à la tête.

Si donc vous venez jamais à être tenté contre la foi, rappelez-vous qu'en pareille matière c'est tout ou rien. Ou il y a un DIEU créateur du monde, et JÉSUS-CHRIST est DIEU fait homme, et l'Église est l'Envoyée de JÉSUS-CHRIST, chargée par lui de nous enseigner infailliblement et de nous sauver : ou bien, nous ne sommes plus certains de rien, entendez-bien ceci : de rien. Nous ne sommes plus certains que deux et deux font quatre ; que nous existons, que nous avons le droit de raisonner, d'affirmer quoi que ce soit. En d'autres termes, nous sommes fous, bons à mettre à Charenton : un homme qui sérieusement penserait et dirait qu'il ne sait pas s'il existe, si deux et deux font quatre, etc., n'est-il pas tout simplement un fou ?

C'est, en effet, la raison, c'est la logique et le bon sens qui nous *obligent* à reconnaître qu'il y a un DIEU, Créateur et Seigneur du monde, que JÉSUS-CHRIST est DIEU fait homme, et que le Pape, Chef de l'Église, est son Vicaire, son représentant ici-bas. Ce n'est pas la foi qui nous amène là, c'est le raisonnement, c'est la logique, l'inflexible logique. Ou il faut renoncer à la raison, à la logique et au bon sens, c'est-à-dire se déclarer fou ; ou bien il faut rester à genoux devant le chef de l'Église, et croire de

tout cœur toutes les vérités qu'il nous enseigne au nom de JÉSUS-CHRIST, de la part de DIEU. Fou ou catholique : il n'y a point de milieu. Ceux qui s'arrêtent en chemin, abdiquent la logique et par conséquent la raison.

C'est la bonne Providence qui nous a placés dans cette alternative inévitable : ou croire humblement et aveuglément *tout* ce que l'Église infaillible enseigne au monde au nom de JÉSUS-CHRIST, de la part de DIEU ; ou bien, refuser de croire, et dès lors être forcés par l'inexorable puissance de la logique à descendre de négation en négation jusqu'à ces théories ridicules qu'on appelle le panthéisme, le matérialisme, et enfin cette absurdité finale du doute absolu, dont nous parlions tout à l'heure.

La foi se trouve ainsi protégée, sauvegardée par toute la puissance de la logique et du bon sens. Je le répète, *il faut* choisir : ou croire, ou tomber dans l'absurde, dans l'impossible. Quand vous avez envie de douter, rappelez-vous cela.

Rappelez-vous aussi que la foi est fille de la lumière et de la pureté ; tandis que le doute ne provient *jamaïs* que de sources plus ou moins honteuses. Il naît de l'ignorance : on doute parce qu'on ne connaît pas suffisamment l'enseignement de l'Église et les preuves lumineuses de la foi. Il naît de l'orgueil : on ne veut pas soumettre son esprit à l'autorité de l'Église, tout infaillible, toute divine qu'elle est ; on lui préfère ses propres idées, ou pour mieux dire ses préjugés. Il naît de la légèreté qui ne raisonne pas : combien de pauvres cervelles doutent sans savoir pourquoi ! Il naît des passions : tant que le cœur était pur, on croyait sans aucune difficulté ; maintenant qu'il commence à se corrompre, maintenant qu'on

voudrait faire le mal et le faire sans remords, on a recours au doute ; et sans trop s'en rendre compte, on ne doute que parce qu'on est corrompu.

Donc, doutes de l'ignorance, doutes de l'orgueil, doutes des passions honteuses.

Il y a encore les doutes de la bourse : on doute de la foi, parce qu'elle nous dit qu'il ne faut pas voler, et que lorsqu'on a volé, il faut restituer. Or, on a volé, on veut continuer de voler, et l'on ne veut pas rendre. Ce doute est très-tenace. Il a sa racine dans le fond même de la caisse.

Enfin, il y a le doute de l'égoïsme, de la mollesse, de la lâcheté : on ne veut pas se gêner ; or, pour servir JÉSUS-CHRIST, il faut se renoncer sans relâche, prier, se confesser, fréquenter l'église et les sacrements, être doux, charitable, dévoué, patient, etc. Voilà pourquoi on doute.

Quelquefois on est soi-même la cause directe des doutes dont on se plaint : on lit sans scrupule de mauvais journaux, des livres protestants ou impies ; on lit de mauvais romans, ou, ce qui revient au même, des livres où l'incrédulité dénature les actes et les doctrines de l'Église ; on suit des cours publics, professés par de soi-disants savants, ennemis de la foi ; on se lie avec des libres-penseurs ; et autres imprudences de ce genre. Et l'on s'étonne d'avoir des doutes ! Mieux vaudrait s'étonner de se trouver mouillé, quand on s'est exposé à une pluie battante.

Il en est du doute comme de tout autre mal : il faut en éviter les occasions. Si l'on veut conserver une foi pure et forte, il faut la sauvegarder par une sérieuse vigilance,

et de plus la nourrir, la fortifier par une vie toute chrétienne. Comme toutes les autres grâces, la foi ne peut subsister longtemps sans la prière, sans la sainte Communion, sans les bonnes lectures, sans la fréquentation de l'église et du prêtre.

En pratique, si vous avez quelque doute sérieux, allez tout simplement trouver chez lui quelque bon prêtre, que vous sachiez être à la fois charitable et instruit; exposez-lui vos difficultés; allez-y bien franchement, bien sincèrement; et vous verrez que ces brouillards se dissiperont comme d'eux-mêmes.

Et puis, ne croyez pas trop aisément que vous doutez tout de bon : dix-neuf fois sur vingt, nos doutes ne sont que de vagues incertitudes, causées par l'imagination et par une connaissance imparfaite de la doctrine catholique. Ce n'est pas là douter : le doute proprement dit est un jugement réfléchi de l'intelligence, qui, après avoir sérieusement pesé le pour et le contre, décide qu'il y a autant de raisons pour que contre.

En général, dans les peines d'esprit ou d'imagination, **attachez-vous le plus énergiquement possible à vous maintenir dans la paix, au moyen de la prière et de la pureté de conscience.** Le trouble n'est point favorable à la prière ni aux bonnes décisions. Ouvrez-vous, s'il se peut, à un ami sûr; prenez conseil; et Dieu aidant, vous serez de ceux que Notre-Seigneur a bénis en disant : *« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de DIEU ! »*

Que si, malgré tout, nous ne réussissons pas à enlever la cause matérielle de nos inquiétudes, touchant les intérêts de famille ou de position ou de conduite dont nous avons

parlé plus haut, rappelons-nous qu'en définitive nous ne sommes pas en ce monde pour réussir en quoi que ce soit; le bon DIEU ne nous demande que notre bonne volonté : il la voit, il la bénit et il la récompensera éternellement. La paix qu'il nous promet et qu'il nous donne, ce n'est point la paix que donne le monde; ce n'est pas la paix de la réussite et du bien-être : c'est la paix de la conscience, la paix de la foi, de l'espérance et de l'amour de JÉSUS-CHRIST. « *Cherchez avant tout, nous dit l'Évangile, le royaume de DIEU et sa justice,* » c'est-à-dire ce qui y mène; « *et le reste vous sera donné par surcroît;* » le reste, c'est-à-dire les prospérités, les bonheurs de la terre vous seront donnés dans la mesure où la très-sage, très-juste, très-paternelle et très-impénétrable Providence de DIEU jugera à propos de vous les départir.

XXVI

D'une dernière espèce de souffrances, à savoir des scrupules et peines de conscience.

La conscience étant la règle pratique de notre âme, en ce qui touche le bien et le mal, il est très-pénible de ne pas y voir bien clair de ce côté-là. Plus on désire bien faire, et plus il est douloureux de ne pas savoir nettement où est le bien et où est le mal, ce qui est permis et ce qui est défendu. Cette incertitude, toujours plus ou moins agitée, s'appelle le scrupule. Les scrupuleux sont presque toujours de très-bonnes âmes, qui détestent sin-

cèrement le mal, et qui ont toujours peur de le commettre; elles voient du mal là où il n'y en a pas, et leur conscience inquiète est toujours en lutte contre leur bon sens.

Lorsqu'il est porté à un certain degré, le scrupule ressemble fort à une petite folie. Comme la folie, il porte ordinairement sur un seul point. Ainsi, j'ai connu un bon et excellent jeune homme, très-intelligent, très-instruit, qui avait pour spécialité la manie de toujours répéter, et répéter encore sa pénitence sacramentelle. Une fois, je priais à côté de lui dans une chapelle : il était là, la tête dans ses mains, tendu comme un câble, répétant tant qu'il pouvait les Actes de foi, d'espérance et de charité, qu'on lui avait sans doute donnés à dire. Quand il avait fini, il recommandait de plus belle, accentuant de plus en plus, et il dit au moins six fois ou sept fois de suite : — « Acte de foi!... Acte de foi!... Acte de foi!!!... » Il était devenu maigre comme un clou. Presque toujours les scrupuleux sont maigres; ils sont minés, rongés par le dedans.

J'en ai vu un autre, un bon Religieux qui vint un soir, dans une petite chapelle très-peu éclairée, où j'adorais le Saint-Sacrement, après avoir confessé; il entra sans me voir, et se mit à réciter, lui aussi, sa pénitence; elle consistait, paraît-il, en trois *Ave, Maria*. Ce pauvre Frère suait sang et eau pour arriver à bon port au bout de ses trois *Ave, Maria*. Il aspirait chaque voyelle, et répétant les mots, les membres de phrase, les phrases, du fond de son cœur et de toute la force de ses poumons : « *Ha-ve, Ma-ri-ha, ... ha-ve, ve, ... ha-ve, Ma-ri-ha, gra-gra-ti-ha, etc,* il ne pouvait pas en sortir. Le « *benedicta tu* » n'était pas

encore arrivé, que je fus pris d'un fou rire et obligé de me sauver.

Pendant que j'étais au Séminaire de Saint-Sulpice, un jeune sous-diacre, ordonné le matin même et dès lors obligé à réciter chaque jour le bréviaire, s'en vint trouver son directeur. « Mon Père, lui dit-il, je suis troublé ; je viens de réciter *Vêpres* et *Complies* avec un confrère ; mais j'ai eu beaucoup de distractions, et je crois qu'il faut que je recommence. » Le directeur, qui savait à qui il avait affaire, voulut guérir du premier coup les scrupules de son pauvre pénitent. Il le regarde donc fixement, et lui dit : « Eh bien, mon ami, recommencez. » L'autre sort, et bientôt il revient. « Mon Père, j'ai encore des inquiétudes. Je n'ai pas bien dit mes *Vêpres*. Si je recommençais ? — Sans doute, mon ami, répond tranquillement le bon vieux directeur ; recommencez. » Seconde sortie ; second retour. « Qu'est-ce encore, mon cher ? » demande le directeur en apercevant son pauvre scrupuleux, tout rouge, l'œil brillant, la tête en feu. — Hé, mon Père, ce sont encore mes *Vêpres* ! Je crains toujours de ne pas satisfaire à mon devoir. Et cependant, je ne peux plus les dire de nouveau : voici l'heure de réciter *Matines* et *Laudes*. Comment faire ? Je n'en peux plus. — Eh, mon pauvre enfant, lui dit alors le bon prêtre, ne voyez-vous donc pas que toutes vos craintes n'ont pas le sens commun ? Allez en simplicité ; récitez votre Office tout bonnement, avec le cœur bien plus qu'avec la tête, en toute confiance ; car c'est au bon Dieu que vous avez affaire. Pardonnez-moi la leçon un peu dure que je vous ai donnée aujourd'hui. Ne l'oubliez jamais ; et jamais, sous aucun prétexte, ne recommencez

votre Office. Ayez de la bonne volonté ; et Notre-Seigneur suppléera à tout le reste. » Cette manie de recommencer sans cesse les prières vocales, surtout celles d'obligation, est un des écueils où tombent le plus facilement les scrupuleux.

Une autre infirmité qui leur est encore plus familière, ce sont des inquiétudes sans cesse renaissantes, touchant leurs confessions. Ils veulent, à tout propos, revenir sur le passé ; ils grattent, ils regrattent, jusqu'au sang ; et plus ils grattent, plus ils s'embrouillent ; moins ils sont tranquilles. Ils sont comme le ver à soie, qui, à force de dévider son fil et de se retourner sur lui-même, finit par devenir prisonnier dans son propre ouvrage.

Leur idée fixe est de faire et de refaire des confessions générales ; quand précédemment ils n'ont rien oublié, ils se rabattent sur la contrition. « Je n'avais pas une contrition suffisante ; je ne me repentai pas bien de tous mes péchés. Peut-être que cela ne valait rien. « Une petite circonstance insignifiante de je ne sais quel vieux péché, commis avant la première communion, quand on était à peine capable de faire une grosse faute, suffit pour mettre à l'envers ces pauvres têtes, pour troubler leur piété, très-sincère cependant et très-bonne, pour leur enlever toute joie dans le service de Dieu, pour les jeter dans des troubles sans fin.

On me parlait d'une pauvre dame qui, sous cette influence désolante, a eu le courage, ou, si l'on aime mieux, la faiblesse de retourner *cinq fois* se confesser, le même jour. Pauvre pénitente ! Pauvre confesseur ! Poussé à ce degré, le scrupule est un véritable danger, et pour l'âme et pour le corps. Quantité d'excellentes âmes ont

été dégoûtées par là du service de Notre-Seigneur et de leurs pratiques de piété. La sainte Communion leur devient en particulier un supplice. Je sais un jeune homme plein de cœur, de foi et de dévouement, qui pour n'avoir point su dominer un scrupule, bien évidemment absurde cependant, a fini par abandonner la sainte pratique de la communion fréquente; il s'imaginait, et il s'imagina encore, paraît-il, faire une série de sacrilèges les jours où il communie, à cause de prétendues parcelles de la sainte Eucharistie qui peut-être, probablement, certainement, évidemment, demeureraient soi-disant attachées à ses lèvres, ou à son palais, ou à ses dents. Il en était arrivé à voir partout des parcelles.

Sous le spécieux prétexte de suivre en tout la voix de sa conscience, un autre jeune homme, qui faisait ses études à Paris, en était arrivé à ne plus pouvoir travailler tranquillement dix minutes de suite. Il prenait pour des inspirations de la grâce qu'il *fallait* suivre, toutes les imaginations qui lui traversaient l'esprit; il brouillait tout, prenait, comme on dit, « des vessies pour des lanternes, » si bien qu'un beau jour, ennuyé, fatigué de cet état impossible, il abandonna tout; et lui qui, depuis sa jeunesse, avait été fidèle comme un ange, demeura plusieurs mois de suite, tout à fait loin de DIEU. Quand cette fièvre fut calmée, honteux de lui-même, maudissant les scrupules qui lui avaient joué un pareil tour, il reprit ses bonnes habitudes, guéri, je l'espère, pour toujours.

Quelquefois le scrupule mène encore plus loin. J'ai connu à Rome un artiste, plein de talent, d'une excellente vie, qui, depuis quatorze ans, avait complètement abandonné la prière et les sacrements, uniquement à

cause de ces malheureux scrupules. Comme je l'exhortais à rentrer dans la voie du devoir : « Oh cela, jamais ! » me répondit-il avec un accent qui exprimait une sorte de terreur ; j'ai été trop malheureux ; et quoique je sache très-bien que c'était ma faute et non celle de la Religion, je n'ai pas le courage de m'exposer de nouveau à ces angoisses. Et, en effet, il est resté dans son déplorable état.

Le scrupule est une sorte de panique. Il est très-difficile de raisonner un scrupuleux : il comprend, il admet les vérités que vous lui dites ; et puis, quand vous avez fini, il se retrouve pratiquement au même point, comme si vous n'aviez rien dit.

Aussi l'expérience montre-t-elle que, pour les pauvres scrupuleux, il n'y a qu'une seule voie de guérison et de salut, une seule : l'obéissance aveugle à son confesseur. Mais je dis « aveugle » sans aucun retour, sans autre raisonnement que celui-ci : « Mon Père m'a défendu, au nom du bon DIEU, de faire ceci, de penser à cela, de m'inquiéter de telle ou telle chose ; au nom du bon DIEU, il m'a commandé de faire ceci ou cela : je n'ai qu'une seule chose à faire, c'est d'obéir ; le reste ne me regarde plus. » Un scrupuleux qui agit ainsi, guérira, guérira certainement, guérira tôt ou tard. L'obéissance est toujours mère de la victoire.

Prenez garde surtout à cette illusion, presque universelle, chez les scrupuleux : « Mon confesseur ne me connaît pas bien. Il me croit meilleur que je ne suis. Si j'étais sûr qu'il me connût à fond, je n'aurais pas de peine à lui obéir. » Mettez cette difficulté-là dans le même sac que les autres. Votre confesseur vous connaît assez pour

vous guider; il vous connaît mieux que vous. S'il ne vous connaissait pas suffisamment, il ne prendrait pas sur lui de vous donner les directions qu'il vous donne. Obéissez donc en paix; vous n'avez pas devant Dieu d'autre responsabilité.

La paix est dans l'obéissance, comme le noyau dans la coquille.

XXVII

De la souffrance suprême qui est la mort.

La mort est la souffrance suprême, parce qu'elle est la suprême expiation du péché. « *Tu mourras de mort et tu retourneras dans la poussière,* » a-t-il été dit au premier pécheur.

En effet, dans le dessein primitif, l'homme ne devait point mourir : après avoir vécu sur la terre dans l'innocence, après s'être sanctifié par la pratique assidue de la foi, de l'espérance, de l'amour de Dieu, de la charité fraternelle, de la prière, de l'humilité, l'homme devait passer triomphant de la terre au ciel, probablement comme cela eut lieu au jour de l'Ascension pour Notre-Seigneur ressuscité. Parce qu'il était le fils adoptif du Dieu vivant, l'homme ne devait pas mourir.

La mort, et l'agonie qui la précède, sont donc un châtiement : il faut en faire une expiation, une pénitence méritoire et un moyen de salut. C'est la foi vive, c'est l'amour de Jésus-CHRIST qui changeront ainsi pour nous

le mal en bien. Ici, comme pour toutes nos autres souffrances, il est d'une immense importance de faire de nécessité vertu.

Quand nous sommes en santé, il faut penser souvent à la mort, afin d'offrir librement au bon DIEU le sacrifice de notre vie et de rendre ainsi méritoires ces derniers combats où l'âme, oppressée par la maladie, affolée par la douleur, ne sait, pour ainsi dire, plus ce qu'elle fait et, le plus souvent, n'est pas maîtresse d'elle-même. Plusieurs personnes qui ont été, comme on dit, à deux doigts de la mort, ont raconté depuis que, dans ces moments-là, leur imagination s'était portée follement sur un objet ou sur un autre, mais que la sanctification de cet instant suprême avait été presque nulle. Une dame entre autres, qui était tombée dans l'eau et qu'on retira presque sans connaissance, me parlait du profit qu'elle avait tiré de cette expérience : « Au fond de l'eau, disait-elle, pendant que je perdais peu à peu connaissance, je ne pensais pas à autre chose qu'à ceci : « Je vais mourir noyée ; quelle « étrange mort ! Comme c'est désagréable d'étouffer « ainsi graduellement dans l'eau. » Et puis, mes pensées se confondirent, et je ne me rappelle plus rien. » Et cependant cette dame était fort pieuse. « J'ai profité de la leçon, ajoutait-elle, et depuis ce temps je me prépare chaque soir à la mort, afin de ne pas être prise à l'improviste. »

Préparons-nous donc à saintement mourir. Rien de plus grand, de plus solennel : de la mort dépend toute l'éternité ; et comme on ne vit qu'une fois, on ne meurt non plus qu'une fois ; et il n'y a qu'une éternité : heureuse si l'on est mort en état de grâce ; malheureuse et

réprouvée, si l'on n'est point mort chrétiennement. Tout dépend donc de la mort. Avec quel soin ne devons-nous pas nous y préparer !

Or, c'est la vie qui prépare la mort ; c'est la bonne vie qui fait la bonne mort ; et s'il y a quelques exceptions à cette grande règle, ce sont des espèces de miracles de miséricorde, sur lesquels il serait insensé de compter. Les gens qui se convertissent véritablement et du fond du cœur, au dernier moment, sont plus rares qu'on ne pense : la peur, en effet, n'est pas le moins du monde du repentir ; et les derniers sacrements, lorsqu'on les reçoit à moitié mort, sont bien loin d'atteindre toujours leur effet. En parlant de la pénitence du bon larron, saint Augustin disait à ces gens-là : « Il y en a eu un, afin que vous ne perdiez pas tout espoir ; mais il n'y en a eu qu'un, afin que vous ne tombiez point dans la présomption. »

Vivons donc chrétiennement ; évitons par-dessus tout le péché mortel : le péché mortel, c'est l'enfer en germe ; comme l'état de grâce est, en germe, le Paradis. Dans l'éternité, le péché s'appelle l'enfer, et la grâce s'appelle la gloire du ciel.

Afin de nous garder dans la grâce, prions assidûment ; et ne laissons jamais passer un temps considérable sans nous confesser et sans communier. Recommandons chaque jour notre mort à la Sainte-Vierge, et quand nous récitons l'*Ave Maria*, pensons sérieusement aux paroles qui le terminent : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Dès que nous nous sentirons sérieusement malade, ou bien dès qu'on aura eu la charité de nous faire com-

prendre la gravité de notre état, appelons immédiatement le prêtre; ne retardons pas d'un seul instant. En pareil cas, le prêtre est plus important que le médecin. « C'est vous, monsieur le curé, qui êtes mon véritable médecin! disait un digne père de famille, en revenant d'une attaque d'apoplexie; vous êtes mon premier médecin, et ce sont vos soins que je réclame avant tous les autres. »

Le prêtre est l'ange gardien du mourant. L'ange rebelle, ennemi des âmes, fait ce qu'il peut pour écarter ce bon ange de la couche du mourant. C'est lui qui suggère aux parents, aux amis, aux serviteurs, ces absurdes pensées qui ont perdu tant de milliers d'âmes et qui sont de plus en plus à l'ordre du jour, au milieu des populations indifférentes : « N'envoyons pas encore chercher le prêtre. Cela effraierait notre pauvre malade. Cela serait capable de le faire mourir. Le médecin a bien recommandé d'éviter les émotions. Quand il n'y aura plus aucun espoir; quand la connaissance commencera à s'en aller, il sera encore temps. » Et ces choses-là se pensent, se disent tout haut, même dans des familles chrétiennes!

L'expérience est cependant là qui montre que, quarante-neuf fois sur cinquante, la présence du prêtre, c'est la présence du bon Dieu auprès des pauvres mourants. Il est bien rare qu'ils ne l'accueillent point avec reconnaissance, avec joie, avec bonheur. Un jour, après un terrible accident de chemin de fer, où plusieurs voyageurs avaient été broyés et brûlés, on vint prévenir un des prêtres qui prodiguaient leurs soins aux victimes, qu'un jeune élève de l'École polytechnique avait été porté dans une maison voisine. Il y courut. On refusa

grossièrement de le laisser entrer. Il insista. On refusa encore. « Il souffre bien assez comme cela ! dit la *pieuse* maîtresse du logis. Pourquoi le troubler encore, le fatiguer ? » Par bonheur, le prêtre avait été jadis professeur à l'École polytechnique. A ce titre, il obtint de cette sotte femme qu'elle dît au moins au jeune mourant qu'il était là. L'ayant suivie, il entra, et aussitôt, avant même qu'on l'eût annoncé, il vit avec attendrissement le pauvre jeune homme lui tendre les bras et exprimer par signes (car il ne pouvait plus parler) combien il était heureux de voir un prêtre. Il se confessa par signes, reçut les dernières consolations de la foi, et une demi-heure après il expira doucement, le crucifix sur les lèvres.

Il en est ainsi de presque tous les mourants. Avoir peur du prêtre pour eux, c'est une erreur, une folie ; et repousser le prêtre qui vient à eux, c'est un attentat sacrilège, c'est un crime sans nom, comme sans remède.

Il ne faut pas davantage avoir peur de l'Extrême-Onction. Si elle est le sacrement des mourants, elle n'est pas le sacrement des morts ; loin de faire mourir, elle fait vivre : quelquefois, lorsque cela est utile au bien spirituel, elle rend la santé au corps ; toujours elle apporte à l'âme les dernières grâces qui l'aident, si l'on doit mourir, à passer saintement de cette vie mortelle à l'immortelle vie. Dans les pays de foi, on reçoit, on demande l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique aussitôt qu'on se voit atteint d'une maladie dangereuse ; et cette fidélité est très-souvent récompensée par de grandes bénédictions.

D'avance, sanctifions notre agonie et notre dernier soupir, en les unissant avec une pleine liberté à l'agonie

et au dernier soupir de notre divin Sauveur. Lui, qui était la béatitude infinie et la toute-puissance, il a voulu souffrir en son humanité et l'agonie et la mort, afin que nous puissions nous appuyer sur lui en ce moment suprême, si décisif pour notre salut. Quel est le chrétien qui n'accepterait point généreusement les angoisses de l'agonie, en pensant à son DIEU agonisant dans la grotte de Gethsémani d'abord, puis durant les mortelles heures du Calvaire? Quel est le chrétien qui n'accepterait point l'humiliation et les déchirements de la mort, en pensant au Fils de DIEU expirant dans les indicibles tortures de la croix?

Et ainsi, Jésus est jusqu'à la fin, jusqu'au seuil de l'éternité, le Consolateur de ses fidèles, leur très-fidèle Sauveur, leur force, leur espérance, leur joie, leur vie.

« Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir! » murmurait au milieu de son agonie, le sourire sur les lèvres, le célèbre P. Suarez, de la Compagnie de Jésus. J'eus le bonheur d'entendre presque cette même parole de la bouche d'une sainte Religieuse de la Visitation, cinq ou six heures à peine avant son dernier soupir. Après une longue et terrible maladie qui avait achevé de purifier son âme, elle se trouvait, aux approches de la mort, dans un calme, dans une sérénité qui l'étonnaient elle-même. « Je ne sais ce que c'est, me dit-elle avec candeur; je ne souffre plus de nulle part; il y a longtemps que je n'ai été aussi bien. C'est donc comme cela qu'on meurt? » Et joignant ses mains amaigries : « Oh! que c'est bon de mourir! » ajouta-t-elle doucement; et apercevant une de ses sœurs qui priait en pleurant près de son lit : « Ma sœur, lui dit-elle, il ne faut pas pleurer

comme cela ; je suis heureuse de mourir. C'est aujourd'hui mon grand jour. Et vous non plus, ma chère sœur, n'ayez jamais peur de mourir ; n'oubliez pas cela : c'est trop bon de mourir ! » La dernière parole bien articulée qui s'échappa de cette bouche innocente résuma pour ainsi dire toute sa vie ; un quart d'heure environ avant d'expirer, elle dit d'une voix claire : « JÉSUS, mon amour ! »

Puissions-nous ainsi mourir !

XXVIII

Pourquoi tant de manières de souffrir.

Quand on connaît un peu le mystère de la souffrance, on comprend aisément pourquoi nous avons à souffrir ici-bas de tant de manières. Pourquoi souffrons-nous ? Parce que nous sommes pécheurs. Or, nous sommes pécheurs tout entiers, corps et âme : tout en nous participe plus ou moins au péché ; notre esprit, notre imagination, notre cœur, notre volonté, nos sens, notre chair, nos organes, tout cela est plus ou moins infecté du venin subtil du péché. Et comme la souffrance est la punition en même temps que l'expiation du péché, il est nécessaire qu'elle puisse atteindre tout, pénétrer partout. Sans cela, la très-sainte justice de Dieu ne pourrait être satisfaite, et l'œuvre de notre purification et sanctification ne pourrait se parachever sur la terre.

Voilà donc pourquoi nous souffrons ici-bas ; voilà

pourquoi nous devons pouvoir souffrir de tant de manières et dans toutes les puissances de notre âme et de notre corps. C'est justice et miséricorde, tout à la fois.

On pourrait comparer la souffrance et le péché en général au rayon de lumière et au prisme sur lequel il tombe : en le frappant, le rayon se divise en plusieurs nuances : c'est toujours le même et unique rayon ; mais il apparaît au-dessous du prisme, nuancé de bleu, de vert, de jaune, d'orange, de rouge, de violet et d'indigo. Le rayon, qui émane du soleil de la sainteté divine, c'est la souffrance, pénitence générale du péché ; le prisme, c'est le pécheur ; et chacune des nuances du rayon de justice qui transperce et pénètre le pécheur, ce sont les différentes nuances de la souffrance : c'est la souffrance qui châtie et épure chacune de ses facultés, et correspond aux différentes nuances du péché, à l'orgueil, par exemple, à l'indifférence, à l'égoïsme, à la cupidité, à la mollesse, à la paresse, à la luxure, à la gourmandise.

Voilà pourquoi il y a des souffrances de toutes les couleurs ; absolument comme dans le code pénal, il y a des châtiments pour tous les crimes et tous les délits ; comme, dans les pharmacies, il y a des remèdes très-divers, destinés à guérir toutes les maladies.

Si on les supporte bien, chacune de ces souffrances spéciales se transforme en une source spéciale de béatitude éternelle ; chacune en particulier devient une grâce très-excellente, et comme une belle fleur qui ornera notre couronne dans le Paradis. Le ciel est embaumé du parfum de ces fleurs multiples, de la récompense magnifique de ces souffrances des élus sur la terre.

Souffrons donc courageusement ; souffrons joyeusement, en pensant à l'éternité.

XXIX

Comment la prière console ceux qui souffrent.

Prier, c'est penser au bon DIEU, pour l'adorer, pour le remercier, pour lui demander pardon ou pour implorer son secours ; c'est s'unir intérieurement à JÉSUS-CHRIST. Or, Notre-Seigneur étant, comme nous l'avons vu, le suprême Consolateur de l'homme en ce monde, il en résulte que la prière est le moyen le plus direct, en même temps que le plus facile, d'entrer en rapport avec le Consolateur ; en d'autres termes, le moyen le plus direct, le plus simple pour être consolé. *Prière et consolation* : ces deux mots sont pour ainsi dire synonymes.

Ce qui fait que très-souvent, quand on souffre, on ne trouve pas dans la prière le trésor de consolations qu'elle renferme, c'est que l'on s'acharne à demander une seule chose, à savoir d'être délivré de la croix. La prière devient alors comme le cri de l'égoïsme ; elle est tout entière imprégnée de l'amour de soi-même ; et encore cet amour égoïste est-il, la plupart du temps, absolument aveugle. On part de ce principe : « Je souffre ; et je ne veux pas souffrir. Donc, Seigneur, si vous m'aimez, si vous êtes bon, si vous êtes juste, si vous êtes puissant, si vous vous occupez de moi, délivrez-moi immédiatement, etc. » Et l'on appelle cela une prière !

Que notre souffrance soit une conséquence inévitable du péché en général, qu'elle soit un très-juste châtement des fautes sans nombre que nous avons commises personnellement ; cette pensée ne nous viendra même pas. Que notre croix nous soit envoyée de DIEU pour nous obliger à rentrer en nous-mêmes, à faire pénitence, à penser à l'éternité, à nous replacer, un peu malgré nous, dans la voie des pratiques chrétiennes que nous n'aurions jamais dû quitter ; que cette croix soit par conséquent un grand et très-grand bienfait de DIEU, et un remède de miséricorde : n'importe ! ce que nous voulons, ce que nous nous obstinons à demander, c'est d'en être déchargés au plus tôt.

« Mais, mon enfant, nous dit Notre-Seigneur par la voix d'un prêtre, par le moyen d'un bon livre, si j'écoutais ta prière, tu retourneras immédiatement à ton ancien genre de vie, à tes vanités, à ton indifférence, à tes coupables habitudes. » Nous restons sourds ; et, pour toute réponse, nous répétons notre unique demande : « Délivrez-moi. »

« Mais c'est précisément pour te délivrer du mal, du vrai mal, que je te soumets à cette épreuve. Tu aimerais donc mieux ton corps que ton âme ? le petit mal qui passe, que le grand mal qui demeure éternellement ? Toujours le même refrain : « Délivrez-moi ».

« Mais, mon enfant, cette souffrance, c'est ton Paradis ; c'est une source abondante de mérites pour le ciel. Qu'as-tu fais jusqu'ici ? N'est-il pas temps de penser efficacement à ton éternité ? » Toujours et toujours nous demeurons stupidement courbés vers la terre ; nous ne voulons faire attention qu'au moment présent ; et

nous ne savons plus prier que pour demander ce que la bonté même et la miséricorde de Notre-Seigneur doivent ne nous point accorder.

J'étais un jour dans un hôpital d'incurables. De lit en lit, j'arrivai auprès d'une vieille personne qui, après avoir mené, paraît-il, une vie plus que légère, avait été réduite, par la paralysie d'abord, puis par la cécité, à entrer aux Incurables. A toutes les questions que je lui adressais, elle répondait invariablement, d'un ton pleurard et niais : « Je voudrais voir ! Je voudrais y voir clair ! » Impossible de la faire sortir de là. Aussi cette malheureuse n'avait-elle aucune consolation dans sa cruelle infirmité. — C'est comme cela que font beaucoup de gens qui souffrent : ils prient ridiculement ; ils oublient qu'ils sont chrétiens, que JÉSUS-CHRIST a été crucifié, et qu'il y a une vie éternelle à mériter, un enfer éternel et un terrible Purgatoire à éviter.

La prière est une source intarissable de paix, de force, de bonheur, lorsqu'on prie comme on doit prier, lorsqu'on adore avec amour, avec ferveur et en s'abandonnant à la Providence du bon DIEU. La vraie prière console toujours ; elle apporte à l'âme une augmentation de lumières divines qui font comprendre les avantages de la croix et le bonheur d'expier ici-bas ses fautes. Elle unit intimement à JÉSUS-CHRIST, qui est le principe de la joie infinie.

Priez ainsi, et vous verrez. Avec la prière, votre foi grandira ; et, avec votre foi, se fortifiera votre patience ; et si vous demandez au bon DIEU du soulagement dans vos épreuves, vous le ferez avec cette entière conformité à la volonté divine dont Notre-Seigneur a voulu nous

donner à tous l'exemple au jardin des Oliviers. « *S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant, non point ma volonté, mais la vôtre, ô mon DIEU !* » Que de souffrances ont été sanctifiées, divinisées par cette ineffable prière !

Dans les souffrances aiguës, ne cherchez pas à réciter beaucoup de prières vocales. Contentez-vous de tenir votre pauvre cœur bien uni au Sacré-Cœur de JÉSUS, et de souffrir ainsi le plus patiemment, le plus saintement possible avec votre Sauveur. JÉSUS n'a presque rien dit pendant les longues heures de sa Passion. Répétez souvent de courtes invocations : « Mon DIEU, je vous offre mes souffrances. — JÉSUS, je vous aime. — JÉSUS, ayez pitié de moi. Sainte-Vierge, bénissez-moi. » Ou, tout simplement, les saints noms de JÉSUS et de MARIE.

Un jour, j'eus le bonheur d'approcher du lit de douleur d'un saint prêtre, qui, jeune encore, se mourait d'une affreuse maladie de la moëlle épinière. Au dire des médecins, ses souffrances devaient être très-vives et continues. Pour lui, il parlait peu, et ne détachait point sa pensée de son divin Maître. Plusieurs fois par minute, on l'entendait seulement dire, ou plutôt murmurer avec un accent plein d'amour et de douleur : « JÉSUS !... JÉSUS ! » Oh ! la belle prière ! Ainsi invoqué, le nom sacré de JÉSUS est un acte excellent de foi, d'espérance, de charité, de contrition.

Une sainte souffrant un jour beaucoup de la tête n'eut pas la force de réciter son rosaire. Étendue presque sans mouvement sur son lit, elle se consolait de cette privation en disant à chaque grain : « Je vous salue, MARIE, » sans avoir la force d'ajouter autre chose. Quand elle eut

fini, la bonne Sainte-Vierge daigna lui apparaître toute radieuse, et lui dit : « Ma fille, l'amour a suppléé à tout ; et tes simples petites salutations m'ont été aussi agréables que si tu eusses récité, comme à l'ordinaire ton rosaire tout entier, »

C'est, en effet, au cœur, et non aux lèvres, que le bon DIEU regarde. Prions avec une foi vive, et avec une humble confiance ; élevons notre âme endolorie vers ce beau ciel, que lui prépare la souffrance ; et Notre-Seigneur, qui est fidèle en ses promesses, nous fera toujours trouver dans la prière force, lumière, secours et par conséquent consolation.

XXX

Pourquoi il en est de même de la Confession.

Parce que les cœurs purs possèdent DIEU, et que le bon DIEU est un tel trésor que, lorsqu'on le possède, les peines de la vie, quelles qu'elles puissent être, perdent en grande partie leur amertume. Or, la Confession qui est un second baptême, est le sacrement légué aux hommes par la miséricorde divine pour reconquérir la pureté du cœur.

Quelque grandes, quelque abominables qu'aient pu être ces fautes dont vos souffrances sont le juste châtiment, la sainte Confession a la puissance de les effacer ; comme l'océan a la puissance de recevoir, d'absorber dans son sein, pour les engloutir à jamais, les eaux de

tous les fleuves de la terre. La Confession est l'océan sans rivages, sans fond, de la miséricorde du bon DIEU, lequel pardonne tout, pardonne toujours au repentir. Que c'est grand ! et que c'est digne de DIEU.

Du même coup, la Confession frappe le péché et adoucit l'amertume de la souffrance, fruit du péché. En guérissant la conscience, elle lui rend la paix ; et quoique cette paix soit crucifiée, néanmoins c'est la paix, c'est ce que le monde ne peut point donner. Un pécheur confessé et absous, c'est un esclave affranchi, délivré de ses chaînes : quelle joie dans la liberté reconquise ! C'est un mort ressuscité : quelle jouissance intime, plus divine qu'humaine, dans cette vie que l'âme goûte après l'avoir perdue depuis si longtemps ! La Confession, c'est le pardon de JÉSUS-CHRIST, et, avec le pardon, c'est le ciel ouvert, c'est l'espérance, c'est l'avant-goût du bonheur qui ne finira jamais.

Oh ! le misérable état que celui d'un pauvre homme qui souffre et qui n'a pas la Consolation de trouver DIEU en son cœur ! Il y a vraiment quelque chose de surnaturel dans l'étrange obstination avec laquelle des malheureux, des pauvres, des malades, des infirmes, des prisonniers, des affligés, écrasés sous le poids de la douleur, refusent le bienfait de la Confession. Je le sais, au milieu même des souffrances, l'orgueil est là, comme un démon intime, comme un rebelle qui ne veut point courber la tête et dire : « J'ai péché ; » mais je ne saurais comprendre comment ce cri de l'amour-propre ne va pas se perdre dans le vide de l'âme coupable, vide affreux que JÉSUS-CHRIST seul peut combler.

Que les heureux du siècle oublient le bon DIEU et leur

conscience, au milieu de l'enivrement du plaisir et de la richesse : cela se comprend ; mais quant aux malheureux, on ne conçoit pas comment ils peuvent se passer de DIEU. Il me semble que tous les pauvres, tous ceux qui souffrent, devraient, sans exception, entourer, du soir au matin, les confessionnaux de nos églises, regarder les prêtres comme leurs sauveurs, comme leur refuge, et courir après eux avec dix fois plus d'ardeur que les prêtres les plus zélés n'en mettent à courir après les pécheurs. Hélas ! Pourquoi faut-il que le contraire ait lieu ? C'est une des astuces les plus détestables du démon, qui enlève aux malheureux et le bonheur du temps et celui de l'éternité.

Quoi de plus doux que la paix ? Allez donc la chercher là où elle est, ô vous qui ployez sous le poids de tant de chagrins ! Allez purifier votre âme, afin que votre DIEU y puisse rentrer. Les joies de cette paix de la conscience sont si profondes ! « De ma vie, je n'ai été aussi heureux, me disait un jour en sanglotant un pauvre pécheur qui venait de recevoir l'absolution. Le remords me poursuivait. Enfin, me voici débarrassé ! »

« Oh ! cette bonne confession ! s'écriait un autre, jeune étudiant plein d'esprit et de cœur ; oh ! cette bonne confession ! Que deviendrai-je sans elle ? »

Et vous aussi, qui que vous soyez, allez, allez noyer vos peines dans le sang rédempteur de JÉSUS-CHRIST, qui lave les âmes dans le sacrement de la Pénitence ! Allez-y sans crainte ; allez-y sans retard. Purifié, vous vous trouverez tout autre ; et vous puiserez dans les joies pures de la conscience une force surnaturelle que vous ne soupçonnez même pas.

Quand on est pur, on sait souffrir : or, savoir souffrir, c'est la science même de la vie.

XXXI

**Pourquoi il est si utile de communier souvent
quand on souffre.**

Plus on travaille, et plus on a besoin de prendre des forces ; or, pour prendre des forces, il faut manger. En bon français : « Je vais prendre des forces », cela veut dire : « Je vais manger ».

Les lois de la vie du corps sont le symbole des lois de la vie de l'âme : pour l'âme, respirer, c'est prier ; se laver, c'est se confesser ; se nourrir, c'est communier. C'est précisément parce que la communion est la nourriture de l'âme, le Pain céleste du chrétien, que Notre-Seigneur l'a instituée sous forme de nourriture : bien qu'en réalité, dans la sainte Communion, nous recevions JÉSUS-CHRIST lui-même, éternellement vivant, tel qu'il règne aux cieux, cependant nous le recevons sous la forme d'une nourriture, sous l'apparence du pain. Ce n'est point du pain : c'est JÉSUS-CHRIST ; mais c'est JÉSUS-CHRIST, Pain de vie, aliment surnaturel des enfants de DIEU ici-bas.

Dans l'Évangile, il a pris lui-même ce nom, en annonçant à ses disciples le mystère de l'Eucharistie qu'il devait instituer plus tard, le Jeudi-Saint, au Cénacle : « *Je suis le Pain vivant descendu du ciel,* » a-t-il dit. *Je suis le*

Pain de vie ; et le Pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. Oui, ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui ! » L'Eucharistie est donc le Pain vivant du chrétien, le Pain qui nourrit les âmes et les garde pour la vie éternelle.

Ce qu'est la nourriture au corps, la communion l'est à l'âme ; et une âme qui ne communie pas, est comme un corps qui ne mangerait pas. Si nous cessions de manger, que deviendrions-nous ? Tout s'en irait rapidement : forces, vigueur, santé ; non-seulement nous ne pourrions plus travailler ni marcher, mais bientôt nous ne pourrions plus même nous soulever ; en peu de jours, nous serions sûrs de mourir.

Tel est le chrétien sans la communion : quand il ne communie pas, quand il ne communie pas assez, il perd peu à peu ses forces spirituelles ; sa foi baisse et s'engourdit ; il ne pense plus aux choses du ciel ; il perd le goût de la prière ; il n'aime véritablement plus Notre-Seigneur ; ses mœurs s'altèrent bien vite, et il finit par tomber dans le péché mortel, dans l'habitude du péché mortel. En d'autres termes, son âme décline et meurt.

S'il en est ainsi pour tous, que sera-ce pour les pauvres malades, pour les affligés, pour ceux que visite le malheur ? Ceux-là ont besoin d'un double degré de force, ayant à porter non-seulement le fardeau commun de la vie, mais de plus la croix, et souvent une croix bien pesante.

Dans notre vie, il y a des moments où il nous faut avoir une vertu presque héroïque pour accomplir la volonté de DIEU et pour ne point succomber sous les

douloureux fardeaux qu'elle nous impose. Il y a certains brisements de cœur, certains déchirements, certaines privations extrêmes, certaines douleurs physiques que l'homme ne peut porter, s'il n'est assisté d'une grâce très-puissante : or, cette grâce a ordinairement besoin, non pour être donnée, mais pour être reçue, d'une préparation chrétienne très-solide, laquelle venant à manquer, la grâce divine perd nécessairement son efficacité et nous laisse aux abois, sous les étreintes d'une épreuve au-dessus de nos forces. Nous succombons alors, mais par notre faute; si nous avions été ce que nous aurions dû être, nous aurions résisté, nous aurions vaincu.

Cette fidélité antérieure qui prépare l'âme aux grands combats, savez-vous quel en est le secret? C'est la fréquentation *habituelle*, sérieuse, fervente, de la sainte Communion. Je ne saurais trop insister sur cette vérité, que l'Église, les Papes, les Saints proclament, sur tous les tons, et que le jansénisme a si fort obscurcie dans notre France.

Oui, c'est la communion, la communion fréquente, qui fait les vrais chrétiens. Elle développe et fortifie le tempérament spirituel, bien plus encore que l'habitude d'une bonne nourriture ne fortifie le tempérament et la santé du corps. Croyez-vous que nos martyrs auraient supporté, comme ils l'ont fait, leurs effroyables supplices, si jusque-là ils avaient vécu, comme vivent tant de chrétiens indifférents, comme vous vivez peut-être? s'ils n'avaient été de longue date appliqués à la prière, à la mortification, à l'adoration et à la réception fréquente, très-fréquente, du divin sacrement de l'Eucharistie? Ce serait une grande illusion que de le croire : ils ont été

héroïques dans les grandes épreuves, parce que, dans les petites, ils avaient été courageux. Ils sont demeurés fermes, inébranlables en JÉSUS-CHRIST, au jour de la grande lutte, parce que, dans le cours de leur vie, c'est-à-dire dans leurs luttes quotidiennes, ils étaient demeurés très-fidèles à ce même JÉSUS, et avaient pratiqué consciencieusement cette règle de son Évangile : « *De-mezurez en moi, et moi en vous.* »

La grande patience est renfermée, aussi bien que la petite, dans la pratique fervente et fréquente de la communion. La communion est comme une belle bourse qui contient à la fois de grosses pièces d'or de cent francs, pour les grosses dépenses, et quantité de petites pièces d'argent de toute valeur, pour les dépenses de détail. On est bien riche quand on la possède, bien pauvre quand on ne l'a pas. Et cette belle bourse, l'Église la donne gratuitement à tous ceux de ses enfants qui la lui demandent. Ou pour mieux dire, non, elle ne nous la donne pas gratuitement ; car, en échange elle nous demande quelque chose de très-précieux, à savoir, notre bonne volonté, notre ferme et très-ferme propos d'être de plus en plus fidèles au bon DIEU. C'est cette fidélité qui fait l'efficacité de la sainte Communion et qui nous en fait tirer de grands fruits de patience, c'est-à-dire d'humilité et de douceur dans la souffrance.

Malades, infirmes, communiez donc souvent ! JÉSUS, dans son sacrement, est le meilleur des médecins et le plus doux des remèdes. « *Je ne suis pas venu pour les bien portants, disait-il jadis, mais pour ceux qui sont malades.* » Il vient à vous, il vient chez vous, comme autrefois il s'approchait des malades, des paralytiques, des aveugles,

des lépreux ; une vertu sort toujours de lui, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile ; et cette vertu, qu'est-ce, sinon la paix et la grâce qu'il vous apporte, afin que vous puissiez souffrir très-saintement pour l'amour de lui ? Les consolations que la communion donne aux pauvres infirmes sont quelquefois si grandes, qu'elles leur font oublier momentanément leurs douleurs. « Les jours où je communie, me disait naguère une pauvre créature bien cruellement éprouvée, il me semble que je ne souffre plus. » Si l'on continue à souffrir, du moins se sent-on armé de pied en cap contre le découragement et l'impatience.

Et les pauvres ! N'ont-ils pas, dans l'Eucharistie, le trésor des trésors et la richesse des Anges ? Comment un pauvre, qui a de la foi, ne se met-il pas en état de communier au moins tous les dimanches et fêtes ? Comme la maladie, la pauvreté est déjà par elle-même une excellente préparation à la communion : Jésus aime tant les pauvres ! Son Sacré-Cœur est si plein de compassion, de tendresse pour tous ceux qui pleurent !

Et que le pauvre ne dise pas : « Mais je suis ignorant ; je sais à peine lire ; le travail absorbe tous mes moments. Et puis, je suis si mal vêtu ! Je n'ose pas me présenter ainsi à la Sainte-Table. » Tout cela serait très-vrai, si Notre-Seigneur était comme les rois de la terre ; mais heureusement il juge les choses tout autrement qu'eux : à ses yeux, l'ignorant, c'est celui qui ne le connaît pas ; l'indigne, c'est celui qui ne l'aime pas ; le méprisable, le déguenillé, c'est celui dont l'âme est souillée, celui qui se présente devant lui sans être revêtu de la robe nuptiale de la grâce. En outre, il est presque toujours très-

facile de communier de bonne heure ou bien dans quelque petite chapelle peu fréquentée, où personne ne fait attention à nous et où le vêtement, quel qu'il soit, passe inaperçu. Ne vous privez donc pas de l'ineffable secours de la communion pour des raisons de ce genre. Si le dedans est en bon état, ne vous préoccupez pas trop du dehors. Soyez propre : cela suffit.

Que dirai-je à tous ces pauvres cœurs désolés, qui semblent avoir tout perdu devant une tombe à peine fermée? Qu'ils aillent, eux aussi, à la source de toute consolation, de toute paix, de toute force. Qu'ils communient sans crainte : leurs larmes les recommandent suffisamment à la bonté de DIEU. JÉSUS ne pouvait voir pleurer personne sans être attendri : il voit pleurer la pauvre veuve de Naïm, qui suivait le cercueil de son fils unique ; et il lui dit aussitôt : « Ne pleurez point. » Il voit sangloter à ses pieds les deux sœurs de Lazare, il voit les larmes de leurs parents et de leurs amis ; et il ne peut retenir une parole de consolation et d'espérance : « Votre frère ressuscitera. » Du fond de son Tabernacle, il vous dit de même : « Ne pleurez point ainsi ; venez à moi, et regardez le ciel ! Ce bien-aimé dont la perte vous désole, il est avec moi. Je vous appellerai à votre tour. En attendant, vivez en moi, nourrissez-vous de ma Chair et de mon Sang, et venez puiser en moi l'espérance de la vie éternelle. »

Quand nous avons perdu quelque personne chère, communions pour elle, non pas une fois, mais plusieurs fois, mais souvent, le plus souvent possible. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi venait d'apprendre la mort de son jeune frère ; pour la consoler, Notre-Seigneur daigna lui-

même lui apprendre que le moyen le plus efficace de soulager d'abord, puis de délivrer cette âme si tendrement aimée, c'était d'offrir pour elle plusieurs communions consécutives. Et, comme la servante de DIEU lui demandait combien de communions elle devrait faire à cette intention, Notre-Seigneur lui ordonna de communier *cent treize* fois ; après quoi l'âme de son frère entretrait dans le repos éternel. Elle entreprit avec ferveur cette chère et douce besogne ; et, en effet, le jour même où elle l'achevait, son frère lui apparut, tout radieux, tout resplendissant, la remerciant de sa charité et lui disant que, grâce à elle, il était admis au séjour des élus.

Une pauvre mère avait perdu un fils de dix-sept ans, tendrement chéri. Quoique résignée au fond, elle s'était laissée tellement accabler par la douleur, qu'elle avait abandonné par découragement presque toutes ses habitudes de piété ; il y avait trois mois que son fils était mort, et elle n'avait pas communiqué une seule fois. Elle se contentait de pleurer, de pleurer jour et nuit, et d'aller tous les jours au cimetière. Une nuit, le bon DIEU permit que son fils lui fût montré en songe : elle le vit tout triste, et son corps, ses vêtements, ses cheveux semblaient tout mouillés, comme s'il sortait de l'eau. « Est-ce toi, mon enfant ? s'écrie la pauvre femme, en lui tendant les bras. D'où viens-tu ? Pourquoi es-tu ainsi tout trempé ? » Et le jeune homme, après l'avoir remerciée de sa tendresse, lui dit : « Ce sont vos larmes, ma mère, qui me couvrent ainsi ; mais elles coulent inutilement sur moi, parce que vous ne prenez pas soin de les féconder. Elles ne me soulageront, elles ne me délivreront que lorsque

vous les sanctifierez par la prière, par la ferveur et par la fréquentation des sacrements de l'Église. »

La pauvre mère profita de la leçon, et puisa pour son enfant et pour elle-même les trésors du salut renfermés dans la divine Eucharistie. Dans ces douloureuses circonstances, la communion a, en effet, le double avantage d'apporter la paix non-seulement à l'affligé qui communie, mais aussi au pauvre défunt pour qui l'on communie.

Dans nos peines, allons donc à Jésus, allons au Saint-Sacrement, sans nous lasser jamais.

XXXII

Combien sont creuses et vaines les consolations du monde.

La souffrance est une pierre de touche qui fait discerner l'or véritable de ces métaux brillants et sans valeur qu'on appelle du clinquant : le clinquant, c'est le monde ; l'or, c'est la Religion, c'est l'Église.

Nous venons de voir la toute-puissance de la Religion pour consoler toutes les souffrances. Le monde aussi prétend consoler ; écoutons et jugeons.

Me voici gravement malade ; je souffre cruellement ; les pauvres médecins ont essayé vainement de trois, de quatre, de cinq remèdes. « Du courage ! me dit le monde ; cela passera. » Du courage ? C'est facile à dire ; mais où le puiser, ce courage ? Je suis abattu ; je n'en peux plus.

« Cela passera. » Oui, et moi je passerai auparavant... Et puis, si cela ne passe pas ? Qui vous a dit que cela passera ? Ce sont là des niaiseries, des vérités de M. de la Palisse.

« Pauvre ami, consolez-vous ; j'ai eu cette même maladie. » Et vous appelez cela une consolation ? En quoi cela adoucit-il ma souffrance ?

« Faites-donc venir un autre médecin ; il vous guérira peut-être. » Les médecins ? Pauvres gens ! ils font ce qu'ils peuvent ; mais ils ne peuvent pas grand'chose. Pierre ne guérit pas plus que Jacques ; Jacques, pas plus que Jean. On peut leur appliquer ce que François 1^{er} disait de l'esprit volage des femmes : « Bien fôl est qui s'y fie ! » Si c'est de la médecine que doit me venir ma consolation, j'ai le temps d'attendre.

« Allons, voyons ! il faut être un homme ! » Eh oui ; mais en attendant, je suis un homme qui souffre horriblement, et qui vous demande ce que vous ne me donnez pas, pour la raison très-simple que le monde ne peut le donner : la résignation, l'espérance, la paix, la patience.

J'étais un jour, à Rome, auprès d'un excellent Prélat, cloué sur son lit par une très-dangereuse et très-douloureuse maladie. Entre un de nos amis communs, aumônier militaire, et un peu trop habitué à manier les soldats. « Eh bien, mon cher Seigneur, dit-il au pauvre malade qui n'en pouvait plus, comment cela va-t-il aujourd'hui ? Cela va mieux, n'est-ce pas ? Cela ne sera rien ; ça passera. » Le malade, qui était assez original et assez vif, le regarde d'un air moitié piteux, moitié colère : « Et vous n'avez pas d'autre consolation à m'apporter ? lui dit-il. Ce sont des consolations de caporal. Allez-

vous promener. Vous me faites mal. Je vous plains de n'avoir à donner aux gens que des paroles de portière. » Nous partîmes d'un éclat de rire, en entendant cette boutade ; et le pauvre Prélat ne put s'empêcher de rire lui-même.

Rien cependant n'est plus vrai : le monde n'a à donner aux affligés que des consolations de portière. Il le sent si bien, que souvent il se dispense même d'essayer. Quand on vous a dit d'un ton de circonstance et en vous serrant la main : « Pauvre ami ! » on vous laisse seul avec votre peine.

Un jour, j'entendais un vieil incrédule consoler un pauvre homme qui venait de perdre sa mère. Savez-vous ce qu'il trouvait de mieux dans son cœur de libre-penseur ? « Que veux-tu ! mon cher, lui disait-il avec un ou deux soupirs, que veux-tu !... Il faut bien mourir tôt ou tard... C'est la loi de la nature. » Et, après un moment de silence : « Pauvre femme ! pauvre femme ! Elle qui se portait si bien, il y a huit jours ! » — Comme c'était consolant !

Devant le corps d'un jeune officier qui venait d'expirer entouré de sa famille, un ami, également officier, était encore moins sentimental : « Allons, Madame, allons ! disait-il à la pauvre veuve, qui pleurait et priait ; ça va vous faire du mal de vous laisser aller comme ça. Pauvre diable ! c'était tout de même un bel homme. »

Voilà tout ce qu'ils trouvent pour nous consoler dans nos souffrances. Je ne veux pas dire que l'affection, l'amitié purement humaines ne consolent un peu notre cœur au milieu des peines de la vie ; mais j'affirme que lorsqu'il n'y a que cela, il n'y a vraiment pas grand'-

chose. Le monde peut être charmant aussi longtemps qu'il ne s'agit que de danser, rire et chanter ; mais dès qu'on pénètre un peu dans le vif des réalités de la vie, tout son mirage s'évanouit comme une bulle de savon. Si l'on n'a que lui, on n'a plus rien ; on se trouve seul ; or, nous l'avons déjà rappelé, il est dit par DIEU même dans la Sainte-Écriture : « *Væ soli ! Malheur à celui qui est seul !* » Le mondain est seul dès qu'il est sur la croix : le chrétien n'est jamais seul ; JÉSUS-CHRIST est avec lui ; JÉSUS-CHRIST est en lui ; et ce Consolateur céleste, éternel, adoré, personne au monde ne peut le lui ravir.

Ce qui est vrai des souffrances du corps, des infirmités, des peines du cœur, est encore plus frappant peut-être lorsqu'il s'agit de la pauvreté : le monde, qui est essentiellement égoïste et frivole, se détourne tant qu'il peut du pauvre ; et, quand il ne peut l'éviter, il s'en débarrasse au plus vite, non pas en lui faisant *la charité*, mais en lui jetant un peu d'argent. La charité est une chose divine, née du cœur de JÉSUS-CHRIST, étrangère au monde. Le monde ne connaît que la fade philanthropie, et il croit qu'un bureau de bienfaisance, plus ou moins bien administré, suffit pour consoler les malheureux. Il ne sait pas que, dans la pauvreté, le cœur souffre bien plus encore que le corps, et que, s'il est indispensable de donner à l'indigent du pain, du bois et des vêtements, ce n'est que la moindre partie de l'assistance fraternelle qu'il attend de nous. Pour le consoler, pour relever son courage, il lui faut de l'affection, du dévouement, j'oserais presque dire du respect. Le cœur seul sait parler au cœur ; l'âme seule sait parler à l'âme. Voilà pourquoi la Religion seule console et relève le pauvre.

Vide de JÉSUS-CHRIST, le monde est, vis-à-vis de toutes les souffrances, ce qu'est une source desséchée, vis-à-vis du voyageur que dévore la soif. Offrir aux affligés les consolations du monde, c'est vouloir étancher la soif avec du sable.

XXXIII

De la folie de ceux qui souffrent et qui ne veulent point de DIEU ni de l'Église.

Sans DIEU, sans JÉSUS-CHRIST, que reste-t-il, je le demande, aux pauvres gens qu'atteint sérieusement la souffrance ? Il me semble qu'ils n'ont devant eux que cinq voies ouvertes, toutes également déraisonnables et coupables : ou bien, ils chercheront à s'étourdir et à se faire je ne sais quelle vie factice, toute d'imagination, en dehors de la réalité ; ou bien, ils s'abandonneront à une tristesse découragée, flasque, dégradante ; ou bien, ils se raidiront orgueilleusement et froidement dans cette apparente indifférence, qu'on nomme le stoïcisme ; ou bien encore, ils se laisseront aller à la rage et au désespoir ; ou bien enfin, ils commettront le crime irrémédiable, l'horrible, l'infâme suicide. Quand on n'est pas chrétien, et quand on souffre tout de bon, on se trouve placé comme dans un carrefour qui a ces cinq issues déplorables, conduisant plus ou moins directement en enfer.

La plus commune peut-être, c'est la première. Les es-

prits légers y entrent tête baissée. Ils cherchent à « se distraire, » comme on dit. Il y en a qui cherchent la distraction jusque dans les vices les plus ignobles : la boisson, par exemple. J'ai connu à Paris un jeune négociant dont la conduite avait été exemplaire jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Un mariage mal assorti, une faillite désastreuse le détraquèrent si bien, qu'il voulut s'étourdir à tout prix ; et il se mit à boire. Lui qui, peu d'années auparavant, était si laborieux, si rangé, si modeste, on le voyait battre les murs, dans un état complet d'ivresse ; il blasphémait et n'avait plus guère sur les lèvres que des propos orduriers. Il avait souffert, et n'avait point appelé la Religion à son secours.

Un des plus célèbres poètes de notre siècle eut le malheur de rencontrer, à ses débuts dans le monde, de mauvais amis, qui l'initièrent aux lectures et aux idées les plus impies. N'ayant d'autre instruction religieuse que quelques bribes de catéchisme, pâles souvenirs de sa première communion, il perdit peu à peu la foi ; et lorsqu'il se vit sans DIEU, sans espérance, il tomba dans de telles souffrances d'esprit, qu'il chercha, lui aussi, à les noyer. Un de ses amis me racontait qu'il le trouvait souvent dans un tel état, qu'il semblait comme abruti, comme stupide. Il mourut sans se reconnaître, et a laissé, dans des vers célèbres, l'expression des angoisses qui l'avaient perdu.

D'autres fois, quand cela est possible, c'est simplement dans les frivolités, dans les bavardages et dans les mauvais plaisirs que l'on tâche d'enterrer ses chagrins, quand on a le malheur d'être riche et de n'être pas à JÉSUS-CHRIST. On dore sa croix ; on la couvre de fleurs ;

mais au fond, c'est toujours la croix, dure et écrasante. On souffre et on rit : c'est une folie qui accumule d'ordinaire péché sur péché et qui perd les âmes.

La seconde issue ouverte devant l'homme qui souffre et qui n'est point chrétien, c'est l'affaissement. Les caractères doux et faibles tombent aisément dans cet écueil. Succombant sous un poids qu'ils sont seuls à porter, ils se laissent choir, ils se découragent et restent là, mornes, sans énergie, semblables au bœuf qu'on vient d'assommer.

Cet état moral est dégradant ; car, avant tout, l'homme est une volonté vivante. On me parlait naguère d'un jeune homme, honnête et aimable selon le monde, mais sans aucune religion, qui s'était cru au comble du bonheur, parce qu'il venait de réaliser le rêve de toute sa vie : un mariage d'amour. Un an après, presque jour pour jour, sa jeune femme mourut dans ses bras. « Il y a de cela vingt-ans, ajoutait-on ; et le pauvre homme est aussi désespéré, aussi écrasé que le premier jour. Il ne fait plus rien, ne s'occupe plus de rien ; la douleur l'a comme abruti. Il est sombre, taciturne, misanthrope. » Si l'infortuné eût été chrétien, combien sa vie eût changé de face ! Certes, sa douleur, si légitime en elle-même, eût toujours été immense, inconsolable même en un sens ; mais elle eût été tempérée d'abord, puis sanctifiée par la foi et la prière ; elle n'eût pas ainsi annulé toutes ses facultés ; et surtout elle eût été féconde en mérites pour l'éternité. A quoi lui sert cette longue agonie ? Il a souffert, il souffre dix fois plus ; et tout cela, pour rien. Quel malheur ! Quelle folie !

D'autres, d'un caractère énergique, mais orgueilleux,

se drapent dans une apparente insensibilité, et ont l'air de braver la souffrance. On pourrait appeler cela la patience de l'orgueil.

Un célèbre conventionnel, franc-maçon et voltairien, était sur son lit de mort. Sa femme et sa fille, toutes deux pieuses comme des anges, étaient auprès de lui, l'assistant, l'entourant de leurs soins et faisant d'inutiles efforts pour le ramener à DIEU en ce moment suprême. « Vous puiseriez tant de force dans la Religion ! lui disaient-elles en pleurant. — Laissez-moi, leur répondit froidement le moribond. Il y a deux religions qui donnent des forces quand on souffre : la religion du Christ, et c'est la vôtre ; la religion de l'orgueil, c'est la mienne. » Et il mourut.

Oui, ce stoïcisme, cette force affectée, c'est la religion de l'orgueil, c'est la religion de Satan. Elle perd les âmes, bien autrement encore que l'étourderie et la faiblesse. Elle donne, il est vrai, un certain courage d'apparat, plus factice que réel ; mais, sous cette soi-disant insensibilité, bien des mauvaises passions trouvent un abri d'autant plus solide qu'il est dur. C'est là encore une grande folie ; c'est un mensonge ; car pourquoi dire qu'on ne souffre pas, quand on souffre ? Pourquoi nier la souffrance ? La nier, est-ce la détruire ? est-ce même en adoucir l'amertume ? Y ajouter l'orgueil, c'est la rendre très-coupable ; voilà tout.

Un ouvrier de Paris, qui, avec l'air de la capitale, avait respiré cette insolence qui brave tout, qui se moque de tout, eut un beau jour la jambe cassée, et dut subir l'amputation de la cuisse. Par forfanterie, plutôt que par courage, il refusa le chloroforme que le chirurgien lui conseillait ; et pendant l'opération, qui fut longue et compli-

quée, il affecta de fumer. Lorsque l'aide-chirurgien mit de côté le membre amputé, l'orgueilleux patient regarda froidement cette jambe coupée, et dit avec un grossier juron : « Garçon, enlevez le bœuf; » faisant allusion aux commandes des restaurants. — Tu as bien dû souffrir pendant cette horrible opération? lui demanda sa pauvre mère, qui était venue le voir quelques heures après. — Mais pas du tout, répondit-il durement. Est-ce qu'un Parisien souffre? »

Ce courage-là, c'est tout simplement de la brutalité. Le genre de force qu'il apporte vient d'en bas; c'est de la force animale. Plaignons les pauvres gens qui n'ont pas autre chose.

En dehors de la foi, la souffrance prend un quatrième caractère : c'est celui de la rage et du désespoir. J'assistais une fois une pauvre petite fille de dix ans, qui se mourait d'une pleurésie. Sa mère, qui avait le malheur de n'être pas chrétienne, se voyant impuissante à lutter contre le mal qui lui ravissait son enfant, se prit à crier, à hurler de désespoir; elle courait par toute la maison, comme une folle, frappant les murs, les portes à coups de poing, s'arrachant les cheveux à deux mains, et finissant par se rouler à terre. C'était épouvantable à voir. « DIEU est méchant, s'écriait-elle. Pourquoi me prend-il mon enfant? Mon enfant est à moi, et non pas à lui. » Et comme son fils voulait l'empêcher doucement de blasphémer ainsi, elle lui mordit la main.

Tout en sentant aussi vivement, les chrétiens ne permettent point à la folle passion de venir empoisonner leur douleur.

Toujours mortel pour l'âme, ce poison est souvent

mortel pour le corps. Il tue ; il pousse au suicide.

Le suicide est le soi-disant remède radical que le démon présente à ceux qui, ne comprenant pas le mystère de la souffrance, veulent à tout prix s'en délivrer. « Finis-en avec la vie », leur souffle-t-il à l'oreille.

Pourquoi le perfide n'ajoute-t-il pas : « Et tu verras ce qui t'arrivera ensuite » ? Ah ! c'est qu'il le sait ; il ne le sait que trop.

Il est facile, en effet, d'en finir avec la vie ; c'est l'affaire de quelques instants ; oui, mais avec l'éternité ? L'homme qui se tue, pour ne plus souffrir, n'est pas seulement un criminel, qui viole la loi divine, qui dispose d'un bien qui n'est point à lui, mais à Dieu seul ; c'est, de plus, un affreux sot, un triple fou, qui, pour éviter une souffrance essentiellement passagère, toujours adoucie par mille tempéraments, facilement remédiable, se précipite, tête baissée, dans les horribles et éternelles souffrances de l'enfer. Que diriez-vous, je vous prie, à un homme qui, ennuyé d'être mouillé par la pluie, s'apprêterait philosophiquement à chercher un abri au fond de la rivière ? C'est le fait du suicide ; et à son tour le crime insensé du suicide est le résultat du manque de foi, d'espérance et d'amour de Dieu.

La seule chose qui l'excuse en certains cas, c'est la folie proprement dite, parce qu'un fou cesse d'être responsable de ses actes. Mais, hors ce cas, le suicide, fils du désespoir, mène droit en enfer.

Bien qu'il faille, pour le commettre, une certaine énergie sauvage, il n'est au fond qu'une insigne lâcheté. Pourquoi voulez-vous vous pendre ? vous asphyxier ? vous empoisonner ? vous brûler la cervelle ? sinon parce

que vous voulez fuir le combat de la vie que DIEU vous présente; en d'autres termes, parce que vous n'êtes qu'un lâche, et que vous n'avez pas plus de cœur que de foi.

Et cependant, voilà où l'on en arrive quand on n'est point chrétien.

Ne vous mettez pas dans la triste nécessité de choisir l'une des cinq issues que nous venons de voir. Le chrétien en a une autre, bien plus belle, bien plus sûre, bien plus douce; elle est toute resplendissante de la lumière des cieux; elle est embaumée des parfums du divin amour.

Il ne tient qu'à vous de la prendre : JÉSUS-CHRIST et l'Église la tiennent ouverte devant vous comme devant moi, comme devant tous. Entrez-y sans crainte; c'est la seule voie de la sagesse et du bon sens, du moment que l'on est visité par la souffrance. C'est le port dans la tempête : quiconque refuse d'y entrer, est sûr de périr plus ou moins misérablement.

XXXIV

**Comment la souffrance est une grande et salutaire visite
du bon DIEU.**

Nous avons déjà touché ce point à diverses reprises; mais il est si important de s'habituer à voir la miséricorde, la tendresse du bon DIEU dans les souffrances qu'il nous envoie, qu'il faut insister ici plus directement sur ce sujet.

Vous avez sans doute entendu parler de la Bienheureuse Marguerite-Marie, Religieuse de la Visitation, à qui Notre-Seigneur daigna révéler, il y a environ deux siècles, les adorables mystères de son Sacré-Cœur ? Cette grande servante de DIEU avait une belle-sœur qu'elle aimait beaucoup, mais dont l'esprit mondain l'affligeait vivement. Elle priait sans cesse pour le salut de cette chère âme. Un jour que celle-ci était venue lui faire visite au parloir du monastère de Paray-le-Monial, la Bienheureuse la pressa de se convertir, et lui parla si bien que l'autre, tout émue, se mit à fondre en larmes et à promettre de servir désormais le bon DIEU en vraie chrétienne. « Mais, ma chère sœur, ajouta la Bienheureuse Marguerite-Marie, peut-être le bon DIEU vous demandera-t-il bien des sacrifices ? — Il n'importe, répliqua l'autre avec ferveur, je ferai tout ce qu'il faudra. Je veux sauver mon âme à tout prix ! — *A tout prix ?* Ma sœur, est-ce bien sérieux ce que vous dites là ? — Oui, chère sœur, oui : à tout prix ! — Eh bien donc, DIEU soit béni ! s'écria la sainte Religieuse, avec un visage radieux et illuminé. Mais apprêtez-vous à souffrir, à beaucoup souffrir. DIEU ne vous sauvera qu'à ce prix. Plus que jamais je vais prier pour vous. »

De retour chez elle, la bonne dame commença à ressentir, dans le visage d'abord, puis dans la tête, puis dans tous les membres, des douleurs étranges ; au bout de quelques jours, elles étaient devenues si violentes, que la pauvre créature demandait assistance à tous les Saints du Paradis, et faisait venir médecins sur médecins, dans l'espoir d'obtenir quelque soulagement. Ce fut en vain.

Son mari s'adressa à la Bienheureuse Sœur, qui lui répondit : « Tous les soins que vous prenez sont inutiles. Ce mal n'est pas de ceux que la médecine puisse atteindre. Il n'y a que deux remèdes à pratiquer : la patience et la résignation. »

Malgré cela, le mari et la femme continuèrent leurs tentatives de guérison par les voies ordinaires. Pendant une année entière, la pauvre malade fut conduite de ville en ville, de médecin en médecin, jusqu'à ce que le découragement l'emportât : à Lyon, elle venait d'entendre une consultation de cinquante médecins, lesquels, à l'unanimité, déclarèrent leur impuissance devant une maladie qui échappait complètement à leur perspicacité.

De retour à Paray-le-Monial, le frère de Marguerite-Marie prit enfin au sérieux les recommandations de sa sainte sœur. De concert avec sa femme, il accepta la terrible épreuve, et la malade déclara avec beaucoup de ferveur qu'elle s'abandonnait désormais sans réserve à tout ce que DIEU ordonnerait d'elle. « Je souffrirai, s'il le faut, dit-elle, jusqu'à la fin de ma vie, en expiation de mes péchés et en union avec mon Sauveur crucifié. » Chose admirable ! le mal cessa aussitôt.

Le mari, stupéfait et ravi de joie, courut au couvent de sa sœur. « Ne vous l'avais-je pas annoncé ? lui dit tranquillement celle-ci. Votre femme a reçu de DIEU ce qu'elle lui avait demandé : d'être sauvée *à tout prix*. Maintenant l'œuvre est accomplie ; mais demeurez tous deux entre les mains du Seigneur. » Le lendemain, la malade subitement et surnaturellement délivrée de ses douleurs, mourut en quelques heures, dans de grands transports de foi et de reconnaissance.

Donc la souffrance est une visite de DIEU ; visite pénible et amère à la nature, mais grandement salutaire quant à la sanctification. Voyez cette pauvre dame : cette année si douloureuse n'était-elle point en réalité pour elle une miséricordieuse visite de DIEU ? Si, au lieu de souffrir, elle eût continué de se bien porter, elle eût continué sans aucun doute sa vie dissipée et frivole ; elle se fût trouvée tout à coup sur le seuil de l'éternité, les mains vides, sans aucune préparation. Ce qui lui serait arrivé de moins fâcheux eût été de languir un temps indéfini dans les brûlantes et épouvantables expiations du Purgatoire. La miséricorde divine est venue ; à la prière de la Bienheureuse servante du Sacré-Cœur, la croix, la croix bienfaisante et salutaire lui a été accordée. Bon gré mal gré, la pauvre créature a été détachée de toutes ses vanités ; et bien que d'abord elle n'ait pas porté sa souffrance avec la perfection des Saints, néanmoins elle en a profité pour faire pénitence et pour rentrer en elle-même ; c'est là que l'attendait la grâce de DIEU ; et l'acte admirable d'abandon qui a couronné sa longue épreuve, a parachevé l'œuvre de sa purification et de son salut.

Et cependant, comme on a peur de cette visite ! Dès que le Crucifié se présente, portant et offrant sa croix, tous lui ferment la porte avec terreur, comme à la peste ou au choléra. C'est la pauvre nature qui s'épouvante ; et c'est tout simple : comme nous l'avons dit, elle n'était point faite pour souffrir. Cependant il faut que la foi retienne, arrête ce premier mouvement : il est irréfléchi ; il n'est pas chrétien ; il est contraire aux desseins miséricordieux de JÉSUS-CHRIST et à notre vrai bien.

Oui, il faut faire bon accueil au divin Visiteur; il faut accepter à genoux, avec une foi profonde, avec douceur, humilité et reconnaissance le rude présent que sa main nous offre. Si nous n'en voulons pas, Jésus quittera notre maison inhospitalière, et il ira porter à d'autres, plus généreux, plus dignes de lui, et aussi plus sages et mieux avisés, cette croix qui renferme le salut. Que de gens le repoussent ! « Ma fille, dit-il un jour à la Bienheureuse Marguerite-Marie, donne-moi asile dans ton cœur. Accueille-moi avec ma croix. On m'accueillerait volontiers si je voulais entrer sans ma croix ; mais je ne me sèpare point d'elle. Consens-tu à m'aimer et à souffrir pour moi ? »

Répondons-lui ce que lui répondit la Bienheureuse : « Mon bien-aimé Seigneur, je suis toute à vous. Je m'offre à vous pour souffrir, tout le temps de ma vie, tout ce que m'enverra votre amour : pourvu que je vous aime dans le temps et dans l'éternité, je suis contente. »

C'est ainsi que les vrais chrétiens comprennent et accueillent la souffrance ; et c'est pour cela que, loin de la repousser, ils la désirent. Ce n'est pas qu'elle leur soit agréable : non certes ; pour eux comme pour les autres, la souffrance est la souffrance, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus amer, de plus douloureux. Mais ils ont une foi vivante, efficace ; mais ils savent de quelle main leur vient la croix ; mais ils jettent toutes leurs espérances dans la vie éternelle, qui approche à grands pas et qui seule mérite le nom de vie : ils savent vivre, dès ce monde, de la vraie vie. Ils savent, mieux que les autres, ce qui est vraiment bon, ce qui est vraiment mauvais ; et, à ce qui est mauvais, ils ont le bon goût de préférer ce qui est

bon ; à ce qui peut les perdre, ils préfèrent ce qui doit les sauver.

Saint Jérôme Émilien avait coutume d'appeler ses infirmités et ses autres souffrances « les miséricordes du Seigneur ; » et c'est en ce sens qu'il aimait à répéter le psaume qui commence par ces paroles : « *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.* »

« Oui, disait-il, mes souffrances sont des témoignages irrécusables de l'amour de mon DIEU. Il ne m'éprouve que pour me purifier ; il ne me châtie que parce qu'il m'aime. On ne fait point passer au creuset le plomb ou les autres métaux grossiers dont on ne se soucie point, mais bien l'argent et l'or, pour les dégager de tout alliage et en faire des vases précieux. DIEU fait ainsi passer ses élus par le creuset de la souffrance, afin de les épurer, et d'en faire des Saints dans son beau Paradis. Je chanterai donc éternellement les miséricordes du Seigneur ; éternellement je le bénirai d'avoir daigné me faire souffrir sur la terre ! »

Rappelons-nous ces beaux sentiments, lorsque nous serons tentés de nous plaindre ; et habituons-nous à ne pas tant regarder la croix en elle-même, qu'en Celui qui nous l'impose ; notre adorable Maître ne nous l'envoie point par colère, mais uniquement par miséricorde et bonté.

XXXV

Qu'il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.

Il faut souffrir : c'est la loi de justice et d'expiation. La question n'est pas de savoir s'il vaut mieux souffrir que de ne pas souffrir, pas plus que de savoir si nous sommes ou si nous ne sommes pas pécheurs : la question est uniquement de savoir s'il vaut mieux souffrir en ce monde et jouir pendant toute l'éternité ; ou bien, jouir en ce monde et souffrir pendant toute l'éternité. « Mon ami, » répond le Seigneur au mauvais riche, qui, du fond de l'enfer, demandait à Lazare du rafraîchissement, « durant ta vie tu as joui de tous les biens, tandis que le pauvre Lazare n'a eu que des maux en partage ; maintenant il est dans la béatitude, et toi dans la douleur. »

Ainsi posée selon la vérité, cette question, si grave, se résout d'elle-même. Il est clair comme le jour qu'il vaut cent mille fois mieux souffrir pendant les quelques années passagères de cette vie, que de souffrir éternellement, que de brûler éternellement dans l'enfer, sous le poids de la réprobation et de la malédiction divine. En ce monde, souffrir pendant un an, c'est beaucoup ; souffrir pendant dix ans, c'est énorme ; souffrir pendant cinquante ans, ce serait intolérable, désespérant, au-dessus des forces humaines ; et cependant, qu'est-ce que cela, en comparaison de l'immuable, de l'infinie éternité ? Qu'est-ce qu'un an, en comparaison de mille ans ? Qu'est-

ce que mille ans, qu'est-ce que mille siècles, et même mille millions de siècles, à côté de l'éternité ? L'éternité, c'est la durée qui ne finit pas ; pesez bien cette parole, « qui ne finit pas. »

Souffrir éternellement ! Souffrir sans jamais cesser de souffrir ! Souffrir sans espoir, sans le moindre allègement possible !... Et quelle souffrance ! L'âme privée, éternellement privée de toute lumière ; l'imagination, de toute beauté ; le cœur, de tout amour ; la conscience, de toute joie, de toute paix ; le corps, privé de toute jouissance ; l'homme tout entier, éternellement réprouvé de DIEU, chassé du ciel, privé du bonheur !

Et si encore la souffrance éternelle ne consistait que dans les privations ! Mais non ; il y a de plus la malédiction positive qui enveloppe le pécheur avec le péché ; il y a la souffrance du réprouvé, qui est plongé dans « les ténèbres extérieures, » qui se sent perdu dans l'abîme sans fond du désespoir ; qui, en toutes ses puissances, spirituelles et corporelles, endure des supplices dont nous n'avons pas même idée, et principalement « ce feu inextinguible, » dont parle l'Évangile, « cette géhenne de feu où le remords ne meurt pas, et où la flamme dévore sans fin. » Brûler éternellement, brûler sans relâche : quelle horreur ! « *Qui d'entre vous, disait le Prophète, pourra habiter dans ce feu dévorant, dans ces brasiers éternels ?* »

Pauvres malades qui, depuis si longtemps, gémissiez sur votre lit de douleur ! pauvre infirme, aveugle, paralysé, que sont vos souffrances, en comparaison de celles de l'enfer ? Infortuné, qui mourez de faim et de froid, qu'est-ce que votre misère, en comparaison de cette mi-

sère éternelle! Pauvre affligé, triste et innocente victime des calomnies, des méchancetés humaines, que sont vos larmes, je vous le demande, que sont vos peines, à côté des peines, des larmes du réprouvé?

Hé bien! vos souffrances de la terre vous font éviter, si vous les supportez avec foi et amour, la damnation avec ses douleurs sans nom comme sans fin. DIEU n'est-il pas bien bon de vous mettre à même de vous sauver à si bon compte? Car enfin, il n'y a pas à dire; DIEU lui-même l'a déclaré: « *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* » Point de milieu: la pénitence en ce monde, ou l'enfer dans l'éternité.

« Mais, penserez-vous peut-être, j'espère bien n'aller qu'en Purgatoire. » — Qu'en Purgatoire? Vous croyez donc que c'est peu de chose? Sachez que le Purgatoire, c'est l'enfer, sauf l'éternité et le désespoir; mais c'est le même feu. Ce qui faisait dire à saint Augustin: « Le feu du Purgatoire est plus terrible que *tout ce que l'homme peut souffrir en cette vie.* » Et à saint Thomas d'Aquin: « Mieux vaudrait endurer tous les tourments des martyrs, que de souffrir les peines du Purgatoire. »

Que diriez-vous si quelqu'un voulait vous mettre la main dans le feu, *seulement* pour une heure? « Grand DIEU! vous écrieriez-vous, tout, plutôt que cela. » Hé bien, Notre-Seigneur, en vous envoyant cette souffrance, cette croix, vous présente précisément ce qui vous fera éviter le feu vengeur du Purgatoire, feu surnaturel, incompréhensible, auquel on ne peut pas plus comparer les misérables flammes sous lesquelles se manifeste le feu en ce monde, qu'on ne peut comparer aux splendeurs du soleil, la misérable lumière d'une chandelle.

Croyez-moi, acceptez le marché; il est avantageux. Votre maladie, vos privations, votre douleur, c'est ici votre Purgatoire; Purgatoire mille fois mitigé par la compassion du Cœur de Jésus, qui rafraîchit et tempère et console nos souffrances par quantité de moyens, tant naturels que surnaturels. Souffrir avec espérance et amour, n'est-ce pas, en effet, ne presque plus souffrir?

Et puis, le bonheur éternel qui vous attend, si vous portez fidèlement la croix! Cela ne vaut-il pas la peine de pleurer, de pâtir un peu sur la terre? Ce bonheur est aussi incompréhensible que le malheur et la souffrance des damnés. Le Paradis est le pendant de l'enfer. Il est le royaume parfait de l'amour de DIEU, comme l'enfer est le royaume parfait de la justice de DIEU. Ce bonheur du ciel, c'est le bonheur même de DIEU, communiqué aux élus : bonheur éternel, bonheur infini, bonheur pur et sans mélange, duquel saint Paul a dit, après le Prophète Isaïe : *« L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son esprit ne saurait comprendre ce que DIEU réserve à ceux qui l'aiment. »*

Et chaque petit acte de vertu chrétienne fait en état de grâce, chaque petit acte de patience, chaque pensée de résignation, d'amour, de pénitence, nous procure un surcroît de béatitude éternelle, nous assure un nouveau degré de gloire dans cet ineffable Paradis.

Oh ! oui, cela est bien certain : il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.

Gardons-nous d'envier le sort des mondains qui ne souffrent pas sur la terre : ils souffriront dans l'éternité. La justice et la bonté de DIEU sont aussi imprescriptibles l'une que l'autre ; *il faut* que le pécheur soit puni ; *il*

faut que le fidèle serviteur de DIEU soit récompensé? Si le pécheur n'est pas puni en ce monde, c'est qu'il le sera infailliblement dans l'autre; si le juste n'est pas récompensé sur la terre, c'est qu'il le sera éternellement dans le ciel.

Répétons-le donc et remplissons-nous le cœur de cette bonne vérité : il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.

XXXVI

Puisqu'il est si utile de souffrir, pourquoi demander à DIEU soulagement et délivrance ?

Parce que le soulagement et la délivrance d'un mal quelconque est un acte de bonté et de miséricorde, et que DIEU est infiniment bon, infiniment miséricordieux. Quand nous lui demandons d'adoucir nos peines, nous faisons donc un acte louable, tout à fait digne de lui.

D'abord, il n'est pas défendu de demander soulagement et délivrance. Nulle part, dans l'Évangile, on ne voit Notre-Seigneur blâmer les malheureux, les aveugles, les paralytiques, les infirmes, les malades, les affligés, qui accouraient à lui. Loin de là : il les accueillait avec une bonté que rien ne lassait, et il passait son temps à les consoler en les guérissant.

Non-seulement ce n'est pas défendu, mais c'est même une bonne chose ; car nous voyons souvent ces guérisons et délivrances de maux temporels être présentées par le

Sauveur comme des récompenses. « *Va en paix*, dit-il au paralytique guéri, à la pauvre femme hémorroïsse, et à plusieurs autres; *va en paix, ta foi t'a sauvé.* » La demande d'une chose mauvaise en soi mériterait-elle une récompense? Et n'est-il pas certain que toujours et partout une guérison miraculeuse est regardée comme une faveur divine, comme une grâce extraordinaire?

Mais pourquoi est-ce un bien que d'être guéri ou du moins soulagé et consolé? Eh, mon DIEU, parce que la souffrance, quelque utilisée qu'elle puisse être par la foi, n'en reste pas moins ce qu'elle est en elle-même, c'est-à-dire un mal. Nous l'avons vu précédemment : toute souffrance est un mal, un désordre, conséquence du mal et du désordre fondamental, qui est le péché. Dans son infinie miséricorde et en vue des mérites adorables de JÉSUS-CHRIST, le bon DIEU daigne nous délivrer du péché en nous le pardonnant : n'est-il pas tout simple que, par rapport aux conséquences du péché, par rapport aux souffrances, la même miséricorde s'allie à la même justice? et que, tout en nous laissant la souffrance comme expiation et comme épreuve, le bon DIEU se plaise à nous en adoucir l'amertume, et même quelquefois à nous en délivrer pour exciter notre foi et notre confiance?

Remarquez qu'en faisant ressortir l'utilité et le prix des souffrances, nous ne prétendons pas qu'elles soient bonnes en elles-mêmes : non, mille fois non; ce que nous disons, parce que c'est une vérité profondément sainte, c'est que la grâce de JÉSUS-CHRIST tire le bien du mal lui-même, et rend *supernaturellement* bon et avantageux ce qui *naturellement* est mauvais, affreux, repoussant.

Quoi de plus repoussant en soi et de plus désagréable, que ces maux de tout genre que nous avons passés en revue dans ce petit traité? Quoi de plus effroyable en soi que la mort? Oui; mais si, par la vivacité de notre foi, si par notre ferme patience, par l'humilité et la douceur, par l'amour de JÉSUS-CHRIST, par la fidélité à la prière et aux sacrements, nous transformons ces maux temporels en biens spirituels et en mérites éternels, ne sera-t-il pas vrai de dire que ces maux, tout réels qu'ils sont, deviennent des biens supérieurs plus réels encore?

C'est comme certains fruits, très-amers lorsqu'ils sont crus : une fois cuits et confits dans le sucre, ils deviennent délicieux au goût. La poire de coing, lorsqu'elle est crue, est tellement âpre qu'il est impossible de la manger : cuite et passée en sirop, elle devient une excellente confiture. La grâce de Notre-Seigneur est un sucre mystérieux qui métamorphose ainsi toutes les amertumes de la souffrance.

Donc, ces deux idées : « Il est très-avantageux de souffrir » et : « Il est très-permis de demander au bon Dieu soulagement et délivrance, » ne s'excluent pas le moins du monde. Elles concilient merveilleusement les droits de la justice de Dieu et ceux de la bonté, les droits de la nature et les droits supérieurs de la grâce.

Si nous étions parfaits, peut-être aurions-nous l'héroïsme de faire comme certains grands Saints, qui ne demandaient jamais aucun soulagement, encore moins aucune délivrance : à la lumière de la foi, ils voyaient clairement que le temps n'est rien, en comparaison de l'éternité : que la sanctification est l'unique nécessaire ici-bas ; dès lors, pour eux, souffrir et mourir était un

grand gain, et ils regardaient comme de vrais trésors, comme des faveurs signalées, tout ce qui était capable d'humilier, de réduire la nature rebelle : les maladies, les infirmités, les privations, les outrages, les calomnies, les persécutions, les supplices. Comme saint Paul, ils s'écriaient : « *Je surabonde de joie, au milieu de mes tribulations* ; » ou bien, comme la Bienheureuse Marguerite-Marie, ils disaient à Notre-Seigneur, quand on les humiliait, ou quand ils souffraient davantage : « Mon Sauveur, je ne suis pas digne de ces grâces d'élite. Je vous remercie humblement de ce que vous m'aimez tant, que vous daignez, malgré mes péchés, me rendre quelque peu semblable à vous.

Mais ces sentiments héroïques, tout vrais et logiques qu'ils sont, ne sont point à la portée du grand nombre. Pour nous, pauvres gens imparfaits, pauvres chrétiens de seconde et troisième qualité, tenons-nous modestement dans la voie commune. « Ne pouvant être de bons Anges, tâchons du moins d'être de bons hommes, » comme dit gaiement saint François de Sales : supportons le plus saintement possible toutes les épreuves de notre pauvre vie, et, tout en appréciant à leur très-grande et très-juste valeur les croix que le bon Dieu nous envoie, ne laissons point pour cela de le prier avec une filiale confiance de venir nous consoler un peu, et même, s'il le juge utile à sa gloire, de nous en délivrer tout à fait.

XXXVII

**Que la souffrance la plus salutaire est celle-là même
que DIEU nous envoie.**

Lorsque l'ennemi de notre âme ne réussit pas à nous vaincre en face, il nous attaque de biais, au moyen des illusions. Si nous nous y laissons prendre, nous sommes vaincus.

Pour ceux qui souffrent, l'illusion la plus commune consiste à s'imaginer qu'ils souffriraient volontiers les croix qu'ils n'ont pas ; mais qu'il leur est impossible de porter patiemment la croix qu'ils ont.

On conçoit aisément combien dangereuse est cette erreur. C'est juste le contrepied de ce que le bon DIEU attend de nous. Il nous envoie telle ou telle maladie : c'est évidemment pour que nous nous sanctifions par cette maladie-là, et non par une autre. L'illusion en question repousse le dessein de DIEU, et court après une sanctification chimérique. C'est absolument l'histoire du chien de la fable, lâchant la proie pour l'ombre : le pauvre malade court après une ombre de sanctification, et pendant ce temps-là il perd l'occasion réelle de se sanctifier.

Donc, si vous souffrez de la tête, ne dites pas : « Si j'avais mal à la jambe ou à l'estomac, passe encore : mais à la tête : c'est intolérable. »

Si vous êtes aveugle, ne dites point : « C'est pis que tout. » •

Si vous êtes paralysé, ou impotent, ou contrefait, ne dites pas : « Je consentirais à tout pour n'avoir pas ce que j'ai. La patience n'est pas difficile aux autres. Ah ! s'ils avaient ce que j'ai.... ! »

Quelle que soit votre croix, n'enviez jamais celle des autres. Telle qui semble faite d'un bois plus léger est taillée de telle sorte qu'elle fait trois fois plus de mal à celui qui la porte. Telle autre vous semble douce, parce que vous n'en apercevez que le côté poli et brillant ; si vous pouviez voir son côté âpre, déchirant, vous reculerez d'effroi.

Il y a des croix de bois, des croix de fer, des croix d'argent, des croix d'or ; il y en a de papier et de coton ; il y en a qui sont toutes fleuries et qui semblent n'être faites que de roses ; il en est de diamants et de pierres précieuses. Hélas ! toutes sont des croix ; et les moins douloureuses ne sont pas toujours celles qu'on pense. Sur sa croix de bois nu, le pauvre regarde avec envie la croix d'or du riche. « Oh, si je n'avais que celle-là à porter ! » se dit-il. Et il ne pense pas que l'or pèse plus que le bois, et que la croix d'or est écrasante.

Les grands du monde, cloués à leur croix princière, à leur croix de diamants ou de roses, se prennent bien souvent à déplorer leur sort, et à se dire : « Oh ! si je n'étais rien ! » Ceux qui pleurent croient qu'il est moins dur d'avoir faim que de pleurer ; et ceux qui ont faim sont tentés de regarder comme peu de chose la souffrance qui n'atteint que le cœur, ou l'esprit, ou la réputation. Et de là, mille vains regrets, mille vains désirs.

Illusions, illusions que tout cela ! Ruses de guerre du vieux Serpent, qui cherche à nous faire sortir du pays des réalités et par conséquent des mérites, pour nous engager dans le pays perdu des chimères. Demeurons dans le vrai : là seulement nous trouverons le bon DIEU, et, avec le bon DIEU, toutes les grâces spéciales qu'il nous destine pour nous aider à saintement souffrir.

En outre, n'oublions jamais que Notre-Seigneur s'y entend mieux que nous ; s'il nous crucifie d'une façon et non d'une autre, n'ayons pas la prétention ridicule de lui faire la leçon et de nous croire modestement plus avisés que lui. Un saint homme me disait un jour, en me racontant un accident qui lui était arrivé contre toute attente et dont les conséquences lui avaient été extrêmement sensibles : « Voyez-vous, il n'y a que le Crucifié qui sache bien crucifier. Lorsque nous voulons nous crucifier nous mêmes, nous nous y prenons de manière à ce que la croix ne nous fasse point mal ; et puis, lorsqu'elle nous blesse, nous avons toujours la satisfaction très-intime de faire notre volonté en faisant ainsi. Quant à JÉSUS-CHRIST, lorsqu'il nous crucifie, c'est pour tout de bon : la croix est de bon bois, bien dur ; les clous sont pointus et piquent réellement ; et nous restons étendus là, non parce que telle est notre volonté, mais parce que telle est la sienne. Le crucifiement de la volonté, voilà le crucifiement véritable. »

Et puis, il ne s'agit pas de choisir ; il s'agit d'accepter. Au bon DIEU de choisir. N'ayez pas peur, chers crucifiés : il s'y entend ; il sait ce qu'il nous faut, parce qu'il connaît le fond intime de nos misères, de nos maladies spirituelles.

Il applique la croix à l'endroit sensible, comme un habile chirurgien, qui loin d'enfoncer le bistouri au hasard, va droit au mal, et perce l'ulcère caché; sans ce coup de bistouri, l'ulcère allait fuser intérieurement et nous tuer. Pour nous sauver, le bon DIEU a mille et une croix à sa disposition; il nous impose celle-là même que lui indique sa science souveraine, ou plutôt sa paternelle charité; et il l'accompagne *toujours*, entendez bien ceci, *toujours*, des grâces nécessaires pour nous faire pleinement profiter du remède. La main qui blesse pour guérir, est aussi celle qui répand le baume sur la plaie.

Donc, soumission et amour! Aimons *notre* croix, parce que c'est elle, et non celle du voisin, qui est chargée de nous élever de la terre jusqu'aux cieux.

XXXVIII

**Que toutes les consolations du bon DIEU
nous sont données par les mains miséricordieuses
de la Sainte-Vierge**

Toutes les consolations du bon DIEU se résument en la personne adorable et adorée de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, de qui elles émanent et se répandent sur la terre. JÉSUS-CHRIST, Roi du ciel, est comme un soleil radieux, dont les rayons inondent les âmes de paix, de joie, de force, d'amour, de bonheur.

Or, c'est par la Sainte-Vierge MARIE que DIEU le Père a donné JÉSUS-CHRIST au monde; MARIE est la Mère du

Consolateur universel. N'est-il pas tout simple qu'à son tour JÉSUS ait voulu que toutes les consolations qu'il départirait aux hommes leur arrivent par le canal de sa très-sainte Mère? Son Père céleste avait choisi la Vierge MARIE pour nous donner le Consolateur; à son tour, celui-ci l'a choisie pour nous dispenser ses divines consolations. Tel est l'ordre institué par la Providence.

C'est ce que proclame l'Église, lorsqu'elle invoque journellement la Sainte-Vierge sous les noms bénis de « Mère de la grâce divine, Consolatrice des affligés, Salut des malades, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens. »

Ainsi, toute consolation, quelle qu'elle soit, procède de la bonté divine par JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur; et JÉSUS-CHRIST nous la fait parvenir par les mains de Celle qu'il a choisie pour Mère et qu'il nous a donnée aussi pour Mère.

Ce que la Sainte-Vierge fait au ciel et invisiblement pour chacun de nous, l'Église le fait en même temps sur la terre et d'une manière visible; car elle aussi, l'Église, est notre Mère et notre Consolatrice. Cela ne fait pas que nous ayons deux Mères: non; la Sainte-Vierge au ciel et l'Église sur la terre n'ont qu'une seule et même maternité; comme, dans l'ordre naturel, notre Père céleste et notre père terrestre n'ont qu'une seule et même paternité.

Rien n'est consolant, dans les épreuves et les souffrances de la vie, comme l'amour de la Sainte-Vierge. C'est le même amour que l'amour de JÉSUS et que l'amour de Dieu; mais, passant par le cœur immaculé et maternel de la bonne Vierge, ce saint amour prend

quelque chose de plus tendre encore, de plus touchant, de plus consolateur. De même que, dans la famille, le cœur de la mère répand dans les rapports de chaque jour je ne sais quoi d'aimable et de confiant qui fait le charme de l'intérieur; de même, l'amour de la Sainte-Vierge enveloppe, pour ainsi dire, le Cœur sacré de JÉSUS-CHRIST, en tempère les divines ardeurs, et empêche les faibles et les pécheurs d'être découragés par la sainteté infinie du Sauveur. L'amour consolateur de MARIE est ainsi l'amour même de JÉSUS-CHRIST, mais sous une forme plus adaptée à notre misère.

Tous les Saints ont beaucoup souffert, et tous ont tendrement aimé la Sainte-Vierge. Ils ont puisé dans l'amour de MARIE des forces, des joies merveilleuses.

Saint Bernard, l'un des plus grands Saints qu'ait produits l'Église, et tout à la fois l'un des plus grands génies qu'ait produits la France, avait une telle confiance en la Très-Sainte Vierge, qu'il s'adressait à elle sans cesse, dans toutes ses peines, dans toutes ses difficultés; et DIEU sait si sa vie en a été remplie! La Mère de DIEU le consolait, l'assistait avec une bonté si maternelle, qu'il « surabondait de joie au milieu de ses tribulations ». Dans les transports de sa reconnaissance, il composa cette prière devenue fameuse et que tous les chrétiens savent et répètent presque aussi familièrement que l'*Ave, Maria* :

« Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge MARIE, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, qui ont imploré votre secours et demandé votre assistance, ait été abandonné. Pour moi, animé de cette confiance, je viens à vous! ô

Vierge des vierges, ma Mère ; j'accours à vous ! Gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne en votre présence. Daignez, ô Mère de DIEU, ne pas rejeter ma prière ; mais écoutez-la favorablement, et exaucez-la. »

Cela ne veut pas dire que la Sainte-Vierge nous accorde toutes les grâces, toutes les consolations que nous lui demandons : dispensatrice des grâces de DIEU, elle fait comme DIEU ; elle nous aime mieux que nous ne savons le faire nous-mêmes, et nous accorde souvent l'opposé de ce que nous lui demandons, parce que c'est là ce qu'il nous faut. Mais, soyons-en bien assurés, toujours la Sainte-Vierge nous écoute, nous exauce, nous obtient la grâce et les bénédictions de DIEU. Dans le ciel, nous verrons de quel amour maternel elle n'a cessé d'environner ses serviteurs, et de quels dangers elle les a tirés.

Recourons donc à la bonne Sainte-Vierge lorsque nous sommes affligés, lorsque la souffrance nous visite ; demandons-lui la patience avec plus d'ardeur que le soulagement ; la sainteté, avec plus d'ardeur que la santé ; le salut éternel, avec plus d'ardeur que la prospérité temporelle.

Si elle nous accorde les bonnes joies de ce monde, remercions-la ; si elle nous apporte la croix de son Fils, avec la grâce de la porter saintement, remercions-la davantage encore. Ne lui demandons jamais une grâce temporelle, si ce n'est à la condition d'en profiter pour devenir meilleurs.

Consolons-nous aussi dans nos peines aux pieds de notre Mère. Les enfants ne recourent-ils pas à leur mère, pour lui confier leurs petits chagrins, pour lui montre,

leurs égratignures, les coups qu'ils ont reçus? Faisons comme eux. « *Si vous ne devenez comme des petits enfants, nous dit le Seigneur, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* » Plus nous serons simples et confiants dans nos rapports avec la Sainte-Vierge, mieux cela vaudra. Prions-la de tout notre cœur; aimons-la tendrement : elle viendra à nous, douce et miséricordieuse, et nous consolera très-suavement pendant tout le cours de notre vie et au moment de notre mort.

Que son saint nom soit à jamais béni !

AUX APPRENTIS

Après nos désastres, au mois de septembre 1871, Mgr de Ségur, providentiellement échappé aux deux sièges de Paris, avait accepté la présidence de l'*Union des Œuvres ouvrières catholiques* ; et au mois d'août suivant, en 1872, il présidait à Poitiers le premier grand Congrès de cette Œuvre de salut public. Il y fut décidé qu'il composerait pour les pauvres petits apprentis une sorte de petit manuel très-simple, très-familier, très-facile à comprendre, où il grouperait ensemble les principaux avis nécessaires à la persévérance de ces pauvres enfants. Son travail, reproduit bientôt en plusieurs langues étrangères, a été visiblement béni de DIEU. En France seulement, il s'en est peut-être répandu déjà plus de quarante mille exemplaires en moins de quatre ans.

L'auteur en ayant fait hommage à Sa Sainteté, avec un ou deux autres opuscules récemment publiés par lui, il reçut du Pape un Bref laudatif, en date du 30 juillet 1873. Un passage de ce Bref fait allusion au grand et magnifique pèlerinage du 20 juin, au sanctuaire du Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, dont Mgr de Ségur avait eu l'honneur et le bonheur de présider la grande procession, laquelle avait compté jusqu'à vingt-sept mille pèlerins venus de toutes les parties de la France, ou pour mieux dire de l'Europe

BREF DE N.-T.-S. P. LE PAPE PIE IX.

« PIE IX, PAPE.

« Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique !

«

Rien ne saurait Nous être plus agréable que le zèle et la persévérance avec lesquels vous ne cessez de prier le Seigneur pour Nous et pour l'Église entière, entreprenant même de pieux pèlerinages pour obtenir que Nous soyons délivrés des maux qui nous affligent présentement et que Nous puissions voir le rétablissement de la paix publique et l'avènement de jours meilleurs.

« Nous avons accueilli avec plaisir les opuscules que vous venez de Nous envoyer. Leurs titres seuls Nous prouvent que vous travaillez sans relâche à procurer, autant qu'il est en vous, le salut des âmes et la gloire de Dieu. Nous vous souhaitons de recueillir de vos travaux tous les fruits de salut que vous avez eu en vue en les composant. Quant aux autres ouvrages dont vous Nous parlez et que vous avez entrepris pour ranimer l'esprit catholique et la solide piété dans les âmes, Nous prions également le Seigneur de les bénir et de les féconder.

« Enfin, en témoignage de Notre affection, Nous vous accordons avec grand amour la Bénédiction Apostolique, à vous, à votre excellente mère, et à tous ceux pour qui vous la demandez.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 30 juillet 1873, la vingthuitième année de Notre Pontificat.

« PIE IX, PAPE ! »

AUX APPRENTIS

I

L'apprentissage de l'état, et l'apprentissage de la vie

Tu dois mener de front deux rudes apprentissages, mon enfant : l'apprentissage de ton état, et l'apprentissage de la vie. Le premier va durer trois ou quatre ans, et fera de toi, si tu le veux, un brave et habile ouvrier ; le second sera plus long, et fera de toi, toujours si tu le veux, un bon chrétien, un chrétien sérieux, un honnête homme, un citoyen dévoué, un père de famille respectable et respecté.

C'est donc chose sérieuse et très-sérieuse que les années de ton double apprentissage ; tout ton avenir en dépend : ton avenir, c'est-à-dire ton bonheur, ton honneur, ton salut.

Si tu es un mauvais apprenti, un paresseux, un fai-

néant, comme il y en a trop, tu seras un ouvrier misérable, un propre à rien ; qui sait même si quelque beau jour tu n'iras pas traîner, comme tels et tels que j'ai connus, sur les bancs ignominieux de la police correctionnelle et de la cour d'assise ? Donc, gare à toi. Il faut absolument être un bon petit travailleur, un apprenti docile, rangé, fidèle au devoir.

Si tu fais de travers l'autre apprentissage, l'apprentissage de la vie, de plus grands malheurs t'attendent encore : tu perdras DIEU, tu perdras ton âme ; tu t'abrutiras dans le vice, dont la Religion seule est capable de préserver l'ouvrier ; et, lors même que tu serais une espèce d'honnête homme, au point de vue du monde, et un habile ouvrier, tu n'en serais pas moins un misérable devant DIEU, et du bois de ceux dont on fait les réprouvés.

Mon garçon, si tu ne veux pas aller en enfer, dans cet enfer éternel de feu dont parle l'Évangile, prends au sérieux ce que je te dis là, et ne plaisante pas avec tes débuts dans la vie.

Donc, deux grosses affaires : l'une, préparant ton avenir d'ouvrier ; l'autre, préparant ton avenir d'honnête homme et de chrétien. Elles sont inséparables l'une de l'autre. Toutes deux ne sont au fond que le secret de ton bonheur, de ton bonheur en ce monde et en l'autre. Apprends à devenir un bon petit chrétien ; cela t'aidera puissamment à devenir un brave ouvrier, parce que tu seras un homme de conscience et de devoir.

II

**Pourquoi les années de l'apprentissage sont toujours
des années dangereuses.**

Eh ! mon pauvre enfant, c'est bien simple : c'est parce que ce sont des années de faiblesse et d'inexpérience.

Quelque bon et honnête que soit un jeune garçon de treize, quatorze ou quinze ans, ce n'en est pas moins un enfant, et par conséquent un pauvre petit être faible, sans défense. Quelque intelligent qu'on le suppose, il n'en est pas moins inexpérimenté, facile à égarer, d'autant plus crédule qu'il est plus sincère.

Son père, sa mère ont eu beau le bien élever jusque-là ; devenu apprenti, il sort de ce bon milieu, et DIEU sait dans quelle atmosphère il va être obligé de vivre, de vivre chaque jour ; et cela pendant trois, quatre, cinq ans ! Quel danger !

Son petit bagage de bonnes habitudes, d'instruction religieuse, de bonne et chrétienne éducation est un *lest* bien léger pour empêcher sa pauvre barque de chavirer, au milieu des secousses brutales et incessantes de la mer qu'il lui faut traverser.

Pauvre enfant ! qu'il est digne de compassion ! Et avec quelle sollicitude, quel amour ne devons-nous pas tous, tant que nous sommes, pères, mères, prêtres, patrons chrétiens, hommes de zèle et de charité, veiller sur ces pauvres petites âmes, si bonnes pour la plupart, si faciles

à sauver, et du salut desquelles dépendent, il faut le dire bien haut, et l'avenir de l'Église et l'avenir de la patrie ;

C'est parce que tu n'es encore qu'un enfant, mon bon petit, que le temps de l'apprentissage est pour toi un temps périlleux. Petit matelot, gare les écueils ! Il ne faut point sombrer. Tous, nous ferons ce que nous pourrons pour t'aider à faire une traversée heureuse ; mais il faut t'y mettre toi-même, bravement, sans hésiter. Nous sommes de vieux pilotes ; nous connaissons les mauvais passages : écoute-nous ; sois docile ; et tu seras sûr de ton affaire.

Pour moi, je vais te signaler ici quelques-uns des principaux dangers qu'il te faudra éviter. Je te le répète : écoute-moi. C'est un ami qui te parle ; un ami qui n'a en vue que ton bien et ton bonheur ; un ami qui vit au milieu des apprentis et des jeunes ouvriers depuis vingt-cinq ans bientôt, et qui a eu le bonheur d'en préserver, d'en sauver un grand nombre ; un ami enfin comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST seul a le pouvoir d'en faire, qui t'aime sans te connaître, bien qu'il te connaisse mieux que tu ne te connais toi-même ; qui t'aime tant que, pour te rendre bon et sauver ton âme, il est prêt, DIEU le sait, à mourir pour toi.

III

**Du choix de l'état, et combien il importe au bonheur
au salut de l'apprenti.**

Ne crois pas, mon garçon, que le choix d'un état soit indifférent à ton bonheur, et même à ton salut. Quantité d'apprentis, quantité d'ouvriers se sont perdus, se perdent et se perdront par leur état même.

J'appelle *mauvais* tout état qui est dangereux au point de vue du service de DIEU, de la liberté du dimanche, de la conservation de la foi et des bonnes mœurs. Cet état devrait-il te faire gagner des journées de six, huit et dix francs, est un état *mauvais*, qu'il faut laisser à d'autres moins consciencieux, moins chrétiens que toi. « *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ?* » Ce n'est pas moi seulement qui le dis : c'est l'Évangile ; c'est JÉSUS-CHRIST ; c'est le bon DIEU.

C'est de plus le gros bon sens. Nous ne sommes pas seulement sur la terre pour y faire, s'il se peut, notre petite fortune ; nous y sommes encore et surtout pour y servir DIEU, et nous préparer ainsi une bonne éternité ! Voilà le travail par excellence, auquel tout doit être subordonné. Tôt ou tard, en effet, tu mourras, n'est-il pas vrai ? et tu entreras pour toujours dans l'éternité. C'est à ce point de vue-là qu'il faut te mettre, pour choisir un état ; toi avec tes parents, et tes parents avec toi.

Si tu as le bonheur, mon cher enfant, d'avoir des pa-

rents éclairés et chrétiens, tu n'auras pour ainsi dire pas besoin de te préoccuper du choix de ton état : la tendresse de ton père et de ta mère feront cela mieux que toi. Néanmoins insiste bien auprès d'eux sur ce point fondamental qui te regarde si personnellement ; et supplie-les de mettre toujours au premier rang les intérêts de ton âme et de ta conscience.

Si tu as le malheur, aujourd'hui trop commun, hélas ! d'avoir des parents, je ne dis pas impies, mais indifférents en fait de religion, oh ! alors mets tout en œuvre pour obtenir qu'on te laisse choisir un *bon* état, qu'on te laisse entrer dans telle ou telle maison où la sainte liberté du dimanche est pleinement respectée ; où le patron est non-seulement un honnête homme, mais un chrétien, un chrétien pratiquant ; où l'atelier n'est pas trop mal composé. DIEU merci ! il y en a encore comme cela.

Pour trouver une maison de ce genre, adresse-toi, ou bien à ton curé, ou à quelqu'autre bon prêtre qui s'occupe des enfants et des apprentis ; ou encore et surtout au Directeur du Patronage, s'il y en a un là où tu es : les Directeurs de Patronages savent mieux que personne quels sont les *bons* états, les états solides ; et en outre ils connaissent par expérience quelles sont les bonnes et les mauvaises maisons, les bons et les mauvais patrons. S'il est possible, va donc droit au Patronage, et prie le Directeur d'arranger cette *grosse affaire* avec tes parents. Si tu ne le connais pas encore, adresse-toi à lui *de ma part*.

En cette affaire si grave, ne te fie pas au premier-venu, au voisin, à la voisine ; on ne saurait croire avec quelle légèreté les plus braves gens recommandent parfois telle ou telle maison, tel ou tel patron. Et qui est la victime

de cette incomparable légèreté ? le pauvre apprenti qui se trouve pris comme dans un piège. Saint Joseph, le Patron des travailleurs, te fera trouver ce que tu chercheras ainsi, dans un sentiment si louable.

Autant que possible, mon garçon, prends tout simplement l'état de ton père. Sauf de rares exceptions, c'est ce qu'il y a de meilleur à tous les points de vue. Le père est le meilleur de tous les patrons, le plus dévoué aux intérêts de son fils-apprenti, en qui il voit son successeur ; par amour-propre, autant que par amour paternel, il lui apprendra l'état bien à fond, bien consciencieusement. Les trois quarts des patrons usent et abusent du temps de leurs apprentis, et l'on voit souvent de pauvres garçons en apprentissage depuis deux ou trois ans qui n'ont encore fait que des courses et sont à peine initiés à leur métier. Et puis si tu embrasses l'état de ton père, la clientèle se trouvera toute faite le jour où tu lui succéderas. Crois-moi, le conseil que je te donne là vaut son pesant d'or.

Un autre conseil, très-important aussi : méfie-toi des états *de luxe* et *de fantaisie* ; cela brille, mais au fond cela ne vaut pas cher ; les chômages et les mortes-saisons arrivent à tout propos ; souvent même ces industries-là tombent tout à fait. Choisis un état sérieux, un état utile : menuisier, par exemple, ou cordonnier, ou ferblantier, ou sellier, un état enfin qui va toujours. C'est le cas ou jamais de préférer l'utile à l'agréable, et de mettre la vanité dans sa poche. L'expérience montre que ces bons et modestes états préparent seuls à l'ouvrier un solide avenir.

Ensuite, parmi les bons états, je te conseillerais plutôt

ceux que l'on peut continuer d'exercer à l'armée, dans les compagnies d'ouvriers militaires. Maintenant que tout le monde va être obligé d'en passer par l'uniforme, ce conseil a une véritable importance. Un état qu'on est obligé de laisser là pendant des années et des années, s'oublie facilement ; et quand on sort du service, on n'est plus bon, pour ainsi dire, qu'à entrer dans le mécanisme de ces grandes industries ou administrations publiques, où l'on mène une vraie vie d'esclave.

Quel que soit l'état, quelle que soit la maison que tu choisisses, prie et supplie tes parents ou bien le Directeur du Patronage qui conclura l'affaire, d'exiger de la manière la plus expresse la liberté *entière* de tes dimanches. Sous prétexte de faire ranger l'atelier le dimanche matin, quantité de patrons gardent leurs apprentis toute la matinée ; et si, dans les grandes villes, où il y a des messes tardives, les pauvres enfants peuvent encore à la rigueur assister à la Messe, ils se trouvent du moins dans l'impossibilité de s'approcher des sacrements, qui leur sont indispensables pour la conservation de leurs mœurs et de leurs habitudes chrétiennes. Il faut stipuler la liberté dès le samedi soir, et jusqu'au lundi matin ; sans cela, les patrons trouveront toujours un prétexte ou un autre pour retenir leurs apprentis. Cette condition, on l'obtient quand on le veut tout de bon, et quand, d'autre part, l'apprenti est un si bon petit travailleur que le patron tient à lui.

En général, il vaut infiniment mieux être logé et nourri chez ses parents que chez le patron : outre que les parents, même pauvres, ne marchandent pas à leur enfant la nourriture, l'air et le repos, l'apprenti évite toutes

sortes de dangers, principalement au point de vue des mœurs. Il est très-rare, surtout dans les maisons où il y a plusieurs apprentis couchés et nourris, qu'un pauvre enfant ne soit pas bientôt perdu, corrompu jusqu'à la moelle des os.

Que si on voulait te forcer la main pour te faire embrasser un état où ta conscience courrait des dangers évidents, un état qui t'empêcherait d'aller à la Messe le dimanche et de remplir tes autres devoirs religieux, résiste tant que tu peux, résiste même à tes parents. Ils n'ont pas le droit d'exposer ainsi ton âme, ton salut éternel. Ce ne serait plus l'exercice, ce serait l'abus de l'autorité paternelle. Ce serait le cas de répéter et de pratiquer la grande maxime des Apôtres, à qui les Juifs voulaient arracher la promesse de ne plus prêcher et servir JÉSUS-CHRIST : *« Il faut obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes. »*

Tes parents, tes maîtres, quels qu'ils soient, n'ont droit à être obéis qu'à la condition de ne rien demander qui soit contraire à la volonté de DIEU. Or, la volonté de DIEU est évidemment que tu puisses continuer toujours à remplir tes devoirs de chrétien.

Une observation générale, très-importante : il y a certains états où l'on peut légitimement travailler le dimanche, où l'on est en quelque sorte obligé de travailler plus encore les dimanches et fêtes que les autres jours, au moins dans les villes. Crois-moi, n'y entre pas ; tu aurais trop de difficultés pour rester fidèle à DIEU.

Ne choisis donc pas à la légère l'état qui doit te faire gagner ta vie en ce monde. Subordonne tes goûts, ou plutôt tes caprices d'enfant aux intérêts de ta conscience.

Aie sur ce point une fermeté d'homme. Je te le répète, il y va de ton bonheur, de ton salut.

IV

**Des dangers que peut rencontrer
un bon petit apprenti jusque dans sa famille.**

Les familles en général, et surtout les familles ouvrières, ne sont plus hélas ! ce qu'elles étaient autrefois. Quand la Religion était l'âme de la société, l'Église faisait régner le bon DIEU et son Évangile au foyer domestique. Tout portait au bien, et les parents et les enfants ; personne ne songeait à travailler le dimanche, à ne pas aller à la Messe et aux Offices ; on faisait en commun la prière du matin et du soir ; le père de famille lisait tout haut quelques pages de la *Vie des Saints*, ou de quelque autre bon livre qui apportait à tous de salutaires et consolantes pensées. On eût montré au doigt l'homme qui n'aurait point fait ses pâques ; et aux bonnes fêtes, la famille entière, le père et la mère en tête, s'approchait religieusement des sacrements. Avec la foi, le respect des parents, les bonnes mœurs, la paix, la joie régnaient dans les plus humbles ménages d'ouvriers ; et si l'on y souffrait, comme aujourd'hui, de la maladie, de la gêne et des autres misères, le remède était à côté du mal, et l'on avait JÉSUS-CHRIST et son beau ciel pour se consoler de la terre.

En est-il encore ainsi de nos jours ? Hélas, hélas ! la

Révolution, avec son cortège de mensonges, d'utopies, de destructions sacrilèges, a bouleversé la famille après avoir bouleversé la société. Elle a ébranlé la foi de notre pauvre peuple, si bon au fond et si chrétien. Elle a séparé l'ouvrier du prêtre ; elle a arraché à l'amour protecteur de Jésus-CHRIST le pauvre ouvrier, qui avait si besoin de lui, le pauvre petit enfant du peuple qui ne trouvait que là soutien, consolation, dévouement, tendresse.

De là de grandes misères morales dans le sein d'un trop grand nombre de familles ouvrières. Parce qu'il n'est plus chrétien, parce qu'il a oublié le chemin de l'église, le père ne donne plus à ses enfants que des exemples déplorables ; heureux quand il ne devient pas un pilier de cabaret, et quand, avec l'ivresse et l'inconduite, il ne rapporte pas au logis les blasphèmes, la colère et les coups.

Ordinairement meilleure, la mère elle-même est souvent bien indifférente, ou du moins bien peu éclairée sur ses devoirs de mère chrétienne. Au lieu de seconder le prêtre, comme c'est son devoir, au lieu de l'aider à conserver la foi et les mœurs de ses enfants, elle ne s'occupe pas d'eux au point de vue religieux, absolument comme s'ils n'avaient pas d'âme ; parfois même, elle va jusqu'à les détourner de la pratique des sacrements et de la fréquentation de telle ou telle réunion chrétienne, qui est le seul moyen de persévérance laissé à son fils apprenti.

Juge, mon pauvre enfant, quels dangers trouve un apprenti dans une pareille famille ! Et c'est un danger de tous les jours, de tous les instants ; un danger que rend plus grave le meilleur, le plus légitime des sentiments, le sentiment du respect et de l'affection que nous devons tous à nos parents.

J'ai connu quantité d'excellents enfants que la triste influence du foyer domestique a refroidis d'abord, puis éloignés du bon DIEU, puis fini par perdre totalement. Et quand le mal était fait, la mère, parfois même le père, venait se lamenter, s'irritant contre le coupable : il l'était bien, en effet ; mais cette mère indifférente, ce père sans religion ne l'étaient-ils pas cent fois davantage ?

DIEU veuille t'épargner cette lutte domestique, mon pauvre enfant ! Elle est bien cruelle au cœur ; mais, ne l'oublie pas, elle devient un devoir, un devoir de conscience ; car Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même dit à tous : *« Si quelqu'un aime son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa maison plus que moi, il n'est pas digne de moi. »*

Mais si tu te trouvais dans cette nécessité, il faudrait tout en restant inébranlable dans ta fidélité à la Religion, concilier le plus possible et ton devoir envers DIEU et ton devoir envers tes parents. Il faudrait éviter, avec grand soin, de les choquer, de les irriter sans nécessité. Il faudrait tâcher de remplir tes devoirs religieux sans bruit et en dehors d'eux, et abonder vis-à-vis d'eux en patience, en douceur, en toutes sortes d'égards. Le bon DIEU te soutiendrait certainement dans cette lutte ; et tôt ou tard tu lui ramènerais tes pauvres parents.

Mais ce que je te recommande par dessus tout, c'est d'aller chercher souvent, très-souvent lumière et soutien auprès de ton confesseur. Si tu le peux, vas-y tous les dimanches ; dans une situation pareille, ce n'est pas trop. Il te donnera, pour toutes sortes de difficultés, des conseils dictés par la foi et par l'expérience ; en t'appuyant sur lui, tu seras sûr de ne pas faire de faux pas.

Que si tu avais le malheur d'avoir des frères ou des sœurs qui ne fussent pas ce qu'ils doivent être, ne les suis pas ; parce qu'ils se jettent à l'eau, ne sois pas assez mouton pour t'y jeter comme eux. Ne les écoute pas ; envoie-les promener de la belle façon. Ici, la séduction de l'exemple est plus dangereuse encore peut-être que lorsqu'il s'agit de parents qui ne sont pas ce qu'il faut.

Mais en voilà assez sur ce douloureux chapitre. J'espère, mon brave enfant, qu'il ne te concerne point ; et qu'au lieu d'avoir à lutter dans le sein même de ta famille pour demeurer fidèle à ton DIEU, tu n'y trouves et que tu n'y trouveras jamais que des encouragements, que de bons et très-bons exemples.

J'espère que ton père et ta mère, si le bon DIEU te les a conservés jusqu'ici, pourraient me dire ce que j'entendais un jour de la bouche d'un pauvre peintre-vitrier, d'un ouvrier de Paris : « Je ne me rappelle pas, disait-il, d'avoir donné à mon garçon un seul mauvais exemple. Je ne lui ai jamais dit : « Mon fils, fais ta prière ; » je lui ai toujours dit : « Mon fils, faisons notre prière. » Je ne lui ai jamais dit : « Va te confesser, va à la Messe, va communier ; » je lui ai toujours dit : « Mon enfant, je vais me confesser ; veux-tu venir avec moi ? Allons à la Messe ; allons recevoir ensemble le bon DIEU. »

Heureux le fils qui entend parler ainsi son père ! Heureux l'apprenti dont la jeunesse est soutenue par de tels exemples !

V

**Des dangers qu'il rencontre souvent
dans l'atelier,
de la part des ouvriers et même du patron.**

Je ne parle pas de la patronne, qui est rarement une brave femme, peu ou point chrétienne. Mais le patron ! mais les ouvriers, qui commandent à l'apprenti !

Combien de fois n'arrive-t-il point qu'ils se font un cruel plaisir, non-seulement de tourmenter le pauvre petit apprenti, de « le faire aller », comme ils disent, mais encore d'abuser lâchement de leur force pour lui faire voir et entendre toutes sortes d'infamies ! La Religion, la pratique de la foi, les bonnes mœurs, le respect du prêtre, le respect de la famille, l'honnêteté la plus vulgaire, tout y passe.

J'ai connu de ces ateliers où les ouvriers, où le patron lui-même prenait plaisir à initier de pauvres enfants à tous les raffinements des habitudes les plus obscènes ; où ils les faisaient boire pour avoir la joie abjecte de les voir ivres ; et Dieu sait où ils les conduisaient lorsqu'ils les avaient mis en cet état !

Je sais un atelier, d'où un excellent garçon de seize ans, entré là pour terminer son apprentissage de menuisier, a été obligé de fuir, afin d'éviter les violences les plus ignobles. Le patron laissait faire et riait.

Un autre charmant petit apprenti, d'une quinzaine

d'années, à qui le patron avait promis, de la manière la plus formelle, la pleine liberté du dimanche, fut brutalement mis à la porte parce qu'il réclamait l'exécution de la parole donnée. Et le pauvre enfant ne demandait point ses dimanches pour s'amuser et faire des sottises ; il les demandait uniquement pour reposer un peu sa poitrine menacée par l'excès du travail, pour pouvoir être un peu en famille et enfin pour pouvoir aller à la Messe et remplir, quand il le voudrait, ses devoirs de chrétien. « Si tu me dis encore un mot de cela, lui répondit le patron, je te flanque à la porte. » L'apprenti n'en parla plus ; mais, ayant pris, comme c'était son droit à tous égards, le repos du dimanche suivant, le lundi matin, quand il se présenta à l'atelier, il fut chassé comme un malfaiteur, avec accompagnement de coups et de blasphèmes. Si, comme tant d'autres, il avait fait « son lundi, » il y a cent à parier que le patron n'aurait dit mot.

DIEU merci ! tous les patrons, tous les ouvriers n'en sont pas là ; mais il y en a beaucoup, il y en a trop qui sont pour l'apprenti une véritable pierre d'achoppement. Quelquefois, malgré un excellent patron, ce sont les ouvriers, c'est un ouvrier, un seul, un contre-maître, qui devient ainsi, pour le pauvre enfant, une sorte de persécuteur.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus dangereux encore pour l'âme de l'apprenti, ce sont les patrons, honnêtes gens sans religion, qui ne tolèrent point d'ivrogneries ni de mauvaises mœurs dans leur atelier, mais qui ne connaissent ni dimanches ni fêtes ; qui, regardant le repos du dimanche comme une perte de temps, exigent que leurs ouvriers et leurs apprentis travaillent ces jours-là

jusque dans l'après-midi, et les empêchent ainsi de remplir le premier, le plus sacré de leurs devoirs, leur devoir de chrétiens.

Avais-je raison tout à l'heure, mon enfant, de te recommander d'y regarder à trois fois avant de choisir tel ou tel état, d'entrer dans telle ou telle maison ?

Il faudrait de l'héroïsme pour résister à cette influence de chaque jour, à ces railleries perpétuelles de la Religion, du service de Dieu, de la confession, de la communion, de la pureté, de l'obéissance ; à ces calomnies, à la fois grossières et habiles, contre les prêtres, et contre tout ce qui est religieux ; à ces plaisanteries malsaines, mais drôles, qui font rire malgré soi, et qui altèrent ainsi peu à peu l'esprit de foi, le respect des choses saintes, le respect de l'autorité, de toute autorité.

Et ne va pas t'imaginer, mon pauvre garçon, que tu risqueras moins que les autres : tu n'es pas plus fort qu'eux ; eux aussi, ils sont entrés avec de bonnes dispositions, bien décidés à résister : au bout de trois mois, au bout de six mois, il n'y avait plus personne ! « *Quiconque s'engage dans le péril, y périra,* » dit l'Évangile. Si tu te jettes dans le feu, tu seras fricassé comme les autres.

Et puis, n'auras-tu pas déjà assez à lutter, pour vouloir, de gaieté de cœur, prendre sur toi d'autres luttes ? Et un pauvre petit apprenti mène-t-il donc une vie si parsemée de roses, qu'il veuille y ajouter des épines ? Et quelles épines !

Autant un bon patron est un protecteur (comme l'indique son nom), un véritable bienfaiteur pour les apprentis qui lui sont confiés ; autant un mauvais patron, un patron qui viole la liberté de la conscience de ses ou-

vriers et de ses apprentis, est une peste qu'il faut fuir comme on fuit la peste. Si d'autres ne le font pas, toi, mon brave enfant, toi qui veux rester chrétien et honnête, fais-le ; et évite à tout prix cet immense danger qui perd dix-neuf apprentis sur vingt.

VI

Des mauvais camarades et des mauvaises liaisons.

Voici encore un écueil de première classe. Si les mauvais patrons perdent dix-neuf apprentis sur vingt, on peut bien dire que les mauvais camarades en perdent vingt et un sur vingt.

Le mauvais camarade n'a pas, comme le patron, la force de l'autorité ; mais il a une force plus entraînante peut-être, la force de la camaraderie, du bavardage de tous les instants, et surtout la force presque irrésistible du mauvais exemple.

On l'a dit bien souvent, et rien n'est plus vrai : « Les hommes, et surtout les enfants, sont singes » ; ils imitent ce qu'ils voient, et vont où vont les autres. Surtout si on a le malheur de trouver à l'atelier un ou deux apprentis un peu plus âgés, et qui aient, comme on dit, « de la blague », il y a bien des chances pour que le nouveau venu emboîte bientôt le pas.

Et quel pas, grand DIEU ! Ce que nos ateliers, principalement dans les grandes villes, enfantent et cachent

de corruption, de saletés, d'horreurs de tous genres ; ce que des enfants de quatorze, de quinze, de seize ans inventent d'ignominies et de souillures, c'est quelque chose d'impossible à croire. Il faut, comme nous autres pauvres confesseurs, vivre dans cette fange pour en avoir une idée. Et ces pauvres enfants conservent souvent, malgré tout, un si bon cœur ! Ils sont bien coupables sans doute, mais ils sont encore plus malheureux. La séduction, l'entraînement ont été si forts ! Le mal les a si complètement enveloppés.

O mon pauvre petit ! prends garde au mal qui sourit, à l'impureté qui plaisante, à l'impiété qui gouaille. A l'atelier, la boue est couverte de fleurs ; ne te fie point à l'apparence. Choisis bien tes amis, tes compagnons habituels. Soit au dedans, soit au dehors de l'atelier, prends garde aux camarades, surtout prends garde aux farceurs, aux farceurs aimables. Au fond, ce ne sont guère que des vauriens ; ce sont des paillasses, qui plaisantent de tout, qui ne savent rien, qui font ou feront le désespoir de leurs parents, et qui ne seront jamais de bons ouvriers. Si, par malheur, tu t'étais laissé déjà un peu empaumer, romps vivement un lien qui n'est rien encore, mais qui bientôt, plutôt que tu ne penses, t'envelopperait tout entier.

Je me rappelle, parmi mes bons petits apprentis d'autrefois, un excellent enfant qui jusqu'à l'âge de quatorze ans avait été un modèle, tant à l'école qu'à la maison et à l'atelier. Il se laissa entortiller par un drôle de seize à dix-sept ans ; et trois mois après il était perdu, si bien perdu, qu'il se sauvait de chez ses parents, lesquels, après l'avoir fait rechercher par la police, se virent obli-

gés de le faire interner dans une prison de jeunes détenus. — Nos pénitenciers sont remplis de ces tristes victimes de la camaraderie, impie et impure.

Choisis donc tes amis ; ne va pas avec le premier-venu. Mieux vaut n'avoir point de camarades que d'en avoir de mauvais : tu risqueras peut-être de t'ennuyer quelquefois ; mais du moins tu ne te perdras pas. Il est d'ailleurs bien rare qu'un jeune apprenti, vraiment bon, aimable, affectueux, ne trouve pas un ou deux vrais amis. Dans les Patronages, il est quasi impossible de ne pas trouver bientôt un ami, un camarade chrétien, honnête, pur, digne de toute confiance. Si un bon ami est chose rare, ce n'est pas, Dieu merci ! chose introuvable. Cherche bien, et tu trouveras.

Attention donc, cher enfant ! attention aux camarades !

VII

**Que l'apprenti trouve
dans ses passions naissantes
un danger très-sérieux.**

Il est si sérieux qu'il en emporte des centaines et des centaines.

Au printemps de la vie, quand l'enfant commence à devenir un petit homme, le démon, ennemi de son âme, allume peu à peu dans ses sens le feu des mauvaises passions. D'abord, c'est peu de chose ; quelques petites curiosités, de simples imprudences, des plaisanteries

dont il ne comprend pas même la portée. Mais l'ennemi sait bien, lui, ce qui est contenu dans ces petits germes, et il est patient, comme le chat qui attend le souriceau ou, pour mieux dire, comme le tigre qui guette sa proie.

Si tu n'étouffes pas, avec toute l'énergie de ta conscience de chrétien, ces premières étincelles de l'incendie impur, en bien peu de temps, en quelques mois, en quelques semaines, c'en est fait de toi. Initié aux infâmes voluptés, tu auras dix fois plus de peine à lutter que si tu ne les connaissais que par ouï-dire. Les connaître ainsi, c'est déjà un malheur; mais les connaître par soi-même, par l'horrible expérience du péché, c'est un mal bien autrement grave.

Les années de ton apprentissage, mon enfant, sont précisément les années où naissent les premières révoltes de la chair. Réprime-les par la grâce et avec la grâce de JÉSUS-CHRIST, sans marchander, énergiquement, immédiatement. Rappelle-toi le proverbe, plus yrai en cela qu'en toute autre chose : « Laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre. »

Il faut traiter les passions naissantes, comme un gouvernement sérieux traite les émeutes naissantes : à peine l'émeute montre-t-elle le bout du nez, qu'elle a déjà reçu une demi-douzaine de coups de canons, trois charges de cavalerie, six d'infanterie, sans compter la mitraille; les chefs sont empoignés, mis au secret, pas un seul n'échappe au châtimement. La paix renaît aussitôt; avec la paix, la sécurité, la joie, les affaires, le travail; les coquins tremblent et se cachent, et les bons sont rassurés, rassurés pour longtemps.

Ainsi en sera-t-il de toi, mon cher garçon, si, pendant

les années de ton apprentissage et de ton adolescence, tu veilles énergiquement à la garde de ta chasteté. Un apprenti, un jeune homme, qui, à sa prière du matin, prépare exactement sa journée, renouvelle les deux ou trois résolutions pratiques qu'il sait par expérience lui être le plus nécessaires ; qui, à sa prière du soir, en fait autant pour sa nuit ; qui, à l'atelier ou dans les rues, évite avec soin la compagnie des drôles et des libertins ; qui prie au fond de son cœur dès qu'il sent les atteintes de la passion, et qui soutient sa prière par un travail appliqué et actif ; un jeune homme qui aime, qui invoque souvent la Sainte-Vierge et qui se réfugie habituellement dans le doux asile de son Cœur immaculé ; un apprenti qui va souvent retremper son âme, sa volonté, dans les sacrements, dans la confession qui purifie et qui éclaire, qui réjouit et qui remplit le cœur ; un apprenti enfin, un jeune ouvrier, qui applique de son mieux les petites règles résumées en ces quelques pages, celui-là est sûr de la victoire : si parfois la faiblesse de son âge le fait choir, ce sera sans conséquence pour le fond même de sa volonté ; il se relèvera vite et ferme ; et il arrivera à être pleinement maître de ses passions, comme un bon cavalier finit par être maître de son cheval, quelque difficile, quelque rétive que la bête se soit montrée d'abord.

Mais, ne l'oublie pas ; c'est l'expérience et le bon sens qui le proclament, en même temps que la foi : « Qui veut la fin, veut les moyens. » Si tu veux garder ton honneur, ou le reconquérir, il faut commencer par le vouloir tout de bon ; et sais-tu sur quoi ta volonté doit s'exercer directement, énergiquement ? C'est sur la mise en pratique des moyens. Autrement, illusion que ta volonté !

Ces moyens, je viens de t'en indiquer plusieurs ; mais on peut affirmer qu'ils se résument tous en un seul : ton confesseur. Choisis-en un bien bon, que tu puisses aller trouver facilement ; et quand tu auras rencontré cet ange de ta jeunesse, ouvre-lui à deux battants ton cher cœur ; dis-lui bien tout, non-seulement tes péchés, mais tes difficultés, tes tentations, tes peines. Qu'il soit ton premier, ton grand ami. Plus tu l'aimeras, plus il t'aimera ; sois-en bien sûr.

Va le trouver, non-seulement régulièrement, mais souvent : toutes les semaines, si tu le peux ; au moins, tous les quinze jours : à ton âge, on a tant besoin de soutien et de conseil ! En tous cas, ne passe jamais, jamais plus d'un mois sans aller te confesser et sans communier. L'expérience est là qui le démontre : la confession, la communion du mois, c'est le moins que doit faire un apprenti qui veut tout de bon garder sa foi et sa pureté au milieu des mille dangers qui l'entourent. Pour quatre-vingt-dix sur cent, cela ne suffit même pas, et il leur faut, pour se conserver purs, une pratique plus fréquente des grands moyens institués par le bon Dieu pour nous préserver du mal et nous conserver en état de grâce.

Surtout, pauvre enfant, si tu avais le malheur de faire quelque grosse faute, ne recule pas devant ce que l'aveu peut avoir de pénible. Dis à ton bon père que tu as fait un ou plusieurs péchés très-mauvais, que tu ne sais comment les lui dire ; il t'aidera, il t'interrogera charitablement ; sois tranquille, ce ne sera pas long : les confesseurs comprennent à demi-mot. Il te pardonnera avec la bonté de JÉSUS-CHRIST, dont il tient la place au

confessionnal ; et absous, purifié, tu t'en iras tout joyeux, et tu feras oublier ta faute au bon DIEU par une semaine excellente.

O mon cher enfant, prends donc garde à toi-même ! Prends garde à toi le jour ; prends garde à toi la nuit. Sois modeste dans ta tenue habituelle, modeste et réservé dans tes paroles ; seul, avec les autres, partout, toujours, rappelle-toi que tu es chrétien, que le bon DIEU te voit, et que tu portes en toi-même Celui qui a dit : « *Je vois tout, et un jour je jugerai tout.* »

Avec ces précautions, il est non-seulement possible, mais facile, beaucoup plus facile qu'on se plaît à le dire, de garder intact le trésor de sa pureté.

VIII

Quelques exemples à l'appui

Les faits sont là, qui parlent plus haut que les discours. Tous les prêtres qui se dévouent à la jeunesse ouvrière passent leur vie à toucher du doigt la vérité, à la fois triste et consolante, de ce que je viens de dire, et sur la réalité du péril, et sur l'efficacité des moyens.

Pour ne parler que de mon expérience personnelle, depuis vingt-cinq ans que j'ai le bonheur, chaque jour nouveau, de pratiquer les apprentis, en gros et en détail, DIEU sait quelles douleurs, et aussi quelles joies, ce petit peuple-là n'a cessé de me donner.

Les douleurs d'abord : les épines, avant les roses.

L'un de ces pauvres petits enfants, bon comme du pain, plein de cœur, était resté charmant jusqu'à son entrée dans un atelier d'imprimerie. Là, il se perdit bientôt ; d'infâmes polissons, et des ouvriers plus infâmes encore, firent ce qu'ils appelaient « son éducation » ; et quelques mois après, quand il me revint, le mal était bien profond déjà. Je l'attirai tant que je pus ; et il commença à répondre à mes soins, à ma tendresse paternelle. Un mieux sensible se produisit ; mais hélas ! l'influence quotidienne de l'atelier, les inqualifiables conversations, les chansons sans nom qu'il entendait là, les exemples que tous ou presque tous étalaient à ses yeux, le firent bientôt retomber ; et il n'osa plus venir me voir.

Près de deux ans se passèrent : je ne sais s'il m'oublia, mais moi, je ne l'oubliai pas. L'enfant prodigue ne pensait sans doute guère à son père, au milieu des plaisirs infâmes qui le firent tomber jusqu'au service des pourceaux ; mais le pauvre père ne cessait de regretter son enfant, de le pleurer, de l'attendre.

Un jour, au milieu de mes confessions, arrive un jeune homme, dont je ne reconnaissais point la voix. « Qui êtes-vous, mon enfant ? lui dis-je. Est-ce que je vous connais déjà ? — Comment, mon père, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis un tel. — Comment ! toi, mon pauvre enfant ? Qu'es-tu devenu pendant tout ce temps ? » Et comme il ne répondait pas, et que je l'entendais pleurer : « Qu'as-tu ? mon pauvre petit. — Ce que j'ai ? s'écria-t-il en éclatant en sanglots ; ce que j'ai ? j'ai que je suis perdu. — Perdu ! à ton âge ? — Oui, perdu, je viens de voir le médecin. Il m'a dit que ma poitrine était

prise, que c'est l'effet de mes mauvaises habitudes, qu'il n'y a plus de remède, que j'en ai à peine pour quelques mois. Je suis désespéré. Mon père, ayez pitié de moi, ajouta le pauvre garçon ; consolez-moi. »

Je le fis de mon mieux ; je le confessai, je lui pardonnai ses fautes ; et il s'en alla en paix avec DIEU, calme et résigné. Mais les ravages du mal avaient épuisé ce pauvre corps.

Une fièvre brûlante le mina pendant les quatre ou cinq mois qu'il vécut encore. Je lui portai souvent la Sainte-Communion, la bonne et sanctifiante Communion réparatrice, qui renouvelle l'âme, qui d'un grand pécheur fait facilement un grand serviteur de DIEU, qui couvre de sa neige immaculée la boue des consciences les plus souillées.

Réconcilié avec son DIEU, le pauvre enfant mourut ainsi victime de l'impureté, à l'âge de seize ans. Quelques jours avant sa mort, comme je lui rappelais doucement la grandeur de ses fautes passées pour l'encourager à souffrir humblement et saintement : « O mon père, me dit-il avec une expression indicible de dégoût ; ô mon père, quelles horreurs ! Et de penser que c'est moi, moi l'enfant du bon DIEU, qui ai fait cela ! Je ne puis vous dire combien je les déteste. »

L'impureté fait plus de victimes que la guerre. Il y a quelques mois au moment où j'écris ces lignes, un gentil petit apprenti cordonnier à qui je recommandais ce que je te recommande ici, mon enfant, me répondit vivement : « Oh, mon père, ce n'est pas la peine de me recommander ça ; outre que je ne tiens pas à offenser le bon DIEU, je ne veux pas mener une vie de salop, ni me ren-

dre malade. J'ai un frère qui est mort de ça, et pas plus tard qu'hier, nous avons été, papa et moi, à l'enterrement d'un petit de quatorze ans et demi, qui s'est tué, à ce qu'a dit le médecin, à force d'en faire. »

On peut le dire hardiment, du moins pour les villes : sur cent jeunes gens, qui meurent à la fleur de l'âge, il y en a de vingt à vingt-cinq qui périssent plus ou moins directement victimes des mauvaises habitudes. Ils versent goutte à goutte l'huile de la lampe ; bientôt l'huile s'épuise, la mèche fume, et la pauvre lampe s'éteint.

Quand elle ne s'éteint pas tout à fait, quand on ne meurt pas, on se prépare une triste vie. Et je ne parle pas ici de l'âme, de la conscience, qui ne fait point question : je parle du bonheur de ce monde. « Puisque vous passez votre vie, me disait naguère un célèbre médecin, à confesser, à diriger des enfants et des jeunes gens, insistez donc auprès d'eux pour qu'ils respectent leur corps, au point de vue de l'avenir. Ce n'est pas comme chrétien, c'est comme médecin que je parle ici. Je passe mon temps à voir s'étioler des familles entières, à voir des hommes dans toute la force de l'âge, emportés comme des feuilles par les épidémies les plus insignifiantes, de pauvres petits enfants scrofuleux, anémiques, qui mourront certainement avant d'atteindre la virilité ; et à qui la faute ? à l'impureté, aux mauvaises habitudes, qui dès la jeunesse usent le corps, brûlent le sang, ébranlent le cerveau et les nerfs, et préparent un avenir ignoble, une mort prématurée. »

Oui, vraiment, un avenir ignoble. J'en ai connu un qui depuis l'âge de treize à quatorze ans avait cessé de

grandir ; il était à moitié idiot ; ses yeux étaient ternes ; son visage dégoûtant ; il avait perdu la moitié de ses cheveux ; son haleine était infecte. Pauvre esclave de la luxure !

Un autre fait en ce moment même le désespoir de son père et de sa mère : après avoir été l'orgueil de ses parents, après avoir eu chez les bons Frères tous les succès possibles, il a vu son intelligence et ses heureuses dispositions s'en aller les unes après les autres et s'anéantir sous les coups répétés des passions qu'il n'a point combattues. Il est devenu vicieux , mauvais , impossible partout.

Et, au contraire, que de belles et bonnes consciences, parmi les jeunes chrétiens qui, prenant au sérieux la loi de Dieu et mettant leur âme avant leur corps, le cavalier avant la bête, se préservent du vice, ou s'en débarrassent généreusement !

Je connais des apprentis, de jeunes ouvriers de quatorze, seize, dix-sept ans, qui, au milieu de la corruption de Paris, restent des mois et des années sans commettre un seul péché grave. J'en connais, et plusieurs, et beaucoup, qui, grâce à la communion du dimanche ou de la quinzaine, et à quelques petites pratiques très-simples, résistent à tous les entraînements du dedans et du dehors, et passent, comme jadis le peuple de Dieu, la mer Rouge à pieds secs. C'est un beau petit miracle, que Notre-Seigneur renouvelle à chaque instant en faveur de ses vrais fidèles.

Essaye-le, mon cher et très-cher enfant. Ce que tant d'autres ont fait et font encore, pourquoi ne le ferais-tu point comme eux ? Ils ont des passions, comme toi ;

comme toi, ils ont à combattre toutes sortes de difficultés. Ils sont braves, ne veux-tu point l'être ? Ils ne se découragent de rien ; ils ont confiance en la miséricorde de leur Dieu ; ils vont à ses prêtres, à ses sacrements, à sa Mère : fais comme eux.

Oh ! la belle chose que la chasteté d'un jeune homme ! C'est un beau lys qui croît au milieu des épines ; les épines sont les dangers dont je t'ai parlé et dont j'ai à te parler encore.

IX

**Que l'oubli de DIEU et l'ignorance religieuse
constituent encore un très-grand danger
pour l'apprenti.**

Prends garde, mon cher garçon, de te laisser si bien absorber par l'apprentissage de ton état, que tu oublies, ou du moins que tu négliges l'apprentissage de l'autre état, du premier, du grand, je veux dire l'état de chrétien.

Nous le disions en commençant : il faut les mener tous deux de front. S'il est juste et raisonnable de préparer ton avenir par un bon travail, il est bien plus juste et plus nécessaire encore de te préparer une bonne éternité, en apprenant chaque jour davantage ce qu'est cette sainte religion qui, sur la terre, nous prépare aux joies éternelles du Paradis.

L'ignorance religieuse est le fléau le plus redoutable

peut-être de la classe ouvrière, en ce siècle. La plupart de nos ouvriers ont oublié le peu de religion qu'ils ont appris jadis au catéchisme. Depuis lors, c'est-à-dire depuis l'âge de douze ou treize ans, ils ne s'en sont guère plus occupés ; et habiles dans la connaissance de leur état, ils deviennent en quelques années de vrais crétins, en fait de connaissances religieuses.

Et ils jugent la Religion, la foi, les mystères ! Et ils lèvent les épaules comme des gens supérieurs qui ont pitié de la bêtise, de la simplicité de ceux qui croient ! N'est-ce pas une vraie folie ?

Afin de ne pas faire comme ces gens-là, dont le cœur est presque toujours aussi gâté que leur pauvre cervelle est creuse, fais-toi, mon enfant, un devoir de conscience de développer le petit germe d'instruction religieuse que tu as eu le bonheur de recevoir dans les catéchismes. Là encore il y va de ton avenir, par conséquent de ton salut. Si, grâce à l'instruction religieuse, ta petite tête ne persévère pas, ton cœur et tes bonnes mœurs ne persévéreront pas longtemps. Ce qui fait le chrétien, c'est avant tout une forte, une solide instruction religieuse.

Qu'entend la plupart du temps un pauvre apprenti dans les ateliers, même dans les moins mauvais ? A toute occasion, on y parle de Religion, ou de choses qui touchent à la Religion, à la foi, à la morale, au clergé : dans ce temps-ci surtout, la question religieuse, comme on dit, est à l'ordre du jour. Or, si tu n'es pas bien ferré, bien solide sur tes croyances ; si tu ne sais pas d'avance et bien nettement ce qu'il faut croire et pourquoi il le faut croire, les objections les plus ridicules, les plus banales, te feront de l'impression, et si elles ne t'enlèvent

point ta foi, du moins elles l'ébranleront et l'attristeront.

Si, au contraire, tu sais bien ton affaire, ces inepties passeront sur ton esprit, comme de l'eau sur un corps gras, sans l'atteindre, sans y laisser de trace.

Pour ton instruction religieuse, voici ce que je te conseillerais :

D'abord, et avant tout, conserve la pleine liberté de tes dimanches, comme nous l'avons dit plus haut. Le dimanche est le jour du Seigneur ; c'est par conséquent le jour tout spécial de l'instruction religieuse ; sans dimanches, on peut le dire, point d'instruction religieuse, point de persévérance, et, à plus forte raison, point d'avancement dans la science des sciences, dans la science de JÉSUS-CHRIST, dans la science de la foi, dans la science de la loi divine et du salut.

En second lieu, tâche de ne jamais passer un dimanche sans entendre, ou pour parler plus exactement, sans écouter avec foi et recueillement une instruction quelconque, tombée des lèvres du prêtre. Le prône des grand'messes dans les paroisses, les instructions des catéchismes de persévérance, ou, ce qui revient au même, les instructions familières et spéciales faites dans les Patronages pour les apprentis et les jeunes ouvriers, sont le moyen le plus simple et tout ensemble le plus efficace de combattre la plaie de l'ignorance religieuse que je signale ici.

Si, en troisième lieu, tu joins à cela de bonnes et solides lectures, sinon tous les soirs, du moins de temps en temps, et principalement les dimanches et fêtes, le germe de ton savoir religieux grandira et se fortifiera ; ta jeune

tête se meublera, et tu sauras à quoi t'en tenir lorsque tu entendras autour de toi déclamer contre la Religion, contre la foi, contre le Pape, contre le clergé, contre la confession, contre l'enfer, contre tout ce qui gêne ces gaillards-là!

Quant à ces bons livres, il te sera facile de te les procurer, soit à la bibliothèque du Patronage, soit auprès de ton curé.

Un dernier petit conseil, bien pratique : ne t'aventure pas dans les *discussions* religieuses. C'est du temps perdu. Tes adversaires ne croient pas un mot de ce qu'ils disent, ou, s'ils le croient, ils ne savent pas, ils ne comprennent pas ce qu'ils disent. Raisonner avec eux, ce serait, comme dit l'Évangile, « jeter des perles devant les pourceaux. » Laisse-les dire, garde tes perles, et bénis Dieu de n'être pas pourceau.

X

D'un autre danger des années de l'apprentissage : la légèreté et l'amour du plaisir.

Un garçon de treize, de quinze ans a beau faire et beau dire, il n'est qu'un enfant ; c'est à peine si à dix-sept ou dix-huit ans on commence à devenir un homme. Or, le caractère spécial de l'enfant, c'est la légèreté, c'est l'étourderie, c'est l'amour du plaisir.

Toute joyeuse qu'elle est, la légèreté peut devenir un très-grand écueil pour l'apprenti. Et comment cela ? En

l'empêchant de prendre la vie au sérieux; en le portant à rire de tout, à ne voir les personnes et les choses que par un côté plaisant; à courir éperdûment après le plaisir, sans trop faire attention si, pour arriver jusqu'au plaisir, il ne faut point fouler aux pieds le devoir.

La rage de s'amuser, de s'amuser toujours, de s'amuser quand même : oh, la dangereuse disposition pour un jeune garçon qui débute dans la vie ! Et comme cette disposition est essentiellement française, nous devons, nous autres Français, y faire trois fois plus attention que d'autres.

Si tu t'habituais, mon cher enfant, à vouloir ainsi toujours rire, toujours, t'amuser, tu te dégoûterais peu à peu de ce qui est le fond de la vie, du devoir. Sais-tu ce que c'est que *vivre* ? Vivre, vivre tout de bon, ce n'est pas manger, boire, dormir, sauter, danser, chanter ; c'est accomplir sa destinée ici-bas ; en d'autres termes, c'est remplir son devoir envers Dieu d'abord, puis envers sa famille, ses frères et ses concitoyens, puis enfin ses devoirs envers soi-même. Le devoir, le bon et austère devoir : voilà le fond de la vie.

Certes, il n'est pas défendu de rire et de s'amuser. La joie est une excellente chose ; mais il faut qu'elle vienne du cœur et qu'elle soit selon le bon Dieu. Autre chose est la joie, autre chose est la dissipation ; autre chose est le bon et honnête plaisir, toujours permis, autre chose les plaisirs coupables qui viennent du péché et qui mènent au péché : ceux-là sont toujours défendus.

Si le plaisir est légitime, ce n'est que comme un accessoire, comme le dessert dans un bon repas. Le fond du repas, c'est le pain, c'est la viande, ce sont les légu-

mes, c'est le vin (quand il y en a); l'accessoire, ce sont les pommes, les poires, les friandises. Ainsi en est-il du devoir et du plaisir.

Cette légèreté, cette étourderie de jeunesse, quand on s'y abandonne, fait qu'on n'apprend rien et qu'on se prépare un avenir misérable. Je le sais, la richesse ne suit pas toujours le bon travail; mais la misère ne manque jamais de suivre le mauvais travail, le travail du paresseux.

Si tu veux devenir un bon ouvrier, si un jour tu veux jouir de cette bonne petite aisance, si honorable, que le travail assidu procure presque toujours aux ouvriers laborieux et habiles, il faut, mon garçon, t'y mettre dès maintenant, les bonnes habitudes étant lentes à prendre racine dans notre pauvre nature. Si, au contraire, tu veux devenir un de ces fainéants bambocheurs, comme il y en a trop, qui sont la plaie des ateliers, qui hantent les cabarets, les bals publics, les théâtres borgnes et tous les mauvais lieux, que les jours d'émeute trouvent mêlés à tous les troubles et compromis dans toutes les mauvaises affaires, tu n'as qu'à te laisser aller sur la pente de l'étourderie et du plaisir, si glissante à ton âge.

J'ai connu jadis, à Paris, un gentil petit apprenti ébéniste, qui, à l'âge de quatorze ou quinze ans, s'est amouraché du théâtre, où un camarade l'avait entraîné contre le gré de sa mère. La passion du spectacle s'empara de cette petite tête; il ne pensait plus qu'à cela. Les théâtres étant presque tous fort mauvais, et au point de vue des idées et au point de vue des mœurs, mon pauvre Édouard perdit en moins d'un an ses bons principes, ses habitudes rangées et laborieuses. Sa mère fut obligée de le

chasser de chez elle. Quand je le perdis tout à fait de vue, il était déjà un franc vaurien.

Non, mon brave petit, il ne faut point marcher dans cette voie : au premier abord, elle paraît plus attrayante que la voie étroite du devoir ; mais ce n'est là qu'une apparence ; la vraie joie, le vrai bonheur, ne sont donnés qu'aux bons, c'est-à-dire à ceux qui, au lieu de suivre leurs caprices, embrassent résolument leur devoir. Le devoir est comme la coquille, un peu rude, mais solide, qui renferme et à la fois préserve le fruit délicieux du bonheur. Sans cette coquille, le fruit se gâte et ne peut mûrir. C'est parce que le bon Dieu veut absolument que nous soyons heureux, qu'il nous commande absolument d'être bons, chastes, obéissants, fidèles.

Ne te laisse donc pas prendre aux rires malsains des camarades qui « font la noce, » comme on dit. Tôt ou tard ces noces-là se payent cher ; et la dette, pesante et honteuse, écrase la vie tout entière de l'ouvrier.

La légèreté, sache-le bien, est, comme l'oisiveté, la mère de quantité de vices : elle mène droit à la paresse, et la paresse droit à l'impureté, à l'inconduite, à l'ivrognerie, au déshonneur ; elle aboutit fatalement à la misère.

Donc, gare la légèreté, petit apprenti ! gare l'amour du plaisir !

XI

**Le respect humain,
ennemi redoutable de l'apprenti.**

Ces jours derniers, je voyais un bon garçon de quinze ans et demi à seize ans, employé dans une usine. On me l'amenait pour lui faire faire ses pâques. Sa famille est des plus chrétiennes ; l'usine où il travaille est fort bien tenue ; et lui-même, jusqu'à son entrée dans cette maison, il y a près d'un an, avait été on ne peut plus régulier dans la pratique de ses devoirs religieux. Et cependant il n'avait pas fait ses pâques. S'était-il dérangé ? Était-il devenu mauvais sujet ? coureur, comme tant d'autres ? Pas le moins du monde. « Pourquoi donc, mon cher, lui dis-je, pourquoi n'avez-vous pas fait vos pâques cette année ? — Je n'ai pas osé, me répondit-il ; ce n'est pas l'usage ici. Il n'y a guère d'hommes qui les fassent ; et j'ai eu peur d'être remarqué. »

C'est là l'histoire de bien des déserteurs. La peur, la ridicule et honteuse peur : voilà le secret de leur conduite. Comme c'est honorable ! comme c'est fier ! et comme c'est français !

Et peur de quoi ? De quelques paroles en l'air ; de quelques gouailleries bêtes et sans portée. Les trois quarts du temps il n'y a pas autre chose. Autant vaudrait avoir peur de son ombre.

Estime-t-on la lâcheté ? Est-ce bien, est-ce chrétien,

est-ce généreux d'être lâche ? Or, qu'est-ce qu'un homme qui ne remplit pas son devoir, son devoir certain et évident, uniquement parce qu'il a peur ?

Et quand même, au lieu de quelques moqueries, il y aurait à souffrir réellement ? Quand même tel ou tel ouvrier, mal vivant, libre-penseur, te ferait des misères, parce que tu es fidèle à ton Dieu ; le grand mal ! Ne serait-ce point plutôt un grand honneur ? Oui certes, c'est un honneur que d'être persécuté pour la vérité et pour la justice.

Mon cher enfant, il n'y a rien de si noble, de si magnifique au monde que d'être chrétien. Au fond, c'est la seule véritable grandeur. S'il y en a peu qui le comprennent, c'est qu'il y en a peu qui aient une foi vive et qui portent dignement l'honneur de leur baptême. Et si la foule, ou plutôt la tourbe des imbéciles insulte au chrétien, c'est qu'elle est si bas, si fort au-dessous de lui, qu'elle ne peut plus même apprécier ce qui est grand, beau et bon. Elle est dans la boue, elle vit dans la boue, elle ne comprend que la boue, C'est de là qu'elle se rit de nous : laissons-la rire, pauvre misérable qu'elle est.

Et puis, sache-le bien, ceux qui se moquent de toi parce que tu es religieux, parce que tu te confesses et que tu communies, parce que tu es pur et chaste, savent et sentent très-bien que c'est toi qui as raison. Au fond de ce qu'il leur reste de conscience, ils entendent une voix infailible, la voix de DIEU qui leur crie : « Il fait bien, lui ; et c'est toi qui fais mal. Il fait ce que toi, lâche, tu n'as pas le courage de faire. Il est ce que tu devrais être, et ce que tu n'es pas. » Pour couvrir cette voix importune, les mauvais, c'est-à-dire les lâches, crient tant qu'ils peu-

vent contre la Religion et contre ceux qui la pratiquent. Méprise ses cris menteurs.

Et toi, au contraire, quand on t'insulte parce que tu es chrétien, rentre en ton cœur, et écoutes-y la même voix, la voix souveraine de ton DIEU. « Bien, très-bien, mon fils ! te dit-il, sans avoir besoin de paroles pour se faire entendre. Persévère jusqu'à la fin. Ne crains rien : je suis en toi, moi, ton DIEU et ton Sauveur ! C'est moi qu'ils haïssent en toi, c'est moi qu'ils persécutent. Ne veux-tu point souffrir avec moi et comme moi ? Le disciple est-il au-dessus du maître ? Réjouis-toi lorsqu'ils te repoussent, t'outragent et disent du mal de toi, à cause de moi et de mon Évangile. Réjouis-toi ; car ta récompense sera grande dans les cieux ! » — Franchement, ce témoignage intime, ce témoignage divin ne suffit-il pas cent fois ?

Après cela, que le monde crie et se moque : il fait son métier ; tant pis pour lui. Il criera encore bien plus en enfer. Nous autres, enfants de lumière, marchons tranquillement, fermement dans les voies de la lumière, bénissant DIEU de nous avoir donné la foi, joyeux dans notre espérance, humbles en la présence de notre grand DIEU, chastes, obéissants, patients, recueillis en JÉSUS-CHRIST, et saisissant avec bonheur les occasions de souffrir quelques petites choses pour son amour.

Cependant, tout en te recommandant de marcher ainsi, fier et simple, au grand jour de la foi, je te recommande avec non moins de soin, mon brave enfant, d'être prudent et très-prudent vis-à-vis de tes camarades. Outre qu'il ne faut jamais faire étalage de ce qu'on fait de bien, il faut, par charité, éviter tant qu'on peut, d'être pour les autres une occasion de pécher. Par prudence donc et par

charité, jamais par peur, veille à exposer le moins possible ta religion aux moqueries et aux blasphèmes des ignorants et des impies. Ne jette pas tes belles perles sous leurs pieds indignes ; et tout en confessant ta foi quand il le faut, ne va pas au-devant de la lutte.

Quelquefois une bonne claque, administrée à propos, fait bon effet. J'ai connu bon nombre de braves garçons qui ont conquis, par des arguments de ce genre, la liberté de leur conscience : les bons braillards trouvaient, paraît-il, ces arguments on ne peut plus frappants, et gardaient pour eux leurs réflexions saugrenues. Cependant, il ne faut pas en abuser, ni, parce qu'on a raison, risquer de se faire rosser. S'il faut de l'énergie, il faut aussi de la prudence.

Enfin si, malgré tout, au lieu d'un cœur de lion, tu ne te sens qu'un cœur de poulet, mon pauvre bonhomme, tout n'est pas encore perdu. Joins-toi prudemment aux braves Nicodèmes qui, par peur des Juifs, viennent de nuit trouver Jésus. Hélas ! il vaudrait certes mieux venir le trouver de jour ; mais enfin, mieux vaut encore l'aller trouver de nuit, que de ne point y aller du tout. Il est si bon, qu'il se contente du peu qu'on lui donne : les plus maigres poulets trouvent accès auprès de sa miséricorde.

Va donc te confesser de nuit, si tu n'oses pas y aller le jour. Va communier en cachette, si tu as peur d'être vu. Peu à peu la bravoure viendra, avec la grâce du bon Dieu.

Tant qu'elle ne viendra pas, tu auras pour chef de file ce jeune homme dont me parlait un jour un bon vieux missionnaire. Dans une mission que celui-ci prêchait en

Lorraine, une bonne femme vint le trouver. « Mon Père, dit-elle, j'ai un fils qui serait bien bon, s'il n'était pas poltron comme la lune. Il voudrait bien se confesser et faire sa mission ; mais il n'ose pas : il a une peur bleue des camarades. — Eh bien ! ma bonne dame répond le missionnaire, qu'il vienne me trouver ce soir à dix heures et demie, quand tout le monde sera parti. Je resterai exprès à l'église pour l'attendre. »

Le soir, en effet, une demi-heure après la fin de l'exercice, le bon missionnaire, qui était resté en prière au fond de l'église, entend s'ouvrir la petite porte latérale, et aperçoit de loin son brave, poussé par les épaules ; car la mère avait cru prudent de le conduire jusque-là. Le missionnaire entre au confessionnal.

Mais, chose étrange ! le brave avait subitement disparu. « Où a-t-il été se fourrer ? » se dit le bon Père, très-étonné. Il sort de la boîte, fait quelques pas... Que voit-il ? son pénitent, son brave pénitent, s'avancant à quatre pattes, dans l'ombre, et se dirigeant vers lui. « Qu'est-ce que vous faites donc là, mon ami ? lui dit le Père, en essayant de le relever. Nous sommes seuls ; de qui avez-vous peur ? — Vous ne voyez pas ? répond le jeune homme d'un air effaré, en lui montrant du doigt l'autre côté de l'église. Tenez, regardez-les ! — Qui donc ? Il n'y a personne ici. — Et tous ces gens là ? Je les vois bien, moi. » Et il fallut que le Père le conduisît, presque de force, du côté de « ces gens-là », qui étaient quelques chaises posées les unes sur les autres le long du mur !

O Nicodème ! si tu n'es pas méchant, il faut avouer que tu n'es pas fort !

Et néanmoins, tel que tu es, pauvre Nicodème, tu vaux

trois fois et dix fois mieux encore que tous ces polissons qui se moquent du bien qui est en toi !

Sois plus qu'un bon Nicodème, mon cher petit apprenti; sois un brave chrétien, catholique de la tête aux pieds ; et mène une si bonne vie, aie un si bon caractère, que tous se voient forcés de respecter ta foi, de t'estimer et de t'aimer.

XII

Les journaux et la politique.

Il n'y a plus d'enfants aujourd'hui : à treize ans, on fume, on lit son journal, on fait de la politique. Ainsi le veut le progrès indéfini.

Pour le pauvre apprenti, cette peste n'est pas moins mortelle que les précédentes. Pendant qu'il se dessèche la poitrine en fumant, il s'exalte et se fausse l'esprit en lisant les journaux et en se lançant dans la politique.

La politique ! Se doute-t-il seulement de ce que c'est ! Et les barbouilleurs de papier qui en parlent chaque jour impudemment dans leurs journaux, en savent-ils eux-mêmes le premier mot ? La politique, c'est le très-difficile et très-grand art de gouverner la société, de diriger les idées et les forces de la société. Je fais appel à ton bon sens : qu'est-ce que cela a de commun avec ton état de charpentier, ou de menuisier, ou d'ébéniste, ou de tailleur, ou de cordonnier, de perruquier, de chapelier, de teinturier, de chemisier, d'épicier, de boucher, de

charcutier, de pâtissier, de boulanger, de tapissier, de ferblantier, de cartonnier, de typographe, de relieur, d'emballleur, de quincailleur, de doreur, de serrurier, etc., etc., etc ! Qu'est-ce que l'art de gouverner les peuples a de commun avec tout cela ? Et comment est-il possible, même quand il en aurait envie, qu'un charpentier, un menuisier, un tapissier, un pâtissier, un cordonnier, un cartonnier, etc., comprennent un traître-mot à des questions auxquelles ne comprennent pas grand'chose nos soi-disant grands hommes d'État, qui, après avoir sué pendant vingt, trente et quarante ans, n'y voient guère plus clair que le premier jour ?

Et l'on voudrait te faire croire que sous prétexte que tu seras un jour citoyen, citoyen gouverné, tu peux et même tu dois t'occuper de politique ! Allons donc ! N'est-il pas clair comme le jour que ces gens-là se moquent du monde ?

« Ces gens-là, » ce sont les journalistes, les journalistes démocrates et révolutionnaires. Empoisonneurs du pauvre peuple, dont ils surexcitent l'orgueil, l'envie et tous les mauvais instincts ; fauteurs d'émeutes, pères de toutes les révolutions, lesquelles ne profitent qu'à eux ; flatteurs des passions populaires, menteurs et calomnieux effrontés, ces gens-là sont le fléau de la société, le fléau de l'Église. Sur cent, il n'y en a pas deux qui soient de bonne foi et qui croient à ce qu'ils écrivent. Entre la pipe et l'absinthe, ils se moquent du public qui va être assez sot de les croire sur parole. Ils n'ont point de conviction ; ils font un véritable métier, et changent de couleur sans vergogne, selon que, d'un côté ou d'un autre, on les paye davantage. L'ouvrier ne sait pas tout cela ; il

y a des dessous de cartes dégoûtants. Voilà, mon enfant, les beaux docteurs à l'école desquels tu te mets, lorsque tu te fais lecteur de journaux.

La mauvaise presse, la presse révolutionnaire, est, quoi qu'elle en dise, l'ennemie mortelle de l'ouvrier. Par ses calomnies contre la Religion et le clergé, elle bat en brèche sa foi, sa conscience, son salut ; par ses principes subversifs, colorés des grands mots de *liberté*, de *fraternité*, d'*égalité*, vieille et sotte ritournelle de tous nos révolutionnaires depuis 1789, elle met toutes les têtes à l'envers, persuade aux pieds qu'ils peuvent et qu'ils doivent prendre la place de la tête, que tous les gouvernés ont seuls le droit de gouverner, en sorte qu'il n'y a plus personne pour être gouverné ; qu'il faut en finir avec l'Église, avec la Religion, avec les prêtres, etc. Voilà ce qu'elle prêche chaque jour et sur tous les tons.

Et à force de lire, on finit par croire, comme à force de boire, on finit par s'enivrer. Surexcité, ivre de colère et de révolte, l'enfant du peuple, devenu révolutionnaire comme ses docteurs, assiste aux clubs, monte sur la barricade, fait le coup de feu, est empoigné, et expédié sur les pontons, quand il n'est pas fusillé sur place. — Et que devient-il alors ? Où va son âme ?

En 1849, à la prison militaire de Paris, dont j'étais aumônier, il y avait, au nombre des insurgés de juin et parmi les assassins du général de Bréa, un tout jeune ouvrier, un blanc-bec de dix-sept ans. Sais-tu ce qui l'avait conduit là ? la politique, les journaux, les clubs. Il fut condamné à mort, avec quatre autres ; et il ne l'avait pas volé. Deux seulement ayant été exécutés, sa peine à lui fut changée en travaux forcés à perpétuité. Le bagne

et son affreuse vie : voilà ce que lui ont valu et les journaux et la politique.

Mon bon ami, sais-tu quelle est la politique qu'il te faut ? La politique d'un apprenti consiste à si bien apprendre son état, à si bien gouverner son esprit, ses yeux, sa langue, ses bras, ses mains, qu'il puisse devenir un jour le coq de son métier ; qu'il se fasse une si bonne réputation de probité et de vertu, que cette réputation lui tienne lieu de dot et donne envie à chaque mère de famille de lui confier le bonheur de sa fille.

Sa politique consiste à être assez habile et assez courageux pour obéir au bon Dieu en toutes choses, pour être la joie de ses parents et l'honneur de son atelier. Si tu as de l'esprit, mon garçon, tu n'auras jamais d'autre politique que celle-là. C'est la politique du bon sens et de l'honnêteté ; c'est la modeste politique du bonheur.

XIII

Le cabaret et la sotte gloriole de vouloir faire le crâne.

Entre la mauvaise presse et le cabaret, il y a entente cordiale. C'est au cabaret que se débitent et se commentent les mauvais journaux, sous la haute direction des sociétés secrètes, qui s'en emparent tant qu'elles peuvent. Elles ont le flair du mal, et comprennent que c'est

là le bon endroit. En 1866, rien qu'à Paris, on comptait déjà plus de *deux mille* cabarets vendus à la franc-maçonnerie. Le cabaret est pour l'ouvrier l'autre de la Révolution.

Le cabaret (j'entends celui où l'on boit, et non pas celui où l'on mange), le cabaret est le gouffre où vont s'engloutir toutes les épargnes de l'apprenti et de l'ouvrier; et avec ses épargnes, sa santé, sa réputation, son amour du travail, ses instincts honnêtes, la paix et le bonheur de son foyer domestique, et par-dessus tout sa conscience.

C'est le rendez-vous des mauvais sujets et des fainéants de toutes couleurs. On n'y entend guère que des plaisanteries grossières, des chansons obscènes et des propos révolutionnaires. Du vin, de l'eau-de-vie, de l'absinthe naissent tout naturellement l'ivresse et l'ivrognerie; de l'ivresse naît la colère; de la colère, les rixes, les coups, parfois même les crimes. L'ange-gardien du cabaret, c'est le gendarme ou le sergent de ville. Du cabaret, il n'y a qu'un pas jusqu'au violon, heureux quand du violon on ne glisse pas sur les bancs de la police correctionnelle et à la prison proprement dite!

Un pauvre enfant, bon, mais un peu faible de caractère, se laissa un jour entraîner dans un cabaret-café, malgré les défenses réitérées de ses parents. Sa conduite avait été exemplaire jusque-là. Il voulut faire le crâne, et se mit dedans. Il but, il joua, il gagna, il perdit; il vola ses parents pour rejouer, et pour reboire; il but, joua et vola si bien qu'au bout de six mois il se voyait ignominieusement ramené d'Amiens à Paris, entre deux gendarmes: à l'instigation de son mauvais génie,

il avait brisé la caisse du patron, et s'était sauvé, emportant plus de quatre cents francs ! Condamné en cour d'assises, il végéta à la prison des jeunes détenus de la Roquette, jusqu'à l'âge de vingt et un ans, pour passer de là dans la compagnie de discipline, en Afrique. On m'a assuré que la prison l'avait fait réfléchir, et qu'il était revenu au bon DIEU. Pauvre victime du cabaret !

Mon enfant, méfie-toi du cabaret, du café, de l'estaminet, et de tous ces lieux-là, comme les moucheron, s'ils avaient de l'esprit, se méfieraient des toiles d'araignée. Cela finit toujours mal.

N'écoute pas ceux qui prétendent que, pour être un homme, il faut boire sec, bien porter le vin, fumer comme un bateau à vapeur, avoir le verbe haut, puer l'eau-de-vie et l'absinthe. Les jeunes gens qui font ainsi l'apprentissage du vin et des liqueurs ne font que l'apprentissage de l'abrutissement. On est d'autant moins homme qu'on vit plus pour son ventre ; un homme qui boit bien, qui hante l'estaminet et le cabaret, qui met sa gloire à bien culotter des pipes, qui dit à l'absinthe : « Tu es ma sœur ; » à l'eau-de-vie : « Tu es ma mère ; » au vin : « Tu es mon père et mon grand-père ; » celui-là est, à un degré plus ou moins éminent, une brute, une brute à deux pattes. Plus de trace de l'âme, de la conscience ; quelquefois même plus de trace du cœur. Encore un peu, et il faudra l'enfermer.

Ne me parlait-on pas dernièrement d'un jeune ouvrier de dix-huit ans qui, mourant de la poitrine, par suite de ses excès, avouait, quelques heures avant de mourir, que ce jour-là même il avait avalé ses *dix-huit* petits verres d'absinthe ! Quelle ignoble, quelle mons-

trueuse tyrannie, que la tyrannie de l'habitude ! Ne t'y expose pas, mon pauvre enfant.

Le vin des cabarets, toujours plus ou moins frelaté ; l'eau-de-vie, relevée d'une pointe de vitriol ; l'absinthe, et en général toutes les liqueurs fortes, brûlent le sang, minent la constitution la plus robuste, et détruisent la santé avec l'estomac. Au seul point de vue hygiénique, le jeune homme devrait s'en abstenir, comme on s'abstient du poison. Que sera-ce donc au point de vue des passions et des sens, que surexcitent outre mesure ces boissons malsaines !

Oh, le cabaret ! l'ignoble et abrutissant cabaret ! quand viendra donc un gouvernement assez ami du peuple pour en fermer avec indignation les dix-neuf vingtièmes, et pour exiger de l'homme qui voudra en tenir un, des conditions sérieuses de moralité et de conscience ! Jusque-là nous serons en révolution ; et nos pauvres ouvriers, nos bons petits apprentis iront se perdre, comme à plaisir, à ces grossières écoles d'intempérance, de passions et de débauches.

XIV

Le sans-gêne et le manque de respect.

Nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'on a perdu *le respect*. C'est un malheur incalculable ; c'est un mal qui porte sur tout.

On ne respecte plus la Religion, ni ses ministres ; on

ne respecte plus l'Église, ni ses lois sacrées. On ne respecte plus la famille, l'autorité paternelle et maternelle, les cheveux blancs du vieillard ; et si l'on paraît respecter encore un peu l'autorité de la loi et des magistrats civils, c'est parce qu'on sent derrière eux le gendarme et la prison. Ce n'est plus là du respect, c'est de la peur.

Cette perte déplorable du respect est due à *l'esprit révolutionnaire*, qui est la maladie dominante de la France du dix-neuvième siècle. Qu'est-ce, en effet, que l'esprit révolutionnaire, sinon l'esprit de révolte, le mépris et la haine de l'autorité, sous toutes ses formes : ce qu'on appelle aujourd'hui la liberté n'est au fond que le mépris pratique de tout ce qui gêne, soit au point de vue religieux, soit au point de vue civil, soit au point de vue domestique et personnel. Ce fameux cri révolutionnaire : « Vive la liberté ! » signifie, traduit en bon français : « A bas l'autorité de l'Église, du Pape, de l'Évêque, du prêtre ! A bas le gouvernement légitime ! Plus de soumission aux parents, aux maîtres, aux patrons ! » Les faits sont là qui le prouvent, depuis cent ans.

Mon enfant, résiste à ce courant fatal : il ne vient point de DIEU, et ne mène point à DIEU. La révolte vient d'en bas, comme l'autorité vient d'en haut ; j'entends l'autorité légitime, la seule qui mérite le nom d'autorité ; l'autre, en effet, n'est que de l'arbitraire, de la tyrannie ; un coupable abus de la force. La vraie liberté, elle aussi, vient de DIEU ; mais la fausse, la liberté révolutionnaire, ah, celle-là, elle vient en ligne droite de l'enfer, et elle y entraîne tous ceux qu'elle séduit. Pourquoi cela ! parce qu'en réalité elle n'est que la licence.

Le respect que je te recommande ici est un sentiment

profondément chrétien, composé, comme un précieux parfum, de foi vive, d'humilité, de douceur, de soumission, de modestie, de reconnaissance et d'affection.

Que ce parfum embaume tous tes rapports, d'abord avec la sainte Église de DIEU et avec les choses de DIEU. Prends garde au *sans-gêne* dans la prière ; au sans-gêne dans l'église, pendant la Messe, pendant les instructions, pendant le Salut, et en général pendant tous les Offices. Il n'y a rien de petit quand il s'agit du bon DIEU et de son culte. Fais toujours avec religion le signe de la croix. Ne te permets point de bâiller dans l'église, d'y faire du bruit, d'y cracher par terre, d'y bavarder, d'y dormir.

Respecte profondément les prêtres : ils sont les ministres du bon DIEU ; ils consacrent le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST, ils ont le pouvoir de pardonner les péchés et de bénir. Le prêtre est, au milieu des hommes, le signe sensible de JÉSUS-CHRIST, sauveur, consolateur, ami des pauvres et des enfants. Ne passe jamais devant un prêtre sans le saluer : c'est JÉSUS-CHRIST que tu salues en sa personne. Ne te moque pas des prêtres, comme le font les étourdis et les ivrognes : le prêtre est toujours le prêtre ; et si Notre-Seigneur a dit, en parlant des pauvres : « *Tout ce que vous faites au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous le faites* », que sera-ce quand il s'agit des prêtres, qui sont ici-bas ses représentants ?

Que le respect embaume également, mon ami, tous tes rapports avec tes parents et tes maîtres. Il y a des jeunes gens qui se permettent avec leur père, avec leur mère, avec leurs grands-parents, des allures incroyables : ils leur parlent, comme à des camarades, la tête cou-

verte, d'un ton grossier, quelquefois même avec une impertinence qui mériterait des claques.

La familiarité et la tendresse à l'égard des parents doivent toujours être tempérées de respect. Quelque bon qu'il soit, un père est un père, c'est-à-dire une image vivante du Père qui est aux cieux ; quelque indulgente qu'elle puisse être avec son enfant, une mère est toujours une mère, c'est-à-dire la douce et touchante représentation de la providence du bon DIEU.

On ne devrait jamais tutoyer ses parents. C'est là un abus parfaitement révolutionnaire, qui était absolument inconnu jadis, et que ne connaissent point encore, DIEU merci ! certaines contrées demeurées plus catholiques. Avec le tutoiement, la moindre petite discussion revêt immédiatement et quasi nécessairement un ton d'insolence, de camaraderie tout à fait contraire au quatrième commandement de DIEU : « *Tu honoreras ton père et ta mère.* »

Et ce que je dis là des prêtres et des parents, je le dis, proportion gardée, de tous les Supérieurs. Respecte ton patron ; respecte tes maîtres ; ce qu'ils ont d'autorité sur toi leur vient de DIEU ; et c'est toujours à DIEU que tu obéis quand tu leur obéis, à la condition, bien entendu, qu'ils ne te commandent rien qui soit contraire à ta conscience.

Enfin, mon cher enfant, respecte-toi toi-même, par une bonne tenue. Sois propre ; sans être élégant, sois toujours propre, très-propre : habitude excellente, qu'il faudra garder toute ta vie. Lave-toi, peigne-toi consciencieusement chaque matin ; ne sois jamais débraillé, ni à la maison, ni dans la rue, ni à l'atelier. Dans la rue,

mais non point à la maison, aie soin, s'il se peut, de porter une petite casquette ; cela donne de la tenue, cela empêche d'avoir l'air d'un *voyou*. Si tu es fidèle dans ces petites habitudes, il te sera facile d'éviter le sans-gêne et la grossièreté dans des circonstances importantes.

Le sans-gêne a toutes sortes de conséquences funestes : il tue l'économie et l'ordre ; il favorise la grossièreté des paroles, les jurons, les blasphèmes ; il ouvre la porte aux indécences, soit de paroles, soit même d'action.

Dans les habitudes de ta vie, soigne également et le fond et la forme ; et devant les hommes comme devant le bon DIEU, sois un modèle de brave enfant, de bon fils, de bon chrétien.

XV

D'un puissant préservatif pour l'apprenti : la fidélité au Patronage.

Depuis vingt-cinq ou trente ans, le bon DIEU a suscité dans la plupart de nos villes d'excellentes institutions de persévérance chrétienne qui, sous le nom de *Patronages*, offrent au pauvre apprenti un abri tutélaire.

Le Patronage est comme la seconde famille, la famille adoptive et chrétienne de l'apprenti. Il y passe son dimanche, innocemment et gaiement. Il y trouve le prêtre, son grand ami, le plus désintéressé, le plus tendre, le plus fidèle de ses amis ; et, avec le prêtre, il trouve le bon DIEU, la prière, la sainte Messe, les

beaux cantiques, les belles et touchantes cérémonies, l'instruction religieuse, les sacrements préservateurs et consolateurs.

Il trouve au Patronage de bons Messieurs de Saint-Vincent de Paul, qui oublient avec lui et leur fortune souvent brillante, et leur rang dans le monde. Ces vaillants chrétiens président aux jeux de l'apprenti, courent, sautent avec lui, jouent aux barres, à la balle au camp, au tonneau, au ballon, s'amusant eux-mêmes de voir s'amuser leurs chers protégés. Ce sont eux qui organisent, et non sans peine, les joyeuses fêtes du Patronage; ils s'ingénient à rendre heureux leurs petits amis, et s'imposent souvent toutes sortes d'ennuis pour faire venir l'eau au moulin, pour alimenter la caisse.

Oh, l'admirable chose qu'un bon Patronage ! C'est le salut de l'apprenti ; c'est le bonheur et la protection de la jeunesse. Et ajoutons-le : c'est l'avenir de la régénération de la classe ouvrière, que la Révolution a réduite à une sorte d'esclavage, que l'esprit révolutionnaire continue à perdre et à dégrader, et que la Religion seule est capable de relever. Ce grand travail de résurrection est commencé déjà ; DIEU veuille que, par le zèle des bons prêtres et des chrétiens fervents, il prenne de jour en jour un développement plus général !

Mais vous êtes, vous autres apprentis, les pierres vivantes de cette œuvre de salut public, et il faut que vous y coopériez activement. C'est pour vous que nous travaillons : il faut que vous travailliez avec nous.

Et comment cela ? par votre zèle intelligent pour les Patronages ; par votre fidélité à y venir assiduellement

tous les dimanches et fêtes, à y amener des camarades, à vous y conduire en vrais chrétiens.

Si, dans l'endroit où tu t' trouves, toi, mon cher enfant qui lis ces lignes, il existe un Patronage d'apprentis ou de jeunes ouvriers, ou une réunion quelconque de persévérance, ne manque pas de t'y présenter, de solliciter ton admission comme une précieuse faveur ; et, une fois admis, sois le plus fidèle de tous aux réunions.

Il faut de l'énergie pour être assidu à quoi que ce soit ; tu en auras pour ton Patronage. Tu ne t'en laisseras détourner ni par les conseils des bons apôtres démocrates qui ne manquent nulle part et qui enragent de voir la Religion reflourir en France, ni par les moqueries de certains drôles, ni par l'appât de telles ou telles « parties fines » qui ordinairement ne sont rien moins que fines. Sois assidu : il s'agit de mener à bonne fin la grande œuvre de ta persévérance chrétienne pendant les périlleuses années de ton apprentissage.

L'assiduité au Patronage t'habituerà tout naturellement au respect de la loi fondamentale du dimanche ; elle t'habituerà à la prière publique, à la sanctification des fêtes par la réception facile des sacrements ; elle t'habituerà aux plaisirs honnêtes, aux récréations innocentes, lesquelles ont seules le don de *récréer* véritablement, de réjouir le cœur.

Le Patronage te fera faire de bonnes et chrétiennes liaisons, qui te suivront plus tard dans la vie et seront pour toi une grande force et une grande consolation.

Enfin, le Patronage te fera éviter les dangers sans nombre que je n'ai pu que t'indiquer dans ce petit écrit : il suppléera à ce qui pourrait faire défaut, comme direc-

tion chrétienne, de la part de ta famille ; il contrebalancera, si elle n'est pas bonne, l'influence de l'atelier ; les bons camarades que tu y trouveras, te dégoûteront tout naturellement des mauvais.

Le Patronage, grâce à l'organisation spéciale du ministère de l'aumônier, te permettra de te confesser et de communier aussi souvent que tu en auras besoin ou que ton cœur t'y poussera ; tu te trouveras entraîné, poussé au bien par l'exemple des bons : tout t'y rappellera le bon DIEU et sa sainte loi, le culte du devoir, le respect et la bonne tenue.

Le Patronage te fera éviter les dangers du cabaret et de l'estaminet, dont nous parlions tout à l'heure ; il gardera tes mœurs. En un mot, il fera de toi un honnête homme et un honnête ouvrier.

La bibliothèque du Patronage et les bonnes petites feuilles qu'on y reçoit, développeront peu à peu et sans labeur ton intelligence ; et ces bonnes lectures, aussi intéressantes qu'utiles, te dégoûteront pour toujours, je l'espère, des journaux et de la politique, ainsi que de la lecture si dangereuse des romans.

Que le Patronage soit donc ton refuge, ton asile chéri, au milieu des dangers qui t'entourent, cher enfant que je ne connais pas et que j'aime tant, et que je bénis en terminant, au nom du grand ami des pauvres, du divin Apprenti de Nazareth, de JÉSUS-CHRIST, notre Seigneur, à qui soient éternellement gloire et amour !

CONCLUSION

Petits conseils de vie chrétienne pour un apprenti

1^o Fais exactement tes prières du matin et du soir. Fais-les à genoux, autant que possible, et toujours avec grande religion.

Le matin, prépare ta journée en prenant deux ou trois bonnes résolutions bien pratiques; le soir, prépare ta nuit, surtout au point de vue de la sainte pureté.

Couche-toi de bonne heure, afin de pouvoir te lever de bonne heure.

2^o Si tu passes devant une église, entres-y, ne fût-ce que cinq minutes, pour y adorer Notre-Seigneur présent pour toi dans son Tabernacle. Il faut tâcher de ne laisser passer aucun jour sans rendre un petit hommage quelconque au Saint-Sacrement. Quand on le veut tout de bon, il est bien rare qu'on n'en trouve pas le temps.

3^o Mets au premier rang de tes devoirs et de tes résolutions le repos sacré du dimanche et la sanctification très-sérieuse de ce saint jour, d'où dépend, on peut bien le dire, toute la semaine.

Le moyen le plus efficace et en même temps le plus simple de sanctifier le dimanche, et, par le dimanche, toute la semaine, c'est d'y faire une bonne confession, une bonne communion. Je l'affirme sans hésiter, parce qu'une longue expérience me l'a démontré : un jeune garçon qui embrassera résolument cette sainte pratique

deviendra, tôt ou tard, deviendra promptement un véritable serviteur de DIEU. •

Les sacrements sont, en effet, le grand moyen de salut et de sanctification présenté par l'Église aux chrétiens de tous les âges. Ils sont, non une récompense, mais un moyen et un remède. Pour les recevoir dignement et avec profit, il est nécessaire, mais il suffit d'y apporter une sincère bonne volonté d'éviter le péché, de combattre les tentations, et d'observer le moins imparfaitement possible les commandements de DIEU et de l'Église. Quand on communie de bon cœur, jamais on ne communie trop.

Impose-toi la règle de ne jamais laisser passer plus d'un mois, sans aller te retremper dans les sacrements.

4° Sanctifie tes journées, et rends méritoire ton travail, en pensant de temps en temps à la présence de DIEU dans le courant du jour. Offre-lui, en esprit de pénitence, tes petites peines et tes fatigues de tous les jours, les petites vexations dont tu peux être l'objet, et en général toutes tes privations, toutes tes souffrances.

5° Toutes les fois que tu entends blasphémer le saint nom de DIEU, ne manque jamais de dire, soit des lèvres, soit du cœur : « *Que le saint nom de DIEU soit béni !* » ou bien : « *Mon DIEU, que votre saint nom soit béni !* »

Une autre excellente habitude, quand on entend ou quand on voit de mauvaises choses, est de demander pardon pour les coupables : « *JESU, miserere ;* » c'est-à-dire, « *Jésus, miséricorde !* » Il y a cent jours d'Indulgences attachés à cette petite invocation chaque fois qu'on la dit.

6° Si ton atelier est à quelque distance de chez toi, je

te conseille de prendre une bonne habitude qu'ont une quantité d'apprentis et de jeunes ouvriers de ma connaissance ; à savoir, de réciter en chemin une petite dizaine de chapelet ; une fois *Notre Père*, et dix fois *Je vous salue, MARIE*. Si tu n'as pas de chapelet, tu as tes dix doigts : autant d'*Ave, MARIA* que de doigts. C'est le chapelet du père Adam, qu'on est bien sûr de ne jamais perdre ; s'il n'est pas indulgencié, il a été du moins béni au Baptême.

Offre de temps en temps cette petite dizaine pour les pauvres morts. D'autres fois, tu pourras la dire en actions de grâces de ta dernière communion, ou bien pour te préparer à la communion prochaine ; ou bien, pour obtenir telle ou telle grâce, la grâce de la pureté, la grâce de la patience, la correction de tel défaut ; ou bien enfin pour le Pape, ou pour notre pauvre France. Il est très-bon de varier ces intentions, afin de mieux soutenir son attention.

7^o Enfin, prends la résolution de ne jamais te coucher en état de péché mortel. Si tu avais eu le malheur d'y tomber, fais ton possible pour aller te confesser, le soir après ton travail, sans remettre à plus tard. En cas d'impossibilité, n'oublie pas ce que l'Eglise nous enseigne sur la toute-puissance du vrai repentir : quand on ne peut se confesser et qu'on est décidé à le faire dès qu'on le pourra, on peut rentrer *immédiatement* en la grâce du bon Dieu en faisant *du fond du cœur* un acte de contrition parfaite, c'est-à-dire de repentir par amour : « Mon bon JÉSUS, je me repens amèrement et de tout mon cœur du péché que j'ai eu le malheur de commettre. Je m'en repens parce qu'il vous offense, parce que vous m'aimez

et parce que je vous aime. Mon Sauveur, pardonnez-moi ; je vous promets, moyennant votre grâce, de vous être très-fidèle à l'avenir, et d'éviter tout spécialement ce péché-là. »

Mon bon et cher enfant, fais cela, et tu vivras. Tu seras bon et heureux sur la terre, saint et heureux dans le ciel.

Paris, 19 septembre 1872, vingt-sixième anniversaire de Notre-Dame de la Salette.

L'ÉCOLE SANS DIEU

L'École sans Dieu a été composé en 1872, à l'époque où un ministre révolutionnaire de l'Instruction publique s'efforçait *per fas et nefas* d'arracher à l'influence sacrée de l'Eglise les enfants de la classe ouvrière.

Le petit travail de Mgr de Ségur est arrivé en trois ans à près de vingt mille exemplaires, et comme il touche une question de principes, il ne vieillira pas et sera utile dans dix ans comme aujourd'hui. Il a été traduit en Italien, en Espagnol, en Flamand, etc.

Cet opuscule est un cri de foi et de gros bon sens, qui s'adresse à la bonne foi de tous, mais plus particulièrement aux pères et mères de famille de la classe ouvrière.

Il ne s'adresse pas aux impies, dont le nombre est d'ailleurs beaucoup plus restreint qu'on ne pense. Il s'adresse aux parents honnêtes, qui ont conservé un peu de religion, et qui ne veulent pas que leurs enfants soient des athées et des libertins.

J'ose prier les gens de bien qui le croiraient utile à la bonne cause de le répandre le plus possible, et de le faire arriver dans les familles des travailleurs, soit à la ville, soit à la campagne.

La lutte est immense, générale. C'est une question de vie ou de mort, et pour la Religion et pour la patrie. Il faut que tout le monde s'en mêle.

Que la Sainte-Vierge, à qui notre France est consacrée, daigne nous conserver la foi et préserver sa chère France de l'invasion des nouveaux barbares !

AVERTISSEMENT

QU'IL FAUT LIRE

Pour ne pas prendre de travers ce que j'ai à vous dire ici, ami lecteur, écoutez tout d'abord une explication très-importante.

A l'occasion de l'école, nous allons être obligé de parler fréquemment de la *Révolution* et des *révolutionnaires*. Or, sur dix pères de famille, pris au hasard, il y en a onze qui ne se doutent pas de ce que c'est. Les trois quarts des journaux vantent les bienfaits de la Révolution (ils sont payés pour cela), et n'en parlent qu'avec admiration; dès lors, la plupart de leurs lecteurs se disent volontiers *révolutionnaires*. Pour eux, être révolutionnaire, c'est vouloir le bien et le bonheur du peuple, le bien-être de l'ouvrier, le progrès de l'instruction; c'est se déclarer hautement l'adversaire des abus de l'ancien régime, et de tout ce qui est contraire aux droits et à la liberté de tous.

Si telle était la Révolution, où est l'honnête homme qui oserait, qui pourrait ne pas être révolutionnaire?

Mais la Révolution est tout autre chose; et voici ce qu'elle est, quoi qu'en disent les coryphées de la mauvaise presse.

En politique, le mot *révolution* veut dire bouleversement, sens dessus dessous. Une révolution, dans la société, c'est un changement *radical* qui met en bas ce qui était en haut, en haut ce qui était en bas.

Or, pour qu'une société marche bien, qu'est-ce qui doit être en haut? Sont-ce les pieds? ou bien la tête?

La tête de la société, c'est-à-dire ce qui est chargé de conduire, de diriger la société, c'est, avant tout, le souverain Maître de la société, le bon DIEU; et comme le bon DIEU ne fait point cela personnellement et par lui-même, il confie son autorité à des hommes. A cause de cela, et à cause de cela seulement, ces hommes, dépositaires de l'autorité du souverain Maître des peuples, en sont les chefs légitimes. Leur obéir, c'est obéir à DIEU même; se révolter contre eux, c'est se révolter contre DIEU.

Mais, dans toute société organisée, il y a deux espèces de chefs légitimes : les chefs religieux ou spirituels, et les chefs temporels

ou civils. Les premiers sont chargés d'enseigner la vérité et la justice à tous les hommes, aux chefs temporels comme aux autres : ce sont les chefs de l'Église, c'est le Pape, ce sont les Evêques et les prêtres. Les seconds, les chefs temporels ou civils, sont les Souverains légitimes qui gouvernent l'État : c'est le roi, dans les royaumes ; l'empereur, dans les empires ; l'Assemblée, ou les Assemblées souveraines, dans les républiques. Mais il faut que ces chefs de l'État soient des chefs légitimes, c'est-à-dire qu'ils possèdent et exercent le pouvoir au nom de principes vrais, approuvés de DIEU et de son Église. Autrement ce ne seraient que des pouvoirs *de fait*, et non des autorités légitimes, des souverainetés *de droit*.

La Révolution est le renversement de tout cet ordre. C'est la révolte des pieds et des autres membres contre la tête. C'est la société disant à DIEU et à ses ministres : « Je ne veux plus de vous ; je ne veux plus de votre enseignement, de votre direction religieuse. Je ne veux plus être chrétienne. Je ne veux plus d'autre Dieu que moi-même, d'autre loi que ma propre volonté, la volonté nationale. »

Et ainsi, la Révolution n'est, au fond, que la grande révolte de la société contre DIEU et son Église ; c'est cette révolte, érigée en principe, en loi fondamentale de la société.

La Révolution se constitue forcément et partout l'ennemie de l'Église, elle substitue la force au droit ; la volonté du peuple, presque toujours aveugle et capricieuse, à la sainte et salutaire volonté de DIEU. Le principe de la Révolution est l'opposé du principe de l'Église ; c'est l'État qui ne tient plus compte de DIEU et qui se met à sa place.

Aussi on ne peut être, en conscience, révolutionnaire catholique.

Tout homme qui, à un degré quelconque, accepte le principe impie de la Révolution, est un *révolutionnaire*, qu'il porte un habit noir ou une blouse, qu'il soit en haut ou qu'il soit en bas, qu'il comprenne ou non son erreur. La plupart de ceux qui se disent révolutionnaires, le sont par ignorance ou par entraînement. Le nombre des vrais révolutionnaires qui savent ce qu'ils veulent, qui savent ce qu'ils font, est beaucoup plus restreint qu'on ne pense.

Encore un mot : il ne faut pas confondre la « Révolution » dont nous parlons ici, avec la Révolution française de 1789. La Révolution est un système, un principe social ; la Révolution française est simplement un fait historique, un fruit de la Révolution, une application des principes révolutionnaires.

Ceci étant bien compris, entrons en matière.

L'ÉCOLE SANS DIEU

I

État de la question. Son importance extraordinaire.

La question sur laquelle je voudrais ici jeter un peu de lumière pour la faire bien comprendre aux pères et mères de famille se résume en ceci :

L'école où nous envoyons nos petits enfants recevoir l'instruction élémentaire doit-elle être chrétienne et aider ainsi l'Église à former des chrétiens? — ou bien, doit-elle ne s'occuper en aucune manière de la Religion, et laisser ce soin exclusivement au prêtre et aux parents?

L'école doit-elle être chrétienne, ou doit-elle être sans religion? Où est la solution du problème?

Êtes-vous chrétien? croyez-vous en DIEU, en JÉSUS-CHRIST et en son Église? ou bien êtes-vous ce qu'on ap-

pelle aujourd'hui un révolutionnaire, c'est-à-dire un homme qui vit sans religion, en dehors de JÉSUS-CHRIST et de l'Église, et qui pose en principe que la société doit faire comme lui? Tout est là; tout dépend de là.

Si vous êtes chrétien, vous voulez sans doute que votre enfant soit et demeure chrétien? Dès lors vous devez vouloir que l'école où vous envoyez votre enfant vous aide à en faire un chrétien. Vous devez vouloir et vous voulez que le maître, que la maîtresse à qui vous confiez votre enfant, non seulement ne lui enlève point la foi de son baptême, mais coopère, dans la mesure du possible, à la grande œuvre de son éducation, laquelle doit être avant tout chrétienne, puisque tout chrétien est chrétien avant tout.

Pour les pères et mères chrétiens, la question de l'école, si fort agitée de nos jours, n'a donc qu'une solution possible, logique, raisonnable. « Oui, l'école où nous faisons élever notre enfant doit être chrétienne. Elle doit nous aider à faire de notre enfant un chrétien. »

Pour des incrédules et des révolutionnaires, la solution est tout opposée; et ils répondent par la voix de leurs journaux, de leurs députés, de leurs francs-maçons, de leurs Conseils municipaux : « Nous ne voulons pas d'école chrétienne; nous voulons que l'école où nous mettons nos enfants soit comme nous, sans DIEU, sans religion. »

Qui a tort? Sont-ce les chrétiens? sont-ce les révolutionnaires?

Si les parents chrétiens étaient dans le faux, si JÉSUS-CHRIST n'était pas le vrai DIEU vivant, à qui toute création doit obéir, si l'Église n'était pas son envoyée, char-

gée par lui de sauver et de sanctifier les hommes, il est bien évident que les révolutionnaires auraient raison de ne vouloir pas de religion à l'école, ni même autre part. Ils seraient logiques, et nous serions absurdes, aveugles, stupides.

Heureusement pour nous, et malheureusement pour eux, les révolutionnaires sont dans le faux, de la tête aux pieds. Le sachant ou non, de bonne ou de mauvaise foi, ils font la guerre au vrai DIEU ; ils méconnaissent, ou du moins ils ignorent JÉSUS-CHRIST et son Église ; ils attaquent ce qu'ils devraient bénir, et ils acclament ce qu'ils devraient maudire.

Je le répète, dans la grande question de l'école chrétienne ou non chrétienne, la solution dépend entièrement du point de vue où l'on se place, de la croyance ou de l'incroyance de ceux qui en parlent. Pour avoir la solution vraie, seule vraie, il faut donc de toute nécessité remonter plus haut, et résoudre préalablement cette triple question, d'où dépend toute la vie : Y a-t-il un DIEU et une religion véritable ? JÉSUS-CHRIST est-il DIEU ? L'Église est-elle l'Envoyée de JÉSUS-CHRIST et la dépositaire de la vraie religion ?

Tant que vous n'aurez pas résolu, affirmativement ou négativement, ces trois questions, qui n'en font qu'une, jamais vous ne pourrez résoudre raisonnablement la question de l'école.

A leur point de vue, les révolutionnaires sont logiques ; mais c'est leur point de vue qui est faux ; ils se trompent sur le point de départ, qui les perd.

II

**Quels sont ceux
qui ont soulevé cette question.**

Il y a un moyen très-simple et pour ainsi dire infail-
lible de juger une question avant de l'examiner en elle-
même : c'est de regarder de près ceux qui sont pour et
ceux qui sont contre. Si d'un côté, vous trouvez les
bons, et de l'autre les mauvais, vous êtes sûr de votre
affaire, et vous pouvez aller du côté des bons, sans crainte
de vous tromper. Or, pour la grosse question qui nous
occupe ici, la chose est claire comme le jour : d'un côté,
les gens de bien, et de l'autre les gens de mal.

Ceux qui veulent faire à la France ce beau cadeau de
l'éducation sans religion, de l'école radicalement sépa-
rée de l'Église, quels sont-ils ?

Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis les plus
gros gouverants jusqu'aux plus maigres gouvernés,
ce sont des révolutionnaires, c'est-à-dire des hommes
égérés ou pervers, dupes ou scélérats, qui posent en
principe que la société doit vivre sans religion, sans foi,
sans prière.

Ce sont des impies, des incrédules, sans exception.
Tous ne demandent pas avec le même zèle cette mise
hors la loi de JÉSUS-CHRIST et de son Église ; mais tous
sont partisans du système, qui fait merveilleusement
leur affaire.

Ce sont des Francs-Maçons, des membres de l'Internationale, des sectaires anti-chrétiens des sociétés secrètes; en un mot, tous les conspirateurs, grands et petits, ministres ou ouvriers, bourgeois ou communards.

Ceux qui veulent bannir de nos écoles la Religion, ce sont tous les mal vivants, tous ceux qui n'ont de religion nulle part, ni à la maison, ni au dehors. Ce sont tous les journalistes mal famés; ce sont tous les démagogues. C'est la foule, malheureusement considérable, des esprits-*forts* qui croient tout ce que leur apportent chaque jour les feuilles révolutionnaires, dirigées, comme chacun sait, par la fine fleur de ces ambitieux sans vergogne, sans conscience, sans patriotisme, qui n'ont qu'un seul but : arriver au pouvoir, s'ils n'y sont pas; s'y maintenir, s'ils y sont; amasser des écus; se donner du bon temps; le tout, aux dépens de la patrie, et tout spécialement du pauvre peuple qui a la simplicité de les croire.

Tous ces gens-là réclament l'exclusion absolue de la Religion de nos écoles, dans l'intérêt, disent-ils, de la patrie, de la société, de la famille; c'est dans l'intérêt bien entendu de la Religion elle-même et du respect dont l'Église et le prêtre doivent être entourés.

Qui sera assez simple pour les croire ?

Si, pendant le siège de Paris, le bon, le doux Bismarck était venu proposer aux assiégés un moyen souverain de sauver la ville et la France, qui l'aurait cru ?

Méfions-nous donc de ce que nous proposent, soi-disant pour le bien du pays et de la Religion, les Prussiens du dedans, nos Bismarck de toute couleur. S'ils nous vantent avec un tel accord la suppression de l'école chré-

tienne, et l'inauguration de leur système d'école sans religion, c'est qu'ils savent fort bien où ils en veulent venir, ou plutôt où ils veulent nous amener.

Ainsi, avant tout examen, nous pouvons conclure en faveur de l'école chrétienne, rien qu'à la vue de ceux qui n'en veulent plus.

L'école sans religion est leur idéal : donc repoussons-la. Rien de plus logique.

III

**Que, dans la pratique,
ne pas s'occuper de la Religion à l'école,
c'est rendre impossible
l'instruction religieuse des enfants.**

Sortons des théories, et regardons les choses dans la pratique. Si le système de l'école sans religion venait à prévaloir, ce serait tout simplement la suppression de l'instruction religieuse, et par conséquent la perte de nos pauvres petits enfants. Comment cela ?

Voici des enfants qui arrivent à l'école à *huit* heures du matin, pour en sortir à *onze* heures. Ils y reviennent à *une* heure pour n'en sortir qu'à *quatre* heures, quelquefois même *quatre heures et demie*. Cela fait six heures d'école par jour. Pour des enfants, même de onze et douze ans, ce n'est pas peu de chose. On ne fait pas assez attention à ce fait. Six heures d'application d'esprit

et d'attention continue de la part de petits enfants qui, jusqu'à l'école et en dehors de l'école, ne pensent qu'à jouer, à manger et à rire : c'est énorme.

Ce n'est pas tout : de l'école ils emportent du travail à faire à la maison, des leçons à apprendre, des devoirs à rédiger. Mettons que ce travail ne leur prenne que deux heures : avec les six heures d'école, cela fait huit heures. Déjà c'est beaucoup trop.

Je le demande à tout homme de bon sens, est-il raisonnable, est-il possible d'exiger de la petite tête de l'enfant un travail intellectuel quelconque en sus de ces huit heures ? Et dès lors que devient l'instruction religieuse ? Que devient l'étude, fort ardue pour un enfant, de la lettre du catéchisme ?

Car enfin, le travail du catéchisme, le travail de l'instruction religieuse, est un travail intellectuel s'il en fut jamais. Il y faut du temps, il y faut de l'application. Il y faut revenir à tout propos, parce que l'enfant oublie aussi vite qu'il apprend.

On nous répond : « N'ont-ils pas le jeudi et le dimanche ? Il n'y a pas d'école ces jours-là. » — Oui ; mais d'abord le jeudi et le dimanche sont des jours de repos, de repos nécessaire. Ensuite, il y a précisément ces jours-là le catéchisme, destiné, non à apprendre, mais à expliquer la lettre du catéchisme. Si les enfants arrivent au catéchisme sans y être bien préparés par l'étude matérielle de la lettre, le prêtre perd son temps et ne peut plus rien.

Cette préparation indispensable doit être prise sur les huit heures consacrées à l'étude, à la lecture, à la mémoire. Je le répète : en dehors de ces huit heures, déjà

exorbitantes, il est absurde de demander à l'enfant un travail d'esprit.

Et puis, dites-moi, quelle idée l'enfant prendra-t-il de l'étude de la Religion, la première de toutes sans contredit, lorsqu'il la verra mise comme au rebut, et passant après toutes les autres, après la grammaire, le calcul, la géographie, etc... ? Il la prendra en grippe, et n'y verra qu'un trouble-fête, qui lui rogne ses créations.

Enfin, il est certain que si les enfants n'entendent parler de Religion que deux misérables petites fois par semaine, ils n'arriveront jamais à la connaître comme il faut ; et, de plus, ils se feront tout naturellement cette idée très-fausse, que la Religion est étrangère à leur vie de chaque jour. En pratique, ils apprendront à s'en passer.

Au fond, c'est là ce que veulent les ennemis de l'école chrétienne, quoi qu'ils en disent. Mais vous, pères et mères de famille, vous qui êtes chrétiens, vous qui avez fait baptiser vos enfants, qui entendez qu'ils fassent une bonne première communion, qu'ils ne vivent pas et qu'ils ne meurent comme des chiens, je vous le demande, est-ce là ce que vous voulez ?

L'Église s'unit à vous pour réclamer tout le contraire ; et c'est parce qu'elle sait que sans l'école chrétienne il est impossible à ces enfants d'apprendre comme il faut leur Religion, qu'elle repousse de toutes ses forces, comme vous devez faire vous-mêmes, ce qu'ils appellent la séparation de l'Église et de l'école, c'est-à-dire l'école sans Religion, l'école sans crucifix, sans prière, sans DIEU.

IV

**Que notre France est chrétienne
et entend rester chrétienne.**

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est elle-même. Au dernier recensement officiel, dressé par des agents que la dévotion n'étouffe certes pas, la question de la religion a été posée catégoriquement à chaque famille, à chaque individu. Or, voici quelques échantillons significatifs de cette stastistique religieuse, impartiale s'il en fut :

A Paris, la capitale des révolutions et des émeutes, le foyer des sociétés secrètes, de la Franc-Maçonnerie, de l'Internationale ; à Paris, la ville de tous les scandales publics et privés ; sur *un million huit cent sept mille cent soixante-quinze* habitants, savez-vous combien se sont librement déclarés catholiques ? *Un million sept cent trente-deux mille cinq cent vingt-neuf* ! Et d'autre part, savez-vous combien d'individus se sont déclarés sans religion ? *Deux mille cinq cents* ; pas un de plus. Le reste (c'est-à-dire *soixante-douze mille cinq cent quarante-cinq*) est composé de luthériens, de calvinistes, de piétistes, d'anglicans, de schismatiques, de juifs et de turcs.

A Marseille, la proportion a été la même : sur *trois cent douze mille huit cent soixante-quatre* habitants, *deux cent quatre-vingt-seize mille cent un* se sont déclarés catholiques ; *seize mille cinq cent quarante-quatre* se sont fait inscrire comme appartenant à d'autres cultes ; et *deux cent*

dix-neuf seulement se sont déclarés libres-penseurs.

A Rouen, ç'a été plus frappant encore : sur *cent deux mille quatre cent soixante-dix* habitants, il s'est trouvé *cent mille huit cent soixante et un* catholiques, *quinze cent quatre-vingt-dix* dissidents de toutes nuances, et seulement *dix-neuf* individus sans religion.

A Lyon, à Toulouse, à Bordeaux, à Nantes, à Lille, etc., la proportion a été à peu près la même ; sauf d'imperceptibles exceptions, tout le monde s'est déclaré catholique ; tout le monde a fait profession de croire en JÉSUS-CHRIST ; et cela, je le répète, librement, en face de gens qui représentaient l'État, l'État sans DIEU, sans foi.

Que répondre à ces chiffres ? Ne démontrent-ils pas, clair comme le jour, que, malgré ses folies et ses erreurs, notre France est chrétienne et catholique dans l'âme ? que ceux qui la croient perdue pour JÉSUS-CHRIST et l'Église se trompent du tout au tout ? et qu'on la calomnie, qu'on l'insulte quand on la traite en nation sans religion ?

L'espèce d'apostasie officielle qui, depuis 1789, lui a fait et lui fait encore tant de mal, ne pénètre pas jusqu'à son cœur. C'est une maladie de peau, tantôt rouge, tantôt tricolore, qui la met en danger, mais qui ne la fera point mourir. Elle ne la fera mourir que si elle arrivait au cœur. Cette fiction légale, cette apostasie officielle est ce qu'on appelle la séparation de l'Église et de l'État ; et c'est sur elle que nos radicaux actuels veulent bâtir, comme sur un fondement réel, leur fameux système de la séparation de l'Église et de l'école, autrement dit de l'école sans DIEU.

Si cette folie criminelle venait à prévaloir, ce serait

une seconde folie ajoutée à la première, un crime public ajouté à un crime public. Ce serait en outre la perte immédiate de notre France ; comme la séparation de l'âme et du corps est, pour l'homme, le signal et la cause de la mort.

Oui, disons-le bien haut ! au fond et dans son cœur, la France est encore aujourd'hui ce qu'elle a toujours été, le grand peuple chrétien, la grande nation catholique. Si ses gouvernements la laissaient à ses vraies aspirations, ce serait quelque chose de merveilleux que sa vie religieuse.

La Révolution n'est pas la France, comme voudrait le faire croire la démagogie. Elle n'est pas plus la France, que les ruines, les décombres, la boue et le sang qui recouvrent une magnifique terre ne sont cette terre. La Révolution est impie, et la France est chrétienne ; la Révolution blasphème JÉSUS-CHRIST, et la France, la vraie France l'adore.

Que viennent-ils donc nous proposer, ces quelques hommes sans foi, sans DIEU ? Que viennent-ils nous chanter avec leurs écoles sans religion ? Pour qui nous prennent-ils ? Pour qui prennent-ils la France ?

Je le sais, ils invoquent la liberté des cultes, laquelle n'a rien à faire ici, la cause que nous défendons contre eux étant commune aux catholiques et aux protestants. Les protestants, malgré leurs erreurs, croient, comme nous, en JÉSUS-CHRIST ; et l'école sans religion est contre leurs principes non moins que contre les nôtres. Je ne parle pas des juifs, parce qu'ils sont si peu nombreux, qu'on ne saurait les faire entrer en ligne de compte, et ensuite parce qu'ils sont généralement si riches, qu'ils

ont des écoles israélites tant qu'ils en veulent. La question se pose uniquement entre les chrétiens et les SANS-DIEU ; et dès lors, en France, elle est toute résolue.

Donc, demander à nos pères et mères de famille, soit dans les villes, soit dans les campagnes : « Faut-il que l'école où vous envoyez vos enfants soit une école chrétienne ? » c'est être assuré d'avance d'un OUI quasi-unanime.

Et ceux qui osent répondre NON, ceux qui veulent imposer leur système à la presque unanimité de leurs concitoyens, ceux-là sont des insensés et des perturbateurs, que la conscience publique repousse avec indignation.

Si par en haut le vrai sens patriotique n'était pas obscurci par les préjugés voltairiens et par l'ambition personnelle, ces criminelles folies ne pourraient se produire impunément. Ce sont des crimes de lèse-patrie.

V

Par où pèchent tous les raisonnements des adversaires de l'école chrétienne.

Nos démagogues et nos idéologues parlent tous, plus ou moins, de cette idée archi-fausse, ou bien qu'il n'y a pas de Religion véritable et nécessaire, ou bien que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST n'est pas DIEU fait homme, comme l'affirment à la fois et ses paroles et ses miracles ; ou enfin que l'Église, et le prêtre, ministre de l'Église,

ne sont pas chargés par le bon DIEU même d'apprendre à tous les hommes à connaître et à pratiquer la vraie Religion, la Religion de JÉSUS-CHRIST.

Quand on leur dit cela, ils se récrient. « Pas le moins du monde, disent-ils ; nous voulons seulement que l'Église et l'école ne soient pas confondues. Nous voulons qu'on enseigne la Religion à l'église, et qu'on n'en parle pas à l'école ; chacun chez soi. Voilà ce que nous voulons. » — Sans doute, chacun chez soi ; et nous ne voulons pas plus que vous confondre l'école avec l'Église. l'instituteur avec le prêtre. Mais autre chose est la *confusion* ;] autre chose, *l'union*. Nous voulons que l'école soit *unie* à l'Église. Et de même que, par « l'école » nous entendons, non la maison où se donne à nos enfants l'enseignement primaire, mais bien l'enseignement lui-même ; de même « par l'Église », nous entendons, non l'église matérielle, la maison de prières, mais l'Église enseignante, mais le prêtre qui représente l'Église et est le ministre de la Religion.

« Chacun chez soi, » nous dit-on ? Oui, mais il y a quelqu'un qui est partout chez lui, et qui ne saurait être légitimement exclu de nulle part : c'est le bon DIEU ; c'est JÉSUS-CHRIST, le Maître et le Seigneur.

A l'école, plus que partout ailleurs, il est « chez lui ». Les enfants, en effet, à qui le maître d'école apprend à lire, à écrire, à compter, etc., ces enfants ne sont-ils pas à JÉSUS-CHRIST ? Ne sont-ils point baptisés ? Ne sont-ce pas de petits chrétiens ? JÉSUS-CHRIST ne les a-t-il pas rachetés sur la croix au prix de tout son sang ? Ne sont-ils pas enfants de l'Église ? Or c'est là un fait, un fait évident. Qui oserait le contester ?

JÉSUS-CHRIST est donc chez lui à l'école. L'Église y a donc, elle aussi, sa place, sa grande place, sa place principale. Elle y est, non pour apprendre à ses enfants à lire et à écrire ; mais pour leur inspirer l'obéissance, le respect de leurs maîtres ; pour former leurs jeunes esprits et leurs petits cœurs ; pour veiller à ce que l'enseignement qui leur est donné soit conforme en tous points, non-seulement à la foi proprement dite, mais à l'esprit chrétien.

Voilà pourquoi l'Église a un droit absolu, supérieur, inaliénable, sur l'enseignement et l'éducation de la jeunesse, et par conséquent sur l'école où se donnent et cet enseignement et cette éducation.

Qu'on ne vienne donc plus nous dire que l'Église n'a rien à voir à l'école, et cela, sous prétexte que « la Religion n'a rien à voir à l'alphabet, ni aux quatre règles, ni à la grammaire, ni à la géographie. » Non assurément ; mais, à l'école, elle a à voir bien autre chose, et des choses autrement importantes que tout cela.

Ne l'oubliez pas : ce qu'il y a au fond de la pensée de ces gens, modérés en apparence, qui demandent la séparation de l'Église et de l'école, c'est la haine de l'Église, la haine de JÉSUS-CHRIST, la haine de DIEU et de la Religion. Ils ne croient plus à rien ; et ils ne veulent plus, pour la France, de religion, ni de prêtre, ni de DIEU.

Ils s'imaginent être simplement en dehors de JÉSUS-CHRIST : mais c'est là une chimère ; et ils ignorent ce que le Fils de DIEU a déclaré formellement : « *Quiconque n'est point avec moi, est contre moi.* » Ils ne sont pas avec JÉSUS-CHRIST : ils sont donc contre JÉSUS-CHRIST. En demandant que l'école ne soit plus à JÉSUS-CHRIST, ils demandent,

qu'ils le sachent ou non, que l'école soit contre JÉSUS-CHRIST.

Qu'ils fassent, tant qu'ils voudront, la patte de velours ; ils n'en sont pas moins chats, chats à griffes ; et, s'ils venaient à obtenir « la séparation de l'école et de l'Église », ils n'auraient rien de plus pressé à réclamer de cette force aveugle qu'on appelle « l'État », que la destruction de l'Église, la mise hors la loi des prêtres, et de tout ce qui est chrétien. Témoins les révolutionnaires de 1789 qui, après avoir obtenu « la séparation de l'Église et de l'État », en sont arrivés, en moins de deux ans, à décréter la suppression de l'Église par l'État, et à mettre hors la loi les Évêques et les prêtres fidèles ! Témoins encore nos communards de 1871, qui, après avoir arraché les crucifix de toutes les écoles, n'ont eu rien de plus pressé que de violer nos églises, d'emprisonner et de massacrer nos prêtres.

Donc, au fond de cette question de l'école, il n'y a, pour qui sait réfléchir, qu'une question de foi. Et si les révolutionnaires de tout rang la tranchent dans un sens opposé au nôtre, c'est tout simplement parce qu'ils n'ont pas la foi ; c'est parce qu'ils ignorent JÉSUS-CHRIST, ou bien parce qu'ils le haïssent.

Pères et mères, voyez donc l'immense importance de cette question, et pour le présent, et pour l'avenir !

VI

**Pourquoi et comment la Religion
est l'âme de l'éducation des enfants
et par conséquent de l'école.**

Parce qu'elle leur apprend ce qui est plus important que tout pour leur bonheur, et en ce monde et en l'autre.

Parce qu'elle leur apprend, et cela infailliblement, au nom et de la part de DIEU, à croire ce qui est vrai, à aimer ce qui est bon, à admirer ce qui est pur ; à respecter et à aimer l'autorité de leurs parents ; à être bons et chastes ; à s'aimer entre eux et à se pardonner ; à conserver de bonnes mœurs ; à être laborieux, fidèles, consciencieux ; à mettre le devoir avant le plaisir ; à éviter tout ce qui peut corrompre soit l'esprit, soit le cœur.

La Religion fait tout cela, partout où on la laisse faire ; et seule, elle a le pouvoir d'opérer ce bien, d'écarter ce mal. Qu'est-ce, en effet, que la morale sans la Religion ? Une ennuyeuse théorie, de grands mots, et tout au plus une honnêteté extérieure, qui suffit tout juste pour ne pas être pendu.

« Sans la Religion, disait jadis Napoléon I^{er} peu dévôt comme chacun sait, mais homme de sens et d'esprit ; sans la Religion, les hommes s'égorgeraient pour la plus belle femme ou la plus grosse poire. »

Sans la Religion, point de foi ni de morale ; sans la foi et sans la morale, point d'éducation.

Élever un enfant, qu'est-ce, sinon former son esprit en lui donnant la vérité et la bonne doctrine, et former son cœur en lui faisant connaître d'abord, puis aimer, puis pratiquer le bien ? Or, la première et la plus importante de toutes les vérités, n'est-ce pas évidemment la vérité religieuse, qui nous apprend ce que nous sommes, pourquoi nous existons, où nous allons ? qui nous enseigne la loi des lois, la loi divine ? et qui nous fait connaître ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter pour aller au ciel et pour éviter l'enfer ? En comparaison de cette science-là, que sont, dites-moi, toutes ces autres sciences dont on fait aujourd'hui si grand tapage ? De même, le premier, le plus important de tous les biens, n'est-ce pas le bien moral, c'est-à-dire la pureté du cœur et de la conscience ? Cette vérité, ce bien s'étend à tout, comme la lumière et la chaleur du soleil, qui éclairent et qui fécondent tout sur la terre.

Nous sommes des chrétiens ; nos enfants sont baptisés, sont chrétiens : pour eux, il n'y a pas d'éducation sérieuse sans la bienfaisante intervention de la Religion, et par conséquent de l'Église, et par conséquent du prêtre. L'école étant, avec la famille, le sanctuaire de l'éducation, vouloir en exclure la Religion et l'Église, c'est vouloir en exclure le bon DIEU ; c'est vouloir en exclure l'éducation.

L'expérience est là, d'ailleurs, qui le démontre chaque jour et partout : les écoles sans DIEU sont plus ou moins des foyers de corruption, d'une immoralité plus ou moins couverte, mais révoltante ; où il est quasi impossible à

un enfant de conserver son innocence ; où la crainte seule maintient quelque apparence d'ordre ; où l'enfant apprend à détester l'autorité du maître ; où la patrie ne voit qu'une pépinière de futurs communards, sans foi ni loi.

Je le répète : sans la Religion, point d'éducation. Donc, l'école doit être chrétienne, chrétienne avant tout. Exiger cela, c'est un devoir de conscience pour les pères et mères de famille, non moins que pour le prêtre. Il y va du salut des enfants.

VII

Pourquoi l'enseignement classique est inséparable de l'éducation religieuse.

C'est parce que l'esprit est inséparable du cœur.

On n'aime que ce que l'on connaît, que ce que l'on voit être beau, noble, bon, digne d'estime et d'amour. Le cœur suit la tête. Or, c'est l'enseignement qui forme la tête, c'est-à-dire qui fait connaître à l'esprit tout ce qu'il est utile de savoir. De là l'immense importance de ne donner jamais que la vérité en pâture à l'esprit de l'enfant. L'erreur corrompt l'esprit, comme le vice corrompt le cœur.

« Mais, dit-on, quand un maître d'école enseigne l'alphabet et la grammaire, le calcul et les autres connaissances élémentaires de son programme, il ne peut guère se tromper ; et quand même il se tromperait sur certains

détails, qu'est-ce que cela ferait à la bonne direction de l'esprit de ses écoliers ? La Religion n'a que faire, ce semble, dans cet enseignement. » — Soit ; mais comme nous l'avons indiqué déjà, ce n'est pas de cela que se préoccupe l'Église. Ce dont elle se préoccupe, dans l'enseignement donné à l'école, c'est d'abord qu'à l'occasion de certaines branches de cet enseignement, telle que l'histoire, et quelques autres éléments de science naturelle, l'instituteur ne vienne pas donner aux enfants des notions fausses et dangereuses, au point de vue religieux. Ce dont elle se préoccupe, c'est que les livres, surtout les livres d'histoire, soient véridiques, orthodoxes, et qu'ils ne contiennent point, comme il arrive si souvent, des calomnies contre le clergé et la Religion.

En enseignant l'histoire de France, par exemple, que de préjugés détestables contre les Papes, contre les prêtres, contre les Ordres religieux, contre les influences de l'Église, un instituteur irréligieux ou simplement ignorant (et il y en a malheureusement plus d'un) ne fait-il pas entrer tous les jours dans l'esprit de ses pauvres petits élèves ? Et ces préjugés, ces mensonges laissent des traces qui souvent ne s'effacent jamais !

Sur cent enfants qui, dès la sortie de l'école, se moquent de DIEU, désolent leurs parents, s'abandonnent au mal, on peut dire hardiment qu'il y en a quatre-vingt-dix qui ont puisé le germe de ces révoltes dans les mauvaises idées qu'on leur a données à l'école, non moins que dans les mauvaises mœurs qui pullulent dans les mauvaises écoles.

Voulez-vous que votre enfant demeure et grandisse dans le bien ? Faites-le d'abord demeurer et grandir dans

la vérité; et la vérité, c'est avant tout la vérité chrétienne, la connaissance du bon DIEU et de sa loi.

« Mais, dit-on encore, cette vérité, c'est le prêtre qui doit la donner aux enfants, et non pas le maître d'école ni les parents. » — Très-bien; le prêtre, en effet, et le prêtre seul est chargé officiellement par l'Église d'enseigner la Religion aux enfants de sa paroisse. Mais les parents et les maîtres de ces mêmes enfants ont pour *devoir* de l'aider par tous les moyens possibles dans ce laborieux enseignement. Tout doit y contribuer, et dans l'intérieur de la famille, et dans l'intérieur de l'école.

Les enfants, surtout les enfants du peuple, sont étourdis, peu portés à l'étude; ce qu'on veut qu'ils sachent, il faut le faire entrer dans leur intelligence et leur mémoire par tous les pores, à propos de tout. Si vous voulez faire un chrétien de ce pauvre petit bonhomme de huit ou dix ans, mettez-lui sans cesse sous les yeux, dans les oreilles, sur la langue, dans la mémoire, ce qui peut l'aider à se rappeler les vérités, toujours un peu abstraites, qui sont le fond de la religion chrétienne. Au lieu de lui apprendre à lire dans je ne sais quels livres insignifiants, apprenez-lui à lire dans le catéchisme, dans l'Évangile, dans un résumé élémentaire, comme il y en a tant, de la morale chrétienne. Même avec ce secours de tous les instants, l'Église aura de la peine à faire pénétrer bien à fond les lumières vivifiantes de la foi dans cette petite intelligence: que sera-ce, si l'enseignement de l'école reste complètement en dehors de la pensée religieuse, laquelle seule, on ne saurait trop le redire, a la puissance de former des chrétiens, c'est-à-dire de vrais hommes de bien, des hommes de conscience, de cœur, de devoir?

Le maître d'école doit nécessairement coopérer de tout son pouvoir à la grande œuvre d'éducation confiée par DIEU même à ses prêtres. L'enseignement de l'école doit suivre, aider, rappeler l'enseignement du catéchisme. Sans cela, point d'éducation solide; en d'autres termes, point de chrétien, point de vrais hommes de bien pour l'avenir.

Tout cela est incontestable. L'abaissement désolant de la France actuelle vient surtout de l'oubli de la loi de DIEU; et cet oubli a en grande partie sa source dans l'enseignement indifférent et irrégulier de nos écoles primaires, en bas, et de nos collèges, en haut.

L'enseignement de l'école doit donc être chrétien, comme l'éducation doit être chrétienne. Dans ce grand travail de formation, l'esprit de l'enfant ne doit pas être séparé de son cœur.

VIII

**Témoignage non suspect
d'un vieux roi de Prusse
qui ne croyait à rien.**

Les ennemis de la foi de nos enfants rencontrent ici un adversaire auquel ils ne s'attendaient guère. C'est le fameux roi de Prusse Frédéric le Grand, l'intime ami de Voltaire, plus incrédule, s'il se peut, et plus mécréant que Voltaire. Celui-ci croyait encore un peu à DIEU et à

l'âme, au bien et au mal : Frédéric, lui, ne croyait à rien ; et dans l'intimité, il ne s'en cachait pas.

Or, voici ce que le gros bon sens social et politique de ce scélérat de génie lui fit proclamer et imposer à tous ses sujets, dans un règlement général, promulgué à Berlin, le 12 août 1763, en plein règne du voltairianisme :

« FRÉDÉRIC, roi de Prusse, etc.

« Depuis le rétablissement de la paix, le véritable bien-être de nos peuples préoccupe tous nos instants (absolument comme dirait aujourd'hui le pieux Bismarck) ; or, nous croyons utile et nécessaire de poser le fondement de ce bien-être en constituant une instruction raisonnable autant que *chrétienne*, pour donner à la jeunesse, *avec la crainte de Dieu*, les connaissances utiles.

ART. 1. Les enfants de cinq à treize ou quatorze ans ne pourront quitter l'école *avant d'être instruits des principes essentiels du Christianisme* et de savoir bien lire et bien écrire (1).

« ART. II. Les maîtres, que les nécessités du travail obligent à employer des enfants, seront sérieusement avertis de faire en sorte que ces enfants ne soient pas retirés des écoles avant de savoir bien lire, *avant de posséder les notions fondamentales du Christianisme*,... faits qui doivent être constatés par des certificats *du pasteur* (2) et du maître d'école.

(1) Voyez comme il a soin de mettre ici l'instruction religieuse au premier rang. De la part d'un pareil homme, c'est très-frappant.

(2) Il ne parle ici que du pasteur luthérien, par ce qu'à cette époque la Prusse entière était luthérienne. Le pasteur, c'est ici le ministre de la religion.

« ART. XII. Comme les bons maîtres font les bonnes écoles, un maître d'école doit être dans des conditions telles que toute sa conduite soit un exemple; et qu'il ne renverse point par ses actes ce qu'il édifie par ses paroles. Les instituteurs, plus que tous les autres, doivent être animés *d'une solide piété*, et, avant tout, *posséder la vraie connaissance de Dieu et du Christ*.

« ART. XXIV. *Dans tout ce qui concerne l'école, l'instituteur doit s'appuyer sur les conseils et les avis de son pasteur.*

« ART. XXV. C'est notre volonté expresse que, dans les villes et les villages, les pasteurs visitent les écoles placées sous leur juridiction deux fois la semaine, tantôt le matin, tantôt le soir, et interrogent eux-mêmes les élèves. »

Ce n'est pas un curé, ce n'est pas un Évêque, ce n'est pas un Pape qui a porté ce décret : c'est, répétons-le bien haut, un libre-penseur de première qualité, dont les principes religieux étaient absolument les mêmes que ceux de nos révolutionnaires modernes les plus avancés.

C'était le bon sens qui lui arrachait ces aveux ; c'était l'instinct de la conservation de la société, de la famille, de l'ordre public.

Les ennemis de l'école chrétienne prétendent que la supériorité de la Prusse vient de ses écoles, et de son système d'instruction obligatoire. Qu'ils soient donc, une fois au moins, d'accord avec eux-mêmes et qu'ils ne cherchent pas à nous imposer le contrepied de ce qu'ils nous vantent. En Prusse, jusqu'en 1872, les prescriptions de Frédéric le Grand ont fait loi ; l'instruction chrétienne, et le respect pratique de la religion étaient con-

sidérés, et avec raison, comme l'âme de l'éducation dans les écoles. Si les Prussiens ont du bon, c'est là qu'ils l'ont pris.

Bismarck, paraît-il, est en train de changer tout cela : défense de parler religion dans les écoles, défense aux petits enfants de se mettre à genoux, de joindre les mains pour prier, etc. Tant pis pour la Prusse!

Au fond, Bismarck et nos révolutionnaires sont de la même école. Et voilà pourquoi nous espérons que la France ne voudra être ni leur dupe ni leur victime.

IX

Ce qu'il faut entendre par l'école *laïque*.

Laïque ne veut pas dire *sans religion*. Un laïque, c'est simplement un homme qui n'est pas ecclésiastique.

Tous les chrétiens, toutes les chrétiennes sont laïques. Vous, père et mère, qui lisez ces petites pages et qui vous préoccupez à si juste titre de l'avenir religieux de vos enfants, vous êtes laïques. Ceux-là seuls sont élevés au-dessus de l'état laïque qui ont l'honneur et le bonheur de se consacrer au bon Dieu dans l'état ecclésiastique ou dans l'état religieux.

Nos ennemis, qui ne sont pas très-forts en fait de choses religieuses, confondent ordinairement cette notion si simple, et, par laïque, ils entendent ce qui est, sinon ennemi du prêtre et de la Religion, du moins indifférent à la Religion et au prêtre. Pour eux, l'école

laïque, c'est l'école sans religion, l'école non chrétienne.

C'est parce qu'ils détestent et la Religion et l'Église et le prêtre, qu'ils acclament et réclament l'école laïque. S'ils savent fort bien ce qu'ils veulent, ils ne savent guère ce qu'ils disent.

Des écoles laïques ! Mais nous aussi, nous les aimons et les soutenons ; seulement nous demandons qu'avant tout ces écoles laïques soient chrétiennes. Il ne nous suffit pas qu'elles ne fassent pas la guerre au catéchisme et à JÉSUS-CHRIST ; nous voulons de plus, et nous avons le droit et le devoir de l'exiger, nous voulons, comme nous le disions tout à l'heure, qu'elles soient les auxiliaires du catéchisme et que l'instituteur ou l'institutrice y travaillent, de concert avec le prêtre et avec les parents, à former nos petits baptisés au service et à l'amour de JÉSUS-CHRIST.

Les instituteurs et les institutrices laïques que prônent les adversaires de l'école chrétienne, ce sont, sachez-le bien, des instituteurs et des institutrices sans religion. Du moment qu'un maître d'école remplit, à l'école et en dehors de l'école, le premier de tous ses devoirs, qui est de servir JÉSUS-CHRIST, immédiatement et tout laïque qu'il est, il est noté comme *clérical*, et trop souvent il ne peut plus compter que sur de la malveillance, quelquefois même sur de vraies persécutions.

Au contraire, l'instituteur qui est laïque, au sens des ennemis de la foi, est assuré d'une protection qui va parfois jusqu'au scandale, jusqu'à la tolérance la plus indigne.

Que nos enfants soient élevés chrétiennement : voilà tout ce que nous demandons. Et si ordinairement nos

curés préfèrent aux instituteurs et aux institutrices laïques, des Frères et des Sœurs, c'est que, grâce à l'indifférence religieuse, pour ne pas dire à l'irréligion qui domine dans presque toutes les écoles normales, où se forment les instituteurs et les institutrices de l'État, il arrive qu'ils sont trop rarement ce qu'il faut pour remplir dignement leur grande et sainte mission.

Qu'un bon prêtre ne veuille pas laisser les petits enfants, dont les âmes lui sont confiées, entre les mains d'un instituteur ou d'une institutrice sans religion, qui pourra le trouver mauvais? C'est le contraire qui serait étrange. Ce n'est pas pour lui, c'est pour la foi et le salut de ses ouailles que le curé réclame l'école chrétienne. Qu'elle soit tenue par un laïque, ou par un Frère ou une Sœur, il importe peu, pourvu que tout s'y passe selon la volonté de DIEU; pourvu que le ministre de DIEU y trouve l'appui auquel il a droit pour élever chrétiennement son cher petit peuple.

X

**Pour quels motifs l'Église repousse
ce qu'ils appellent
l'école obligatoire et gratuite.**

Nos libres penseurs, ennemis de l'Église et de la patrie, ont une *rengaine* qui revient à tout propos, comme une espèce de ritournelle. « L'école *laïque, obligatoire et gratuite.* »

Tout le venin est dans le mot laïque, ou pour mieux dire dans l'idée impie qu'ils cachent sous ce mot, très-inoffensif en lui-même ; et c'est uniquement, entendez bien ceci, c'est uniquement parce que l'école laïque qu'ils veulent imposer à la France est l'école sans DIEU, l'École sans JÉSUS-CHRIST et sans religion, qu'ils veulent la rendre obligatoire et gratuite. C'est une vraie conspiration contre la foi de notre France. « D'abord, disent-ils, élevons la jeunesse en dehors de l'Église, c'est-à-dire contre l'Église ; puis, obligeons les parents à l'envoyer à nos écoles sans DIEU, afin que rien ne nous échappe ; puis enfin, ôtons-leur tout prétexte de réclamer en faisant payer toutes ces écoles par l'État et en ne demandant rien ni aux parents ni aux enfants. Avec ce système, la France sera à nous dans quinze ou vingt ans. » C'est aussi abominable que bien combiné. C'est abominable, parce que c'est la guerre à DIEU et aux âmes ; c'est savamment combiné, parce que si leurs « écoles laïques » venaient à l'emporter, et à devenir obligatoires pour tous, le résultat impie qu'ils espèrent serait infailliblement atteint ; la France perdrait la foi.

C'est pour cela que nous repoussons de toute l'énergie de cette même foi l'école révolutionnaire « laïque, obligatoire, gratuite. » Si l'école était chrétienne, comme elle doit l'être, et comme elle le sera toujours (nous l'espérons bien) ; si l'école était chrétienne, loin de trouver mauvais qu'elle fût obligatoire, l'Église serait la première à approuver un système qui mettrait tous ses enfants dans l'heureuse obligation d'être aussi instruits et aussi bien élevés que possible. Ce dont elle ne veut à aucun prix, c'est que les parents chrétiens (c'est-à-dire quatre-

vingt dix-neuf sur cent, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille) soient obligés d'envoyer leurs enfants dans des écoles où tout les détournera de la Religion, comme nous l'avons démontré plus haut.

Ici, comme toujours, avec leurs grands mots de *liberté*, de *progrès des lumières*, etc., les révolutionnaires sont des tyrans, de vrais despotes. Ils foulent aux pieds la première et la plus légitime de toutes nos libertés, la liberté religieuse. Parce qu'ils ne croient pas, ils veulent *obliger* les autres à ne point croire; et ce n'est ni la science, ni l'instruction qu'ils veulent nous inculquer de gré ou de force, c'est tout bonnement leurs doctrines impies.

Avons-nous raison, je vous le demande, nous chrétiens, de ne pas vouloir de leur instruction obligatoire? Nous ne voulons pas de leur instruction, parce qu'elle est fausse et perverse; et nous ne voulons pas qu'on oblige nos enfants à la recevoir, d'abord parce que nous ne sommes pas des esclaves, ni eux non plus, et puis parce que nous ne voulons pas qu'on nous oblige à les faire empoisonner.

Quant à l'école « gratuite » de ces messieurs, il y a encore là une iniquité digne d'eux. Ces fameuses écoles sans religion ne seront pas gratuites le moins du monde, vu que l'État les payera, et les payera grassement. Or, la caisse de l'État, qui est-ce qui la remplit, dites-moi? Ce sont les chrétiens; la minorité des contribuables qui se déclarent non chrétiens est si insignifiante, qu'on peut dire qu'elle ne compte pas. Et ainsi, avec votre apparence de générosité, de désintéressement, d'amour du peuple, vous ne voulez faire autre chose, bons apôtres que vous êtes, que de nous faire payer à nous-mêmes la

ruine morale de nos enfants ! Vous voulez obliger la France catholique à se tuer de ses propres mains, à se dépouiller elle-même du manteau royal de sa foi. Allons donc ! c'est, en vérité, trop d'impudence.

Non, nous ne voulons ni de *votre* instruction laïque, ni de *votre* instruction obligatoire, ni de *votre* instruction soi-disant gratuite. Chrétiens, nous voulons êtres libres de faire élever chrétiennement nos enfants ; et si vous venez nous dire encore que nous ne repoussons vos idées que parce que nous voulons maintenir le peuple dans l'ignorance, nous vous répondrons, avec la franchise de l'indignation, que vous êtes des fourbes et des menteurs. C'est vous qui êtes les enfants de ténèbres : nous, disciples de la vérité et de l'Évangile, nous sommes « les enfants de lumière. » et, qui plus est, nous sommes, comme l'a proclamé le Fils de DIEU, nous sommes « la lumière du monde. »

XI

**Comme quoi tous les impies,
les communards, les mal vivants,
sont sympathiques à l'école sans religion.**

C'est là un fait évident, qui n'a pas besoin de preuves. Tous les révolutionnaires, c'est-à-dire tous les rebelles à JÉSUS-CHRIST et à son Église, sont sympathiques à l'école sans religion. Depuis les sommets de l'échelle sociale, depuis les gouvernants voltairiens, jusqu'au dernier petit

blasphémateur de cabaret, tous ils réclament, comme un droit, ce qu'ils appellent soit l'école *laïque*, soit l'école *libre*, soit l'école *nationale*. Au fond, cela signifie l'école sans DIEU ; l'enseignement et l'éducation, non-seulement indifférents, mais hostiles à la Religion.

Et pourquoi font-ils cette triste campagne ? C'est que, poussés par le démon, en qui ils ne croient plus, ils veulent anéantir le règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur la terre. Et comme JÉSUS-CHRIST ne règne sur le monde que par son Église, par le Pape, son Vicaire, par les Évêques et les prêtres ses ministres ; comme les Congrégations religieuses sont les auxiliaires les plus précieux de l'Église pour l'éducation de la jeunesse, ils se liguent tous ensemble pour détruire la Papauté temporelle et spirituelle, pour anéantir par tous les moyens l'influence sacrée de nos Évêques, de nos prêtres, de nos Ordres religieux.

Cette question de l'école, qui dans leur bouche semble n'être qu'une question nationale, est en réalité une question religieuse. Comme nous le disions en commençant, tout se résume à savoir si l'école doit faire de nos petits enfants des chrétiens ou des libres-penseurs, des hommes de foi ou des hommes sans foi, des catholiques ou des révolutionnaires. Les prôneurs de l'école sans DIEU se soucient très-peu du maître d'école : c'est au curé qu'ils visent. L'école ne les touche qu'au point de vue de l'Église et de tout ce qui se dit et se fait à l'église. Si vous pouviez lire entre leurs lignes philanthropiques et doucereuses, lorsqu'ils écrivent avec tant de modération sur les intérêts de la jeunesse, sur l'avenir du peuple, sur l'amour de la science, etc., voici ce que vous liriez, en

caractères tracés, non de la main de DIEU, mais de la main même de Satan : « Plus de religion, ni de messe, ni de sacrements, ni de catéchisme ! Plus de prêtres, ni de Religieux, ni de culte, ni d'Église ! Plus de Christ ! plus de foi, plus de DIEU. » Voilà le fond effroyable de la lutte à laquelle nous assistons. Laisserons-nous l'ennemi de DIEU et des hommes accomplir son plan infernal ?

C'est le plan de la Révolution, qui veut déchristianiser la France, l'Europe, le monde, et qui, pour arriver à ses fins, se sert de tout : des lois, des gouvernements, de la politique, de la presse, de la corruption des mœurs, et, répétons-le bien haut, de l'instruction publique et de l'école, où sa tâche est plus facile, à cause de la facilité plus grande qu'elle a de séduire l'esprit des enfants,

Si nous laissons faire la Révolution, en moins d'un demi-siècle notre pauvre France sera perdue, sera déshonorée sans retour.

XI

**Des grossières calomnies que l'on débite
contre les Frères et les Sœurs,
au point de vue de l'instruction.**

La *bête noire* des adversaires de l'école chrétienne, est-il besoin de le dire ? ce sont tout d'abord les Frères et les Sœurs qui se vouent à l'éducation chrétienne de la jeu-

nesse. Nos révolutionnaires les détestent encore plus, s'il se peut, que les prêtres.

Ils ont bien raison : les Frères et les Sœurs sont les ennemis-nés de l'école sans Religion, de l'école révolutionnaire : comme la vérité est l'ennemie-née du mensonge ; la charité, l'ennemie-née de la malice.

Que ne disent-ils pas pour persuader aux ignorants que le bien est le mal, que les Frères et les Sœurs sont les ennemis du peuple, et que les pères de famille ne doivent pas leur confier leurs enfants ?

Ils mentent. Voilà leur arme, la seule dont ils puissent se servir ; ils mentent, en attendant qu'ils puissent tuer.

Ils disent, avec une effronterie qui en impose au grand nombre, que les Frères et les Sœurs sont ignorants ; que dans leurs écoles les enfants n'apprendront rien ; que les instituteurs et les institutrices *laïques*, c'est-à-dire sans religion, ne l'oublions pas, possèdent seuls « la science » qu'il faut pour former « des citoyens. » Cette calomnie revient à tout propos.

Malheureusement pour eux, les faits sont là qui les convainquent sur toute la ligne et d'imposture et de mensonge. Tous les ans, il y a dans toutes nos grandes villes des concours publics, soit pour les diplômes ou certificats d'études, soit pour certaines récompenses décernées par les départements ou les municipalités, voire même par les Francs-Maçons ; et ces concours sont présidés par des gens de l'Université, presque toujours ennemis des Congrégations enseignantes.

Or, notez bien ceci, le résultat de ces concours, publié chaque année, est, sans aucune exception, favorable et

plus que favorable aux écoles des Frères et des Sœurs. Quelquefois le succès est tel, qu'on aurait de la peine à le croire, si ce n'était pas l'Université elle-même qui les publiât. On n'exagère certainement pas en disant que c'est une proportion de quinze sur vingt, et, dans beaucoup de cas, de sept sur dix.

Les 9 et 15 juillet de l'année dernière (1872), il y a eu un concours général entre toutes les écoles communales, laïques et congréganistes, de la ville de Paris. Sur 205 élèves présentés par les écoles laïques, 57 ont été déclarés admissibles aux écoles supérieures; sur 169 élèves présentés par les écoles des Frères, 96 ont été déclarés admissibles à ces mêmes écoles supérieures. Du côté des écoles laïques, 121 éliminés; du côté des Frères, 26 seulement. Est-ce clair?

En cette même année 1872, l'école des Frères de Valence a obtenu, comme les années précédentes, un succès plus significatif encore: sur 5 élèves présentés par les Frères pour l'École des arts et métiers, tous les 5 ont été reçus, avec les numéros 1, 2, 3, 4 et 6.

Et il en est ainsi depuis vingt et trente ans; l'Université et les Ministres de l'instruction publique ont beau faire, ils ont beau favoriser sans vergogne leurs écoles laïques, ils ont beau entraver, tracasser les pauvres Frères: rien n'y fait; les Frères l'emportent sur toute la ligne, toujours, partout. Je me rappelle un grand concours à l'Hôtel de Ville de Paris, il y a quelques années, où les douze premières nominations ont été emportées d'assaut par les élèves des Frères: jusqu'à la cinquantième, il y avait à peine sept ou huit élèves des écoles laïques.

A Bourges, à l'un des derniers concours, les 29 et 30 juillet, sur 13 jeunes filles qui aspiraient au brevet élémentaire, 10 seulement ont été admises ; et sur ces 10, 9 étaient élèves des Sœurs. Une seule élève des Sœurs a été éliminée, en pendant de l'unique élève des écoles laïques qui a été reçue.

A Grenoble, même résultat, écrasant pour les partisans de l'école laïque, de l'école sans religion : sur 9 admissions, 7 ont été remportées par les écoles de Sœurs, et 2 seulement par les écoles laïques.

Encore une fois, est-ce clair ? Ce sont là des chiffres ; je défie qu'on y réponde. En vérité, si les Frères et les Sœurs sont ignorants comme on veut bien le dire, que sont donc les autres ?

Pour les gens de bonne foi, qui savent les choses, cette question n'en est plus une. Au point de vue de l'instruction, les écoles de nos Frères et de nos Sœurs sont de beaucoup supérieures aux autres,

Et c'est tout simple. Quelque honnête qu'on les suppose, les instituteurs et institutrices de l'État font, après tout, un métier ; un métier honorable, un métier utile, tant qu'on voudra, mais enfin un métier et non une œuvre de dévouement. Ils font cela pour de l'argent ; tandis que nos Frères et nos Sœurs le font pour l'amour de Notre-Seigneur, dans un intérêt bien supérieur à tous les intérêts de ce monde, heureux de s'user ainsi au service du bon DIEU, et se proposant avant tout de faire du bien aux chères petites âmes que leur confie la Providence.

Si leurs écoles ne sont pas toujours gratuites, c'est qu'après tout il faut que les Frères et les Sœurs vivent.

Depuis que la Révolution a eu soin de leur enlever tout ce qu'ils possédaient jadis, les Ordres religieux sont pauvres ; et les Frères et les Sœurs qu'ils envoient pour diriger nos écoles mourraient de faim si les communes ou les paroisses ne leur donnaient un petit traitement annuel. Ce traitement, d'ailleurs si modeste, n'enlève aucunement à leur œuvre son caractère supérieur et exclusif de dévouement religieux, de foi, de charité.

Je le répète, quelque bon que puisse être un instituteur laïque, marié, salarié par l'État, l'intérêt de sa famille et de son avenir tiendra toujours, et c'est justice, le principal rang dans l'accomplissement de son devoir, S'il est chrétien, il ne fera pas de mal à ses petits élèves ; il pourra même leur faire du bien ; mais sauf des exceptions très-rares, ce bien ne pourra point être comparé à l'influence quotidienne qu'exercent sur les enfants les Religieuses et les Religieux, qui, à l'école comme à l'église, au milieu de leurs enfants comme dans leur vie privée, mettent officiellement le service de DIEU au premier rang, et, par leurs exemples non moins que par leurs paroles, leur apprennent à prier, à servir et à aimer JÉSUS-CHRIST. Leur habit seul n'est-il pas une prédication de tous les instants ?

Le Frère, la Sœur d'école font ce bien par état ; c'est leur vocation. Il serait ridicule de l'attendre d'un maître laïque.

Cela ne veut pas dire qu'un bon instituteur laïque, qu'une bonne et chrétienne maîtresse d'école ne soit pas capable de rendre de grands services, même au point de vue religieux : nous disons seulement, et c'est une vérité évidente, que nos Frères et nos Sœurs sont dans des con-

ditions bien supérieures pour opérer ce bien ; et que c'est à cause de cela que les révolutionnaires, ennemis de la foi et de l'Église, les détestent si profondément, et cherchent à les déprécier, afin de pouvoir plus facilement les chasser.

C'est également à cause de cela que, poussés par l'instinct de l'amour paternel et maternel, non moins que par l'instinct religieux, les parents qui présentent leurs petits enfants dans les mairies pour les faire recevoir aux écoles primaires, demandent, sinon tous, du moins presque tous, que leurs enfants soient envoyés chez les Frères, chez les Sœurs. Cet instinct populaire est incontestable, et il est significatif. C'est une sorte de suffrage universel, qui proclame, plus haut que tous les discours, la supériorité des Religieux et des Religieuses dans la direction des écoles.

C'est le vœu quasi universel du peuple français, que nos démocrates foulent aux pieds, lorsque, dans leurs Conseils municipaux ou même départementaux, ils substituent leurs passions impies aux véritables vœux des populations, qu'ils représentent soi-disant.

Pauvre France ! comme on se joue d'elle en cette grande question des écoles, aussi bien d'ailleurs que dans la plupart des autres ! Ce n'est pas la population, c'est la Révolution qui veut bannir de nos écoles les Frères et les Sœurs.

XIII.

**Des calomnies que l'on débite contre eux,
au point de vue des mœurs.**

Les ennemis des Frères et des Sœurs attaquent leur moralité. Ils prétendent que les parents ne peuvent confier avec sécurité leurs enfants aux Frères et aux Sœurs.

Et quelle est la base de leur raisonnement, ou, pour mieux dire, quel est le prétexte de leurs odieuses insinuations? Le voici : « Deux, trois fois par an, dans toute la France, un Religieux, oubliant tous ses devoirs, a fait un scandale. Donc, on ne peut plus avoir confiance dans *les Religieux*. »

C'est comme si l'on disait : « Voici deux, trois négociants que la justice frappe comme coupables de vol ; donc on ne peut plus avoir confiance dans l'honorabilité d'aucun négociant. — Voici deux, trois parents dénaturés que les tribunaux condamnent pour traitements barbares envers leurs pauvres enfants ; donc tous les parents sont dénaturés, et il faut se méfier d'eux tous. — Voici quelques soldats qui, dans une affaire, jettent leurs armes et se sauvent : donc tous les soldats sont des lâches. »

Certes, les quelques misérables qui, foulant aux pieds toutes les lois de la conscience et de l'honneur le plus vulgaire, commettent quelqu'un de ces attentats que la loi punit avec une si juste rigueur, sont de grands cou-

pables ; mais, dites-moi, l'Église, la Religion ne sont-elles pas les premières, non-seulement à les condamner, mais à les expulser immédiatement, sans miséricorde ?

Et puis, est-ce que les instituteurs de l'État n'ont pas, eux aussi, et bien plus encore, leurs misères déplorables ? Les ennemis de la Religion n'en parlent jamais, tandis qu'ils signalent, qu'ils grossissent avec toute la partialité de la haine le moindre scandale, quelquefois plus apparent que réel, donné par un Religieux.

N'écoutons point ces pharisiens. Ce qu'ils détestent aujourd'hui, c'est ce que leurs pères ont détesté jadis : JÉSUS-CHRIST, la vérité, la Religion. Comme jadis, ils calomnient, ils mentent ; ils emploient la perfidie, en attendant qu'ils puissent employer la violence ; et c'est là le seul secret de tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait contre le clergé, contre les Ordres religieux, et tout spécialement contre les Congrégations enseignantes.

Sauf de très-rares exceptions, nos Religieux, nos Religieuses sont ce qu'il y a de plus honorable, de plus pur, de plus méritant, de plus excellent en France ; et des parents chrétiens ne peuvent trouver de meilleurs auxiliaires pour les aider à faire de leurs enfants de bons petits chrétiens.

XIV.

**S'il est vrai que nos écoles chrétiennes
soient des foyers d'obscurantisme,
de politique rétrograde et de réaction.**

De réaction? Et contre quoi? Contre l'impiété et le vice? Oui certes! Contre les détestables doctrines révolutionnaires, subversives de la Religion, de l'autorité, de la famille, de l'ordre social tout entier? Oui, oui, et mille fois oui. Et c'est ce qui fait qu'on veut les supprimer.

Des foyers de réaction politique, dans un sens quelconque? Non, en aucun sens. Et nos radicaux le savent tout aussi bien que nous. Dans nos écoles, on ne s'occupe pas de politique; pas plus de politique blanche que de politique tricolore ou rouge. Et c'est là ce qui vexa nos démocrates. Ils voudraient que nos écoles, sanctuaires de la simplicité et de la paix, devinssent, sous la direction de leurs maîtres d'école communards, des espèces de petits clubs, des foyers de révolte. Révolutionnaires, ils ne rêvent que révolutions; homme de révolte, ils voudraient semer partout la révolte.

C'est ce que nous ne voulons pas; c'est ce que nous ne faisons pas; c'est ce que nous n'avons jamais fait, et ce que nous ne ferons jamais. Qu'on appelle cela « obscurantisme », tant qu'on voudra; qu'on l'appelle « réaction », soit! Nous savons ce que parler veut dire. On

n'accuse nos Frères et nos Sœurs d'école de s'occuper de politique, que pour les rendre odieux aux populations et pour les envelopper dans les colères et les haines que les journaux révolutionnaires excitent contre le parti de l'ordre et des honnêtes gens.

Dans nos écoles, les Frères et les Sœurs s'occupent à faire de leurs petits enfants des chrétiens, des gens de bien et de vrais citoyens. Ils laissent aux émissaires de la Révolution et des sociétés secrètes la criminelle besogne de leur faire perdre la tête, sous prétexte de « liberté » et de « république ».

On dira tout ce qu'on voudra, la politique n'a rien à faire à l'école.

XV.

**S'il est vrai que l'école chrétienne
ne s'entende pas à former des citoyens.**

Cela dépend de ce qu'on entend par « citoyen ».

Par citoyen, les révolutionnaires entendent une espèce d'exalté, qui a toujours à la bouche les grands mots de *patrie* et de *patriotisme*, de *liberté*, d'*égalité*, de *fraternité* (ou la mort!); qui est toujours prêt à s'armer contre l'autorité légitime, c'est-à-dire non révolutionnaire; qui fait le bravache, et qui, sous prétexte de fierté nationale, est ingouvernable. — Tel est le citoyen que forment l'école sans religion, l'atelier sans religion, la famille sans religion, le journal sans religion, l'État sans religion.

Dans toutes nos révolutions, on le voit à l'œuvre, et il n'est pas beau.

L'école chrétienne, non-seulement ne forme pas de citoyens de cette espèce, mais elle a pour mission directe, évidente, de les empêcher de se former. A-t-elle tort ? Qu'est-ce, je vous prie, que le « citoyen » révolutionnaire, sinon l'homme de désordre et de tapage, l'émeutier, le communard ?

DIEU et son Église condamnent ce composé hideux d'orgueil, de présomption, d'ignorance, de colère, de violence, et presque toujours d'intempérance et de luxure. L'école chrétienne en fait autant ; elle le réprouve, et s'efforce de préserver de tous ces vices et de toutes ces erreurs l'esprit et le cœur des enfants qu'elle élève.

Mais si elle est l'ennemie du faux citoyen, elle est l'amie et la mère du citoyen véritable.

Vous tenez, n'est-ce pas, à ce que votre fils fasse un jour honneur à son pays ? Vous tenez à ce qu'il soit toute sa vie un homme de bien, un homme de devoir, un homme d'ordre et de dévouement ? C'est là ce qu'on appelle un bon citoyen, du haut en bas de l'échelle sociale. Vous tenez à ce que votre fille, devenue femme et à son tour mère de famille, soit et demeure honnête, bonne, vertueuse, pure ?

Eh bien, c'est à cette grande œuvre que travaille, de concert avec le prêtre et avec vous, l'école chrétienne. Les démagogues prétendent que dans nos écoles nous ne formons que des chrétiens et que nous ne nous occupons pas à former des citoyens. Cela est faux : en formant des chrétiens, nous formons par là même des citoyens, de bons et vrais citoyens. « Les meilleurs chrétiens, disait

jadis le roi protestant Gustave Adolphe, sont toujours les meilleurs soldats. » On peut en dire autant des citoyens. « Les meilleurs chrétiens sont toujours les meilleurs citoyens », c'est-à-dire les hommes les plus véritablement dévoués aux intérêts et au bonheur de leur pays.

Nos révolutionnaires de tous degrés sont les plus piétres citoyens qui se puissent voir : sous le couvert des grands mots que nous disions tout à l'heure, ils ne cherchent qu'à contenter leurs mauvaises passions, à acquérir sans travailler, à attraper quelques bons emplois bien lucratifs, sans se soucier le moins du monde de la chose publique. On les a vus à l'œuvre, à l'époque de la Commune ; et tels ils ont été, tels ils seront toujours.

La Religion peut seule former de vrais hommes de bien ; et c'est pour cela que l'école, qui est chargée de former des hommes, doit être chrétienne, profondément chrétienne.

L'école sans religion ne formera jamais que des révolutionnaires, des rebelles, des ivrognes, des communs.

XVI

**Du crime de ceux qui empoisonnent
l'esprit et le cœur de la jeunesse.**

Le Code pénal punit de mort les empoisonneurs ; et il a bien raison. Rien de plus odieux, de plus lâche que cette forme du crime.

Mais, dites-moi, quel est le plus coupable, de celui qui empoisonne et tue le corps, ou de celui qui empoisonne et tue l'âme ? N'est-ce pas l'âme qui fait de nous des hommes ? L'âme est cent fois, mille fois au-dessus du corps. Si donc empoisonner, tuer le corps est un si grand crime, que sera-ce quand il s'agira de l'âme ?

Or, la France est couverte de gens qui, au vu et su de tout le monde, empoisonnent les âmes, non avec de l'arsenic ou du vert-de-gris, mais avec d'abominables doctrines, lesquelles pénétrant peu à peu l'esprit, le rendent incrédule, impie et rebelle, et, arrivant jusqu'au cœur, lui donnent le goût du mal, la haine de Dieu, l'habitude du vice.

Ces empoisonneurs publics, ce sont tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, enseignent l'erreur, soit en religion, soit en politique. Ce sont, au premier chef, les mauvais instituteurs et les mauvaises institutrices, les maîtres et maîtresses d'école sans religion, sans principes.

Qu'apprennent-ils aux pauvres petits êtres qu'on leur confie ? A lire, à écrire, je le veux bien ; mais ils leur apprennent aussi et surtout, tant par leurs exemples que par leurs paroles, à vivre sans DIEU, à mépriser les saintes pratiques de la Religion, à se moquer du prêtre, à dédaigner la prière et la sanctification du dimanche, et les lois de l'Église, et la confession, et les pâques. Ils les habituent à ne pas faire le bien par conscience ou par devoir, mais à chercher avant tout leur intérêt personnel, à gagner de l'argent, à devenir des égoïstes. Trop souvent, surtout dans les moments de crises politiques, ces maîtres d'école, ces institutrices sans religion donnent, par dessus le marché, des scandales dont les traces demeurent profondément gravées dans le souvenir des enfants.

Cet empoisonnement moral est un crime de premier ordre. Il atteint non-seulement l'Église, mais la société elle-même jusqu'à la racine, jusqu'au cœur. Il prépare d'affreuses ruines pour l'avenir. Ceux qui le commettent devraient être traités comme les pires des criminels d'autant plus criminels qu'ils s'attaquent à de pauvres petits innocents privés de défense, qui croient aisément ce qu'on leur dit.

Ceux qui le laissent commettre, et, plus encore, ceux qui le font commettre, sont des misérables, ennemis de DIEU et de la société ; il n'y a pas de nom pour les flétrir. Si la justice humaine est assez aveugle pour ne pas les punir, l'inexorable justice divine les attend au sortir de ce monde ; et le Juge redoutable, devant lequel ils comparaitront alors, terrifiés, éperdus, l'a déclaré dans son saint Évangile : « *Quiconque aura scandalisé un seul de ces*

« petits qui croient en moi, je vous dis en vérité qu'il vaut mieux pour lui d'être précipité jusqu'au fond de la mer, avec une pierre de meule au cou. »

Or, ce n'est pas un enfant, c'est toute une génération d'enfants que scandalise, c'est-à-dire que perd et que corrompt le maître, la maîtresse d'école sans religion ; et ces enfants, étant des petits baptisés, des petits chrétiens, c'est d'eux que parle ici directement JÉSUS-CHRIST. Les scandaliser, c'est commettre un meurtre, et un meurtre sacrilège ; c'est arracher à DIEU l'esprit et le cœur de ses enfants. Malheur à l'homme qui commet ce crime ! Et malheur à la société qui le laisse commettre ! Malheur aux journaux qui le prêchent ! Malheur aux hommes publics qui osent l'ériger en loi !

Toute loi contraire à la loi de DIEU est nulle et de nulle valeur. La conscience défend de s'y soumettre ; ce serait apostasier. Si nos impies parviennent à faire ériger en loi leur système d'éducation antichrétienne, nous entrerons dans les voies de la persécution ouverte ; et ce sera le cas, pour les pères et mères comme pour les enfants, pour les prêtres comme pour les laïques, de répéter la grande parole tombée jadis des lèvres des Apôtres : *« Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes ! »*

XVII

**Du crime et de la folie des parents
qui élèvent leurs enfants sans religion.**

Les pères et mères qui élèvent, ou qui font élever sans religion leurs pauvres petits enfants, ne sont pas moins coupables que les mauvais maîtres d'école; et, comme eux, ils en répondront devant DIEU.

Ils sont tout ensemble coupables et insensés : coupables, parce qu'ils manquent gravement à leur premier devoir de père et de mère, qui est d'aider de tout leur pouvoir l'Église à sauver et à sanctifier les enfants que DIEU leur donne; — insensés parce qu'un jour ils recueilleront ce qu'ils auront semé, et s'apercevront, mais trop tard, qu'une mauvaise éducation ne produit que de mauvais fruits. Bien souvent leur fils deviendra un drôle et un libertin; sans foi et sans crainte de DIEU, il s'abandonnera à ses passions, bienheureux si le mal ne va pas jusqu'au déshonneur; leur fille risquera fort de mal tourner et de leur causer de ces chagrins qui n'ont point de nom. Il y a si peu de gens qui restent honnêtes et qui gardent de bonnes mœurs, lorsqu'ils n'ont point, pour les retenir, le frein salutaire de la conscience, la crainte de DIEU et le tout-puissant secours des sacrements !

Donc, pères et mères, prenez garde à l'avenir. Prenez garde au compte que DIEU vous demandera de l'âme, de

la foi, des mœurs de vos enfants. Prenez garde pour vous-mêmes, et dans l'intérêt de votre propre bonheur ici-bas, de ce qui résultera presque infailliblement de l'éducation que vous leur aurez donnée ou fait donner.

N'oubliez pas que vous n'avez pas le droit d'élever ni de laisser élever vos enfants sans religion ; c'est pour vous un devoir de conscience, sous peine de péché grave, non seulement de faire prier vos petits enfants chez vous et de leur apprendre par votre exemple à servir le bon DIEU, mais encore de ne les confier qu'à des maîtres ou des maîtresses d'école capables de vous aider dans votre grande tâche. Vous n'arriverez à rien de bon, si l'école ne travaille pas dans le même sens que vous, si l'école n'est pas chrétienne, comme la famille.

Je le sais, cela n'est malheureusement pas toujours possible ; il y a de bonnes paroisses qui, grâce à un maire et à un Conseil municipal impies, ont pour instituteur, un homme sans foi ni loi, quelquefois même un comunnard, un homme sans mœurs, trois fois indigne du poste qu'il remplit. C'est là un malheur immense ; mais loin de vous décourager, vous devez redoubler de vigilance et de zèle pour inculquer à votre pauvre enfant de solides principes religieux. Vous devez lutter, tant que vous pouvez et à propos de tout, contre la mauvaise influence de l'école où vous êtes obligés de l'envoyer. Vous devez le prêcher d'exemples plus encore que de paroles, et veiller à ce qu'il remplisse avec vous tous ses devoirs religieux.

Si en face de cette école corruptrice, le zèle de votre curé parvient à élever une école libre, une école chrétienne, n'oubliez pas que c'est pour vous un devoir d'y

envoyer le plus tôt possible vos enfants, et de les soustraire, dès que vous le pourrez, au danger qui les menace là où ils sont.

Pour la famille, comme pour l'Église et la société, l'école chrétienne est le salut de l'avenir; l'école sans DIEU, l'école sans crucifix et sans prières, c'est la ruine et la perte.

XVIII

**Que l'école doit être pour l'Église
ce qu'une fille est pour sa mère.**

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en envoyant son Église au milieu du monde, l'a chargée « *d'enseigner tous les peuples.* » C'est là pour le Pape, pour les Évêques, les prêtres, non pas seulement un droit, mais un devoir auquel ils ne peuvent se soustraire sans risquer leur salut; un devoir qu'ils accomplissent non pour dominer, comme des âmes basses et ignorantes ont osé le dire, mais pour faire régner JÉSUS-CHRIST dans le monde et pour procurer le salut de leurs frères.

Dans l'enseignement, comme nous le disions, il y a deux choses distinctes, mais unies et subordonnées l'une à l'autre : il y a les connaissances qui nous sont utiles et même plus ou moins nécessaires à tous pour gagner notre vie et pour accomplir les devoirs de notre état; telles que savoir lire, écrire, compter; savoir bien notre langue, et telle ou telle langue étrangère; savoir

plus ou moins l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, voire même le latin, le grec, etc., et puis, il y a la grande science, la science divine du salut, dont personne, absolument personne ne peut se passer, et qui apprend à l'homme à connaître, à aimer, à servir son DIEU en ce monde, afin de le posséder éternellement, et d'être éternellement heureux dans l'autre. Voilà ce dont se compose l'enseignement.

Or, l'Église est préposée par DIEU même à cet enseignement. Elle est chargée, non d'apprendre aux hommes à lire, à écrire, à compter, etc., mais de veiller de très-près à ce que personne ne profite de l'enseignement des connaissances naturelles pour altérer la doctrine chrétienne et pour détourner de JÉSUS-CHRIST les esprits et les cœurs.

Elle est chargée de veiller de très-près à ce que l'éducation chrétienne soit inséparablement unie à toute espèce d'enseignement, et à ce que l'homme s'habitue dès sa jeunesse à sanctifier son travail par la prière et par des pensées de foi.

C'est à ce titre que l'Église est chargée, par un ordre exprès de DIEU, de rendre l'école profondément chrétienne, d'en surveiller avec soin l'enseignement, d'y faire régner JÉSUS-CHRIST par tous les moyens que peut suggérer une charité ingénieuse, principalement par les bons exemples des maîtres et des maîtresses, par le choix des livres de classe, par les petites prières qui précèdent ou suivent l'étude, par les crucifix et les images saintes, en un mot, par toutes sortes d'habitudes de foi et de religion.

Quant à l'enseignement direct de la grande science,

de la science de la Religion, l'Église, c'est-à-dire le prêtre, en est certainement seul officiellement chargé; mais de même qu'un bon père, une bonne mère *doivent* veiller à ce que leur enfant apprenne bien son catéchisme; qu'ils doivent le lui expliquer de leur mieux et l'aider à le comprendre; qu'ils doivent lui parler souvent du bon Dieu et lui faire pratiquer ce qu'enseigne le prêtre; de même aussi, à l'école, les maîtres et les maîtresses *doivent*, s'ils veulent être dignes de leur mission sacrée, s'appliquer à remplir ce même rôle auprès des enfants qui la fréquentent.

Les partisans coupables et aveugles de l'école sans religion prétendent que, parce que la Religion s'enseigne à l'église, elle doit être exclue de l'école. Si cela était vrai, il faudrait en dire autant de la famille. Ces pauvres gens ne savent pas que la Religion s'étend à tout, a droit à tout, qu'elle n'est étrangère nulle part, qu'elle est non seulement utile, mais nécessaire partout, et à l'école plus que partout ailleurs.

De bonne ou de mauvaise foi, ils veulent chasser JÉSUS-CHRIST de ce qui est à lui, je veux dire du cœur, de l'esprit des enfants. Comme les juifs, au jour du Vendredi-Saint, ils crient par mille et mille bouches : « *Nous ne voulons pas que CELUI-CI règne sur nous!* Et cependant, CELUI-CI, JÉSUS-CHRIST, veut et doit régner sur tous; et c'est bien juste, puisqu'il est le Créateur, le souverain Maître, le Sauveur de tous.

Comme la famille, l'école doit être unie à l'Église; comme la famille, elle doit être subordonnée à l'Église en tout ce qui concerne la direction de l'esprit et du cœur des enfants.

Cette soumission, cette subordination n'absorbe pas plus l'école dans l'Église, qu'elle n'absorbe la famille dans l'Église. Parce que, dans un régiment, les officiers sont soumis au colonel, et les soldats aux officiers, qui osera dire que les mouvements, la bravoure, l'activité de ceux qui obéissent sont « absorbés » par l'autorité de ceux qui commandent ? De cette subordination, tout au contraire, naît le bel ordre qui fait la gloire et la force du régiment.

Ainsi en est-il par rapport à la subordination de toutes choses à l'Église, et à DIEU par l'Église. L'école, l'éducation, l'enseignement, la famille, la société, la direction des choses publiques, le gouvernement des États, tout, en un mot, sur la terre, doit être soumis à DIEU, et par conséquent subordonné à la doctrine divine, aux saintes directions de son Église. Là seulement est le secret de l'ordre, le secret du bonheur public. Là est la résurrection véritable de notre chère France, et le triomphe de toutes les bonnes causes sur l'ennemi de DIEU et de la société, qui, depuis plus de cent ans, ravage le monde, et dont le nom sinistre est LA RÉVOLUTION.

La question de l'école est, au premier chef, une question religieuse, dont la solution dépend de cette autre question préalable : Est-ce la Révolution ou bien l'Église qui enseigne la vérité ? La religion chrétienne est-elle vraie, ou est-elle fausse ? Devons-nous tous, oui ou non, obéir à DIEU ? JÉSUS-CHRIST est-il DIEU, oui ou non ?

La France chrétienne, la vraie France répond « Oui. » La France révolutionnaire, ou, pour mieux dire, la Ré-

volution qui ose s'appeler la France répond audacieusement « Non. »

C'est celle-ci qui ne veut plus de religion, ni à l'école ni nulle part. Nous autres, chrétiens et Français de cœur, nous voulons d'elle et à l'école et partout.

APPENDICE

Voici quelques chiffres significatifs qui viennent corroborer, en 1876, ce que nous disions en 1873, de la supériorité incontestable, évidente, de l'enseignement congréganiste sur l'enseignement universitaire.

A Paris, en 1876, mêmes succès que les années précédentes, du côté des Frères et de leurs écoles. Dans le concours général de cette année, les 50 premières bourses ont été adjugées aux élèves des Frères, sauf 4, (les numéros 12, 23, 31 et 34). Sur 205 élèves admis, 146 appartiennent aux écoles des Frères; et 59 seulement, aux écoles laïques, favorisées cependant de toutes sortes de manières. Sur 80 bourses mises au concours, 66 ont été gagnées par les élèves des Frères, et 14 seulement, par les élèves des écoles laïques. Et ce qui relève encore ces succès, c'est que sur les 140 écoles qui ont concouru, les Frères n'en ont que 54, tandis que les écoles laïques sont au nombre de 86.

En province, les succès des Frères n'ont pas été moins beaux qu'à Paris. Nous citons quelques villes, au hasard : à Cahors, 19 élèves des Frères ont obtenu le certificat d'aptitude, et 3 élèves seulement, des écoles laïques ; — à Ambert, 23 élèves des Frères, et 2 des écoles laïques ; — à Grenoble, 30 élèves des Frères, et 5 des écoles laïques ; — à Annonay, 33 élèves des Frères, et 6 des écoles laïques ; — à Reims, 49 élèves des Frères, et 16 des écoles laïques ; — à Saint-Etienne, 87 élèves des Frères, et 10 des écoles laïques ;

— à Lunéville, 17 élèves des Frères, et 2 des écoles laïques ; — à Arras, 14 élèves des Frères, et 5 des écoles laïques ; — à La Tour du Pin, 10 élèves des Frères, et 2 des écoles laïques ; — à Mont-de-Marsan, 14 élèves des Frères, et 3 des écoles laïques ; — à Saint-Omer, 15 élèves des Frères, et 1 des écoles laïques ; — à Bar-le-Duc, 15 élèves des Frères, et 4 des écoles laïques ; — à Boulogne-sur-Mer, 22 élèves des Frères, et 1 des écoles laïques, etc., etc. En moyenne, la proportion est de 6 contre 1. C'est écrasant. Nous avons sous les yeux les statistiques officielles depuis 1848, et elles constatent chaque année la même supériorité. Sur 1135 bourses, les élèves des Frères en ont gagné 913, et les autres, 222 seulement.

Et pour désillusionner pleinement tous ceux que trompe avec tant d'impudence la presse anti-catholique, nous ajouterons que l'enseignement laïque coûte à l'Etat (c'est-à-dire à nous tous qui payons), démesurément plus cher que l'enseignement congréganiste. Pour ne citer que Paris, un élève des écoles laïques coûte en moyenne à la caisse municipale, 39 francs 90 centimes (mettons 40 francs) ; tandis qu'un élève des Frères ne représente qu'une dépense de 6 francs 70 centimes.

Lorsqu'après cela, on voit des députés, des maires, des conseillers municipaux, demander à grands cris que l'enseignement primaire soit exclusivement laïque, et laïque-obligatoire, n'a-t-on pas cent fois raison de traiter tous ces gens-là de fous et de furieux ?

PRÊTRES ET NOBLES

Ce petit opuscule a été composé par Mgr de Ségur dans l'été de 1871, au sortir des affreuses secousses de l'invasion et de la Commune. C'est un antidote essentiellement populaire contre les poisons mortels dont les Sociétés secrètes et la presse révolutionnaire saturent le pauvre peuple. L'auteur l'a composé, paraît-il, tout spécialement pour les bons paysans bretons, plus travaillés que les autres par les sectaires, parce qu'ils sont demeurés plus catholiques. Le Saint-Père a daigné, dans un passage du Bref Apostolique cité en tête de l'opuscule *aux Apprentis*, féliciter l'auteur de son charitable dessein et en souhaiter l'heureux succès.

En moins d'un an, plus de soixante mille exemplaires s'étaient écoulés déjà, malgré les fureurs et les insultes grossières de la presse démocratique. Au printemps de 1876, une de ces feuilles horribles consacrait un article spécial à l'auteur de *Prêtres et Nobles*, l'appelant « imbécile, — absurde, — insolent, — ignoble, — menteur, — remarquablement bête. » Et pendant deux ou trois semaines, le pauvre Mgr de Ségur (à qui cela était parfaitement égal) fut comme la cible de tous les écrivassiers radicaux de la libre-pensée parisienne.

Preuve évidente que son petit livre avait porté juste et est excellent. Aussi a-t-il été traduit, comme la plupart des autres, en cinq ou six langues.

PRÊTRES ET NOBLES

Dans la terrible guerre qui vient de finir, et qui a été, tout le monde le reconnaît aujourd'hui, un grand châtiement de Dieu, le clergé et ceux que l'on appelle encore « les nobles » ont donné à la France d'incomparables preuves de dévouement.

Nos prêtres, nos séminaristes, nos Frères étaient partout : sur les champs de bataille où plus d'un a trouvé la mort, dans les ambulances, dans la captivité, intrépides au milieu des dangers, fermes et inébranlables dans les plus cruelles privations.

Les plus illustres familles, les plus grands noms de France ont tenu à honneur de défendre le sol de la patrie, au prix de leur sang ; et ceux que l'on était jusque-là tenté d'accuser d'oisiveté et de mollesse, on les a vus, engagés comme simples soldats, faire des prodiges de valeur, tout souffrir sans se plaindre, côte à côte avec les enfants du peuple. Quantité d'entre eux sont tombés au champ d'honneur, ou du moins en ont rapporté de glorieuses blessures.

Après de pareils dévouements, on ne devait guère s'attendre à voir se rallumer, précisément contre les nobles et les prêtres, cette guerre acharnée, odieuse, que Voltaire et les sociétés secrètes avaient entreprise aux plus mauvais jours du dernier siècle. C'est ce qui a eu lieu cependant. Le sol français était encore tout chaud de leur sang, tout baigné de leurs sueurs, que déjà ces mêmes sectes, ennemies implacables de l'Église et de la société, recommençaient leurs attaques déloyales et furieuses.

Le mensonge menace sérieusement de corrompre les classes ouvrières, surtout dans les campagnes. On a donc pensé qu'il devenait nécessaire de répondre brièvement et carrément à la calomnie. C'est ce que je fais en ces quelques pages, dictées uniquement par la foi, par le bon sens, et par l'amour de ces pauvres ouvriers, presque tous bons et honnêtes, mais trop faciles à tromper.

Je prie tous les gens de bien de répandre le plus possible cet opuscule essentiellement populaire, si toutefois ils le jugent propre à réaliser le but si important que je me suis proposé. Que Dieu daigne en bénir les lecteurs et en féconder la lecture !

I

**Ce que prêchent les curés, c'était bon autrefois
mais maintenant, c'est autre chose !
On ne croit plus à tout cela.**

Et moins on y croit, plus cela va mal.

Si ce que prêchent les curés est la vérité, pourquoi ne pas les croire aujourd'hui, tout autant qu'autrefois ? Or, les prêtres ne sont au milieu des hommes que les envoyés de DIEU ; ils sont les dépositaires de ces grandes vérités qui ne sauvent pas moins les peuples que les individus ; et c'est à eux que JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, a dit, en la personne de ses Apôtres : *« De même que mon Père » m'a envoyé, moi je vous envoie. Allez donc, enseignez tous » les peuples ; apprenez-leur à observer mes lois. Prêchez la » nouvelle du salut à toute créature : celui qui croira sera » sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. Celui qui » vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. » Et moi-même je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin » du monde. »*

Voilà à quel titre, voilà avec quelle autorité divine le prêtre catholique se présente aux hommes. Son enseignement, c'est l'enseignement de JÉSUS-CHRIST lui-même ; c'est l'enseignement salutaire de DIEU ; c'est la vérité.

Malheur à qui n'écoute point le prêtre ! D'après la parole même du Fils de DIEU, « il est condamné. »

Malheur au peuple, malheur au pays qui n'écoute plus le prêtre ! Il se perd, s'il n'est pas déjà perdu.

Les gens qui vous disent de ne pas croire à la parole du prêtre sont, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, vos ennemis les plus perfides; et les journaux, les révolutionnaires qui répètent ce blasphème sur tous les tons sont des malfaiteurs, des malfaiteurs publics, plus coupables cent fois que les misérables qui peuplent nos prisons.

Pourquoi les écoutez-vous?

Aujourd'hui comme autrefois, aujourd'hui plus encore s'il se peut qu'autrefois, ouvrons nos cœurs à des vérités qui seules peuvent nous rendre la paix et le bonheur. Dans tous les temps, on a eu besoin de ces vérités-là; mais après un siècle d'erreurs et de révolutions, on en a un besoin plus pressant que jamais.

La France est au bord de l'abîme : la Religion seule peut la sauver; et la Religion, qu'est-ce, sinon ce qu'enseigne, ce qu'apporte le prêtre de la part de DIEU?

II

**Les prêtres ne doivent pas s'occuper des élections :
c'est de la politique.**

Erreur complète. D'abord, comme citoyen, le prêtre peut et doit, tout comme les autres citoyens, s'occuper de politique, et par conséquent des élections. Lui refuseriez-vous par hasard le titre et les droits de citoyen?

Ensuite, même comme prêtre, il a parfaitement le droit, je dirais même le devoir, de s'occuper de politique

et d'élections. Qu'il ne doive pas s'en occuper à la façon des agents électoraux, je vous l'accorde de grand cœur : ce serait s'exposer à compromettre son ministère. Mais, au point de vue des intérêts religieux, c'est tout autre chose.

La politique, en effet, touche aux intérêts religieux par mille côtés. Ainsi, au point de vue purement religieux, quoi de plus important pour un diocèse, que la nomination d'un bon préfet, d'un préfet honnête et chrétien ? Pour une paroisse et par conséquent pour un curé, quoi de plus important, toujours au point de vue religieux, que la nomination d'un bon maire, d'un Conseil municipal chrétiennement composé ? Avec des autorités bienveillantes, le bien sera facile ; toutes les œuvres catholiques, entre autres les écoles de Frères et de Sœurs, seront favorisées, et la bonne harmonie régnera dans la paroisse, dans le diocèse. Donc un Évêque, un curé, non-seulement peut, mais doit, doit en conscience se préoccuper de ces nominations. En apparence, il fait de la politique ; en réalité, il remplit son ministère spirituel, lequel consiste à procurer le salut des âmes.

C'est à ce point de vue si grave que le prêtre ne peut pas, ne doit pas rester indifférent aux élections.

Le prêtre doit, avant tout, ne pas perdre de vue les intérêts de la Religion ; tout ce qui, de près ou de loin, intéresse la Religion, tout ce qui contribue à perdre ou à sauver les âmes, est de son ressort. C'est pour lui un devoir de s'en occuper. Vouloir ainsi mettre d'un côté la Religion et de l'autre la politique, d'un côté le prêtre et de l'autre les citoyens, c'est vouloir séparer ce que Dieu a uni, et tuer d'un même coup et la Religion et la so-

ciété. La Religion est comme l'âme de la société civile, qui doit toujours se conformer, dans ses lois, dans ses institutions et dans ses actes, à la volonté du bon DIEU. Or, cette volonté, c'est l'Église, c'est le prêtre, qui est chargé par DIEU même de la faire connaître aux hommes.

Bien voter ou mal voter est évidemment une affaire de conscience; et dès lors, cela regarde le prêtre. En matière d'élections comme en toute autre chose, le curé a le droit et le devoir de dire à ses paroissiens : « Il ne vous est pas permis de voter pour un ennemi de la Religion, pour un révolutionnaire. C'est pour chacun de vous un devoir de conscience de bien voter, de nommer des gens de bien. »

Que le curé doive faire cela avec autant de prudence que de fermeté, d'accord ; mais prétendre qu'il ne peut pas, qu'il ne doit pas le faire, c'est une erreur insoutenable.

Ne vous y trompez pas : ce sont les sociétés secrètes qui mettent en circulation toutes ces idées fausses, destinées à préparer insensiblement le règne des *communeux*. Depuis trente ou quarante ans, on travaille surtout nos campagnes, parce que les campagnes sont restées jusqu'ici meilleures que les villes. On tâche de discréditer nos curés, d'élever contre eux des soupçons, de miner leur salubre influence. On dit qu'il faut qu'ils restent dans leurs sacristies, que l'Église doit être séparée de l'État, etc. Tout cela n'a d'autre but que d'escamoter le suffrage universel au profit des révolutionnaires.

Si, dans les élections, notre pauvre France écoutait un peu plus ses Évêques et ses prêtres, et surtout si elle écoutait un peu moins les intrigants et les sectaires qui

exploitent sa crédulité, nous n'irions pas de révolution en révolution, comme cela a lieu depuis un demi-siècle, et nous aurions plus de gens de bien à la tête des affaires.

III

**N'écoutez donc pas les curés :
ce sont les ennemis du peuple.**

Les ennemis du peuple? Oh l'impudent mensonge! Les prêtres, loin d'être les ennemis du peuple, sont ses meilleurs amis, ses seuls vrais amis.

Les prêtres, ennemis du peuple? Et en quoi donc? Quel mal font-ils au peuple?

Regardons-y de près. Prenons une école, la première venue : sur cent enfants, quatre-vingt-dix au moins appartiennent à la classe ouvrière. Le prêtre arrive. Que leur apprend-il? A être bons, sages, obéissants; à respecter et à aimer leurs parents; à ne pas faire de mal; à se préparer à être un jour des hommes de bien et de devoir. Sans le curé, combien d'enfants du peuple ne recevraient aucune éducation morale! Leurs parents, absorbés par le travail, peuvent à peine s'occuper de la vie matérielle de leur famille. Au catéchisme, au confessionnal, aux approches de la première communion, le prêtre, et le prêtre seul, s'occupe de la conscience, du cœur de l'enfant du peuple. — Est-ce à cause de cela que le prêtre est l'ennemi du peuple?

Et lorsque vos fils et vos filles arrivent à l'adolescence,

quel est le rôle du prêtre vis-à-vis d'eux? N'emploie-t-il pas toute son influence, en chaire, au confessionnal, partout, à les maintenir dans la bonne voie? à leur conserver des mœurs pures, une vie et, par conséquent, une réputation honnêtes? Quand les jeunes gens deviennent-ils des mauvais sujets, des fainéants, des piliers de cabaret? N'est-ce pas lorsqu'ils abandonnent la Religion, lorsqu'ils cessent d'écouter le prêtre? Tant que votre fille a été bonne et chrétienne, elle s'est bien conduite; quand a-t-elle commencé à désoler sa mère, à déshonorer sa famille? C'est quand elle a cessé de se confesser et d'écouter son curé. Si vous avez le bonheur de voir votre fils, votre fille se bien conduire à dix-huit, vingt, vingt-cinq ans, c'est, après DIEU, au prêtre que vous en êtes redevable. Et le prêtre serait votre ennemi?

Ce qui est vrai de la jeunesse l'est de tous les âges. Quels sont les ouvriers les plus rangés, les plus sobres, les plus laborieux, les plus constamment estimables? Dix-neuf fois sur vingt, pour ne pas dire vingt fois sur vingt, ce sont les ouvriers chrétiens qui écoutent encore leur curé, et qui n'ont pas oublié le chemin de l'église. C'est le curé, sachez-le bien, qui maintient la paix, l'honnêteté des bons rapports dans la plupart des familles ouvrières, dont il est ainsi l'insigne bienfaiteur.

Vous lui reprochez de se mêler, par la confession, des affaires de votre famille? Il s'en mêle, il est vrai; mais en quel sens? N'est-ce pas uniquement pour recommander à votre femme, à vos enfants, et, si vous y allez, à vous-même, d'être bon, patient, courageux au devoir; d'aimer le bon DIEU, et de vous aimer les uns les autres? Le bonheur habite la maison de l'ouvrier qui écoute le

prêtre. — Est-ce là, je vous prie être l'ennemi du peuple ?

Et quand vous êtes malade ? Qui vient à vous, pour vous consoler, pour vous aider à souffrir ? Le médecin ? oui, sans doute ; mais le médecin ne vient que pour le corps ; et puis, quel que soit son dévouement, il faut lui payer sa visite. Vos parents, vos amis ? oui encore ; mais c'est tout simple. Et si vous n'avez ni parents ni amis ? Qui viendra à vous ? Qui montera jusqu'à votre pauvre mansarde ? Qui vous apportera une douce parole, un bon et cordial sourire ? N'est-ce pas le prêtre, et le prêtre seul ? Il brave tout, et la fatigue, et le froid et le chaud, et la contagion, dont il est parfois victime ; et l'ingratitude, plus pénible encore que tout cela.

A la vie, à la mort, le prêtre est le père, l'ami, le consolateur, le soutien du malheureux ; et l'on vient nous dire qu'il est « l'ennemi du peuple ! » Allons donc. Les gens qui vous le disent n'en croient pas le premier mot. Et vous, vous auriez la niaiserie de les croire ?

Et puis, réfléchissez donc : comment se pourrait-il que les prêtres fussent les ennemis du peuple ? La plupart de nos prêtres, neuf sur dix, ne sont-ils pas de simples enfants du peuple ? Leurs parents sont des ouvriers, d'humbles cultivateurs ; leurs frères, leurs sœurs, leurs amis gagnent leur vie à la sueur de leur front. Tous leurs souvenirs sont là ; leur cœur est là. A défaut d'autre chose, c'est d'instinct que le prêtre aimerait le peuple. Car enfin on n'est pas ennemi de soi-même.

C'est au milieu des enfants du peuple, des ouvriers, des pauvres, des gens simples que le prêtre se sent chez lui et dans son véritable élément. Auprès de ceux qui souffrent et qui travaillent, son ministère est si facile ! Une

bonne parole, une poignée de main, une petite caresse à un enfant : et voilà souvent toute une famille gagnée au bon DIEU !

On crie parfois contre les prêtres, parce qu'ils fréquentent « le château », parce qu'ils ont des égards pour les personnes riches. Mais, outre qu'il est tout naturel d'avoir des égards pour les personnes haut placées, et d'être poli pour tout le monde, les riches ne sont-ils pas, tout comme les autres, les paroissiens du curé ? S'ils sont bons et charitables, comme cela a lieu la plupart du temps, le curé trouve auprès d'eux les ressources qui lui manquent pour soutenir ses bonnes œuvres et surtout pour soulager les pauvres. Lorsqu'ils ne sont pas précisément ce qu'ils devraient être, d'abord le curé n'y va guère, puis quand il y va, c'est afin d'essayer de leur faire un peu de bien, en se montrant bon et affable. Quel mal y a-t-il en tout cela ? Ceux qui y trouvent à redire sont des esprits chagrins et envieux, ou bien des imbéciles qui répètent les sottes criaileries des impies.

Donc, et quoi qu'on en dise dans les cabarets et dans les ateliers, le prêtre n'est pas l'ennemi du peuple ; il est son ami, son véritable ami ; toute sa vie se résume en un mot : dévouement au peuple. Et ceux qui disent le contraire sont des menteurs.

IV

**Les républicains, les francs-maçons, à la bonne heure!
Voilà les vrais amis du peuple.**

Oui, ils aiment le peuple; ils l'aiment beaucoup; ils ne l'aiment que trop : ils l'aiment comme les loups aiment le mouton.

Pauvre mouton ! Et tu t'y laisses prendre.

Dans leurs journaux, dans leurs clubs, les démocrates répètent, sur tous les tons, qu'ils aiment le peuple. « C'est nous, s'écrient-ils, c'est nous seuls qui aimons vraiment le peuple. Nous nous occupons de ses intérêts; nous voulons le tirer de l'esclavage du capital. Nous voulons fonder une société nouvelle, où l'ouvrier libre ne sera plus exploité par le patron, où chacun sera heureux et à son aise. »

Voilà ce qu'ils disent. Et pour réaliser leur programme, ils surexcitent les passions populaires; ils préparent des émeutes, s'il se peut même, des révolutions; ils enrégimentent les ouvriers, les femmes, les enfants; ils les font monter sur des barricades, les arment de pétrole et de revolvers, et mettent le feu aux quatre coins du pays.

Alors, de deux choses l'une : ou le coup réussit, ou il ne réussit pas. S'il réussit, les meneurs arrivent sur le dos du peuple, à quelque dictature, qu'ils empoignent à deux mains; et sous le couvert du drapeau rouge, au milieu de proclamations sonores, ils remplissent leurs

poches et celles de leurs amis en vidant les caisses publiques. Si le coup ne réussit pas (et c'est l'ordinaire) ils s'échappent lestement, laissent leurs pauvres dupes sur les barricades, aux mains redoutables de la justice militaire.

Dans l'un et l'autre cas, le peuple n'attrape que des coups ; l'argent, les bonnes places, la gloire, l'impunité sont le partage des meneurs.

Pour ces hommes, la classe ouvrière, qu'ils affectent de vanter et qu'ils prétendent aimer, est tout simplement un poulailler : vieux renards, ils flairent les poules, et connaissent l'art de les plumer. L'un d'eux qui s'est distingué parmi les communards de Paris, disait cyniquement : « Il faut plumer la poule sans la faire crier. » — Entendez-vous cela, braves gens qui lisez le *Siècle* ou le *National*, qui croyez les journaux démocratiques, et qui votez rouge ?

Quand donc nos bons ouvriers le comprendront-ils ? Ces républicains de profession, ces austères démocrates, qui ne parlent que de libertés, ne sont que de misérables égoïstes, qui se soucient de la liberté comme du Grand Turc, et qui s'empressent, dès qu'ils tiennent le pouvoir, de fouler aux pieds toutes les libertés publiques : la liberté religieuse, la liberté de la propriété, la liberté de la presse, la liberté de la parole, que sais-je ? Dans leur bouche, les grands mots d'*égalité* et de *fraternité* signifient persécution de tous les gens de bien, arbitraire, violence, et bien souvent meurtre et pillage.

Oui, voilà la réalité ; voilà vos républicains, vos francs-maçons, tels qu'ils ont toujours été, tels qu'ils seront toujours.

Que ces gaillards-là osent se dire les amis du peuple, cela se conçoit : c'est leur seul moyen de réussir ; mais ce qui ne se conçoit pas, c'est que, depuis cent ans, le peuple soit assez mouton, assez bête, pour se laisser mener par de pareils charlatans.

La république, surtout la république démocratique et sociale, est une mère de famille qui a deux espèces d'enfants : des scélérats et des cornichons ; les scélérats, toujours en petit nombre, sont les meneurs ; les cornichons, en nombre incommensurable, ce sont tous ces pauvres diables à qui l'on met le fusil au bras, et qu'on envoie se faire égorger, au jour de l'émeute.

Effrayé, le commerce cesse aussitôt ; il n'y a plus de travail, plus de crédit ; les magasins se ferment ; et le pauvre ouvrier, rentré piteusement chez lui après ses belles équipées, n'y trouve plus que la misère.

A qui la faute ? Est-ce aux patrons ? Est-ce aux riches et au gouvernement ? Est-ce aux curés ? Non, mille fois non. La faute en est tout entière aux agitateurs, aux « amis du peuple ».

Pauvres moutons ! N'en croyez donc plus les loups. Ils ne crient, ils ne hurlent contre le berger et ses chiens, que parce que le berger et ses chiens les empêchent de vous croquer. Le berger, dans l'ordre religieux, c'est le Pape, c'est l'Évêque, c'est le prêtre catholique ; dans l'ordre temporel, c'est le Roi, le Roi légitime, qu'ils détestent et dont ils ont grand'peur.

Restez avec le berger ; demeurez dans le bercail, où le loup ne peut vous atteindre.

V

**Quelques curieux échantillons de ces illustres
« amis du peuple. »**

Ici, il n'y a que l'embarras du choix.

D'abord, il n'y en a peut-être pas trois sur cinquante qui n'aient une vie privée parfaitement ignoble. Ceci est déjà bon à noter en passant. Puis, la plupart sont de mal-honnêtes gens, depuis longtemps brouillés à mort avec tout ce qui sent l'honneur et la probité. Dans la dernière Commune de Paris, il y avait une bonne moitié de repris de justice, fraîchement sortis de la prison et même du bagne. L'un d'eux, apprenant que l'excellent abbé Croz, aumônier de la Roquette, allait être fusillé, courut chez son ami et compère, le féroce Raoul Rigault, soi-disant préfet de police. « Efface-moi ce nom-là de ta liste, lui dit-il. Tu ne sais donc pas qu'il nous a rendu à tous une foule de services, pendant que nous étions à la Roquette ? — Impossible ! répond Rigault. C'est un prêtre : cela suffit. — Ah ! c'est impossible ? Efface-le bien vite ; ou je te brûle la cervelle. — Oh alors ! si tu y tiens tant... » Et il biffa tranquillement le nom de l'abbé Croz.

Mais ce qui est plus curieux, c'est que bon nombre des chefs de la démocratie contemporaine sont des richards, cousus d'or.

Vous avez entendu parler d'Eugène Sue, le grand démocrate, l'ami du peuple, l'auteur des *Mystères de Paris*,

du *Juif errant* et d'autres romans trop célèbres, devenus pour ainsi dire l'évangile des ouvriers ?

Eh bien ! ce farouche revendicateur des droits du peuple contre les prêtres, les nobles et les riches, savez-vous comment il vivait ? Il avait *plus de quatre-vingt mille livres de rente*, dont le pauvre peuple ne voyait jamais rien. Il menait une vie de sybarite ; il était gourmand comme une carpe, tellement élégant qu'il en était ridicule ; même à la campagne, on le voyait, dès le matin, en gants beurre-frais, tiré à quatre épingles, en pantalons col-lants, toujours à la dernière mode, avec de grandes man-chettes en dentelles fines : un véritable prince. Et ceci, je l'ai vu de mes propres yeux en 1836.

Chez lui, en ville, c'était bien mieux encore : il avait une chambre à coucher, toute tapissée en blanc, avec un lit d'ivoire magnifiquement sculpté. Tous les raffinements de la volupté se donnaient rendez-vous dans ce *modeste* asile de la démocratie. Pour ménager ses blanches mains, Eugène Sue n'écrivait jamais sur « le luxe et l'orgueil des riches », sur « l'hypocrisie des prêtres », sur « les souffrances du peuple », etc., qu'avec des gants beurre-frais ; et dès qu'ils n'étaient plus frais, Monsieur sonnait démocratiquement ; un de ses trois laquais, poudré, en bas de soie, en grande livrée, se présentait, apportant à son maître une nouvelle paire de gants, sur un plateau d'or ciselé. On a vu Eugène Sue user ainsi en un jour dix et douze paires de gants ! — Et voilà un « ami du peuple » !

L'illustre M. Havin, le prophète du *Siècle*, touchait modestement, dans le *palais* que le *Siècle* s'est bâti naguère à Paris, un traitement de *trente mille francs*. Le pauvre homme ! A lire son journal, on ne s'en doutait guère. Les

journaux démocratiques font, paraît-il, de bonnes affaires. Et aux dépens de qui ?

Victor Hugo, le grand, l'austère Victor Hugo, le magnifique poète de la démocratie et de la république universelle, est également un pauvre homme affligé de *plus de trois cent mille livres de rente*; quelques-uns disent même *cinq cent mille*. Son infâme livre des *Misérables* lui a rapporté d'un coup *cinq cent mille francs* ! On oublie toujours de citer les largesses que son vaste cœur humanitaire l'oblige à coup sûr de faire à ses chers clients des classes laborieuses. On le dit aussi avare, aussi égoïste qu'il est vantard. — Tout ceci m'a été affirmé par quelqu'un de sa famille, que j'ai beaucoup connu et qui le savait de source certaine.

Faut-il parler ici de son ami de cœur, le pourfendeur Garibaldi, qui, sous prétexte de porter secours à la belle république Gambetta, Crémieux et C^e, est venu vivre à nos dépens avec quinze mille bandits, poltrons comme la lune, pillards, sacrilèges, vrai rebut de l'humanité ? Avec de grands airs d'austérité et de désintéressement, ce héros de contrebande, qui trouve toujours moyen de faire la guerre sans se battre, trouve aussi le moyen de vivre grassement et voluptueusement aux dépens des autres ; à Caprera comme ailleurs, Garibaldi pacha ne se prive de rien. DIEU sait les millions qu'il nous a mangés en trois mois, sans compter ceux que les frères et amis de France lui ont laissé emporter en sa retraite de Caprera, lorsqu'il s'est sauvé ! Lui aussi, il fait des proclamations pathétiques sur « la misère du peuple, opprimé par les prêtres et les rois. »

Et le fameux Rochefort ? M. le comte de Rochefort-

Luçay? Savez-vous ce qu'en Belgique ce pauvre exilé gagnait avec sa *Lanterne*? une *dizaine de mille francs par mois*, c'est-à-dire par an, environ *cent vingt mille francs* ! Et il avait un appartement princier, avec une enfilade de salons, de superbes laquais, des espèces d'huissiers, de secrétaires, etc. Dur comme un juif pour ses subordonnés, il les mettait à si maigre ration, que l'un d'eux, exaspéré, a révélé un beau jour tout le secret de cette idole du peuple ; et Rochefort n'a point réclamé. En 1871, quand il fut pris à Meaux et ramené à Versailles, on trouva, disent les journaux, dans la doublure de ses habits quantité de billets de banque de mille francs. Assurément, il les destinait à son pauvre peuple de Paris.

Ledru-Rollin était un gros richard. Crémieux est riche comme Crésus. Glais-Bizoin était également un gros propriétaire et un des plus riches industriels de Bretagne.

Gambetta s'en donnait à cœur-joie pendant sa dictature, et dissipait la fortune de la France avec autant de facilité qu'il enfantait les proclamations.

Les chefs de la Commune, presque sans exception, allaient d'orgies en orgies, buvaient, volaient comme des Prussiens. Le 31 octobre 1870, le premier soin du bon Félix Pyat, lui aussi tout dévoué à la cause du peuple, fut d'envoyer un exprès au Ministère des finances, pour prendre une petite somme de *quinze millions*. Mais le temps lui manqua ; et ce fut lui qui fut pris. Un autre, Flourens, si je ne me trompe, fit le même jour une tentative semblable. Plus tard, sous le règne de la Commune, lorsque les Français reprirent Paris, plusieurs chefs de la démocratie, arrêtés dans leur fuite, se trouvèrent nantis de grosses sommes, toutes volées bien entendu.

Et voilà les misérables qui osent crier contre les riches ! qui osent accuser les prêtres d'être les ennemis du peuple ! Pendant que les prêtres donnent tout ce qu'ils ont, eux, ils prennent, ils pillent, ils fusillent, ils incendient. Et quand ils peuvent échapper à la vengeance de la justice, ils se gobergent sans pudeur, s'abandonnant à la débauche, digne compagne de l'impiété et de la rébellion.

Sont-ce là des amis du peuple ? Au bon sens de répondre.

VI

**Les prêtres sont des fainéants,
qui s'engraissent de la sueur du peuple.**

Vous croyez que les prêtres sont des fainéants, parce qu'ils ne travaillent pas de leurs mains comme les ouvriers. A ce compte-là, tous nos magistrats, nos notaires, nos hommes de loi, nos juges, nos professeurs, nos savants, nos médecins, nos administrateurs, nos officiers, etc., ne seraient donc que des fainéants ? A qui fera-t-on croire une pareille sottise.

Le travail du prêtre est le plus important et le plus utile de tous. Il a pour objet la moralisation publique, le service de DIEU, l'enseignement de ce qu'il importe le plus de savoir ici-bas, la véritable éducation de la jeunesse, l'assistance des malheureux, des malades et des mourants.

Est-ce que vous croyez par hasard que votre curé ne fait rien quand il prie pour son peuple, et par conséquent pour vous ? quand il fait le catéchisme à votre enfant ? quand il passe de longues heures à confesser, à consoler, à relever les âmes ? quand il prépare laborieusement chez lui les instructions qu'il doit donner à ses paroissiens !

Vous le voyez quelquefois se promener, aller voir un ami, un confrère : n'en faites-vous pas autant, vous qui criez contre les prêtres. Êtes-vous pour cela un fainéant ? Comme vous, moins que vous, votre curé reçoit de temps en temps, et donne à dîner : quel mal y a-t-il à cela ? N'a-t-il pas cent fois le droit de se délasser honnêtement avec ses confrères ? Voudriez-vous qu'il se claquemurât dans son presbytère, comme dans une prison cellulaire ? Ce que l'on se garde bien de dire, c'est qu'en dehors de ces petits *extra* nos pauvres curés vivent plus maigrement que les trois quarts des ouvriers.

Je le sais : de même que, parmi les ouvriers, il y a des travailleurs plus ou moins laborieux ; de même aussi, parmi les prêtres, il y en a qui sont plus ou moins appliqués au grand travail de leur ministère. Mais cela fait-il que « les prêtres » soient des fainéants ? Surtout dans les grandes villes et dans les pays de foi, il y en a, et beaucoup, qui s'épuisent de travail. Du matin au soir, — j'ajouterais presque du soir au matin, — c'est un travail incessant, un travail tel, que j'en ai connu plusieurs qui en sont morts, admirés et pleurés de tous.

Si votre pays est si misérable, si indifférent, que votre pauvre curé, tout découragé, en est comme réduit à

l'impuissance de rien faire, est-ce sa faute, dites-moi, ou bien la vôtre? Là où il n'y a plus de terre végétale, comment voulez-vous qu'on s'éreinte à labourer? Vous repoussez votre curé; vous empêchez votre femme et vos enfants de recourir à son ministère; vous et vos pareils vous le paralysez, vous l'empêchez de rien faire : et puis, vous dites qu'il ne fait rien!

Ah! sachez-le bien : le prêtre est le grand travailleur du bon DIEU. Sa vie est la plus utile de toutes. Sans lui, nous retomberions, en moins d'un demi-siècle, dans la barbarie.

« Ils s'engraissent de la sueur du peuple », ajoutent emphatiquement nos illustres démocrates. Hélas! pauvres prêtres, qui passent leur temps à secourir les malheureux, quelquefois même en prenant sur leur nécessaire.

« Mais puisqu'ils nous prennent notre argent? » — Si, pour certaines fonctions de leur ministère, ils reçoivent quelque chose (ce qu'on appelle le casuel), c'est qu'ils ne peuvent, pas plus que les autres hommes, vivre de l'air du temps. N'est-il pas trois fois juste que ceux qui renoncent à tout pour se dévouer au service de DIEU, et au salut de leurs frères, n'en soient pas réduits à mourir de faim? Faut-il pour cela les accuser de s'engraisser des sueurs du peuple?

Je plains les gens qui sont capables de parler ainsi du prêtre : ils n'ont ni foi, ni cœur, ni bon sens. La plupart du temps, ce sont des ivrognes de profession, des « faîneants » de première qualité. Ils crient contre les prêtres, parce qu'ils ont un reste de foi, et qu'ils ont peur des jugements de DIEU. Voilà tout.

Ce sont eux qui s'engraissent aux dépens du peuple ;
car ils ne vivent que de ses vices et de ses passions.

VII

**Nos curés nous parlent toujours du Pape,
nous demandent de l'argent pour le Pape.
Pourquoi le Pape ne se tire-t-il pas d'affaire tout seul ?**

Nos curés nous parlent souvent du Pape ? Eh ! les révolutionnaires en parlent bien plus encore, et ce sont eux qui ont commencé.

Depuis dix ou douze ans, ils ont attaqué, ils ne cessent d'attaquer le Pape ; et vous voudriez que nos prêtres ne songeassent pas à le défendre ? Ils conspirent pour enlever au Pape, non-seulement son honneur, mais encore sa liberté ; et vous voudriez que nos prêtres restassent les bras croisés ?

Si l'on insultait à tout propos votre père, vous tairiez-vous ? Si on voulait le chasser de chez lui, si on voulait lui voler cette maison paternelle qui est votre propriété autant que la sienne, ne viendriez-vous pas à son secours ? Et si l'on vous disait de le laisser se tirer d'affaire tout seul, que diriez-vous ?

Or le Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST et Chef spirituel des chrétiens, est le père de nos âmes. C'est pour cela que nous l'aimons et que nous le défendons. Nos curés ne font que leur devoir en nous exhortant sans cesse à ai-

mer le Pape, à défendre la cause du Pape, à demeurer fidèles au Pape.

S'ils nous demandent de l'argent pour le Pape, c'est que, pour se défendre contre la Révolution, il a besoin d'argent. S'ils nous en demandent beaucoup, c'est que le pauvre Pape a besoin de beaucoup d'argent dans cette lutte terrible.

Pourquoi vous en prendre à votre curé? C'est aux révolutionnaires, c'est aux ennemis de l'Eglise et à eux seuls qu'il faut vous en prendre. Avant qu'ils n'eussent commencé à dépouiller le Saint-Siège, qui donc pensait à quêter pour le Pape?

Il n'y a guère que dix ou douze ans que nos prêtres nous demandent ainsi de l'argent pour le Pape. C'est depuis la guerre d'Italie. Napoléon et Victor-Emmanuel, deux fourbes de premier ordre, se sont faits contre le Pape les agents de la Révolution; à force de mensonges, d'hypocrisie, d'impudence, ils sont parvenus à le dépouiller peu à peu de ce modeste pouvoir temporel, qui ne faisait de mal à personne et qui suffisait largement à protéger la liberté spirituelle du Chef de l'Eglise. Le Pape a eu besoin de secours; et nos prêtres, dignes capitaines de la grande armée catholique, nous ont appelés à défendre notre chef, notre père, et par des prières et par des offrandes. Quoi de plus simple?

Et puis, faites-y donc bien attention : la cause du Pape, c'est la vôtre. Qu'est-ce qui est ici en question? N'est-ce pas le droit de propriété? Les possessions qu'on a volées au Pape lui appartiennent au même titre que votre maison, votre champ, vos meubles vous appartiennent à vous-même? Si vous laissez tranquillement

violer le droit du Pape, la Révolution socialiste en arrivera bientôt à violer le vôtre.

Donc, en dehors même de la foi, vous êtes, nous sommes tous directement intéressés à la cause du Pape, au triomphe du bon droit. Si pour cela il faut de l'argent, donnons de l'argent. La chose en vaut bien la peine.

Comme catholiques, vous y êtes encore plus intéressés. Ce n'est pas pour lui, c'est pour vous, c'est pour nous tous, catholiques, que le Pape tient à ses possessions temporelles, qui seules lui donnent le moyen de gouverner l'Église. Comme tout gouvernement, le gouvernement de l'Église ne peut fonctionner sans argent. Tant que les Italiens n'auront pas restitué au Saint-Siège les possessions dont ils l'ont dépouillé, il ne faudra pas s'étonner si nos prêtres nous engagent souvent encore à donner au Pape de quoi gouverner l'Église. C'est une dure nécessité, si vous voulez ; mais les révolutionnaires en sont seuls responsables.

Ajoutons que personne ne vous force à donner. Ceux qui donnent aux quêtes pour le Pape, donnent parce qu'ils ont de la foi, parce qu'ils ont du cœur, parce qu'ils ont du bon sens. Ce ne sont pas ceux qui donnent qui crient ; et ce ne sont pas non plus ceux qui crient qui donnent. Libre à vous de crier : pour nous, nous aimons mieux donner.

VIII

**Les curés envoient secrètement l'argent de nos quêtes
à Henri V.**

Évidemment! surtout ceux qui ne sont pas légitimistes.

Voilà une de ces grosses bêtises, une de ces calomnies stupides, impossibles, que les sociétés secrètes font avaler au peuple des jobards.

Il y a, ne l'oubliez donc pas, une immense conspiration organisée contre le clergé, par la franc-maçonnerie, et cela, depuis plus de cinquante ans : mensonges, calomnies, caricatures, pamphlets et romans, journaux, insinuations perfides, ruses et violences, clubs, discours soi-disant politiques, tout est mis en œuvre pour salir, pour déshonorer l'Église. « Il ne suffit pas, disait naguère l'un des chefs de la secte, il ne suffit pas d'exterminer le catholicisme; il faut *l'étouffer dans la boue.* »

Il n'est point de basses, de grossières calomnies que ces gens-là n'aient inventées. Pendant la guerre, ils disaient que les prêtres étaient vendus à la Prusse; qu'ils envoyaient secrètement aux Prussiens des sommes énormes; qu'on venait de découvrir chez les Jésuites de Paris trois milliards, destinés aux Prussiens; que les curés étaient cause de la guerre; qu'ils voulaient pousser la France dans des guerres religieuses pour faire triompher, du même coup, Pie IX et Henri V; que tout

dernièrement Pie IX et Henri V avaient clandestinement traversé la France... dans un tonneau! oui, dans un tonneau; dans un tonneau tapissé de soie blanche (*on l'avait vu*); ils excitaient les populations à la guerre civile; ils donnaient de l'or aux zouaves pontificaux, et *on* avait entendu Pie IX leur dire, à travers la bonde: « Mes petits amis, tenez, voilà de l'or; amusez-vous bien. » Dans un pays que je pourrais nommer, les habitants avaient été si indignés de cette noire conspiration du Pape et du Roi contre la paix publique, qu'il n'en a pas fallu davantage pour en empêcher près d'un quart de faire leurs pâques!!

Les sociétés secrètes font courir toutes sortes de bruits incroyables, impossibles, contre les curés: ce sont eux (*on les a vus, on les voit, on les verra toujours*), oui, ce sont eux qui sont cause de la grêle, des inondations, du choléra, de la petite vérole, de la sécheresse, de la cherté du pain, de l'oïdium; que sais-je? Ce sont eux qui attirent sur le pauvre peuple tous les fléaux; ce sont eux qui intriguent pour faire doubler et tripler les impôts; ils sont les ennemis de la France, de la liberté; ils sont en train de préparer un massacre général des républicains, et autres absurdités de ce calibre. Ces infâmes calomnies, les agents révolutionnaires les répandent partout; c'est un système de démolition de la Religion et de la société; c'est le mot d'ordre satanique de l'*Internationale*. Plus la calomnie est grosse, impossible, absurde, plus elle fait de chemin. Dans la chaleur des élections, nos pauvres paysans surtout avalent cela comme de l'eau.

Que les hommes vendus aux sociétés secrètes disent

cela, c'est tout naturel : ils font leur métier, leur métier de menteurs et de scélérats. Ils le font presque tous pour de l'argent : c'est une exploitation en grand de la crédulité populaire. L'*Internationale* a une police très-étendue ; et, comme toutes les polices, la sienne est secrète et payée. Elle a des agents secrets dans toutes les usines, dans toutes les manufactures. Ces agents, payés vingt, trente et jusqu'à cinquante francs par semaine, se faufilent dans les ateliers, y étudient le personnel des ouvriers, font des rapports circonstanciés sur le caractère, sur la famille, sur les besoins, sur les défauts et les qualités de chacun en particulier, afin que l'*Internationale* puisse le prendre par son côté faible. Deux fois par semaine, ces agents reçoivent le mot d'ordre, c'est-à-dire une calomnie à faire circuler. Par ce système, dès qu'une calomnie est usée, il en arrive une autre. L'*Internationale* ne devrait-elle pas s'appeler l'*Infernale* ?

Ce qu'elle fait à Paris, elle le fait en même temps à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Rennes, à Lille, dans tous les départements ; elle le fait à Rome, à Naples, à Milan, dans toute l'Italie ; en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Autriche, en Amérique. C'est ce qui explique comment, aux approches de la guerre de 1870, les mêmes absurdes calomnies étaient répandues contre le clergé et contre le Pape, en Allemagne en même temps qu'en France : le clergé allemand était accusé de s'entendre avec le Pape pour faire écraser la Prusse par la France ; et le clergé français était accusé de s'entendre avec le Pape et avec le Concile pour soulever l'Allemagne contre la France. Le même mot d'ordre circule par-

tout, comme une étincelle électrique sortie de l'enfer.

Et voilà avec quelle perfidie on exploite, on soulève le peuple des travailleurs ! En lui enlevant la foi, on lui a fait perdre le bon sens ; depuis qu'il n'est plus fidèle, il est crédule, il avale tout. C'est navrant !

La niaise accusation de faire passer à Henri V les aumônes des fidèles est une de ces *bourdes* révolutionnaires, qui sont tellement stupides, qu'il serait ridicule d'essayer même d'y répondre. Un beau jour, on apprendra que les curés sont en train de décrocher le soleil pour le porter à Henri V et pour replonger le monde dans les ténèbres (sans doute du moyen âge) ; et on le croira. Oui, les lecteurs du *Siècle*, du *National*, etc., seront de force à le croire.

IX

Les prêtres et les nobles s'entendent pour opprimer le peuple.

Encore un prétendu cri d'alarme sorti des sociétés secrètes ! absurde, imaginaire, sans l'ombre d'une preuve.

Où a-t-on jamais vu, je le demande, la moindre trace de cette soi-disant conspiration des prêtres et des nobles contre les hommes du peuple ? On voudrait la tramer, que ce serait impossible, absolument impossible. Comment, dites-moi, les soixante mille prêtres qui existent aujourd'hui en France pourraient-ils s'entendre, d'abord

entre eux-mêmes, puis avec cent ou cent cinquante mille gros propriétaires, disséminés dans tous les départements ? Comment s'entendraient-ils avec des hommes dont un grand nombre, hélas ! ne sont rien moins que chrétiens et passent leur vie à contrecarrer l'influence salutaire de leur curé ? — Dès qu'on regarde en face ces fameuses objections anticléricales, elles tombent d'elles-mêmes.

Jadis le clergé et la noblesse formaient, dans l'Etat, deux *ordres* du *tiers état*, lequel représentait le peuple proprement dit ; et ces deux ordres jouissaient de certains privilèges et avaient une puissance qui pouvait porter ombrage. Mais aujourd'hui ces distinctions n'existent plus, et personne, croyez-le bien, ne songe à les faire revivre. Le clergé est pauvre ; la noblesse est dépouillée de tous ses privilèges ; si bien dépouillée que, de fait, elle n'existe plus que par la gloire des noms et des souvenirs. Aujourd'hui, le riche et le pauvre, le marquis et l'ouvrier, le prince et le paysan, le prêtre et le laïque, tous les Français, en un mot, sont absolument égaux en droits civils et politiques. Il n'y a plus de seigneur, plus de privilège d'aucun genre ; et les démocrates, qui accusent les prêtres et les nobles de conspirer contre le peuple, savent fort bien qu'ils n'évoquent là que de vieux fantômes depuis longtemps évanouis.

Et pourquoi les évoquent-ils ? Nous le disions tout à l'heure : c'est pour surexciter à leur profit les passions les plus basses des pauvres gens : l'orgueil et l'envie. Ils tâchent de remuer cette vase, afin de pêcher en eau trouble : il est si facile de piller et de voler en temps de révolutions.

Ce sont eux qui conspirent, qui conspirent sans cesse, et contre Dieu et contre les hommes. Pour cacher leur jeu et exploiter les forces populaires, ils accusent « les prêtres et les nobles » de complots chimériques. Ce sont des voleurs qui crient : « au voleur ! » pour mieux dépister les gendarmes.

Oh ! les honnêtes gens !

X

**Si Henri V revenait, on rétablirait la dîme
et les droits féodaux**

Au moment de la moisson, les cultivateurs mettent parfois au milieu des blés de grands mannequins bizarres, formés de deux ou trois morceaux de bois et recouverts de quelques oripeaux rouges, blancs, jaunes, qui flottent au vent. Cela fait peur aux moineaux et les empêchent de manger le froment.

Aux approches des élections et, en général, dans les moments de trouble, les sociétés secrètes, qui *cultivent* les cultivateurs et les ouvriers, ont recours à une manœuvre de ce genre. Ils ont une peur terrible de Pie IX, d'Henri V et de tout ce qui sent le droit ; et, pour empêcher les gens de la campagne de voter comme ils devraient voter, ils envoient de tous côtés des émissaires chargés de leur faire peur, en répandant contre la monarchie, contre les légitimistes, contre « les prêtres et les nobles, » toutes sortes d'absurdités plus folles les unes

que les autres. « Si vous votez pour des cléricaux et des partisans d'Henri V, disent-ils, vous allez retomber dans l'esclavage ; la première chose qu'on va faire sera de rétablir la dîme et les droits féodaux. Vous serez obligés d'aller tous les jours à la messe. Pour obtenir le moindre emploi, il faudra présenter des billets de confession. Ce sera le retour de la théocratie ; ce sera le gouvernement des curés. »

Les masses sont crédules, surtout à la campagne ; et trop souvent ces ridicules affirmations des agents de la Révolution suffisent pour empêcher un vote favorable à la cause de l'ordre.

Presque tous les préjugés auxquels nous répondons en ces quelques pages ne sont autre chose que des manœuvres électorales ; ce sont les oripeaux du fameux mannequin destiné à faire peur aux moineaux. Pauvres moineaux ! s'ils avaient de l'esprit, s'ils savaient que ce grand mannequin, qui paraît agiter des bras d'une manière si terrible, n'est qu'un fantôme creux, ils se moqueraient à pleins becs du fermier et de ses garçons ; ils mangeraient tout à leur aise ce bon blé que la Providence ne leur refuse pas.

Ainsi en serait-il de quatre-vingt-quinze électeurs sur cent, s'ils savaient la vérité sur les hommes et sur les choses. Ils enverraient promener de la belle façon tous les fauteurs d'anarchie, dont le honteux métier, depuis plus d'un siècle, est de tromper et de perdre la France. Ils se moqueraient de leurs dires non moins que de leurs pamphlets ; et notre pauvre pays, échappant enfin au mensonge, retrouverait à la fois dans le respect de l'Église et dans le respect de la monarchie légitime cette

bonne paix, cette prospérité profonde et véritable qu'il a perdues depuis qu'il écoute les charlatans de la Révolution.

Quant à ce qui concerne, en particulier, les dîmes et les droits féodaux, en vérité, ce serait faire injure au lecteur que de vouloir répondre sérieusement. Les dîmes étaient jadis, dans les pays de foi, des redevances en nature, que les paysans des domaines ecclésiastiques payaient chaque année à l'Église, pour reconnaître son droit de propriété. Les droits féodaux étaient, pour la plupart, des redevances du même genre, très-peu onéreuses en elles-mêmes, et dont le but principal était de rappeler au paysan les droits des seigneurs du lieu. Dans l'un et l'autre cas, c'était, de la part du paysan, un acte de soumission et de dépendance. L'orgueil démocratique, qui rejette toute idée de dépendance, s'indigne pour cette raison contre ces vieux usages d'autrefois, que les pamphlets révolutionnaires lui dépeignent sous les plus noires couleurs.

Pour faire plus d'effet, ils inventent, ils calomnient. Entre autres, ils mettent en avant le fameux *droit du seigneur*, abus infâme, s'il avait jamais existé. Il y a dix-huit ans, un illustre écrivain a traité à fond ce point historique, et a démontré jusqu'à l'évidence que ce prétendu droit *n'a jamais existé*, ni en France, ni ailleurs.

Il a examiné une à une les pièces que l'on citait à l'appui de cette calomnie mise en vogue par Voltaire et les impies du dernier siècle ; et il a réduit les calomnieux au silence : *toutes* ces pièces, sans en excepter une seule, ont été reconnues fausses, apocryphes, de nulle valeur.

Tout dernièrement nos journaux rouges ont repris avec une sorte de rage ce vieux mensonge, qui osait accuser la France chrétienne d'avoir admis dans son droit public une immoralité aussi grossière, aussi révoltante. Ils savent qu'ils mentent; mais ils n'en mentent pas moins, sachant que l'ouvrier, et surtout le paysan, est crédule, et que cette calomnie est très-propre à exaspérer le peuple contre les châteaux.

Il y avait bien, dans ces temps de foi, « un droit du Seigneur, » très-répandu et quasi-universel parmi les chrétiens; mais c'était tout l'opposé de ce que supposent nos mauvais journaux: c'était la consécration, faite librement, au Seigneur des seigneurs, c'est-à-dire au bon DIEU, des trois premiers jours du mariage, que les nouveaux époux passaient, par un sentiment de foi, dans la prière, la continence et la piété. La France chrétienne n'a jamais connu d'autre « droit du seigneur » que celui-là. Pauvre peuple! comme on te trompe.

Cela veut-il dire que, dans les siècles passés, dans les temps de la monarchie légitime, il n'y avait point d'abus de ce genre, et que, par-ci par-là, quelques seigneurs mal-vivants n'abusaient pas de leur position? Personne ne le prétend. Mais vouloir faire de quelques crimes isolés, flétris par toutes les lois divines et humaines, un *droit*, un droit public, reconnu par l'État, sanctionné par l'Église, c'est là une extravagance que peut seule expliquer l'aveugle colère de l'impiété. A ce compte-là, parce qu'il y a eu un Tropmann, un Lemaire, un Dumolard, tous les jeunes ouvriers, tous les aubergistes seraient *de droit* des assassins, et la manière de faire de ces monstres serait le droit public de la France au dix-neuvième siècle.

Aujourd'hui comme alors, les passions honteuses abusent de tout pour se satisfaire : jadis, c'était l'ascendant de la grande propriété et de la noblesse ; aujourd'hui, c'est l'ascendant de l'argent, de la position, de la crainte. Combien d'honnêtes ménages ne sont-ils pas troublés, dans tous les rangs de la société ! Combien de pauvres femmes, séduites, déshonorées, non par des seigneurs, mais par un contre-maître, par un patron, par un directeur d'usine ou de théâtre ou de magasin ! combien surtout, par ces *vertueux* journalistes et coryphées de la démagogie, qui, ne croyant ni à Dieu ni à diable, foulent aux pieds toutes les lois morales, passent, sans sourciller, par-dessus tous les adultères, par-dessus toutes les infamies ! Nos chefs communeux viennent de nous donner de leur moralité des échantillons que la France n'oubliera pas de sitôt. Il faut être Gambetta et gambettiste pour oser parler des « *vertus* républicaines. »

Exagérations ridicules, ou indignes calomnies : voilà en quoi se résument les fameux droits féodaux, que la Révolution jette sans cesse à la face de notre noble France, la vieille France chrétienne et monarchique.

Si nos campagnes n'avaient pas d'autre danger à craindre que le rétablissement de la dîme et les droits féodaux, elles pourraient dormir bien tranquilles. Henri V, pas plus que l'Église, pas plus que « les prêtres et les nobles, » ne pense à revenir sur ces vieilleries surannées, abolies pour toujours, et qui supposaient d'ailleurs un pays tout autrement organisé qu'il ne l'est aujourd'hui. Il ne s'agit pas de revenir au moyen âge, ni aux usages du moyen âge, quels qu'ils soient : les peuples et les États ne peuvent pas plus revenir au moyen âge, que

l'homme ne peut revenir aux années écoulées de sa vie.

Nos francs-maçons le savent bien ; mais ils savent aussi ce qu'écrivait, il y a cent ans, leur « frère et ami, » le franc-maçon Voltaire : « Mentons, mentons ferme ; il en restera toujours quelque chose. » Ils mentent donc, ils mentent ferme, et l'on ne voit que trop qu'il en reste « quelque chose. »

XI

**Du temps de la monarchie, le peuple était esclave ;
sous la république, c'est lui qui est le maître ;
chacun son tour.**

Sous la monarchie, pendant plus de mille ans, le peuple était soumis, et il était tranquille ; sous la république, le peuple est rebelle à toute autorité, à l'autorité civile comme à l'autorité religieuse ; et il s'imagine être le maître, parce que les hommes coupables qui le mènent, le lui disent et font miroiter devant ses yeux certains droits politiques, beaucoup plus apparents que réels. Ces droits, ainsi que les grands mots dont on les habille : *souveraineté du peuple, peuple souverain, liberté, égalité de tous les citoyens, suffrage universel*, etc., ne sont au fond que des miroirs pour prendre les alouettes. Les pauvres alouettes, qui ne sont pas fines, sont éblouies par le clinquant du miroir, et elles ne s'aperçoivent qu'on les attrapait qu'après avoir été attrapées.

La belle royauté, en vérité, que cette souveraineté

républicaine du travailleur ! En pratique, elle se résume dans l'ennuyeux et ridicule droit de voter à tout propos, sur des questions politiques ou sociales, auxquelles il ne comprend rien, sur le choix de députés ou de conseillers généraux qu'il ne connaît pas, et sur le compte desquels on lui fait croire tout ce qu'on veut.

Je mets en fait que, sur mille électeurs votants, il n'y en a pas cinquante qui votent en connaissance de cause. Dans la classe ouvrière et parmi le peuple des campagnes, savez-vous ce que c'est qu'un électeur ? C'est presque toujours un brave homme qui s' imagine voter pour le bon ordre, le bon droit et la justice, et qui vote, sans s'en douter, pour le désordre, pour l'anarchie et la ruine publique. C'est une alouette que guette et pipe la Révolution. C'est une victime des sociétés secrètes, une dupe des mauvais journaux.

Et en quoi donc, grand DIEU ! l'ouvrier ou le paysan est-il « plus maître » qu'autrefois ? Oui, dans certains moments de crise, il est pour un instant maître de faire des barricades, de piller, et de se faire déporter ou tuer ; oui, sous la république, il a plus de liberté pour insulter et menacer les prêtres, les riches, les propriétaires : mais, en dehors de ces excès de la force brutale, je ne vois pas en quoi le peuple est souverain, ni de quoi il est le maître.

La république, en France, est toujours plus ou moins l'anarchie ; or l'anarchie est directement le fléau du peuple ; elle fait cesser le travail ; elle arrête tout court et le commerce et l'industrie : or, en pratique, qu'est-ce que le travail pour l'homme du peuple, sinon son pain de chaque jour, le pain de sa femme et de ses enfants ?

« République : ruine publique, » disait en 1848 un homme d'esprit. Si c'est de vivre sous la ruine publique qui vous enchante, ma foi, mon cher, vous avez un singulier goût; permettez-nous de ne pas le partager.

XII

**Tout ce qui est homme de progrès est pour la république:
il n'y a que les réactionnaires, les vieilles croûtes
qui veulent la monarchie.**

Ne nous payons pas de mots. Ce que la mauvaise presse appelle « les réactionnaires, les imbéciles, les vieilles croûtes, » ce sont bel et bien les gens honnêtes, les esprits éclairés et religieux qui ne se laissent pas duper par les belles phrases de la démocratie. Et ce que la démocratie appelle « les hommes de progrès et de lumière, » c'est la foule des borgnes, des aveugles et des cornichons qu'elle a le talent de séduire.

Il y a deux espèces de progrès : l'un en avant, l'autre en arrière. Nous autres, chrétiens et monarchistes, nous voulons le progrès en avant, le progrès dans le bien, dans le vrai et dans ce qui peut procurer au pays un bonheur solide. Si nous regardons en arrière, dans le passé, ce n'est pas pour y revenir, mais uniquement pour tâcher d'y ressaisir quantité de très-bonnes choses que nous ont fait perdre les bouleversements révolutionnaires. Nous sommes les premiers à reconnaître qu'il y a d'excellentes choses dans nos lois et dans nos institutions modernes;

et nous y tenons comme à tout ce qui est bon. Nous ne voulons que le bien, et ne cherchons que le bonheur de la France.

Si c'est là être réactionnaire, oui, nous le sommes, et de toute notre âme.

Il y a aussi le progrès en arrière, le progrès vers la barbarie, l'esclavage, l'immoralité, le vice. La Révolution n'en procure point d'autre; témoin les ruines de tout genre qu'ont accumulées les hommes de 89, et leurs héritiers légitimes, les scélérats de 93. En quelques années, ils ont fait de notre belle et glorieuse France un amas de ruines sanglantes.

Et n'allez pas vous réfugier dans la distinction chimérique de la république révolutionnaire avec la république modérée, de la république rouge avec la république tricolore : quoiqu'en théorie il puisse y avoir des républiques bonnes et légitimes, en pratique, pour notre France du moins, que le bon Dieu a faite monarchique, il n'y a qu'une seule espèce de république : c'est la mauvaise. L'autre, qui semble modérée, ne l'est guère que pour commencer. C'est un pont jeté par les révolutionnaires entre la monarchie chrétienne, qui est l'état normal de la France, et une Commune quelconque, sœur de l'anarchie et de la mort. Jamais la France n'a passé ce pont de la république honnête sans arriver au côté gauche, au mauvais côté, à celui du sang et de la ruine. Les républicains tricolores peuvent être des cœurs généreux ; mais ils sont, à coup sûr, des hommes à courte vue, ignorants des vraies aspirations de leur pays, qu'ils perdent en croyant le sauver. Le tricolore mène au rouge ; et le rouge, c'est le sang, c'est la Révolution.

Les révolutionnaires et les républicains (en pratique c'est la même chose), sont les ennemis de la Religion, et par conséquent des hommes et des institutions les plus vénérables dont se glorifie la civilisation ; ils sont les ennemis de nos gloires nationales les plus pures, les plus splendides ; ils sont les ennemis des sciences, des lettres et des arts ; ils sont, pour la plupart, remarquablement bêtes, malgré les audaces de leur langage ; presque tous sont ignorants et grossiers ; presque tous, pour ne pas dire tous, sont pétris de vices, et d'une vie privée à faire rougir. Ils viennent, tout dernièrement à Paris, de se charger eux-mêmes de nous prouver tout cela jusqu'à l'évidence. Qu'était-ce, en effet, que cet horrible Commune, sinon la république sociale, la vraie république révolutionnaire, disant ce qu'elle pense, et faisant ce qu'elle veut ?

Voilà le beau progrès dont nos républicains osent se vanter ! Impiété, brutalité, férocité, pillage, incendie, audace incroyable, et, par-dessus tout, incapacité et incroyable ineptie.

Lequel vaut mieux, de notre progrès ou du leur ? du progrès blanc ou du progrès rouge ? du progrès vers le ciel ou du progrès vers l'enfer ? Pensez-y quand vous allez voter.

XIII.

**Les nobles et les riches sont des propres-à-rien :
ce n'est que justice de leur prendre ce qu'ils ont
et de le partager entre les travailleurs.**

Voilà le bout de l'oreille qui perce : l'amour du bien... d'autrui. La Révolution est une voleuse.

Les nobles et les riches, dites-vous, sont des propres-à-rien ? Et vous qui le dites, à quoi êtes-vous propre ? Le peu de bien que vous faites, ils le font comme vous, mieux que vous peut-être. Vous travaillez ? Eux aussi ont leur travail ; si ce n'est point, comme le vôtre, un travail manuel, ce n'en est pas moins un travail, un travail fort utile, où sont presque toujours intéressés un bon nombre d'ouvriers, d'artisans et de travailleurs.

Est-ce que ce ne sont pas les riches qui font aller le commerce, qui font travailler l'ouvrier, soit à la ville, soit à la campagne ? Ne seraient-ils bons qu'à cela, ce serait déjà beaucoup.

« Mais pourquoi sont-ils riches, tandis que moi je suis obligé de travailler pour gagner ma vie ? » Eh ! c'est bien simple : c'est parce que, les premiers, ils ont travaillé, avec intelligence et persévérance ; ou bien parce que leurs pères, leurs grands-pères ont travaillé et gagné ce bien. N'est-il pas juste que celui qui travaille gagne ? que celui qui gagne possède ? que celui qui possède jouisse paisiblement de son bien et le lègue à ses enfants ? Et

comment appelle-t-on les gens qui violent ces règles élémentaires de toute société ? des *voleurs*.

Avec toutes leurs belles théories égalitaires et leur prétendu amour de la justice, les socialistes ou communistes, autrement dit les *rouges*, ne sont au fond qu'une secte de voleurs. Cela peut être dur à entendre ; mais c'est comme cela. Ils prêchent le vol, le vol et le pillage ; et comme la société n'est pas encore assez stupide pour se laisser faire, au vol et au pillage ils sont obligés d'ajouter le meurtre et l'incendie. Témoin les hauts faits des communeux de Paris, sans compter ceux de Lyon, de Marseille, etc.

Dans leurs déclamations, ils ne parlent que des nobles et des riches ; mais leur pensée va bien plus loin : elle s'étend à toute propriété, sans exception. Pourquoi, en effet, s'arrêter aux châteaux ? Pourquoi respecter davantage la maison du bourgeois ? Pourquoi ne point *partager* c'est-à-dire voler le magasin du commerçant, la boutique du patron ? Enfin, pourquoi ne pas prendre la petite ferme du paysan, le petit avoir de l'ouvrier qui possède quelque chose ? Pourquoi s'arrêter en si beau chemin ? Si le principe des *partageux* est vrai, s'il est injuste que celui-ci possède tandis que celui-là ne possède pas, pourquoi s'en tenir au château du noble, à l'hôtel du riche ?

L'*Internationale* (qui est une branche de la franc-maçonnerie) dit qu'il faut « supprimer, » c'est-à-dire, en bon français, tuer tout patron qui emploiera « plus de quinze ouvriers ». Pourquoi quinze ? Pourquoi pas dix ? Pourquoi pas cinq ? Si faire travailler beaucoup d'ouvriers, c'est les *exploiter*, pourquoi la vertueuse *Internationale* tolère-t-elle ce crime, lorsqu'il s'applique à quinze

travailleurs? Qu'elle soit donc logique ; qu'elle supprime non-seulement les gros patrons, mais encore les petits ; et qu'elle déclare qu'il n'y aura plus désormais que des ouvriers et des ouvrières. Mais alors qui fera travailler les travailleurs?

Vous le voyez donc, ce ne sont pas seulement « les nobles et les riches » qui sont ici en jeu ; ce sont tous ceux qui possèdent quelque chose, soit à la ville, soit à la campagne. C'est une guerre de sauvages, une guerre sociale, déclarée par ceux qui n'ont rien à tous ceux qui ont quelque chose, la moindre chose. Est-ce tolérable?

Et comme il y aura *toujours* des gens qui n'auront rien, on aura beau faire, c'est éternellement la guerre, dans le monde entier. La Révolution, la Commune, c'est tout simplement le retour à l'état sauvage. — Est-ce là ce que vous voulez, vous tous, qui que vous soyez, ouvriers, paysans, boutiquiers, commerçants, domestiques, employés, soldats, fermiers, etc., qui votez pour les républicains? Voter pour les républicains, c'est voter pour les rouges ; et voter pour les rouges, c'est voter pour tout cela.

Mais ce n'est pas tout. Lors même que, par impossible, on en arriverait demain à un partage égal de toutes les propriétés, combien de temps croyez-vous que durerait l'égalité? Au bout de huit jours, les ivrognes et les faîneants auraient dépensé la moitié de leur avoir ; au bout d'un mois, ils n'auraient plus le sou. Au contraire, les hommes laborieux, rangés, raisonnables, auraient au bout d'un mois, doublé leur petite fortune. Faudrait-il donc recommencer l'opération tous les mois, toutes les semaines? Voyez combien niaises sont ces théories révolutionnaires.

Sachez-le donc une fois pour toutes : les *partageux* de la république, les communeux, les révolutionnaires sont tous des *gueux* qui n'ont rien à perdre aux bouleversements sociaux et qui ont tout à gagner. Ils n'ont d'autre but que d'attraper à droite et à gauche le plus d'argent possible ; et que font-ils de cet argent, de cet argent volé ? Ils mangent, ils boivent, ils se vautrent dans toutes les débauches, comme des êtres immondes qu'ils sont ; et, l'ivresse dans le corps, la révolte dans la tête, la rage dans le cœur, le blasphème sur les lèvres, le fusil ou la pique dans les mains, les pieds dans la boue, le démon dans l'âme, ils crient : « Vive la liberté ! vive la république ! »

Voilà vos docteurs. Avouez qu'ils sont propres !

XIV

**Laissez faire : vous verrez comme tout ira bien,
quand les républicains seront vraiment les maîtres,
et qu'il n'y aura plus ni roi, ni nobles, ni prêtres, ni religion.**

Quand ils seront « vraiment » les maîtres, savez-vous ce qui ira merveilleusement bien ? C'est ce qui commençait déjà à n'aller pas trop mal en 93, lorsque, sous la houlette pastorale du doux citoyen Robespierre et sous le regard de l'aimable citoyen Marat, la France était couverte de guillotines, les guillotines couvertes de sang, les trésors de la France complètement pillés, la banqueroute

proclamée, les honnêtes gens en prison, les bandits au pouvoir.

C'est ce qui, hier encore, allait également fort bien à Paris, lorsqu'à l'ombre du drapeau rouge, on *réquisitionnait*, *perquisitionnait*, c'est-à-dire, pillait et volait toutes les maisons; lorsqu'on dévastait les églises; lorsqu'on massacrait les otages de Mazas et de la Roquette; lorsqu'on faisait pleuvoir le pétrole enflammé sur nos pauvres soldats; lorsqu'on incendiait les Tuileries, l'Hôtel de ville, les musées, les monuments publics, avec la pensée de faire sauter tout Paris. Cela allait très-bien.

Et qui commettait toutes ces horreurs? Étaient-ce les rois? Étaient-ce les nobles ou les prêtres? C'étaient les républicains, les vrais, les bons; les républicains purs. Répétons-le à la multitude des sourds: en France, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, la république et la Révolution sont une seule et même chose; le tricolore tourne fatalement au rouge; tous les 89 deviennent des 93. Les faits sont là, tout chauds encore, tout brûlants; et ils mettent à néant toutes les belles théories de ce que certains idéologues s'obstinent à caresser sous le nom de « république honnête et modérée. » Qui dit républicain, dit révolutionnaire; toujours plus ou moins révolutionnaires; révolutionnaire plus ou moins logique.

Braves électeurs, ne l'oubliez plus jamais: la république logique s'appelle la Commune; et la Commune, c'est la terreur, le meurtre, le pillage et l'incendie.

La Commune à Paris et la Commune à Rome, voilà ce qu'ils veulent avant tout: à Paris, parce que la France est le bras droit de la société chrétienne; à Rome, parce que le Pape est la tête et le cœur de cette même société,

qu'ils veulent anéantir. « Souvenez-vous, écrivait tout dernièrement Mazzini, souvenez-vous du mot d'ordre que je vous ai donné : *Rome et Paris !* »

Ils veulent brûler d'abord et Rome et Paris, puis les grandes villes de France, puis étendre leur action sauvage dans toute l'Europe, dans les deux Amériques, dans tout le monde civilisé. Ils l'ont dit dans un récent programme, daté de Francfort : « Ce que nous voulons, c'est la république universelle. Nous voulons une révolution sociale. Plus de religion, plus de propriété ; et c'est pour cela que nous voulons tuer les prêtres et brûler les églises, tuer les propriétaires et brûler les châteaux et les villes. »

N'est-il pas évident, comme le disait un grand philosophe de ce siècle, que « la France-république serait la fin de l'Europe, et que l'Europe-république serait la fin du monde ? »

La Providence a permis que, sous nos yeux, le mal révolutionnaire en arrivât à des excès sauvages, afin de nous ouvrir les yeux à tous et de nous faire reculer d'horreur devant les doctrines qui constituent la Révolution, devant les journaux qui prêchent la Révolution, devant les hommes aveugles ou scélérats qui se sont donnés à la Révolution.

Ce que la Révolution vient de faire par la république à Paris, elle le fera partout où elle sera la maîtresse. Elle ne sait, elle ne peut que détruire. Elle ne peut pas plus changer sa nature, que le tigre et l'ours ne peuvent changer la leur. On n'apprivoise point les tigres ; on n'adoucit point les ours : de même, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, on n'empêchera jamais la Révolution d'être ce

qu'elle est : impie, stupide, féroce, destructive de la paix et du bonheur publics,

Elle nous dit : « Laissez-moi faire, et vous verrez. » Hélas ! nous ne l'avons que trop vu ; et c'est précisément pour cela que nous ne voudrions plus le voir. En 93 et en 71, il n'y avait plus « ni roi, ni prêtres, ni religion ; » et nous avons vu où nous allions : en prison, en exil, à la guillotine, à la lanterne. C'était là le parfait bonheur républicain.

La république, autrement dit la Révolution, ne veut plus de Roi : c'est la preuve évidente qu'il nous faut un Roi. Elle ne veut plus de nobles ni de prêtres : c'est la preuve évidente que les nobles et les prêtres sont nécessaires à la société. Elle ne veut plus de Religion : c'est la preuve évidente que la Religion est notre salut. Le Roi, le Roi légitime, c'est l'autorité ; les nobles, ce sont les hommes de l'autorité ; les prêtres et la Religion, c'est la sanction divine, c'est la sauvegarde de l'autorité. Les républicains ne veulent ni de l'autorité, ni de ceux qui la leur rappellent : l'autorité les gêne, en les empêchant de piller et d'égorger. C'est donc l'autorité qu'il nous faut ; l'autorité religieuse : « Vive le Pape ! vive l'Église ! » l'autorité civile : « Vive le Roi ! et les hommes du Roi ! »

Oh, mes amis, mes amis ! ne nous laissons plus prendre aux belles promesses de la Révolution. Le chat qui fait la patte de velours, n'en a pas moins ses longues et terribles griffes ; et si l'on conçoit un peu l'imprudence d'une pauvre souris qui se laisse prendre une fois aux airs patelins, à la physionomie cafarde de son ennemi, on ne conçoit plus du tout comment, après avoir été

griffée, houspillée, éreintée, la pauvre petite bête s'y laisserait prendre une seconde fois.

Depuis cent ans, nous sommes le jouet, la dupe de cette bête scélérate qui s'appelle la Révolution ; elle nous a laissés à moitié morts, non pas une fois, mais cinq ou six fois ; elle vient de faire des siennes dans notre pauvre Paris ; finissons-en avec elle une bonne fois. Envoyons promener et sa république et ses républicains, et ses francs-maçons, et ses clubs, et son argent, et toutes ses piperies.

Redevenons un peuple chrétien, une nation raisonnable et monarchique. Rappelons le Roi, le seul Roi légitime, Henri V. Seul, il peut nous délivrer de la Révolution, et ramener la prospérité, en nous rendant ce que nous nous sommes laissé ravir : l'autorité légitime et les libertés légitimes.

Un vieux proverbe dit que « tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse : » si nous voulons encore recommencer nos essais de république, nous nous perdrons si bien qu'il n'y aura plus moyen de nous relever.

CONCLUSION

Il y aurait sans doute encore bien d'autres préjugés populaires à réfuter. Ce que nous venons de dire doit suffire à les dissiper. D'ordinaire, plus ils sont sonores, et plus ils sont creux ; c'est comme les cruches.

Ce qu'il y a au fond de tous ces préjugés révolutionnaires : c'est l'esprit de révolte, c'est la haine orgueil-

leuse de l'autorité. Dans la langue révolutionnaire, la fameuse formule « *Les prêtres et les nobles* » signifie : « A bas l'autorité religieuse ! A bas l'autorité civile ! » Pas autre chose.

Rentrons enfin, rentrons courageusement dans les voies de l'obéissance. Obéissons aux représentants de DIEU ; obéissons à nos prêtres et à nos Évêques, obéissons à l'autorité légitime, et respectons tout ce qui s'y rattache. Sans obéissance, point de gouvernement possible ; et sans gouvernement, point de société. Ce n'est pas à un homme, c'est au bon DIEU que nous obéissons lorsque nous nous soumettons à une autorité légitime quelconque, Allons donc à DIEU, allons à JÉSUS-CHRIST, mettons-nous à genoux, prions, pour apprendre à obéir.

Le premier fruit de ce retour à l'obéissance sera l'union de toutes les forces vives du pays contre l'ennemi commun. Au dedans, l'ennemi commun, c'est la Révolution ; au dehors... est-il besoin de le nommer ?

Mais, pour vaincre l'ennemi du dehors, il faut avant tout terrasser l'ennemi du dedans ; et celui-ci, nous ne pourrons en triompher qu'en revenant franchement au bon DIEU, qu'en redevenant une nation catholique et monarchique. Plus d'illusions : le remède est là, et il n'est que là.

Que chacun se mette à l'œuvre. Vive la France ! la France catholique ! la vraie France !

A TOUS LES BRAVES GENS

LES

ENNEMIS DES CURÉS

Ce petit opuscule populaire a été composé en juillet 1875, à la prière d'un certain nombre de prêtres du diocèse de Cambrai, « afin de fermer la bouche à ces braillards de cabarets et de cafés, qui déblatèrent à temps et à contre-temps contre la Religion en général et contre les prêtres en particulier, répétant tous la même chose, et se grisant de leurs paroles. »

Le succès de cet opuscule a été complet. En moins d'un an, *cinquante mil*^{le} exemplaires en avaient été répandus ; et il avait été traduit en italien, en espagnol, en flamand et en allemand. De plus, comme nous le dirons tout à l'heure, il avait soulevé de véritables fureurs dans le camp du journalisme anti-chrétien. Le Souverain-Pontife daigna en accueillir gracieusement l'hommage, et envoya le Bref suivant à Mgr de Ségur.

BREF DE N. T. S. P. LE PAPE,

« PIE IX PAPE.

» Bien-aimé Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

» Tout en demeurant fixé chez vous, vous prêchez la Religion et la saine doctrine sur un champ plus vaste peut-être que ne le font les missionnaires qui vont çà et là annoncer l'Évangile. Les innombrables exemplaires de vos petits traités et de vos opuscules de piété pénètrent en effet dans toutes les demeures, et se répandent si bien parmi le peuple qu'on les trouve dans toutes les mains. Pleins d'esprit et de grâce, ils affermissent la foi, ils excitent à la pratique des vertus, ils réfutent les erreurs courantes. Fruit d'une longue expérience, ces petits livres se distinguent par une pleine et profonde connaissance du cœur et du caractère des jeunes gens. Ils sont très-utiles à toutes sortes de lecteurs, et parfaitement appropriés aux diverses situations, à l'esprit, à la condition d'un chacun.

» Tels sont, entre autres, et à un haut degré, les deux opuscules que vous venez de publier, l'un pour venger l'honneur des Prêtres, si universellement, si odieusement attaqués et calomniés; l'autre pour former le cœur des jeunes gens à la vraie piété et les aider à se corriger de leurs défauts les plus intimes.

» Que DIEU daigne soutenir vos forces, afin que vous puissiez longtemps encore travailler, comme vous le faites, à procurer sa gloire, ainsi que le salut des âmes! En attendant, cher Fils, comme gage de l'amour qu'il vous porte, recevez la Bénédiction Apostolique que Nous vous donnons du fond du cœur, en témoignage de Notre bienveillance toute paternelle.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 novembre 1875, en la trentième année de Notre Pontificat.

» PIE IX, PAPE. »

Ce que le Saint-Père dit dans ce Bref, au sujet des jeunes gens et de l'excellence des directions que leur donne Mgr de Ségur, est relatif à un autre petit traité dont l'auteur avait fait également hommage à Sa Sainteté, et qui a pour titre « *Le Jeune Ouvrier chrétien*, petites directions spirituelles à l'usage des jeunes gens. » Cet important travail, si aimablement loué et béni par le Souverain-Pontife, sera, s'il plaît à DIEU, publié dans une série subséquente de

cette collection. C'est le commencement d'un cours complet de piété et de vie chrétienne, spécialement adressé aux jeunes gens de la classe ouvrière et qui doit comprendre plusieurs volumes. Le premier a paru en août 1875 ; le second en août 1876 ; le troisième est en travail.

A l'occasion de l'apparition des *Ennemis des curés*, il s'est passé à Paris, chez les Francs-Maçons, une aventure qui ne serait vraiment pas croyable, si le fait n'avait été public et si quantité de journaux n'en avaient parlé.

Le dernier jeudi de juin 1876, eut lieu à Paris, au Temple Maçonique de la rue Cadet, une tenue solennelle des « Frères et Amis », convoqués par la Vén. Loge. Clément Amitié Cosmopolite. Le docte Fr. Littré, de l'Académie Française, y devait faire et y fit en effet un discours transcendant et superlumineux, et le peu docte Fr. Gambetta devait y apparaître également pour y remercier les Fr. de la Vén. L. de l'honneur qu'on venait de lui faire en le nommant Chevalier Rose-Croix.

La Tenue s'ouvrit à deux heures. Les Maçons étaient au nombre de douze cents environ.

Ce qui prouve péremptoirement qu'ils étaient tous gens d'esprit, c'est le programme officiel, le programme imprimé de la fête. Avant les discours du Fr. Littré et du Fr. Gambetta, les Fr. devaient entendre deux dissertations : la première, au sujet de je ne sais quel impôt, par je ne sais quel Fr. ; la seconde (celle qui nous touche ici), était confiée au talent d'un certain Fr. Baudoin, et était annoncée en ces termes (nous citons textuellement) : « S'il est vrai que les libres-penseurs sont des CORNICHONS, ainsi que l'affirme une récente brochure. Réponse à Mgr de S*** »

Se figure-t-on une assemblée de douze cents hommes, qui se prennent au sérieux, et qui se demandent gravement « s'il est vrai qu'ils sont des cornichons ! » Cela ne dépasse-t-il pas la mesure ?

Un spirituel et éminent écrivain, M. Auguste Nicolas, à qui Mgr de Ségur faisait part de cette curieuse nouvelle, lui répondait finement : « Cette question est mal posée ; car elle contient la réponse. »

Les *Ennemis des curés* ont soulevé de vraies tempêtes dans la presse démocratique, et l'auteur a été criblé d'articles et d'injures furieuses pendant près d'un mois. — Succès complet !

A TOUS LES BRAVES GENS

LES

ENNEMIS DES CURÉS

OBSERVATION GÉNÉRALE

peu flatteuse pour les ennemis des Curés.

Par Curé, il faut entendre ici tous les prêtres. Ce n'est pas que tous les prêtres soient des Curés ; mais, en France, l'ignorance et la grossièreté les ont tous baptisés de ce nom.

On appelle *Curé* le prêtre à qui l'Évêque a confié la direction d'une paroisse. Sur cent prêtres, il n'y a pas quarante Curés.

Avant d'entrer dans aucun détail, voici une remarque curieuse : tous les coquins, tous les communards et tous

les pétroleurs, tous les ivrognes, tous les mauvais sujets, tous les gens de sac et de corde sont ennemis des Curés. Le fait est certain.

D'autre part, les braves gens, les gens de bien, les personnes charitables, les gens honnêtes, estimables, délicats, sont presque tous sympathiques aux Curés et respectueux à leur endroit. Ce fait est encore certain.

De cette observation générale et sans aller plus loin, nous pouvons tirer immédiatement une conséquence évidente, peu flatteuse pour les gens qui crient contre les Curés : c'est qu'ils sont en bien mauvaise compagnie, et que cela ne prouve pas en leur faveur. Cela ne veut pas dire absolument qu'ils soient ce que sont les autres ; mais, je le répète, ce n'est pas bon signe. « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, » dit le vieux proverbe. Quand on n'est pas loup, on ne hurle pas avec les loups.

II

Que les ennemis des Curés sont en général des lâches.

Ils insultent les prêtres, parce qu'ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre d'eux. Le prêtre, au milieu des impies, est comme le pauvre agneau au milieu des loups : il n'a pour armes que la douceur, la patience, la prière et le pardon des injures.

L'homme qui insulte une femme est un lâche. Il en est de même de celui qui insulte un prêtre. Il fait comme

les oies, lesquelles ne sont braves que contre ceux qui ne lèvent pas le bâton sur elles.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les insulteurs de prêtres fileraient, fileraient vite et doux, s'ils pensaient avoir à craindre la moindre représaille. J'ai connu en Normandie un excellent prêtre qui m'a raconté à ce sujet une bonne histoire. Il faut dire qu'il avait près de six pieds de haut, et qu'il était taillé en hercule du Nord.

Il venait de prêcher une mission dans la ville de Laigle. Le jour du départ, plus de place dans l'intérieur de la diligence ; obligé de monter sur la banquette, il y trouve deux espèces de petits commis, qu'il salue fort poliment. Les deux polissons se mettent à rire, à se moquer de lui à demi-voix, et la voiture part.

Le bon missionnaire ouvre son bréviaire et commence à prier. Ses deux voisins commencent à chanter ou plutôt à crier la *Marseillaise*. « Messieurs, leur dit le prêtre, ayez la bonté de ne pas crier ainsi à mes oreilles. Je suis poli pour vous ; soyez-le pour moi. »

Ils se mettent à rire aux éclats, à brailler encore plus fort, et allumant leurs pipes, ils envoient deux ou trois bouffées de tabac dans la figure du prêtre, qui avait repris sa prière.

Sans rien dire, le missionnaire ferme son bréviaire, et au même instant l'un de ces drôles se sent empoigné comme dans un étau, par le cou et par les jambes ; il est soulevé de la banquette, et passe comme un colis à la gauche du prêtre, qui prend sa place, le plante à la sienne, et les deux fumeurs se trouvent séparés. L'opération s'était faite en un clin d'œil.

Ainsi placé entre les deux commis stupéfaits, il leur

montre ses deux poings ; et quels poings ! Il leur arrache leurs pipes insolentes, « Et maintenant, leur dit-il, si vous bougez, vous aurez affaire à moi. Le premier qui dira un mot, je le flanque en bas. Vous êtes deux lâches. Vous croyiez que je me laisserais manger la laine sur le dos. Mes petits amis, vous avez trouvé votre maître. »

Les deux braves, pâles comme des navets, demeurèrent immobiles pendant tout le temps du voyage. Et le bon missionnaire, riant dans sa barbe, continua tranquillement son bréviaire.

En descendant de voiture, il tendit la main à ses compagnons de banquette, et leur recommanda la prudence, pour l'avenir.

Tous les Curés, je le sais, n'ont pas des poings aussi respectables ; mais tous ils ont ce qui est plus respectable que les poings les plus vigoureux, leur caractère de ministres de Dieu, et les convenances de leur état, qui ne leur permettent pas de recourir à la correction fraternelle du redoutable missionnaire normand.

Voilà pourquoi ceux qui les insultent sont des lâches.

III

**Que les ennemis des Curés
sont une collection de sots et d'ignorants.**

Ce sont, en outre, pour la plupart, des gens qui ne savent pas ce qu'ils disent, et qui parlent à tort et à travers de la Religion et des prêtres.

Un jour, dans l'intérieur d'une voiture publique, où il ne restait plus qu'une place à prendre, entra, non loin de Paris, un petit commis-voyageur, de la même race que les deux précédents. En face de lui se trouvaient deux prêtres, dont l'un plus âgé, au visage grave et paisible. Au bout de quelques minutes, mon étourdi commence à prendre la parole, et, croyant sans doute l'occasion favorable, entame avec les autres voyageurs la conversation la plus saugrenue et la plus inconvenante contre la Religion. Les deux prêtres gardaient le silence, à son grand dépit.

Il se décide enfin à s'adresser au plus âgé des deux : « Monsieur le Curé, lui dit-il avec cet air spécialement bête et mauvais qu'ont les gens qui se moquent de la Religion ; monsieur le Curé, savez-vous la différence qu'il y a entre un âne et un évêque ? » Et comme le prêtre ne répondait pas : « Eh bien, moi, continua-t-il, je vais vous le dire : c'est que l'âne porte la croix sur le dos et l'évêque sur la poitrine. »

« Et moi, répondit alors le prêtre, j'ai à vous demander quelque chose à mon tour. Vous avez tant d'esprit, que vous ne serez point embarrassé. Quelle différence y a-t-il entre un commis-voyageur et un âne ? — Ma foi, je n'en sais rien, » répliqua le jeune homme un peu interloqué. « Eh bien, moi non plus, » répondit tranquillement le prêtre, aux applaudissements de tous les compagnons de voyage.

Et puis, reprenant quelques-unes des sottises que le commis avait débitées précédemment, il lui fit trois ou quatre bonnes répliques, si bien cinglées que le pauvre sot demeura coi, la bouche ouverte. « Vous n'y entendez

rien, mon pauvre garçon, poursuivit le vénérable prêtre. Avant de vous mêler de parler Religion, retournez donc au catéchisme. Un homme qui a le sens commun ne parle que de ce qu'il sait. » Ce prêtre n'était rien moins que le docte Mgr Affre, qui, peu d'années après, devenait Archevêque de Paris, et devait mourir si glorieusement sur les barricades du faubourg Saint-Antoine, aux journées de juin 1848.

Ceux qui déblatèrent contre la Religion et ses ministres, sont tous, plus ou moins, des ignorants, qui ne comprennent pas le premier mot des questions qu'ils traitent avec tant d'aplomb ; ce sont de pauvres sots, qui font la roue comme des dindons, et ne parviennent, comme les dindons, qu'à montrer de vilaines plumes noires, une crête rouge et tout l'ensemble d'une bête parfaitement ridicule.

Que si, parmi les ennemis de la Religion et des prêtres, quelques-uns sont instruits et même savants, cela ne fait absolument rien à la chose : ils peuvent être savants en mathématiques, en physique, en astronomie ; ils peuvent surtout le paraître et payer d'audace au milieu des ouvriers et des simples paysans : en matière de Religion, ils n'en sont pas moins des ignorants de première force, d'autant plus ignorants qu'ils prétendent savoir. Or, c'est précisément là ce qu'en bon français l'on appelle un sot.

Le nombre en est incalculable dans notre pauvre France, et il augmente à mesure qu'on lit davantage les journaux démagogiques et impies que chacun sait.

IV

**Que les ennemis des Curés
sont pour la plupart des jobards et des imbéciles.**

C'est pénible à constater, mais c'est comme cela. On fait avaler à ces pauvres gens tout ce qu'on veut. Les journalistes les plus effrontés, les plus menteurs, les attrapent aussi facilement qu'on attrape des grenouilles.

Avez-vous jamais vu pêcher des grenouilles ? Au bout d'un bâton, on met une ficelle ; au bout de la ficelle, un petit morceau de viande rouge (*rouge*, notez bien cela ; il faut que ce soit *rouge*). On tend le bâton de manière à ce que la viande frise l'eau : aussitôt on voit s'avancer le peuple des grenouilles, l'œil intelligent et vif. La première arrivée happe le morceau séducteur. Le pêcheur tire la ficelle et happe la grenouille. Il relance la même ficelle, avec la même viande, à la même place : avec la même perspicacité, une seconde grenouille happe et est happée ; puis, une troisième ; puis, une quatrième ; puis, toutes les autres, tant qu'il y en a.

Telle est l'image de ce pauvre peuple de jobards, à qui les meneurs des sociétés secrètes et du journalisme *rouge* font avaler leurs mensonges avec une si déplorable facilité. Ils leur disent pis que pendre des prêtres, qui ne font que du bien, qui ne font de mal à personne, qui sont ce qu'il y a de meilleur et de plus respectable au monde ; et ces véritables grenouilles croient, gobent tout cela,

avalent tout cela, et, sans savoir ce qu'ils disent, répètent tout cela, dans les cabarets, dans les auberges, dans les ateliers, dans les clubs et jusque dans les casernes!

Tout dernièrement, dans un petit bourg de Seine-et-Oise, un brave et excellent Père capucin prêchait une mission. Tout le monde venait l'entendre. Il était si bon, il parlait si bien, il disait de si bonnes et de si belles choses! Les réunions du soir étaient exclusivement réservées aux hommes, et l'église était toujours pleine comme un œuf.

Il y avait cependant une douzaine de « libres-penseurs » (c'est ainsi que s'appellent les gens dont nous venons de parler) qui se moquaient entre eux des instructions et trouvaient naturellement qu'ils avaient plus d'esprit que le Père.

On avertit celui-ci, en lui signalant les individus.

Le lendemain soir, le bon Père manœuvra si bien, qu'il se trouva juste en face du fameux groupe, sur la place, au sortir de la réunion. « Eh bien, mes bons amis, dit-il en haussant exprès la voix, il paraît que vous ne me trouvez pas fort? Je ne vous connais pas; mais du moment que vous vous moquez de la Religion et de moi, je parie tout ce que vous voudrez qu'à moi tout seul, j'ai plus d'esprit que vous tous ensemble. Nous en ferons juger ces messieurs qui nous entourent. Acceptez-vous? »

Nos esprits forts hésitaient; mais la curiosité l'emporta, et l'un d'eux répondit au nom des autres qu'ils voudraient bien voir. « Eh bien, répliqua joyeusement le missionnaire, attendez-moi tous ici, dans le cimetière, à côté de l'église, et je vous ferai voir sur le mur le soleil comme en plein midi. » Or il était neuf heures et demie

du soir, et, depuis plus de quatre heures, le soleil était couché. Il faisait noir comme dans un four.

« Messieurs, ajouta résolument le Père capucin en s'adressant à la nombreuse assistance, je vous demande de rester là comme témoins. C'est vous qui jugerez si décidément ces messieurs ont plus d'esprit que moi. Je rentre à l'église et serai à vous dans une demi-heure. »

Des centaines de témoins attendaient sur la place ; pas un des douze n'avait bougé, lorsqu'à l'heure dite, le capucin reparut, suivi du Curé, qui riait. La foule se rendit aussitôt au cimetière, après eux. •

Alors le capucin appela les fameux douze ; et quand il fut bien assuré qu'ils étaient là : « Messieurs, dit-il à l'assistance, je vous prends à témoin, et je vous adjure de me dire s'il est possible d'être plus bête que ces douze farceurs-là qui s'imaginent bel et bien qu'un pauvre capucin peut leur montrer le soleil à dix heures du soir, en pleine nuit. »

Un rire homérique sortit de toutes les poitrines, et les douze cornichons, riant jaune, profitèrent de l'obscurité pour disparaître.

Et voilà de quelle force ils sont, ces esprits *forts*, ces beaux parleurs, qui se moquent de tout, qui se mettent au-dessus de tout, et qui parlent si fièrement des Curés en général, et de leur Curé en particulier.

Ce sont des cornichons.

V

**Que les ennemis des Curés
sont un tas de brouillons et de mauvaises têtes.**

Il est bien rare qu'un homme sage et raisonnable, un homme d'ordre, aux mœurs honnêtes et tranquilles, soit ennemi des prêtres. Il peut être indifférent; mais ennemi, non.

Au contraire, toutes les mauvaises têtes, tous les démocrates, les révolutionnaires, les communards sont ennemis de la Religion et des Curés. Plus ils sont révolutionnaires, et plus ils les détestent.

Pourquoi? demandez-le leur. Ils n'en savent rien. C'est l'instinct du désordre, l'instinct de la révolte, en face de l'autorité. Le prêtre est, en effet, le dépositaire et l'organe de la plus haute autorité qui soit sur la terre, l'autorité de DIEU, l'autorité religieuse, laquelle est le soutien de toutes les autres. C'est pour cela que tous les révolutionnaires détestent les prêtres.

Les prêtres, cependant, ne leur ont fait aucun mal : et eux, ils veulent les tuer. Quel mal avait fait, par exemple, aux communards de 1871, le bon, l'excellent P. Olivaint? Quel mal leur avait fait le charitable curé de la Madeleine, M. Deguerry, qui donnait aux malheureux tout ce qu'il avait? Que leur avaient fait les autres Pères Jésuites, qu'ils égorgèrent lâchement avec le P. Olivaint?

et les pauvres Pères Dominicains d'Arcueil ? et tous les autres ?

C'était la haine révolutionnaire, haine aveugle et impie que l'esprit de révolte engendre au fond du cœur contre tout ce qui s'appelle prêtre.

En 1848, après les journées de juin, j'ai vu cela de près. J'étais alors aumônier des prisons militaires de Paris ; et j'eus affaire à une élite de révolutionnaires enivrés d'impiété et de haine ; c'étaient les assassins du pauvre général de Bréa.

Cinq d'entre eux étaient condamnés à mort : cette perspective les avait un peu calmés, et ils entendirent plus facilement raison. Néanmoins, après ma première visite, ils voulurent charitablement m'étrangler.

Une vingtaine d'autres, casematés à part, n'étaient condamnés qu'aux travaux forcés à perpétuité ou à temps. Ceux-ci étaient comme des bêtes féroces ; la vue d'une soutane les faisait rugir. L'aumônier en second s'était chargé d'eux.

La première fois que l'excellent prêtre parut dans leurs casemates, il crut qu'il n'en sortirait pas vivant. Il ne leur apportait cependant que des consolations et du dévouement, sans compter certains petits soulagements matériels, qui n'étaient point à dédaigner dans leur triste position.

Pour les apprivoiser un peu, il voulut leur adresser quelques bonnes paroles, et, selon l'usage, il commença en faisant le signe de la croix et en disant : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » — Nous ne connaissons pas ça ! nous ne voulons pas de ça ! s'écrièrent plusieurs d'entre eux. — C'est précisément à cause de

cela que vous êtes ici, répliqua tranquillement l'aumônier ; et il continua comme si de rien n'était. Mais ce ne fut qu'à la longue qu'il gagna quelque chose sur ces esprits si prévenus.

Pour moi, ma tâche était rendue plus facile, comme je l'ai dit, par la terrible perspective de l'échafaud. Ils m'avouèrent à plusieurs reprises qu'on les avait grandement trompés. « Ah ! si nous les tenions, ceux qui nous ont endoctrinés ! répétaient-ils ; comme nous les arrangerions ! Ce sont eux qui nous ont perdus. Et ils sont en liberté ! »

Mes bons amis, si vous ne voulez pas être confondus avec ce grand parti de révoltés qu'on appelle les révolutionnaires, ne faites pas comme eux, ne dites pas comme eux, et respectez la Religion et les prêtres.

VI

Que les ennemis des Curés sont la fine fleur des mauvais sujets.

Il y a des mauvais sujets qui rougissent en apercevant le prêtre ; ceux-là sont plus faibles que corrompus. Mais il y en a d'autres que la seule vue d'un prêtre irrite et exaspère ; ceux-là sont les mauvais sujets proprement dits, les libertins corrompus, la fine fleur des mauvais sujets.

Oh ! quels ennemis les prêtres ont là ! C'est la concupiscence de la chair qui grince des dents en apercevant

son plus terrible adversaire ; semblable au chien qui entre en fureur dès qu'on fait mine de lui arracher sa proie.

Il y a quelques années, un brave curé d'Alsace faillit être assassiné par un libertin de profession, aux embûches duquel il était parvenu à arracher une pauvre victime. -- Et ce fait s'est renouvelé maintes fois.

J'en sais un autre qui, pour avoir empêché quelques jeunes filles de remettre les pieds dans un mauvais bal public, exaspéra si bien les mauvais sujets du pays, qu'ils osèrent tenir sur son compte les propos les plus infâmes, assurant avoir vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles des choses plus que déshonorantes, et poussant la vengeance jusqu'à souiller *bravement* pendant la nuit la porte et les murs du presbytère. Plus d'un crut à leurs calomnies, et, pour en effacer la trace, il fallut au pauvre Curé des années de courage et de dévouement.

Le prêtre a l'honneur incomparable, mais périlleux, d'être l'ennemi mortel des impudiques.

En voulez-vous une preuve ? Entrez dans ce cabaret, dans cette auberge où trois ou quatre viveurs sont attablés. Ils ont vu passer un prêtre : il n'en faut pas davantage pour surexciter leur verve ignoble. Lazzis contre la Religion, blasphèmes contre les choses saintes, chansons obscènes, sales histoires : tout cela tombe comme grêle. Pourquoi ? parce qu'ils ont vu un prêtre.

Pour eux, le prêtre, c'est comme le sixième commandement de DIEU qui passe, et qui leur crie :

Luxurieux point ne seras.

Et comme ce commandement leur met le doigt dans l'œil, ils s'emportent et se démènent contre celui dont la seule vue le leur rappelle malgré eux.

Les blasphèmes des jeunes gens contre les prêtres et en général contre la Religion, viennent dix-neuf fois sur vingt, de cette source peu avouable. Ce sont les passions honteuses qui leur montent à la tête, et qui les font déblatérer contre celui qu'ils vénéraient et qu'ils aimaient jadis, lorsqu'ils étaient purs.

VII

**Que les ivrognes, les voleurs et les fripons
sont les ennemis-nés des Curés.**

Assurément, les ennemis des Curés ne sont pas tous des ivrognes, des voleurs et des fripons ; mais très-assurément, tous les ivrognes, tous les voleurs et tous les fripons crient contre les prêtres et ne les détestent pas moins que les libertins.

C'est tout simple : qu'est-ce que le prêtre, au milieu de la société ? N'est-ce pas l'Envoyé de DIEU, qui a pour mission d'apprendre et de rappeler sans cesse aux autres qu'il y a un DIEU, une éternité, un enfer, un paradis ? un enfer pour punir tous ceux qui font le mal, un paradis pour récompenser ceux qui font le bien ? Par sa seule vue, comme nous le disions tout à l'heure en parlant des mauvais sujets, le prêtre rappelle aux ivrognes qu'il y a un DIEU qui punit la débauche ; aux voleurs et aux fripons, qu'il n'est pas permis de voler, et que, lors même qu'ils parviendraient à échapper à la justice des hommes, ils ne sauraient échapper à la justice de DIEU.

Comment voulez-vous qu'un homme pareil ne fasse pas à tous ces honnêtes gens-là l'effet d'un cauchemar ? Et comme personne n'aime les cauchemars, ils n'aiment pas, ils détestent le prêtre.

Qu'il y a d'épiciers, de marchands, de petits boutiquiers, etc., qui n'ont d'autre motif pour crier après les prêtres, que cet argument secret, caché au fond de leur caisse :

« J'ai du bien d'autrui ; je ne veux pas le rendre ; donc, je ne veux pas me confesser ; à bas les Curés ! »

L'impiété du jeune libertin vient du corps ; celle de l'ivrogne, du fond de la bouteille ; celle du petit et du gros voleur, du fond de la caisse. Et tout cela se traduit en accusations de toutes couleurs, plus absurdes les unes que les autres, contre les Curés, qui n'en peuvent mais.

Examinons un peu ces balourdises, mes bons amis, et touchons du doigt leur fausseté. Ce ne sera pas long.

Nous avons vu ce que sont les ennemis des Curés ; nous allons voir maintenant ce qu'ils disent.

VIII

Les Curés sont les ennemis du peuple.

On vous le dit et vous êtes assez simples pour le croire.

Et qui vous le dit ? Les gens dont nous parlions tout à

l'heure, « les ennemis des Curés, » les mauvais sujets, les ivrognes, les gens tarés. Nous avons vu ce que valent leurs dires. Ce sont les voleurs qui accusent les gendarmes.

Qui vous dit cela encore? et qui le leur dit à eux-mêmes! Les journaux? Mais vous ne savez donc pas qui parle dans les neuf dixièmes des journaux? Des individus sans foi ni loi, sans convictions, sans conscience, qui exploitent la crédulité de leurs lecteurs, qui mentent à tant par mois, qui disent du mal des prêtres parce qu'il sont payés pour cela!

Et que vous disent-ils, ces docteurs de contrebande? Qu'il n'y a pas de DIEU, qu'il n'y a ni ciel ni enfer, que la Religion est un tas de vieilles superstitions, qu'on n'est en ce monde que pour jouir, et que les prêtres, qui vous disent le contraire, sont vos ennemis, les ennemis du peuple, les ennemis du genre humain.

Si vous croyez cela, savez-vous ce qui vous arrivera? Vous irez en enfer, vous irez brûler éternellement en enfer; car il y a un enfer, quoi qu'on vous dise. Et voilà où vous conduisent tout droit ces fameux « amis du peuple. »

Pourquoi ces misérables-là vous répètent-ils chaque jour, sur tous les tons, que le prêtre est votre ennemi? Parce que, pour sauver vos âmes, pour vous empêcher d'aller aux enfers, le prêtre est obligé en conscience de vous dire juste le contraire de tout ce qu'ils vous disent. Au lieu de flatter, comme eux, votre orgueil et vos passions, il vous dit de les réprimer. A chaque instant, il est obligé de vous répéter : « Il n'est pas permis de désobéir à DIEU. Il n'est pas permis de voler. Il n'est pas

permis de s'enivrer. Il faut être chaste, » etc. ; en un mot, tous les commandements de DIEU et de l'Eglise. Or, tout cela n'est jamais agréable à la nature.. « Vous le voyez, disent les susdits, les prêtres sont les ennemis du peuple. »

Et cependant, si vous écoutez le prêtre, c'est votre salut en ce monde et en l'autre, c'est votre vrai bonheur. En ce monde, vous éviterez toutes les hontes de l'inconduite ; vous serez bons, aimés, estimés de tous les honnêtes gens. Vous aurez encore des peines, sans doute : tout le monde en a ; mais la Religion vous donnera la force de les porter avec patience et avec mérite. Dans l'autre monde, vous serez éternellement heureux avec le bon DIEU dans le ciel, au lieu de brûler éternellement en enfer comme les méchants.

Et le prêtre qui vous veut, qui vous procure ce bonheur, ce serait votre ennemi ! Quelle folie !

Mais ce n'est pas tout. Vos journaux, j'entends vos journaux rouges (couleur du sang et du feu), vos journaux, que vous prêchent-ils encore ? La révolte sociale, l'envie contre tous ceux qui sont au-dessus de vous, la révolte de l'ouvrier contre le patron, la révolte du paysan contre le château, le bouleversement de la société, le renversement de tout ; en un mot, la Révolution. Sous des formes plus ou moins gazées, et sous prétexte de politique, de liberté, de progrès, voilà ce qu'ils ne cessent de vous prêcher.

Et, si vous les croyez, où vous mèneront-ils ? Aux émeutes, aux sanglantes barricades, à la mort, ou du moins en prison, au bagne, en Calédonie.

Les beaux « amis » que vous avez là !

Et ce sont eux qui vous amentent contre l'Église et contre les prêtres, parce qu'ils sentent très-bien que l'Église et les prêtres sont toujours et partout les adversaires-nés des passions révolutionnaires.

Oui certes, l'Église et les prêtres vous enseignent juste le contraire. De la part de DIEU, ils vous disent qu'il faut respecter l'autorité, qu'il faut obéir aux pouvoirs légitimes, qu'il ne faut pas se fourrer dans la politique, qu'il n'en faut pas croire les journaux, que la souffrance est une conséquence inévitable et une punition du péché, et que les belles utopies des socialistes ne sont que des chimères.

Or, ces grandes vérités-là sont le secret du bonheur public, et par conséquent du bonheur privé. Là où ces vérités sont connues et pratiquées, là règne la paix de l'État, la paix de la famille ; l'agriculture, le commerce, l'industrie, que paralysent toujours les perturbations sociales, se développent sans crainte ; le paysan, l'ouvrier ne chôment point ; chacun s'occupe de ses affaires, et tout va bien.

Et voilà encore comment l'Église et les prêtres sont « les ennemis du peuple. »

Un dernier mot : quel intérêt personnel a le prêtre quand il vous dit de réprimer vos mauvaises passions, d'obéir, de souffrir patiemment ce que vous ne pouvez pas éviter ? Quel profit lui en revient-il ? Il n'en retire guère que l'outrage, que la calomnie, que la persécution, parfois même de la part de ceux qu'il veut sauver.

• Et les autres, au contraire, les prétendus amis du peuple, ceux qui vous mènent à la boucherie ou au bagne, et finalement en enfer, avez-vous remarqué où cela les conduit eux-mêmes ? Sinon toujours, du moins

souvent, au conseil municipal, au conseil général, voire même au fauteuil (et aux appointements) de député. On en a vu et l'on en voit qui, marchant ainsi sur le dos du pauvre peuple, grimpent encore plus haut et attrapent patriotiquement une écharpe de préfet ou un portefeuille de ministre.

Et pendant ce temps-là, vous leurs pauvres dupes, vous lecteurs de leurs journaux, vous demeurez avec vos femmes et vos enfants dans la misère, si toutefois vous n'avez pas eu la tête cassée en chemin.

Donc, ce ne sont pas les prêtres qui sont les ennemis du peuple. Les vrais « ennemis du peuple, » ce sont « les ennemis des Curés. »

IX

**Les Curés sont des fainéants, des gens inutiles,
des propres à rien.**

Parmi ceux qui le disent, il y en a qui le croient et d'autres qui ne le croient pas. Nous ne parlerons pas de ces derniers ; à quoi bon ? puisqu'ils ne se croient pas eux-mêmes.

Il ne peut être question ici que de ces ouvriers ou de ces paysans, laborieux sans doute, mais peu religieux, qui ne soupçonnent pas qu'il puisse y avoir un autre travail que le travail des mains. Ils voient les prêtres aller et venir ; ils les voient consacrer un temps notable à

prier, à lire, à étudier ; ils en concluent que ce sont des fainéants.

A ce compte-là, tout ce qui ne porte point la blouse et le sabot, tout ce qui ne travaille pas la pierre, le bois, le fer, le cuivre, le coton, la soie ou la terre, serait fainéant. Les médecins les plus occupés, les notaires, les magistrats, les professeurs, les employés les plus laborieux, et jusqu'aux officiers, devraient être rangés parmi les fainéants. N'est-ce pas absurde ?

Le travail intellectuel est bien autrement dur que le travail matériel ; il fatigue, il use bien plus vite et plus profondément. L'autre jour, j'entendais un docte professeur de sciences raconter que sur six frères qu'ils étaient, tous robustes et bien taillés, lui seul était devenu maigre comme un clou et d'une santé débile. Et la cause ? Les médecins la lui avaient signalée maintes fois : c'est que seul il avait travaillé de la tête, tandis que les cinq autres, restés ouvriers ou cultivateurs, n'avaient travaillé que des mains.

Or le prêtre passe sa vie à travailler de la tête. D'abord il lui a fallu pâler sur les livres, sur le latin, sur le grec, sur les livres de sciences, de philosophie et de théologie, pendant toute sa jeunesse, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Cela fait dix, onze, quelquefois douze années d'un rude labeur, presque sans relâche. Cela ne sent guère la fainéantise.

Dans les Séminaires, on se lève à cinq heures du matin, hiver comme été ; la vie y est dure et pauvre. On ne s'en doute guère dans le monde. — Deux jeunes ouvriers, allant au travail de très-bonne heure, passaient un matin, à cinq heures, devant le Séminaire de Saint-Sulpice, à

Issy, près de Paris. On sonnait justement la cloche du lever et, en un instant, toutes les cellules avaient eu leur lumière allumée. « Tiens, dit l'un d'eux, qu'est-ce que c'est que ça ? — C'est le Séminaire, répondit l'autre, une maison de jeunes Curés. — Et ils se lèvent à cette heure-là ? Ma foi, je ne l'aurais jamais cru. Qu'est-ce donc qu'on nous chante à l'atelier, que les prêtres sont des fainéants ? »

Et ces prétendus fainéants se préparent au sacerdoce en travaillant et en priant depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à neuf heures du soir, n'ayant que deux heures de récréation, ou pour mieux dire de répit. Aussi sortent-ils de là plus ou moins exténués. Singulière espèce de fainéants, n'est-il pas vrai ?

Les voici devenus prêtres : ils continuent à se lever de bonne heure ; ils mènent une vie réglée, sérieuse, remplie par l'accomplissement de leurs multiples devoirs. La prière, la célébration de la Messe et des autres Offices, les confessions, les catéchismes, les prédications et les études souvent prolongées que nécessite la préparation de ces prédications et de ces catéchismes, la visite et le soin des malades, la visite des pauvres, parfois celle des riches à qui l'on va recommander les pauvres, sans compter les mille soins matériels que réclament l'Église et la sacristie : tel est le travail, l'admirable et presque incessant travail du prêtre, soit à la ville, soit à la campagne.

Il y a des pays où les pauvres prêtres sont tellement écrasés de besogne qu'ils plus d'un finit par y succomber à la fleur de l'âge. Cela se voit plus particulièrement dans les grandes villes, et surtout à Paris où les paroisses

sont immenses et les prêtres peu nombreux. Il n'y a pas longtemps mourait un Curé de Paris, connu pour son esprit et sa bonté parfaite, qui était levé régulièrement à quatre heures du matin, jamais couché avant onze heures du soir, toujours au travail, toujours à son affaire, et n'y suffisant pas.

Aujourd'hui même où je vous parle, combien n'y a-t-il pas de ces hommes du bon DIEU, qui, ne calculant jamais avec la peine ni avec la fatigue, se dépensent du matin au soir, et du soir au matin ! Ce sont souvent des matinées entières, ou des après-midi, passées à confesser ; à certains jours de la semaine, principalement les samedis et les veilles de fêtes, toute la journée y passe, sans compter une partie de la nuit. Et il ne fait pas toujours bon au confessional, je vous assure, principalement pendant les grosses chaleurs d'été, et pendant les grands froids d'hiver.

Et les baptêmes ? et les mariages ? et les enterrements ? et le soin des enfants, avec la longue et laborieuse préparation des premières communions ?

« Soit. Mais ce n'est pas partout comme ça. Dans notre pays, où l'on n'est pas dévot, il n'y a guère à confesser ni à prêcher ; et les Curés n'ont pas grand'chose à faire. » — Hélas ! ce n'est que trop vrai. Mais est-ce leur faute s'ils ne sont pas aussi occupés qu'ailleurs ! Après tout, ils font ce qu'ils peuvent, et par conséquent ce qu'ils doivent. Or, un homme qui fait ce qu'il doit ne peut être taxé de fainéant.

Si, dans votre pays, les Curés ne travaillent pas toujours autant qu'ils le pourraient et qu'ils le voudraient, ce n'est pas leur faute, c'est la vôtre. Allez vous confesser,

et votre Curé confessera. Confessez-vous souvent, et il confessera souvent et de bon cœur. Allez à l'église : et il vous prêchera. En un mot, soyez chrétien, et vous le trouverez prêtre ; de plus en plus prêtre, à mesure que vous serez plus chrétien. Il n'y a pas de Curé qui refuse le travail quand on le lui offre.

C'est un peu fort de reprocher à un marchand de ne pas vendre lorsque personne ne vient lui acheter ; à un notaire ou à un banquier, de ne pas faire d'affaires, lorsque personne ne se présente dans leur étude ; à un officier, de ne point conduire bravement ses soldats au feu, lorsque ceux-ci refusent de marcher ! C'est là, cependant, ce que vous faites, vis-à-vis de votre Curé.

Et puis, qui vous dit que votre Curé ne se crée pas lui-même des occupations, des occupations sérieuses et conformes à son état, lorsque votre coupable indifférence le laisse chômer ? Parce que vous ne le voyez pas confesser ou prêcher, vous dites qu'il ne fait rien. Qu'en savez-vous.

« Mais on voit les Curés se promener, aller et venir, se visiter, rire ensemble. Ce n'est pas là du travail. » — Sans doute, puisque c'est du repos. Ces prêtres ont travaillé, voilà pourquoi ils se reposent. Est-ce que vous ne vous reposez pas après avoir travaillé, vous qui criez contre eux ?

Le travail de tête, nous le constatons tout à l'heure, nécessite bien plus de repos que le travail manuel ; un ouvrier, un cultivateur peut, sans nuire à sa santé, travailler toute la journée, ne s'interrompant que pour les repas. Je défie ceux qui se livrent au travail intellectuel d'en faire autant, du moins plusieurs jours de suite. Ils

attraperaient une fièvre cérébrale. Si donc les prêtres se promènent, s'ils vont et viennent, comme vous dites, c'est afin de pouvoir reprendre leur travail. Ils rient entre eux : voulez-vous qu'ils pleurent ?

Et puis, vous les voyez se promener ; car pour se promener et prendre l'air, il faut sortir : vous ne les voyez point travailler, parce que les prêtres ne travaillent pas dans la rue ni au milieu des champs, et là-dessus, vous dites qu'ils ne font que se promener ! Je vous le demande à vous-même, est-ce juste ?

Maintenant qu'il y ait, par-ci, par-là, des prêtres, des Curés qui flânent un peu, c'est le tort qu'ils ont, et ils en répondront devant DIEU. C'est comme parmi les ouvriers : par-ci, par-là, et même trop souvent, on en voit qui flânent un peu, on en voit qui flânent beaucoup ; ils ont grand tort. Mais direz-vous pour cela que *les* ouvriers, c'est-à-dire tous les ouvriers, sont des flâneurs ?

Les Curés ne sont donc pas des fainéants ; les Curés ne sont pas des gens inutiles ; les Curés ne sont pas des propres à rien. En répétant ces grossièretés-là, vous vous faites l'écho de ces misérables impies qui n'apprendront qu'en enfer que prier, c'est travailler ; que dire la Messe, c'est travailler ; que chanter les louanges de DIEU, c'est travailler ; que confesser et sauver les âmes, c'est travailler. En s'attaquant au prêtre, c'est à DIEU et à sa Religion qu'ils en veulent.

Le prêtre est le grand travailleur de DIEU sur la terre, et son travail est le premier, le plus noble, le plus utile, et, ajoutons-le, le plus pénible de tous.

X

**Les Curés aiment la bonne chère, le bon vin
et les gros diners**

Ils aiment certainement mieux ce qui est bon que ce qui est mauvais. Où est le mal ? Et vous donc ?

Vous dites que les Curés aiment la bonne chère. Ici encore, qu'en savez-vous ? Est-ce que par hasard vous vivez, vous mangez avec eux ? Dans ce cas, de quoi vous plaindriez-vous ? Et si vous n'en êtes pas, je vous le répète, comment savez-vous ce qui se passe chez eux ? Les gens qui disent le plus de ces sottes choses-là, sont précisément ceux qui n'ont aucun rapport avec leurs Curés et qui se croiraient déshonorés vis-à-vis des frères et amis, s'ils pouvaient être soupçonnés de hanter le presbytère.

« Si fait, répondent nos braillards ; nous savons ce qui se passe chez les Curés. Ne les voyons-nous pas aller dîner les uns chez les autres, surtout les jours de conférences ? On sait qu'ils restent longtemps à table, qu'ils mangent et qu'ils boivent bien. » — Et c'est de là que vous concluez que les prêtres font habituellement bonne chère, qu'ils sont des fricoteurs et des gourmands, qu'ils aiment à gobelotter ? Autant vaudrait dire qu'on danse toujours dans votre pays, parce qu'on y danse deux ou trois fois par an ; et que dans telle famille d'ouvriers ou de cultivateurs, on fait toujours la noce, parce

que, quatre ou cinq fois par an, on y fête joyeusement quelques parents et quelques amis.

Il est parfaitement vrai, et c'est tout simple, que les Curés, surtout les Curés de campagne, se visitent volontiers, et parfois dînent les uns chez les autres. Mais, sachez-le bien, ce n'est point là de la gourmandise, c'est de la bonne et fraternelle hospitalité. L'hospitalité a pour ainsi dire disparu de nos mœurs, à mesure que la charité chrétienne s'est refroidie ; elle ne se retrouve plus guère que dans le clergé, et il est tout simple qu'elle s'exerce principalement entre confrères.

Les pauvres Curés de campagne, isolés dans leur presbytère ont, plus que d'autres, besoin de se voir, de se confier mutuellement leurs peines, leur difficultés, leurs joies ; sans ces bonnes visites, si fort calomniées, les paroisses rurales seraient des prisons cellulaires ; avec ces visites, nos Curés ont la force de mener la vie dure qu'ils mènent.

Un protestant, nullement hostile aux prêtres catholiques, me disait naguère : « Je ne comprends pas qu'un homme intelligent, comme sont la plupart de vos prêtres, puisse se résoudre à être Curé de campagne. Ces pauvres Curés sont tout seuls ; ils n'ont point d'intérieur, puisqu'ils ne sont pas mariés. Où puisent-ils le courage de vivre ainsi ? » Où ils le puisent ? D'abord et avant tout, dans l'amour de JÉSUS-CHRIST, et dans le dévouement sacerdotal ; mais aussi dans ces bonnes et fraternelles relations avec leurs voisins. Encore une fois, où est le mal ?

Et, quand un Curé reçoit ainsi un ou deux confrères, n'est-il pas tout naturel qu'il les traite un peu mieux que

lui-même quand il est seul ? N'en faites-vous pas autant quand vous recevez quelque ami ?

Quand à ces « gros dîners, » dont on affecte de parler chaque fois qu'il est question de la table des Curés, qui ne sait que ces grandes occasions se représentent une fois à peine tous les ans ou tous les deux ans ? C'est, par exemple, le jour de la visite pastorale, où, pour faire honneur à son Évêque, le Curé invite nécessairement les cinq ou six confrères les plus voisins, ainsi que son maire, son adjoint, son président de fabrique, et quelques autres gros bonnets de l'endroit.

C'est encore le jour où la conférence ecclésiastique du canton se tient chez lui, et où il lui faut donner à dîner à ses confrères, toujours plus ou moins nombreux. Mais la visite de l'Évêque se fait tous les trois ou quatre ans, et le tour de la conférence ecclésiastique ne revient à chaque Curé que tous les dix-huit mois ou même tous les deux ans.

Et c'est trop heureux que ces grandes circonstances ne reviennent pas plus souvent ; car les pauvres Curés ne pourraient y suffire. Avec la misérable indemnité de neuf cents ou neuf cent cinquante francs, qu'ils reçoivent annuellement de l'État, et avec leur casuel, toujours si restreint, souvent nul, comment pourraient-ils, je vous le demande, donner souvent de « gros dîners, » et faire bonne chère le reste du temps ? Ils le voudraient, qu'ils ne le pourraient matériellement pas.

Je voyais ces jours-ci un marchand de vins, de Bretagne, qui me parlait précisément de cela. Il me disait : « Je ne sais, en vérité, où l'on prend que les prêtres aiment et achètent les bons vins. Pour moi, qui fournis une bonne

partie de la contrée, je n'ai pas de plus mauvaise pratique que MM. les Curés ; ils me prennent toujours ce que j'ai de meilleur marché, et par conséquent de moins bon. S'ils se régalent avec cela, ils ne sont pas difficiles. »

Je le sais, en ces jours de grandes réunions, nos bons Curés mettent, comme on dit, les petits pots dans les grands, et se saignent à blanc pour faire honneur à leurs hôtes. Ils tirent de leur cave trois ou quatre bouteilles de bon vieux vin échappées au déluge et réservées pour la circonstance, à moins qu'elles ne lui soient données à cet effet par quelque bon paroissien ? Qui aurait le courage de les en blâmer, sauf peut-être vous ?

Maintenant, qu'à ces « gros dîners » on reste un peu longtemps à table, c'est peut-être un tort, vu surtout les mauvaises langues des cabarets voisins ; mais outre qu'il n'y a pas moyen de dîner aussi rondement quand on est douze ou quinze que quand on est seul, il ne faut pas s'imaginer que tout le temps se passe à boire et à manger : on cause, on parle de mille affaires ; et si les prêtres rient volontiers quand ils sont ensemble, c'est qu'ils sont contents, non de festiner, mais de se trouver les uns avec les autres et de pouvoir parler à cœur ouvert.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait jamais eu le moindre excès dans ces sortes de réunions : ce serait un miracle. Mais ce qui est incontestable, c'est que les excès sont, DIEU merci ! rares et très-rares ; que ceux qui, de temps en temps, s'y laissent aller font très-mal, et que c'est une abominable calomnie de profiter de ces exceptions pour accuser *tous* les prêtres d'aimer « la bonne chère, le bon vin et les gros dîners. »

C'est le contraire qui est vrai. Les prêtres font habituellement maigre et très-maigre chère. Ils sont sobres, presque tous par habitude, beaucoup par vertu, tous plus ou moins par nécessité. Ils boivent de la piquette, ou du cidre, ou de la petite bière, surtout après ces dîners qu'on leur reproche si injustement. Les pauvres gens, pour peu qu'ils y aient mis un peu d'amour-propre, se trouvent à moitié ruinés pour le reste de la saison. Et vous qui criez tant, vous seriez joliment attrapés si vous deviez vous contenter alors de la maigre pitance de votre Curé.

Ici, comme toujours, c'est le voleur qui poursuit le gendarme ; ce sont messieurs les ivrognes, ce sont les piliers de cabaret qui, au lieu de travailler, passent leur temps à déblatérer contre la prétendue intempérance des prêtres. Ils mentent. Laissons-les dire.

XI

**Les Curés sont des gens dangereux
qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires,
et qui s'insinuent dans les familles.**

Allons droit au fait ; découvrons le pot-aux-roses. En bon français, toutes ces belles récriminations se traduisent ainsi : « Je n'ose pas me confesser, parce que j'en aurais trop à dire ; et cela m'ennuie de voir ma femme se confesser, parce que cela me gêne. Et puis, je n'ai pas

besoin de mon Curé pour savoir ce que j'ai à faire. » Une, deux, trois sottises.

Au fond, c'est à la confession, c'est au sacrement de Pénitence que s'en prennent les braves qui en auraient trop à dire. A les entendre, c'est la faute du Curé. Pourquoi confesse-t-il ? Pourquoi nous poursuit-il partout, avec son confessionnal sur le dos ?

Et, en effet, ces gens-là ne peuvent pas voir un prêtre sans penser aussitôt à cette désagréable confession. Pour eux, le Curé qui passe, c'est le sacrement de Pénitence qui passe, et qui les regarde comme un créancier regarde son débiteur. C'est un vrai cauchemar.

Mais, mes braves, c'est précisément ce qui prouve le besoin urgent que vous avez de la confession ; et il n'y a que le prêtre qui puisse l'entendre. Il doit l'entendre pour pouvoir vous réconcilier avec le bon DIEU. Confesser, ce n'est pas seulement son droit, c'est son devoir ; c'est son affaire. Vous confesser, c'est votre affaire, à vous, parce que c'est votre devoir ; oui, votre devoir, et par-dessus le marché votre intérêt ; à moins que vous ne préfériez aller en enfer.

A ce point de vue, « vos affaires, » ce sont vos péchés ; et si cela ne vous amuse pas que votre Curé « mette son nez dans vos affaires, » c'est-à-dire entende l'aveu de vos péchés, cela ne l'amuse pas non plus, croyez-le bien. Mais il le faut ; sans cela, vous êtes perdu.

C'est comme le médecin et le malade. Quand un pauvre homme a un abcès ou un dépôt, ce n'est pas pour s'amuser qu'il a recours au médecin, et ce n'est pas davantage pour s'amuser que le médecin lui donne du bistouri, et lui travaille le corps, malgré ses cris. Le

prêtre est le médecin des âmes; l'abcès, le dépôt, ce sont les péchés; l'opération, c'est la confession. Qui a jamais dit que les médecins sont « des gens dangereux, » parce qu'ils nous tâtent le pouls, nous questionnent, nous font montrer la langue, et ne craignent pas, pour nous guérir, de nous faire mal?

Mais le prêtre ne « fourre pas son nez, comme vous dites si gracieusement dans *toutes* vos affaires.» Il ne s'occupe que de ce qui le regarde directement ou du moins indirectement, c'est-à-dire des maladies de votre conscience, ou de ce qui pourrait ramener ces maladies. Il ne s'occupe pas du reste. A quoi bon?

Il confesse votre femme, si elle le veut, non certes pour «s'insinuer dans votre famille,» ce dont il n'a nul besoin et nulle envie; mais uniquement pour lui rappeler ses devoirs, pour lui apprendre à vous demeurer fidèle, à être patiente et douce avec vous, à supporter vos défauts, à être une bonne mère de famille, bien dévouée, bien rangée, bien chrétienne. Voilà ce qu'il dit à votre femme quand elle vient se confesser; voilà ce qu'elle rapporte du confessionnal à la maison. Au lieu de vous plaindre de votre Curé, vous devriez le remercier.

N'ai-je pas connu à Paris un banquier juif qui ne voulait à son service que des domestiques catholiques, et bons catholiques? Quoique juif, il reconnaissait l'influence salutaire au point de vue de sa caisse. Vous, pourquoi ne la reconnaîtrez-vous pas de même, au point de vue de la paix de votre ménage, et de la bonne conduite de vos enfants?

Non-seulement le prêtre, le confesseur n'est pas un

danger pour les familles, mais il en est le grand bienfaiteur, au nom du bon DIEU qu'il représente. Combien de ménages désunis n'a-t-il pas rapprochés! Combien de libertins, d'ivrognes et de coureurs qui faisaient la honte et le désespoir de leur femme et de leurs enfants, n'a-t-il pas réussi à transformer en honnêtes gens, en ouvriers laborieux, en bons pères de famille! Combien de fois n'a-t-il pas retenu, sur la pente fatale du désespoir, telle ou telle malheureuse femme prête à se jeter à l'eau, ou à s'enfuir du toit conjugal, à cause des mauvais traitements ou de l'inconduite de son mari.

La confession et, par conséquent, le confesseur sont un incomparable bienfait de la Providence, et il faut avoir perdu le sens commun pour ne pas le comprendre.

Il faut également avoir perdu la tête pour s'imaginer que, dans les affaires de la conscience, on n'a pas besoin du prêtre pour savoir ce que l'on a à faire. En envoyant ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, pour sauver le monde, le bon DIEU leur a dit : « Allez, « prêchez l'Évangile à toute créature. Enseignez tous les peuples, et apprenez-leur à observer mes lois. » Or, pour tous et pour chacun, les affaires de la conscience consistent à connaître et à observer les lois de DIEU ; en d'autres termes, à écouter l'Église, qui nous parle par les prêtres, et qui, par eux, nous dirige et nous soutient dans la voie du salut.

Cette triple sottise, qui court les rues, et qui voudrait nous éloigner de nos prêtres, est donc tout simplement un blasphème contre la confession et, par-dessus le marché, une de ces absurdités qui ne vaudraient pas la peine d'être relevées, s'il n'y avait pas dans notre belle France

tant de serins, toujours prêts à répéter tous les airs qu'on leur joue.

XII

**Les curés sont des hommes d'argent,
des gens intéressés qui demandent toujours.**

Des hommes d'argent? Dites donc des hommes sans argent; et c'est pour cela qu'ils demandent toujours, non pour eux-mêmes, mais pour l'Église et pour les pauvres. Et c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas intéressés, mais intéressants.

Des hommes d'argent! Est-ce à cause de ces minces redevances qu'on appelle le casuel? Mais rien de plus légitime que ce casuel : il est réglé d'un commun accord entre l'Église et l'État, qui l'accordent à titre de supplément de traitement, de supplément indispensable; le tarif en est réglé d'avance, et le Curé ne peut pas le modifier; d'ailleurs, il se réduit à bien peu de chose, sauf certains frais de luxe, pour les grands mariages et les grands enterrements; mais alors, il est parfaitement loisible de s'en passer. Et puis, remarquons-le bien, une bonne partie de ce casuel est réservé à la *fabrique*, laquelle est chargée de l'entretien matériel et des réparations de l'église; dans les grandes villes, l'entreprise des pompes funèbres absorbe la plus grande partie de ces dépenses irritantes.

Ajoutons bien vite qu'en beaucoup de paroisses rurales

le chiffre du casuel est dérisoire, et qu'enfin *jamais* on n'y oblige les pauvres.

Et c'est pour cela que les prêtres seraient des hommes d'argent ? Quelle injustice ! « Ils demandent toujours de l'argent, » dit-on. Sans doute, puisqu'ils n'en ont pas, et qu'il leur en faut pour soulager les pauvres et pour soutenir les Œuvres paroissiales. Est-ce avec son misérable traitement de neuf cents ou neuf cent cinquante francs qu'un pauvre Curé peut faire efficacement ses charités ? Hélas ! il a tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Voilà pourquoi il quête, il demande. Donne qui veut, et, chose curieuse ! ceux qui ne donnent jamais rien sont toujours les premiers à crier comme si on les écorchait. Au fond, tout cela n'est que de la méchanceté, du parti pris contre le clergé ; c'est un manque de foi, et surtout un manque de cœur.

En somme, et malgré des exceptions heureusement bien rares, les Curés sont partout les pères des malheureux, leur principal, pour ne pas dire leur unique refuge. Quand un pauvre n'a plus de pain, à quelle porte va-t-il frapper ? Instinctivement à celle du prêtre, parce qu'il sait que, là du moins, il lui sera fait bon accueil. Pauvre lui-même la plupart du temps, le prêtre ne peut pas toujours beaucoup donner ; mais, peu ou beaucoup, il donne toujours de bon cœur.

Les impies ont beau dire et beau faire, c'est un fait reconnu que la charité est le plus bel apanage du clergé catholique. Que si vous n'êtes pas de cet avis, tant pis pour vous.

XIII

Les Curés veulent rétablir la dîme.

Voilà encore une de ces fameuses rengaines avec lesquelles les sociétés secrètes font voter rouge dans les élections, et dont les meneurs qui en parlent sont les premiers à rire dès que le tour est joué.

Répétons-le pour la centième fois : on appelait autrefois *dîme* (ou dixième), une redevance que les monastères et les seigneurs ecclésiastiques recevaient des fermiers à qui ils louaient leurs propriétés. C'était donc un impôt de dix pour cent, ou, si on l'aime mieux, le prix de location de la ferme, de la métairie qu'on se chargeait d'exploiter. Sur ces terres-là, on ne payait ni à l'État ni à personne aucun autre impôt ; et dans les mauvaises années, on payait ce qu'on pouvait, sans jamais craindre ni les huissiers ni les saisies. Rien n'était doux et paternel comme ce régime, d'autant plus qu'au besoin l'on était assuré de la protection du puissant propriétaire.

Tout cela est changé, et le pauvre monde n'en est pas plus heureux. Au lieu de payer la dîme, c'est-à-dire dix pour cent, à un seigneur bon et miséricordieux par vocation, on paye aujourd'hui vingt, vingt-cinq pour cent, quelquefois même davantage, à un tout-puissant seigneur, qui s'appelle « l'État, » et qui n'entend pas la plaisanterie. Si vous ne payez pas au jour et à l'heure dite, vous êtes saisi, vendu, expulsé, réduit à la misère

avec votre femme et vos enfants. Telle est la loi, tel est le monde moderne.

Il n'en était pas ainsi autrefois, du temps de cette fameuse dîme, qui apparaît si noire aujourd'hui et si horrible, uniquement parce qu'elle avait un caractère religieux.

Quoi qu'il en soit, il est cent fois absurde de prétendre que les Curés songent « à rétablir la dîme. » Ces choses-là sont si bêtes, qu'on ne sait en vérité que répondre. Il n'y a pas un seul Curé de France ou de Navarre à qui une pareille pensée soit jamais entrée dans la tête.

Et puis, quand ils le voudraient, comment le pourraient-ils ? Est-ce que ce sont par hasard les Curés qui règlent et qui votent le budget ?

Mais à quoi bon insister davantage ? Cet épouvantail du rétablissement de la dîme, si l'on ne vote pas rouge, n'est qu'une machine électorale, aussi sotte que coupable. Personne n'y croit, excepté le pauvre peuple des électeurs-cornichons, dont nous parlions tout à l'heure.

Si vous y croyez, vous, mon pauvre ami, je vous plains ; vous n'êtes pas fort.

XIV

**Les Curés sont les ennemis du progrès,
de la liberté et de la société moderne.**

Les prêtres sont des gens pacifiques et raisonnables qui, à l'exemple de Celui dont ils sont les ministres, ai-

ment tout ce qui est bon et repoussent tout ce qui est mauvais.

Dans ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, la liberté, la société moderne, il y a du bon et il y a du mauvais, il y a du vrai et du faux. L'Église et les prêtres louent et aiment tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de vrai dans ce progrès, dans cette liberté, dans cette société moderne ; et tout ce qu'il y a, et tout ce qu'il peut y avoir là-dedans de faux et de mauvais, de dangereux pour les âmes, d'opposé à la loi de DIEU, ils le blâment, ils le repoussent hautement. Ont-ils tort ? N'est-ce pas là une affaire de simple bon sens ? N'est-ce pas pour eux un devoir, un devoir rigoureux et sacré ?

« Mais on ne s'accorde pas sur ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la société moderne. » — Quels sont ceux qui ne s'accordent pas ? Les catholiques ont un moyen bien simple d'y voir clair, et par conséquent d'être d'accord : ils ont l'autorité de l'Église, laquelle est précisément chargée d'enseigner aux hommes ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, en quelque matière que ce soit. Et comme cette autorité est divine, et, par conséquent, infaillible, en l'écoutant et en suivant ses directions, nous ne pouvons pas nous tromper.

Donc, en cas de contestation, pour discerner la paille du bon grain, recourons à l'Église, laquelle nous parle par le Pape, par nos Évêques et par nos prêtres. Écoutons ce que nous enseigne notre Curé, au nom de notre Évêque et du Pape, et laissons dire les révolutionnaires de toutes nuances, c'est-à-dire ceux qui, à un degré quelconque, se révoltent contre l'autorité de DIEU.

Ce que l'Église nous enseigne sur le vrai et sur le faux progrès, sur la vraie et sur la fausse liberté, c'est la vérité; et cette vérité, il ne suffit pas de la connaître, il faut l'aimer et la mettre en pratique.

Les Curés ne sont donc en aucune manière les ennemis de ce qu'il peut y avoir de bien dans notre société et dans nos institutions modernes, pas plus qu'autrefois ils ne l'étaient par rapport aux anciens usages et aux lois d'une société qui n'est plus.

Mais en voilà assez sur un sujet qui touche à la politique, où les journaux et les bavards ont beau jeu à pêcher en eau trouble, et où ils ne mêlent le nom des Curés que pour soulever contre eux les passions populaires; passions d'autant plus terribles qu'elles sont plus aveugles, et que les ouvriers ainsi ameutés contre le clergé comprennent moins ce dont il est question.

C'est une chose bien coupable que d'abuser ainsi de la crédulité et de l'honnêteté du pauvre peuple, pour le détacher de ses meilleurs amis, qui sont les prêtres.

XV

Les Prêtres sont des hommes comme les autres.

Oui et non. Oui, en ce sens qu'ils ont, comme les autres, deux pieds, deux bras, deux jambes et une tête, et qu'étant citoyens comme les autres, ils ont les mêmes droits, les mêmes privilèges que les autres. Non, en ce

sens qu'ils sont les ministres de DIEU; ce que ne sont pas les autres.

En tant qu'il est homme, un père de famille n'est pas autre chose que ce que sont ses enfants : il est homme comme eux, et eux, ils sont hommes comme lui, ni plus ni moins. Mais en tant qu'il est père, il est beaucoup plus que ses enfants, lesquels ne sont pas du tout ce qu'il est. Et ce qu'il est, il l'est de par DIEU, qui est l'auteur de la famille et la source de l'autorité paternelle.

Ainsi en est-il du prêtre. Le même DIEU qui a institué la famille, a institué l'Eglise et le sacerdoce; il a établi lui-même un sacrement, qui s'appelle le sacrement de l'Ordre, et a voulu que tous ceux qui recevraient ce sacrement participeraient plus ou moins à son autorité sur le monde. Ce sont ces hommes qu'on appelle des prêtres et, à un degré supérieur, les Evêques, dont le Pape est le chef.

Ces hommes, désormais consacrés à DIEU; ont pour mission, et cette mission leur vient de DIEU même, de le faire connaître aux autres hommes, de leur apprendre à observer ses lois, d'enseigner aux grands et aux petits la véritable Religion, ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter pour être de vrais serviteurs de DIEU, et pour jouir éternellement dans le ciel du bonheur de DIEU même.

Ils ont pour mission d'offrir le grand sacrifice de la Religion, qui est la Messe, et de présider au culte divin; de pardonner les péchés à ceux qui s'en repentent, et qui les confessent sincèrement; de sauver, de sanctifier leurs frères en toutes circonstances, d'assister à la mort les pauvres mourants, et d'être ainsi comme les pères

des chrétiens, leurs sauveurs, leurs consolateurs, et à la suite de leur divin Maître, des médiateurs entre Dieu et les hommes.

Est-ce que les autres hommes ont le pouvoir de faire tout cela ? Donc les prêtres qui ont ce pouvoir, ne sont pas « des hommes comme les autres. » Ils sont ce que ne sont pas les autres, les Envoyés de DIEU, les ministres de JÉSUS-CHRIST, les pères des âmes.

Écoutez ce que dit du prêtre un de nos célèbres démocrates modernes, mort chrétiennement depuis, mais alors témoin plus qu'impartial :

« Il est, dans chaque paroisse, dit Lamartine, un homme qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; — qu'on appelle comme témoin ou comme conseiller dans tous les actes solennels de la vie ; — sans lequel on ne peut ni naître ni mourir ; — qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe ; — qui bénit ou consacre le berceau, la couche nuptiale, le lit de mort et le cercueil ; — un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; — que les inconnus même appellent *mon père* ; — aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; — un homme qui est le consolateur par état de toutes les peines de l'âme et du corps ; — l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence ; — qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; — qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes inférieures par sa vie pauvre et souvent par l'humilité de sa naissance ; aux

classes élevées par l'éducation, la science et la noblesse des sentiments que la Religion inspire et commande; — un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite.

« Cet homme c'est le *Curé*. »

Oh! que nous devons donc respecter nos prêtres, leur autorité, leur divin caractère! Nous leur devons, pour ainsi dire, le religieux respect et la soumission que nous devons à JÉSUS-CHRIST lui-même. Ne leur a-t-il pas dit de sa bouche sacrée, en la personne des Apôtres : « *De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.* »

Tels sont nos prêtres.

Les impies, les protestants, les francs-maçons, les mauvais sujets qui calomnient et outragent « les Curés » outragent et attaquent JÉSUS-CHRIST, qui est en ses prêtres et qui par eux, continue à sauver les hommes. Aussi n'est-ce pas seulement une injustice et une grossièreté, comme nous l'avons dit; c'est de plus un véritable blasphème.

Ne faisons pas comme ces malheureux-là. Tout au contraire, entourons nos prêtres de toutes sortes d'égards; assistons-les, défendons-les. Un chrétien ne devrait jamais passer devant un prêtre sans le saluer religieusement; ce n'est pas à l'homme, c'est au prêtre, c'est à JÉSUS-CHRIST que se rapporte cette marque d'honneur, cette marque de foi.

XVI

Mais il y a de mauvais prêtres. Comment ceux-là peuvent-ils être les ministres de DIEU ?

Hélas ! oui ; il y a eu, il y a, et il y aura toujours par-ci par-là quelques mauvais prêtres. Ce sont les héritiers de Judas.

DIEU merci ! il n'y en a pas beaucoup ; et au milieu de la masse des bons, des vrais prêtres, ils forment une imperceptible exception.

Quand un prêtre manque à ses devoirs, on le sait bien vite ; on le crie sur les toits ; toutes les trompettes du département s'en mêlent, et l'on en dit ordinairement dix fois, vingt fois plus qu'il n'y en a. Et pourtant c'est à peine si, à de longs et rares intervalles, on cite un ou deux de ces malheureux scandales.

C'est précisément là ce qui prouve qu'il y a peu et très-peu de mauvais prêtres. Sur une belle étoffe blanche, la moindre tache saute aux yeux : dans les rangs du clergé catholique, si respectable et si pur, un seul prévaricateur offusque, indigne tout le monde. Les Évêques le condamnent et le chassent aussitôt du diocèse ; tout en le plaignant, ses confrères indignés le repoussent ; il en est de même de la multitude des fidèles ; et le mépris dont les méchants eux-mêmes poursuivent le coupable, est encore un hommage frappant, bien qu'involontaire, rendu à la vertu de tous les autres.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici, en passant, que les bons fidèles ne blâment pas le mauvais prêtre de la même manière que le font les méchants : les bons gémissent encore plus qu'ils ne s'indignent ; les méchants, les mauvais sujets, les journalistes impies font mine de s'indigner, eux aussi, tandis qu'au fond ils sont enchantés de flairer un scandale. Ce n'est pas l'amour de la vertu outragée qui leur fait crier sus au mauvais prêtre ; encore moins le zèle d'une religion qu'ils n'ont pas ; ils voient là une occasion d'accuser tous les prêtres, et d'ameuter contre eux la multitude, en mettant sur le compte de tous ce qui est le fait d'un seul.

Qu'ils me permettent de leur rappeler, ces vertueux indignés, la réponse de Notre-Seigneur aux pharisiens qui lui avaient amené un jour une pauvre femme convaincue d'adultère. Le Fils de DIEU, qui voyait le fond de leurs cœurs, se contenta de leur dire : « *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* » Ils filèrent tous les uns après les autres, sans plus dire un mot.

Si, en face d'un pauvre prêtre, tombé dans le mal, on donnait la même règle à nos pharisiens de cabarets et d'ateliers, je crois qu'on n'aurait pas de peine à compter les innocents qui resteraient. Qu'ils se regardent un instant eux-mêmes, et ils s'apercevront peut-être qu'ils en ont fait, qu'ils en font tous les jours dix fois plus que le malheureux qu'ils lapident.

Quand je pense que, parmi les gens les plus ardents à manger du prêtre et à publier sur les toits le moindre scandale ecclésiastique apparaît aux premiers rangs un journaliste ; un journaliste connu, qui entretenait à Paris

sept ménages ! Et ceci est absolument sûr : je le tiens d'un homme grave qui connaissait le vertueux personnage.

Un autre journaliste, également chef d'émeute contre le clergé, nuit et jour à la piste des scandales, se vantait naguère devant un homme de lettres qui me l'a répété, d'avoir, dans presque tous les quartiers de Paris, son pied à terre conjugal ; et il poussait le raffinement jusqu'à dicter, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ses misérables complices ses articles anti-cléricaux !

Et tous deux étaient mariés et pères de famille !

O purs pharisiens du dix-neuvième siècle !

Ceci soit dit, non pour excuser le prêtre coupable, même repentant, mais pour constater une fois de plus la criante inconséquence et l'injustice des hommes dont nous parlons ici.

Néanmoins, tant qu'il n'est pas frappé par la sentence de son Évêque, le mauvais prêtre conserve son autorité religieuse, tout indigne qu'il en est. C'est comme un magistrat prévaricateur, qui continue à juger, et à juger légitimement, tant qu'il n'est pas révoqué par l'autorité supérieure. C'est comme un officier, traître à la patrie, qui continue à commander ses soldats, jusqu'au jour où il est privé de son commandement et puni de sa trahison.

Ce n'est point, en effet, parce qu'il est bon et vertueux, mais parce qu'il est prêtre, parce qu'il est curé, que le prêtre exerce son ministère dans sa paroisse, prêche, confesse, etc.

Et voilà comment il y a malheureusement quelques mauvais prêtres, et comment ils peuvent être les mi-

nistres de DIEU, tant qu'ils ne sont pas découverts et frappés d'interdit.



La bêtise et la mauvaise foi combinées des « ennemis des « Curés » ont mis en circulation quantité d'autres bourdes, tout aussi fortes que celles dont nous venons de parler ici. Ce sont des niaiseries si sottes, ou des ignorances si inconcevables, ou de si criants mensonges, qu'il n'est pas même nécessaire d'en faire mention. Je vous en laisse le soin, à vous braves et honnêtes gens à qui s'adressent ces quelques mots. Faites-en bonne justice, et ne permettez pas qu'on les soutienne devant vous.

Rappelez-vous qu'en insultant vos prêtres, c'est votre Religion qu'on insulte, votre Religion et votre DIEU. En cela, comme en tout, soyez chrétiens : et que DIEU vous bénisse !

ÉPILOGUE

« Coah !... Coah !... »

Un jour le spirituel et vénérable abbé C..., aumônier d'une des plus importantes prisons de Paris, marchait tranquillement dans une rue peu fréquentée du faubourg Saint-Antoine, récitant son bréviaire. C'était en été ; portes et fenêtres des petites boutiques, tout était ouvert, et les ouvriers travaillaient au grand air.

Affectueusement salué par ceux qui le connaissaient, le bon abbé passa devant un petit atelier de tailleurs, dont la devanture ouverte à la hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée laissait voir quatre ou cinq ouvriers, les jambes croisées sur leur établi, qui cousaient, piquaient, travaillaient avec une ardeur plus ou moins parisienne.

En apercevant le prêtre, l'un d'eux, sans doute le bel esprit de la bande, crut faire merveille en criant : « Coah ! coah ! »

L'abbé s'arrête, ferme son livre, le regarde et lui dit, avec son accent fortement méridional, si incisif et si drôle : « Hé, mon bel ami !... Comme vous chantez bien ! Dites-moi : y a-t-il longtemps que vous êtes en cage ? »

« Bravo, bravo, monsieur le curé ! » s'écrièrent les autres en éclatant de rire. Et, regardant le « bel oiseau, » qui était tout attrapé : « Animal ! lui dit l'un d'eux, cela t'apprendra à crier après les prêtres. »

Ce fameux « coah ! » que connaissent si bien les échos de nos cabarets, est aussi fin, aussi spirituel, aussi délicat que l'aimable animal auquel il est emprunté. Il dénote une dose d'esprit peu commune et un esprit du meilleur aloi.

J'ai connu dans le temps un gamin à qui, cependant, il n'a pas porté bonheur. C'était encore à Paris, mais cette fois dans un quartier des plus et des mieux fréquentés. Un prêtre passe. En le voyant, mon gamin fait aussitôt un pied-de-nez et ouvre son bec pour lâcher un « coah ! »

Il n'avait pas fermé la bouche, qu'une épouvantable claque lui fait voir trente-six chandelles, le fait pirouetter deux ou trois fois sur lui-même et manque de le ren-

verser. Éperdu, il se frotte les yeux et aperçoit, droit devant lui, un immense sergent de ville, qui l'empoigne et le mène au violon. Le jeune corbeau était en cage. Il y passa le reste de la journée et n'en sortit qu'après avoir reçu, du commissaire d'abord, puis de deux ou trois inspecteurs, le complément de sa recette du matin : une véritable leçon de chant.

Il faut avouer que ce « coah ! » manque de grâce. C'est un étrange choix qu'ont fait là « les ennemis des Curés. » Si le cri du corbeau a l'avantage de leur rappeler, chose peu utile, que les prêtres sont vêtus de noir, il a le grand désavantage de les identifier eux-mêmes avec une des plus sales, des plus sottes, des plus méchantes bêtes de la création. Le corbeau vit de charogne ; et ces gens-là vivent de corruption, de plaisirs ignobles, d'insultes et de vilaines choses de toutes sortes. Si c'est à cause de cela que le cri du corbeau est devenu leur cri de ralliement, ce n'est pas flatteur pour eux.

En somme, c'est un ridicule et dangereux métier, pour ce monde et pour l'autre, que d'être

ennemi des Curés.

LA MESSE

L'auteur avait composé sous ce titre « *les Saints-Mystères* » un travail destiné d'abord dans sa pensée à tout le monde, aux ecclésiastiques comme aux laïques, aux catéchistes comme aux enfants. Mais la grandeur du sujet l'emporta bientôt, et il se décida à dédoubler son Exposition des rites de la Messe. Il dédia les *Saints-Mystères* aux séminaristes et aux jeunes prêtres, et il composa pour des enfants et pour des personnes moins instruites le petit opuscule que l'on va lire, intitulé *la Messe*.

Il fut bientôt traduit en italien, en espagnol, en allemand, en anglais, en flamand, en arabe ; et en quatre ou cinq ans, près de vingt mille exemplaires ont été écoulés.

LA MESSE

I

A qui s'adresse cet opuscule?

Un peu à tout le monde, mais surtout à tous ceux chez qui le catéchisme n'est plus qu'à l'état de souvenir.

Il est vraiment douloureux, après plus de dix-huit siècles de christianisme, d'être obligé d'expliquer à des chrétiens ce que c'est que la Messe. Nous en sommes réduits là cependant, grâce au progrès des *lumières* d'en bas, qui ont presque éteint la lumière d'en haut. A mesure que l'on apprend aux gens ce dont ils pourraient parfaitement se passer, ils désapprennent de plus en plus ce dont personne ne peut se passer ici-bas, sous peine de devenir malheureux et pervers. Comme le démon se moque de nous, avec son beau progrès, avec sa fameuse science, avec tous les grands mots dont il affuble ses mensonges!

Dans ce qu'on est convenu d'appeler « les temps d'ignorance, » tout le monde savait ce que c'était que la Messe ; aujourd'hui, même parmi les braves gens, combien y en a-t-il qui le savent un peu nettement ? Combien, peut-être, seraient capables de dire comme ce patron cordonnier de Paris qui voulait faire travailler toute la matinée d'un jour de fête ses pauvres apprentis : « Ah ! bah ! vous en serez quittes pour aller à la Messe du soir, au lieu de celle du matin. Ça n'y fait rien : l'une est tout aussi bonne que l'autre. » Il prenait les Vêpres pour la Messe.

Un autre de même force, disait « qu'à la Messe du soir, c'est plus beau qu'à la Messe du matin, parce qu'on y voit le soleil. » Ce malheureux-là croyait qu'au Salut (qu'il appelait la Messe du soir) nous adorons l'ostensoir.

Et ce ne sont pas seulement les gens sans éducation qui ne savent plus ce que c'est que la Messe, et qui vous parlent sérieusement de la Messe du soir : un colonel répondait à un prêtre qui réclamait, en faveur des soldats du régiment, la première, la plus sacrée de toutes les libertés, celle de la conscience : « Il est vrai, en passant ma revue le dimanche à midi, je les empêche d'aller le matin à la Messe ; mais ils sont tous libres au bout d'une heure ou deux, et ils peuvent, s'ils veulent, assister à la Messe de trois heures. »

Pour bien des gens, toute cérémonie religieuse, quelle qu'elle soit, c'est la Messe. Je crois avoir raconté ailleurs (1) ce que me rapportait un témoin oculaire, à l'occasion de la bénédiction solennelle donnée par un Évêque

(1) *La Présence réelle.*

à la locomotive qui devait étrenner un embranchement du chemin de fer de l'Ouest. Deux ou trois bons industriels, ravis et émus, se disaient entre eux : « Ça fait tout de même plaisir ! Il a longtemps que nous n'avions assisté à la Messe. »

Cette ignorance est à l'ordre du jour. Elle est heureusement un peu moins grossière chez ceux qui vont de temps à autre à l'église ; mais il suffit de voir comment se tiennent la plupart des citoyens baptisés qui assistent aux Messes de mariage, aux Messes d'enterrement et même aux Messes ordinaires du dimanche, pour être convaincu qu'ils ne comprennent pas le premier mot de ce qui se passe devant eux. On les voit là, sans aucune religion, sans respect, sans prière, sans livre ; les uns, bavardant, riant, occupés à regarder ~~les femmes~~ ~~et~~ les toilettes, ne s'inclinant même pas à l'Élévation, prenant sans doute l'église pour une succursale de la mairie ou du café ; les autres, les bras ballants, la bouche ouverte, avec des airs stupides qui feraient rire s'ils ne faisaient pitié. Je le demande : est-ce là un portrait de fantaisie ? Qui n'a été cent fois témoin de ces choses ?

Enfin, parmi les chrétiens pratiquants, parmi ceux qui n'ont point oublié le chemin de l'église, je crois qu'il y en a un bon nombre qui ne savent que d'une manière confuse et insuffisante ce que c'est que la sainte Messe, pourquoi et comment nous devons tous y assister, ce que signifient les cérémonies que le Prêtre accomplit à l'autel, et quels précieux avantages on tire de l'assistance à la Messe.

C'est pour ce grand nombre de chrétiens honnêtes, mais peu instruits, que je vais tâcher de résumer ici ce

que l'Eglise nous enseigne touchant le saint sacrifice de la Messe. Peut-être ce petit travail pourra-t-il être de quelque utilité aux bons Prêtres, aux catéchistes et aux parents chrétiens qui comprennent l'importance, plus grande aujourd'hui que jamais, de donner aux enfants une instruction religieuse bien solide, bien raisonnée.

II

Ce que c'est que la Messe.

Le mot *Messe* est la traduction française d'un vieux mot latin, *Missa*, fort en usage dans l'antiquité pour signifier une assemblée publique, une réunion quelconque d'envoyés, de députés. *Missus* veut dire en effet *envoyé*. Encore aujourd'hui, on appelle quelquefois *messe*, la réunion journalière des officiers d'une garnison. Cette locution a même été, dit-on, l'occasion d'une assez singulière aventure; une dame fort pieuse et fort riche conçut la pensée de donner sa fille en mariage à un jeune lieutenant doué de toutes sortes d'avantages, mais qui n'avait pas le sou; elle lui avait entendu dire publiquement, sans aucun respect humain, « qu'il allait tous les jours à la messe. » L'affaire s'engagea; les parties intéressées se plurent promptement; et lorsque la bonne mère s'aperçut du *quiproquo*, il était trop tard pour rompre. Heureusement que le jeune prétendant, sans avoir autant de dévotion à la Messe du bon Dieu qu'à la messe des officiers, était au fond un très-honnête homme et n'avait

semblé attendre qu'une bonne occasion pour devenir un bon chrétien.

La Messe est par excellence l'assemblée religieuse des chrétiens; elle les réunit tous, elle les confond tous au pied de l'autel, où le Fils éternel de DIEU fait homme, JÉSUS-CHRIST, le Seigneur, le Roi et le Rédempteur du monde, se rend présent, quoique voilé, sous les apparences du pain et du vin.

La Messe est le sacrifice non sanglant de JÉSUS-CHRIST, qui rend de nouveau présent sur nos autels, entre les mains des Prêtres, le sacrifice divin, l'immolation sainte, qui, jadis et une fois pour toutes, a sauvé le monde sur le Calvaire. C'est pour cela qu'on dit sacrifice de la Messe; ou tout simplement : le Saint-Sacrifice.

III

Comment la Messe est le même Sacrifice que celui du Calvaire.

Le *sacrifice* de JÉSUS-CHRIST, c'est le grand acte, l'acte essentiellement religieux, sacerdotal et divin, par lequel le Fils de DIEU fait homme s'est offert lui-même à son Père céleste, comme une Victime d'adoration, d'action de grâces, de miséricorde et de pardon, pour le monde entier. Ce sacrifice, cet acte sacré, ce fut la vie tout entière de Notre-Seigneur, avec toutes ses souffrances, avec toutes ses privations, avec ses larmes, ses prières,

ses adorations, et surtout avec sa Passion douloureuse et son immolation sanglante sur le Calvaire. Ce sacrifice a commencé, dans le sein de MARIE, dès les premiers moments de l'incarnation du Fils de DIEU; et il a été consommé sur la Croix; ou pour mieux dire, il a été consommé et parachevé seulement au jour de l'Ascension, lorsque la divine Victime ressuscitée et triomphante est entrée pour toujours dans la gloire des cieux.

L'oblation, l'immolation de JÉSUS-CHRIST est tout entière rendue présente sur nos autels, chaque fois que le Prêtre célèbre la Messe. Qu'est-ce, en effet, que le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, sinon JÉSUS-CHRIST lui-même se sacrifiant, s'offrant à DIEU son Père, en Victime d'adoration, d'action de grâces, de prière et d'expiation, ainsi que nous venons de le dire? Or, à la Messe, JÉSUS-CHRIST se rendant réellement et personnellement présent sur l'autel sous les voiles sacramentels du pain et du vin, la Messe est évidemment le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, rendu de nouveau présent à toutes les générations chrétiennes à travers tous les siècles et jusqu'à la fin du monde.

C'est pour rappeler sans cesse cette grande vérité au Prêtre et aux Assistants, que l'Église fait placer un crucifix sur l'autel où se célèbre la Messe, et défend absolument que la Messe soit célébrée sans cette image de JÉSUS crucifié.

Aussi le saint Concile de Trente a-t-il déclaré contre les protestants, que « la Messe est réellement et véritablement un sacrifice. » La seule différence qu'il y ait entre le Sacrifice du Calvaire et celui de nos autels, c'est que le premier a été offert sous une forme sanglante, tandis que le second s'offre sous une forme non san-

glante et mystique, c'est-à-dire mystérieuse, au-dessus de la raison et des sens.

La Messe est donc vraiment un sacrifice, et le même sacrifice que celui du Calvaire.

IV

De la différence du Saint-Sacrifice et du Saint-Sacrement.

Le sacrifice de la Messe n'est pas la même chose que le Saint-Sacrement. Le Sacrifice est l'acte qui produit le Sacrement; le Sacrement est au Saint-Sacrifice ce que le fruit est à l'arbre. Il n'y a point de fruit sans arbre, et cependant, quand le fruit est produit et cueilli, il existe parfaitement à lui tout seul, indépendamment de l'arbre qui l'a produit.

Ainsi est la Messe par rapport au Saint-Sacrement. La Messe, le sacrifice de l'Eucharistie, est un *acte* de l'Eglise; tandis que le sacrement de l'Eucharistie, fruit de ce sacrifice, fruit de cet acte, est, dans les mains de l'Eglise, comme les fruits que nous déposons dans nos fruitiers, afin de nous en nourrir au fur à mesure de nos besoins.

Ce qui fait que le Saint-Sacrement n'est pas le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, bien qu'il contienne réellement et personnellement la divine Victime de la Crèche et du Calvaire, c'est qu'il est de l'essence du sacrifice d'être un acte, un acte transitoire, comme a été jadis le sacrifice

sanglant du Sauveur, comme est la pousse des fruits sur l'arbre. La Messe, au contraire, est le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, parce qu'elle est l'acte qui produit et qui rend présent sur la terre JÉSUS-CHRIST, avec tous les mystères de sa sainte vie, et spécialement avec son immolation au Calvaire.

Le Saint-Sacrement, qui est le Pain de vie et la nourriture spirituelle des chrétiens, peut se comparer au pain matériel, dont se nourrit notre corps : pour l'un comme pour l'autre, il y a un acte, un travail qui produit le pain ; et puis, il y a le pain, fruit de ce travail. Pour le pain matériel, il y a le travail de l'ouvrier, qui pétrit la farine, lui donne sa forme et, par la cuisson, en fait le pain que nous mangeons : pour le pain spirituel, il y a le travail, l'acte du Prêtre qui offre, qui bénit, puis qui consacre sur l'autel le pain et le vin au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST, produisant ainsi le Saint-Sacrement qui est la nourriture de nos âmes par la communion. Ce travail sacré du Prêtre, c'est précisément le sacrifice de l'Eucharistie, le sacrifice de la Messe. C'est l'acte le plus grand, le plus divin, que l'Église fasse ici-bas ; de même que le Saint-Sacrement est ce qu'il y a de plus divin, de plus grand, de plus céleste dans l'Église

V

**En quoi consiste spécialement le Sacrifice
dans la Messe.**

C'est dans cet acte que l'Église appelle la *Consécration*, et en cet acte seul.

La consécration est comme le cœur, comme le point central de la Messe. Tout ce qui précède la consécration n'est que la préparation à cet acte adorable et divin; tout ce qui suit en est le complément et l'action de grâces.

La consécration est l'acte par lequel le Prêtre *consacre* le pain et le vin au Corps et au Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, changeant, par un effet de la toute-puissance divine, la substance du pain en la substance du Corps vivant et glorifié de Notre-Seigneur, et la substance du vin en la substance également vivante, divine, adorable, du Sang de ce même Seigneur. Et ainsi, après la consécration, il n'y a plus sur l'autel, ni pain, ni vin, mais uniquement et réellement le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST : c'est JÉSUS-CHRIST tout entier, JÉSUS-CHRIST vivant et céleste, voilé à nos regards sous les *espèces* ou apparences du pain et du vin : ce sont de simples apparences, destinées à cacher le Roi du ciel à nos regards terrestres, incapables de soutenir ici-bas l'éclat de sa majesté.

La consécration est ainsi l'acte par lequel Jésus, Vic-

time de salut, se rend présent sur la terre au milieu de son Église militante ; et toutes les fois que le Prêtre consacre, il offre de nouveau cette divine Victime pour la gloire de DIEU et pour le salut du monde.

Donc, c'est dans l'acte de la consécration et dans cet acte seul que consiste le sacrifice ; et tout cet ensemble de cérémonies sacrées que l'on appelle la Messe serait, sans la consécration, comme un corps sans âme.

VI

**Que le sacrifice de la Messe nous rend présents
tous les mystères douloureux et joyeux
de JÉSUS-CHRIST.**

Il n'y a qu'un seul Seigneur JÉSUS : le JÉSUS du Ciel est le petit Enfant qui pleurait et souffrait du froid dans la Crèche de Bethléem, dans les bras de MARIE et de Joseph ; c'est l'Enfant-JÉSUS de Nazareth ; c'est le JÉSUS de l'Évangile, avec tous ses miracles, avec ses fatigues, ses divines vertus, ses peines, ses larmes ; c'est le JÉSUS du Cénacle, de l'Agonie, de la Flagellation, du Prétoire, du Calvaire ; le JÉSUS du Sépulcre et de la Résurrection, le JÉSUS des hommes et des Anges.

Or, à la Messe, ce Seigneur adorable apparaissant en personne au milieu de nous, sous les voiles du Saint-Sacrement, il se trouve là, devant nous, avec tous ses mystères réunis, et avec chacun d'eux en particulier. Il est absolument vrai de dire, par exemple, le jour de

Noël, à la Messe de minuit : « Voici le saint Enfant-Jésus, le DIEU de la Crèche. J'adore ici, dans l'Eucharistie, le même Enfant-DIEU qu'adoraient jadis à Bethléem, sous sa forme humaine, MARIE et Joseph, les bergers et les mages. »

En carême, à la Messe, nous pouvons dire également, en toute vérité : « Voici, sur l'autel, le Pénitent universel du monde, le bon et miséricordieux JÉSUS, qui, pour l'amour de nous, a voulu jeûner quarante jours de suite au désert, s'humilier et expier nos péchés par sa pénitence. »

Chaque fois qu'à la Messe nous lisons l'Évangile, nous pouvons nous dire : « Voici, sur l'autel, Celui qui a dit toutes ces saintes paroles, qui a fait tous ces beaux miracles, qui a pardonné à ces pauvres pécheurs, à Madeleine, à Zachée, à la femme adultère ; voici le JÉSUS des petits enfants et des pauvres ; le JÉSUS de Lazare, de l'aveugle-né, de la veuve de Naïm. Oh ! qu'il est bon d'être si près de lui ! »

Le Jeudi-Saint, l'Hostie de la Messe, le JÉSUS de l'autel, c'est le JÉSUS du Cénacle, qui est là, devant nous et pour nous, comme il était jadis au Cénacle devant ses Apôtres et pour eux. Il se donne à nous, comme il s'est donné à eux ; il nous dit ce qu'il leur disait ; il nous aime comme il les aimait. L'acte divin de la consécration le rend de nouveau présent avec les mystères du Cénacle.

Il en est de même du crucifiement et de la mort de notre doux Rédempteur. Chaque jour, à la Messe, au moment où le Prêtre élève la sainte Hostie et le Calice consacrés, chacun de nous peut se dire : « J'adore ici le JÉSUS de la Passion, Celui qui, pour moi, à cause de moi,

misérable pécheur, a sué le sang dans la grotte de l'Agonie, a été trahi par Judas, a été couvert de crachats et d'outrages, a été souffleté, renié, condamné à mort ! Cette Hostie, c'est mon Sauveur flagellé, couronné d'épines, portant sa Croix, avec tous mes péchés, avec tous les péchés du monde ; c'est Jésus crucifié, suspendu à la croix sanglante, expirant, mort ! Je suis là, devant son autel, comme saint Jean, comme Madeleine étaient devant l'autel ensanglanté de la Croix. Je ne le vois pas des yeux du corps ; mais l'infailible foi me le découvre ; je sais qu'il est là, que c'est lui, lui-même ; je sais qu'il me regarde, qu'il m'aime et qu'il me bénit ! »

Et ainsi de suite, de tous les mystères de la divine Victime : de sa résurrection et de son ascension, de ses triomphes et de sa gloire céleste. A l'autel, entre les mains consacrées de ses Prêtres, il se représente à nous avec tout ce qu'il a, surtout avec son doux amour, avec son sacré Cœur entr'ouvert, qu'il nous montre en nous disant : « *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui ployez sous le fardeau, et je vous relèverai.* »

Aux jours de l'Incarnation et de la Rédemption, le Fils de DIEU, par son sacrifice sanglant, a fait descendre, en sa personne, le ciel sur la terre, pour nous apporter la vie et le bonheur du ciel : chaque jour, à la Messe, dans l'Eucharistie et par son sacrifice non sanglant, Jésus renouvelle ou plutôt perpétue cet ineffable bienfait, dont les Anges eux-mêmes ne peuvent concevoir l'étendue.

Il est donc vrai de dire que le sacrifice de la Messe, en nous donnant Jésus, nous rend présents tous les mystères de sa vie, de sa Passion et de sa mort. En adorant JÉSUS-CHRIST sur l'autel, et surtout en le recevant dans

la communion, nous prenons notre part de la grâce qui découle de chacun de ses mystères : comme les petits oiseaux prennent leur part des eaux rafraîchissantes, toutes les fois qu'ils s'en approchent, qu'ils s'y baignent et qu'ils y plongent leur petit bec.

VII

Comment la Messe est le centre de tout le culte de DIEU

La Messe est le centre de tout le culte de DIEU, parce qu'elle est le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, parce qu'elle donne véritablement et réellement JÉSUS-CHRIST à la terre, et parce que JÉSUS-CHRIST est lui-même le Chef et le centre de la vraie religion.

Le bon DIEU a créé le ciel et la terre en vue de son Fils unique JÉSUS-CHRIST, qui, au milieu des temps, devait s'incarner, c'est-à-dire se faire homme, en unissant une âme et un corps à sa personne divine, éternelle, toute-puissante. La religion, la seule vraie religion, est le culte d'adoration et de prière que JÉSUS, l'Homme-DIEU, rend à la majesté divine, d'abord en son propre nom, puis au nom de toutes les créatures. Parmi les créatures, il en est qui croient en JÉSUS-CHRIST, qui espèrent en lui, qui l'aiment, qui le servent, qui s'unissent à lui : ce sont celles qui possèdent et qui pratiquent la vraie religion, ce sont elles qui rendent à DIEU, avec JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST, le culte pur et saint que DIEU attend de ses créa-

tures. Les autres sont en dehors de la vraie religion, et par conséquent en dehors du véritable culte divin.

L'Église est chargée par JÉSUS-CHRIST de prêcher à tous les hommes la vraie religion, de la leur faire pratiquer et de leur faire rendre au bon DIEU le culte véritable; or, c'est principalement à la Messe et par la Messe que l'Église rend à DIEU ce culte parfait, nous unissant tous à JÉSUS-CHRIST pour adorer et prier DIEU, pour lui rendre grâce de ses bienfaits et pour implorer ses miséricordes.

La sainte Messe résume toutes les adorations et tous les hommages religieux que JÉSUS, Homme-DIEU, a rendus à DIEU son Père durant sa vie mortelle, et qu'il lui rend éternellement dans les cieux. A cette religion de JÉSUS, à ce sacrifice vraiment divin, à ce culte parfait, s'unissent : dans le ciel, la Très-Sainte Vierge, tous les Séraphins, tous les Chérubins, tous les Archanges, tous les Anges, tous les Saints; dans le Purgatoire, les âmes saintes qui espèrent, qui aiment et qui expient; sur la terre, tous les vrais enfants de DIEU et de l'Église, tous les chrétiens véritables, tous ceux qui n'oublient pas qu'ils sont créés pour connaître, servir et aimer le bon DIEU, et par ce moyen arriver à la vie éternelle.

JÉSUS-CHRIST, le Roi du Ciel, la Victime du Calvaire, l'Hostie de l'autel, est la source de toute la religion des Anges et des hommes; il est à la religion et au culte divin ce que le soleil est au rayonnement de la lumière, ce qu'est, dans notre corps, le cœur qui répand le sang et la vie dans tous les membres.

Donc, la Messe est très-véritablement le centre de tout le culte divin et de la seule vraie religion.

VIII

Qui a institué la Messe.

Il est presque inutile de le dire : c'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même. Seul, en effet, il pouvait instituer, dans son Église, un sacrifice, qui, sous la forme du pain et du vin, contiendrait réellement son Corps et son Sang, et rendrait présents à tout jamais sur la terre sa personne adorable et le sacrifice sanglant qu'il consumma, pour l'amour de nous, sur la Croix.

C'est au Cénacle, le Jeudi-Saint, immédiatement avant sa Passion, que le divin Rédempteur institua solennellement le sacrifice et le sacrement de l'Eucharistie. Chacun sait comment il prit du pain sans levain (comme nous faisons encore à l'autel), le bénit et le consacra en son propre Corps, par ces paroles divines : « *Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon Corps.* » Puis, lorsque les Apôtres eurent tous communie sous l'espèce du pain, le Seigneur prit un calice, c'est-à-dire une coupe, la remplit de vin, la bénit et la consacra en son vrai Sang, en disant : « *Prenez et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon Sang, du Sang de la nouvelle et éternelle Alliance.* » Et après que les Apôtres eurent communie sous l'espèce du vin, JÉSUS leur donna le pouvoir et le commandement de faire eux-mêmes ce qu'il venait de faire devant eux, à savoir de consacrer le pain et le vin en son Corps et en son Sang adorables, et de célébrer ainsi, en son nom sur

la terre, lorsqu'il serait retourné au ciel, le très-saint mystère de l'Eucharistie. « *Et vous, leur dit-il, toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi ;* » vous les ferez en souvenir de tous mes mystères que je résume, que je rassemble pour ainsi dire dans ce mystère des mystères. Vous les ferez en mémoire de mon amour pour vous ; et c'est par là surtout que vous raviverez incessamment en vos cœurs et dans les cœurs de tous vos frères l'amour que vous me devez, à moi, votre Ami céleste, votre Frère divin, votre DIEU-Sauveur, votre Victime et votre Salut.

JÉSUS-CHRIST est ainsi le premier qui ait offert le saint sacrifice de la Messe, le sacrifice du salut, sous sa forme non sanglante et permanente, au moment même où il s'apprêtait à offrir ce même sacrifice sous sa forme sanglante et transitoire.

IX

**Comme quoi il n'est pas facile de prouver
que ce sont les Curés qui ont inventé la Messe.**

Un bon curé, que je connais et qui est aussi intelligent et instruit que zélé dans l'exercice de son saint ministère, avait, depuis quelques mois, à lutter d'une manière fort pénible contre les prédications d'un pasteur protestant, plus ou moins évangélique, qui était venu s'établir dans sa paroisse. Cet homme distribuait à pleines mains l'argent des Sociétés bibliques et attirait ainsi, autour de sa

chaire, un certain nombre d'*âmes pures*. Le maire et l'adjoint, l'un aubergiste, l'autre épicier, tous deux lecteurs assidus du *Siècle* et par conséquent éclairés, trouvaient les raisonnements du ministre « écrasants de vérité » et faisaient partout son éloge.

Malheureusement pour lui, le nouvel apôtre, sortant un jour des généralités, s'avisa de dire que la Messe n'était « qu'une invention des curés, » et que, le dimanche suivant, il traiterait à fond la question, prouverait la chose aussi clair que deux et deux font quatre, et dirait le nom de l'inventeur de la Messe.

Cette grande nouvelle courut toute la paroisse, et, le soir même, le curé en était instruit. L'occasion était trop belle ; il ne voulut point la laisser échapper, et aussitôt il écrivit au ministre protestant pour lui demander une conférence publique, au jour et à l'heure qui lui conviendraient, devant douze témoins, choisis parmi les notables de l'endroit ; il le défiait de tenir sa promesse et de citer le nom de l'*inventeur* de la Messe, ajoutant que si la chose était bien et dûment prouvée, il s'engageait sur l'honneur à lui payer, séance tenante, cent francs en belles et bonnes espèces. — Il fit remettre le défi en main propre, en présence de deux témoins ; et il eut soin de faire immédiatement circuler dans tout le pays une copie de la pièce.

Tout le bourg était en émoi. On pariait pour ou contre. L'aubergiste et l'épicier ne manifestaient aucun doute sur l'issue de l'affaire : évidemment, le curé serait battu.

Dès le lendemain, ils allèrent tous deux trouver le ministre, pour savoir son jour et son heure. Ils furent

assez étonnés de voir que cette conférence le vexait. Il chercha vainement à l'éluder : force lui fut de prendre jour. On se réunit chez le maire, un certain jeudi, à deux heures. Le curé arriva des premiers, avec ses six témoins, en tête desquels était le maire et l'adjoint. Le ministre était pâle.

Quand tout le monde fut en place, le curé prit la parole : « Monsieur, dit-il au ministre, dimanche dernier avez-vous dit, oui ou non, que la Messe était une invention des Prêtres ! — Oui, Monsieur, et je le répète. — Avez-vous promis que vous nommeriez l'inventeur de la Messe et que vous prouveriez la chose si clairement que personne n'aurait rien à répondre ? — Oui, Monsieur, répliqua l'autre, d'un ton un peu moins ferme. — Eh bien, moi, Monsieur, reprit le curé, fort de la vérité que je possède et que je sais, je vous ai défié et je vous défie encore devant tous ces messieurs, de prouver ce que vous avez osé avancer, de prouver ce qui n'est pas. » Et, montrant du doigt la pile d'écus : « Ces cent francs, ajouta-t-il, sont à vous, si vous réussissez à nous convaincre. Parlez, nous vous écoutons. »

Au milieu d'un silence profond, le ministre prit la parole. Il commença par s'élever froidement d'abord, puis impétueusement contre les superstitions cléricales, contre l'intolérance de l'Eglise catholique. Le curé le laissa pendant quelque temps décharger son cœur évangélique ; néanmoins, comme il n'y avait pas de raison pour que cela finît. « Monsieur, lui dit-il doucement en l'interrompant, là n'est pas la question ; j'en appelle à ces messieurs. La question est de savoir qui a inventé la Messe, et en quel siècle, dans quel pays vivait l'inven-

teur. — Je vais y arriver, répliqua vivement le ministre un peu interloqué. » Et il se mit à parler avec véhémence contre la présence réelle, contre la prière pour les morts, contre le culte de la Sainte-Vierge, contre... « Mais Monsieur, dit de nouveau le curé, ce n'est pas de cela qu'il est question ici. Vous devez nous dire qui a inventé la Messe ; et après nous l'avoir dit, vous devez nous le prouver clair comme le jour. Voilà trois quarts d'heure que nous vous écoutons, et vous n'avez pas seulement abordé la question. Ces Messieurs ne sont-ils pas de mon avis ? » ajouta-t-il en se tournant vers les douze témoins. Bon gré mal gré, tous furent obligés d'en convenir.

Le brave pasteur était visiblement vexé. Il se fâcha. Il voulut ouvrir de gros livres qu'il avait apportés ; « Pardon, Monsieur, lui dit tranquillement le curé ; est-ce le nom de l'inventeur de la Messe que vous allez chercher là-dedans ? Si ce n'est point cela, ce n'est pas la peine d'ouvrir vos livres. Nous voulons du positif. Dites-nous quel est le Pape, ou l'Évêque, ou le curé qui a inventé la Messe ; où et quand ? Si vous ne le dites pas, je déclare ouvertement ici et, dimanche prochain, je le déclarerai publiquement du haut de la chaire, que vous n'êtes qu'un imposteur, que votre enseignement n'est que tromperie et mensonge, et qu'un honnête homme ne peut être des vôtres. »

Le maire lui-même, puis l'adjoint, puis les autres se mirent de la partie ; ils dirent au ministre, l'un, qu'il fallait tenir sa parole ; l'autre, qu'évidemment il n'avait encore rien prouvé, et que l'observation de M. le Curé était juste ; un troisième lui demanda si par hasard il ne se serait pas moqué d'eux. « Le nom de l'inventeur ! le

nom de l'inventeur! » lui criait-on des deux côtés.

La position devenait impossible. L'infortuné prêdicant se leva, prétendit qu'on l'insultait; que dans de telles conditions il ne pouvait continuer la conférence. Il dit que les Prêtres étaient des hypocrites, qu'ils ne croyaient pas un mot de ce qu'ils enseignent; et, ramassant ses bouquins, il prit le chemin de la porte. Il fut accompagné des huées de tout l'auditoire, y compris l'aubergiste et l'épicier; et le bon curé, remettant ses cent francs dans sa poche, profita de la circonstance pour faire voir à tous le danger qu'il y avait d'accorder sa confiance au premier-venu, surtout en matière de religion.

En un clin d'œil, l'issue de la conférence fut connue dans toute la paroisse; et le soir, quelques farceurs allèrent donner un petit charivari sous les fenêtres du savant ministre.

Ce ne fut pas tout. Au milieu de la nuit, on vint prévenir M. le curé que le brave ministre était en train de faire ses paquets, et qu'une partie de ses meubles étaient déjà chargés. Un mauvais plaisant ne voulut point que ce digne homme s'en allât ainsi sans tambour ni trompette: il grimpa dans le clocher et se mit à sonner le tocsin de toutes ses forces. Bientôt tout le monde fut sur pied, le curé comme les autres. On s'informa, on vit la voiture de déménagement. Qui fut attrapé? le ministre, qui décampait avec sa femme et son saint évangile, et avec sa pacotille de bibles et d'enfants. Pour éclairer le déménagement, on alluma des torches et on l'accompagna assez loin en criant, en riant et en chantant. — Lui seul ne riait pas. — Ceci prouve clairement qu'il n'est pas facile de prouver que la Messe est d'invention humaine.

X

Que les Prêtres seuls ont le pouvoir de dire la Messe.

Les Prêtres seuls ont le pouvoir de dire la Messe, comme les magistrats seuls ont le pouvoir de rendre la justice.

Le pouvoir de juger vient aux magistrats, non de leur talent ou de leur science, ou même de leur vertu, mais uniquement de leur nomination de juge par l'autorité souveraine. De même, le pouvoir de dire la Messe vient aux Prêtres, ainsi que leur sacerdoce, par quelque chose de bien plus solennel encore qu'une simple nomination, par l'*ordination*, c'est-à-dire par la consécration sacerdotale que leur donne l'Église par les mains de l'Évêque. Cette ordination ou consécration est un sacrement institué par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et conféré par lui-même à ses douze Apôtres, dans le Cénacle, après l'institution de l'Eucharistie.

JÉSUS-CHRIST est le Prêtre éternel, et c'est comme Prêtre qu'il a voulu célébrer le premier le Saint-Sacrifice au Cénacle; il était là tout à la fois et le Prêtre et la Victime du sacrifice. Il communiqua ensuite son sacerdoce et, par conséquent, le pouvoir de consacrer l'Eucharistie, d'offrir le Saint-Sacrifice, à saint Pierre et aux autres Apôtres, qui furent ainsi les premiers Prêtres de l'Église catholique. Jésus les fit de plus Évêques, et leur donna le pouvoir de consacrer à leur tour ou, comme on dit, d'or-

donner des Prêtres. Il leur donna même une puissance plus grande encore en les faisant Apôtres, et en leur donnant comme tels le pouvoir de constituer, partout où ils le voulaient, des Évêques et des Églises.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, les Évêques catholiques ordonnent chaque année un certain nombre de Prêtres pour le service de l'Église et pour la sanctification du peuple chrétien; ils leur confèrent par le sacrement de l'Ordre, et non autrement, le pouvoir divin de célébrer la Messe.

Ce pouvoir est tout à fait indépendant des qualités et des vertus de ceux qui le reçoivent. Le plus grand savant, le plus grand Saint du monde, s'il n'a pas reçu le sacrement de l'Ordre, ne peut pas plus dire la Messe qu'il ne peut valablement rendre la justice. Et, au contraire, du moment qu'un homme est ordonné Prêtre, il a le pouvoir de consacrer à l'autel le Corps et le Sang du Sauveur, alors même qu'il n'aurait que peu de savoir, d'esprit ou même de vertus. A la Messe, l'homme disparaît devant le Prêtre.

Les pauvres pasteurs protestants s'imaginent qu'ils sont, comme nos Prêtres, les ministres de JÉSUS-CHRIST; il y en a qui le croient tout de bon. J'en ai connu un, qui était, à ce sujet, dans la meilleure foi du monde. Il était venu me trouver pour causer religion avec moi; car, disait-il, « je voudrais avant de mourir éprouver une dernière fois la solidité de mes convictions religieuses. Depuis vingt ans que je suis Ministre du saint Évangile... — Ministre du saint Évangile? lui demandai-je; est-ce que vous le croyez tout de bon? — Mais certainement! fit-il un peu surpris. — Et qui vous a fait

ministre du saint Évangile? — Eh! mais, c'est l'imposition des mains. — Des mains de qui? — Des mains des anciens. — Quels anciens? — Les anciens de notre consistoire. — Et qui a donné aux anciens de votre consistoire le pouvoir d'imposer les mains à un homme et d'en faire un ministre de JÉSUS-CHRIST? — Ce sont leurs anciens à eux, qui leur ont imposé les mains et les ont fait ministres. — Et à ces anciens de vos anciens, qui leur a donné le pouvoir, le pouvoir divin qu'il faut pour cela? — Cela remonte de consistoire en consistoire, de ministres en ministres. — Soit, mais jusqu'où? — Eh! jusqu'à Luther. — Mais Luther, avait-il ce pouvoir? Qui le lui avait donné? — Il était prêtre, me dit naïvement ce pauvre homme. — Prêtre catholique, oui; ministre de l'Église catholique, oui. Mais, à supposer qu'il ait pu vous transmettre ses pouvoirs, vous êtes donc ministre de l'Église catholique? Vous êtes cela, ou vous n'êtes rien.

« Cher Monsieur, Luther n'a pu vous donner ni ses pouvoirs, ni son caractère sacerdotal, ni la mission divine qu'il avait reçue de l'Église. Les Prêtres n'ont pas le pouvoir d'imposer les mains et de faire des Prêtres; ce sont les Évêques, et les Évêques seuls, qui ont reçu de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en la personne des Apôtres, cette puissance et cette fécondité divines. En dehors du sacrement de l'Ordre, que donnent les Évêques et que vous n'avez pas reçu, n'est-il pas vrai? il n'y a pas de Prêtres, il n'y a pas de ministres de JÉSUS-CHRIST, il n'y a pas de ministres du saint Évangile, de pasteurs des âmes. Vos anciens n'ont pu vous donner ce qu'ils n'avaient pas; et quand tous les ministres du monde, Lu-

ther et Calvin en tête, vous imposeraient les mains et même les pieds pendant vingt-quatre heures de suite, sans boire ni manger, vous ne seriez pas plus avancé après qu'avant. Si mon portier vous imposait les mains, cela ferait-il de vous un ministre de DIEU? Toutes les mains de tous vos anciens n'ont pas plus de puissance pour cela que les mains du premier-venu. Mon cher Monsieur, ajoutai-je en lui tendant la main, savez-vous ce que vous êtes? Un brave homme, et rien de plus. »

Il l'était, en effet. J'eus avec lui plusieurs causeries fort cordiales; je le mis en rapport avec quelques catholiques éminents par leur savoir et leur piété; et le résultat de tout cela fut la désillusion complète du bonhomme, sa résolution arrêtée de rentrer au plutôt dans le sein de l'Église et d'y amener avec lui ses deux enfants. Il eut à subir toutes sortes d'ennuis et de persécutions dans les Cévennes, où il retourna, de la part de huit ministres, ses beaux-frères, cousins et voisins; sa femme faillit lui arracher les yeux; on parvint à lui soustraire ses deux plus jeunes fils; et le pauvre persécuté ne put réaliser sa conversion que sur son lit de mort, en 1859.

Je le répète, seul le Prêtre légitimement ordonné par l'Évêque, est ministre de JÉSUS-CHRIST, et en cette qualité, a le pouvoir de célébrer le saint sacrifice de la Messe.

Les mauvais Prêtres, les Prêtres excommuniés ou interdits par leurs Évêques, conservent le *pouvoir* de dire la Messe et de consacrer : mais ils n'en ont plus le *droit*. S'ils osaient dire la Messe, ils consacraient réellement l'Eucharistie, mais ils commettraient un péché mortel et un horrible sacrilège.

XI

**Des formes diverses que revêt la célébration
du saint-sacrifice de la Messe.**

L'Eglise n'a qu'un sacrifice, comme elle n'a qu'une foi, qu'une religion, qu'un DIEU. Mais ce sacrifice unique se célèbre sous diverses formes, afin de rendre plus sensible à tous le but spécial pour lequel il est offert.

Cette diversité de formes n'altère pas l'unité du sacrifice ; pas plus que le changement de costume n'enlève à un roi l'unité de sa personne. Qu'un roi revête l'uniforme militaire pour commander son armée, qu'il prenne la couronne, le sceptre et le manteau royal pour présider une grande assemblée publique, qu'il soit habillé comme tout le monde dans l'intérieur de son palais, au fond c'est toujours le même homme : c'est le roi. Ainsi de la Messe : qu'elle soit dite à voix basse, ou qu'elle soit chantée ; qu'elle soit solennelle, ou qu'elle ne le soit pas ; que le Prêtre y revête un ornement blanc ou rouge, ou violet ou noir ; c'est toujours la Messe, le même et unique sacrifice de JÉSUS-CHRIST.

Il y a d'abord la Messe basse et la Grand'Messe. La Messe basse est celle où le Prêtre ne fait que lire et réciter les prières ; la Grand'Messe est celle où une partie des prières est chantée avec plus ou moins de solennité, soit par le Prêtre seul, soit par les chantres ou par le peuple. Ordinairement, aux Grand'Messes, le Prêtre est

assisté d'un Diacre et d'un Sous-Diacre, qui chantent, l'un l'*Évangile*, l'autre l'*Épître*; à la Messe basse au contraire, le Prêtre est seul à l'autel, et la Messe n'est servie que par un fidèle, clerc ou laïque, homme ou enfant.

La Messe, soit basse, soit chantée, se célèbre avec des ornements de couleur blanche à toutes les fêtes de Notre-Seigneur, sauf celle de la Passion; aux fêtes du Saint-Sacrement; à toutes les fêtes de la Sainte-Vierge, sans exception; à la Toussaint, et à toutes les fêtes des Saints et des Saintes qui ne sont point martyrs; enfin, pendant tout le Temps pascal, à moins qu'il ne survienne une fête de martyr. On se sert d'ornements rouges aux Messes de la Pentecôte et du Saint-Esprit, et aux fêtes des martyrs; d'ornements violets, pendant tout l'Avent, depuis le dimanche de la Septuagésime jusqu'à la fin du Carême, et tous les jours de jeûne, à moins que l'on ne célèbre une fête en blanc ou en rouge. On se sert d'ornements verts tous les dimanches et tous les jours où il n'y a point de fête spéciale, depuis l'Épiphanie jusqu'à la Septuagésime, et depuis la Pentecôte jusqu'à l'Avent.

Enfin, le Prêtre se revêt d'ornements noirs le Vendredi-Saint et à toutes les Messes de mort et d'enterrement.

Le blanc est la couleur de la joie, de l'innocence, du triomphe et de la gloire; c'est donc la couleur de l'Enfant-JÉSUS, de la résurrection et du ciel; c'est la couleur du Saint-Sacrement, de la Sainte-Vierge et des Saints. Le rouge est la couleur du feu et du sang, de la ferveur de l'amour et de l'ardeur du martyr. Le violet est la couleur de la pénitence; le vert, celle de l'espérance; le noir, celle de la mort et du tombeau.

Par cette diversité, l'Église aide le peuple fidèle à

entrer plus facilement dans l'esprit des mystères ou des fêtes en l'honneur desquels se célèbre la sainte Messe.

XII

Ce qu'un ministre protestant est capable de tirer de la

Un des plus illustres, glorieusement nommé Napoléon Rousselle, avait observé avec son coup d'œil d'aigle ces différentes formes sous lesquelles se présente la célébration de la Messe catholique. Il n'avait pas hésité un instant ; il avait vu, il avait proclamé que chez nous la Messe se dit tantôt en blanc, tantôt en rouge, tantôt en noir. Il n'y avait pas à le nier ; il l'avait vu, vu de ses yeux, de ses yeux de ministre ; et il avait vu bien d'autres choses.

De tout ce qu'il avait vu, ce Napoléon concluait : donc la Messe catholique n'est pas du tout la même chose que ce que JÉSUS-CHRIST avait fait au Cénacle. Voyez plutôt ! disait-il gravement :

« Au Cénacle, JÉSUS-CHRIST fait la Cène, et il a avec lui douze Apôtres ; à la Messe, le prêtre catholique est tout seul avec un servant (je n'invente pas : ce ne sont peut-être pas les paroles textuelles, car je n'ai point le livre du ministre sous la main ; mais je garantis l'exactitude rigoureuse du sens). Au Cénacle, le Christ fait la Cène avec ses habits ordinaires ; à la Messe, le Prêtre est revêtu d'ornements extraordinaires. Au Cénacle, le Christ se sert de la langue vulgaire ; à la Messe, le Prêtre parle

une langue inconnue (du savant pasteur). Au Cénacle, le Christ fait une seule Cène ; les Prêtres catholiques ont une quantité de Messes : la Messe blanche, la Messe rouge, la Messe noire, la Messe basse, la Messe chantée. Au Cénacle, le Christ avait de longs cheveux de nazaréen flottant sur ses épaules ; les Prêtres catholiques ont les cheveux courts, et même une partie de la tête rasée en rond. Et nous pourrions, ajoutait Napoléon^{Rousselle} avec un sérieux renversant, nous pourrions pousser bien plus loin ce parallèle décisif. »

Qu'en dites-vous, lecteur ? Est-il possible, je vous le demande, de pousser jusqu'à cette extrémité l'ineptie du raisonnement ? Et peut-on prendre, pour des différences réelles, des circonstances accidentelles aussi insignifiantes, aussi en dehors de la question ? A ce compte-là, pour être orthodoxe, il faudrait ne parler que la langue syro-chaldaïque que parlait Notre-Seigneur, avoir les cheveux de même coupe et de même couleur que lui, être de même taille, être habillé comme on l'était de son temps à Jérusalem, ne dire la Messe qu'au Cénacle, sur le mont Sion, et avoir toujours là sous la main, les douze Apôtres, y compris Judas.

Et voilà jusqu'où peut aller l'ignorance, l'aberration des ennemis de la foi. De choses toutes simples, ils se font des monstres ; ils ne comprennent rien aux institutions de l'Église, et, sans sourciller, ils attaquent nos saints mystères avec des arguments impossibles. Quelle différence, grand Dieu ! entre la sagesse si raisonnée, si profonde et si douce de l'Église, et les stupidités de ceux qui blasphèment sa doctrine !

XIII

**Combien saintes et vénérables sont les cérémonies
de la Messe (1),**

Plus une chose, plus une personne est grande, et plus il est naturel de l'entourer de respects et d'honneurs. Quand un Souverain honore de sa visite une ville ou un château, on met tout en œuvre pour lui faire une réception digne de lui; il n'y a rien de trop beau; on n'épargne rien. Faut-il s'étonner que les saints Apôtres et les premiers Souverains-Pontifes, en réglant le culte divin, aient entouré de cérémonies très-augustes cette divine visite que le Roi du ciel daigne faire chaque jour à la terre, au moyen de la consécration eucharistique?

Les cérémonies qui précèdent la consécration, sont comme la préparation du Prêtre et du fidèle à l'arrivée du grand Roi Jésus. Quand apparaît, ce Roi céleste, tout le monde se prosterne et adore en silence. Les autres cérémonies, celles qui suivent la consécration et terminent la Messe, préparent le Prêtre et les chrétiens à recevoir, par la communion, l'adorable Visiteur et à le remercier de son miséricordieux amour.

(1) Les lecteurs qui désireraient des explications plus étendues et plus détaillées sur les cérémonies de la Messe les trouveraient dans un opuscule que j'ai composé tout exprès, sous ce titre : *les Saints Mystères*. Les explications que je propose ici sont l'abrégé de ce travail.

Il est très-important de comprendre ~~de nos jours~~ le sens des cérémonies de la Messe ; autrement, on s'expose à assister aux Offices divins comme une bête curieuse, et, si l'on vient à en parler, on dit des énormités, qui sont, au fond, de vrais blasphèmes. — Au début de l'expédition de Crimée, l'aumônier du vaisseau-amiral se présenta un samedi soir dans la cabine de l'amiral pour prendre ses ordres au sujet de la Messe militaire du lendemain. L'amiral était entouré de tout son état-major, et fumait, en compagnie d'un haut personnage, plus célèbre par le cynisme de son impiété que par ses exploits militaires. L'aumônier était un brave homme, tout rond et tout franc. « Amiral, dit-il, je ne sais si nous pourrons avoir demain la Messe à bord : tout est encombré. » L'amiral, hésitait, quand le haut personnage prit brusquement la parole. « Moi, je ne comprends pas la Messe, dit-il avec un insolent dédain. Le prêche protestant, à la bonne heure ! Mais votre messe n'est qu'un tas de simagrées : on n'y comprend rien. Le prêtre va à droite, à gauche, gesticule : cela n'a pas le sens commun ! »

Un moment de silence accueillit cette impertinente algarade. L'aumônier, sans se laisser intimider, regarda son interlocuteur, dans le blanc des yeux, et lui dit tranquillement : « Monseigneur, quand on est aussi haut placé que vous, ce n'est pas pour dire des sottises. » Et, après avoir salué l'amiral, il alla tout préparer. Il paraît que tous les officiers riaient sous cap ; et ce n'était pas de l'aumônier.

Il est donc très-utile de comprendre ce que signifient les cérémonies de la Messe.

Le Concile de Trente nous déclare que, parmi les choses

saintes, rien n'est vénérable, rien n'est sacré comme « ces bénédictions pleines de mystères, que les Apôtres eux-mêmes ont instituées et léguées à l'Église. » Ces cérémonies, ces bénédictions qui enveloppent, pour ainsi dire, le mystère de l'Eucharistie, comme la nuée du Thabor enveloppait Jésus transfiguré, ne sont pas seulement vénérables par leur origine, elles le sont encore par les saintes choses qu'elles signifient.

Les cérémonies de la Messe ont pour objet de rappeler et de résumer, autour de la personne même de Jésus eucharistique, tout l'ensemble du magnifique et universel mystère de ce divin Sauveur. Aussi les Prêtres et tous ceux qui les assistent à l'autel doivent-ils les respecter infiniment et les observer religieusement. Il faut les observer à la lettre avec beaucoup de foi, de religion et d'amour, et faire tout ce qui est prescrit par l'Église, comme cela est prescrit, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter.

XIV

Ce que signifie l'autel où se célèbre la Messe.

L'autel représente Notre-Seigneur, Roi de gloire, et centre immuable de la Religion des Anges et des hommes.

L'autel doit être de pierre. S'il était de bois ou de bronze, ou même d'argent ou d'or, il faudrait au moins que l'endroit où s'offre le sacrifice fût de pierre : cette pierre

se nomme *pierre d'autel*. L'autel (ou la pierre d'autel, c'est la même chose) est consacré par l'Évêque, qui le marque de cinq croix, en l'honneur des cinq plaies que JÉSUS-CHRIST conserve éternellement dans son corps glorifié ; cette consécration se fait avec le saint-chrême, qui est la plus sacrée des huiles saintes. Après les onctions, l'Évêque brûle un grain d'encens très-pur dans chacune des croix qui sont creusées dans la pierre.

Ainsi consacré, l'autel signifie Notre-Seigneur, en dehors duquel le Père céleste n'a pour agréable aucun hommage religieux, aucune adoration, aucun sacrifice. JÉSUS-CHRIST est, comme nous l'avons dit, le centre et le fondement vivant de la seule vraie religion, laquelle a commencé avec les Anges et avec Adam, dès l'origine du monde, et ne finira pas même avec le monde, puisqu'elle durera dans le ciel pendant toute l'éternité.

Jésus est la pierre vivante, la pierre divinement consacrée, la pierre angulaire qui porte tout l'édifice de la religion des Anges et des hommes ; et c'est pour cela qu'il est absolument défendu de célébrer la Messe en dehors d'une pierre d'autel consacrée.

Afin de mieux représenter encore le sens caché et mystique de l'autel, l'Église veut, du moins pour l'autel principal de nos églises, qu'il soit élevé de trois marches au-dessus du pavé du sanctuaire. Ces trois degrés d'élévation symbolisent JÉSUS-CHRIST glorifié, élevé au-dessus du « troisième ciel, *tertium cœlum*. » comme dit saint Paul. JÉSUS-CHRIST, élevé au-dessus de tous les Saints et de tous les Anges, est le sommet vivant des cieux, la source de toute la béatitude céleste.

Du haut du ciel, il est aussi pour nous la source de la

grâce; et c'est pour cela que, dans le cours de la Messe, le Prêtre, à plusieurs reprises, baise l'autel, indiquant par là qu'il puise en JÉSUS-CHRIST la grâce et la bénédiction dont il a besoin et qu'il répand sur l'assistance, au nom du divin Sauveur.

L'autel signifie donc JÉSUS-CHRIST, fondement divin de la religion et du sacrifice. Chacun peut conclure de là quelle est la sainteté de nos autels, et pourquoi il est défendu, non-seulement de les faire servir à aucun usage profane, mais même d'y rien poser d'étranger au culte divin. — Le saint abbé Olier, l'un des hommes qui ont entouré de plus de respects le Saint-Sacrifice et le Saint-Sacrement, était à cet égard d'une sévérité extraordinaire : un jeune clerc du Séminaire de Saint-Sulpice, dont M. Olier était le Supérieur, avait été choisi par lui pour lui servir la Messe, à cause de sa très-grande piété. Un jour, le pieux jeune homme posa par mégarde sa petite calotte sur le coin de l'autel. M. Olier l'en reprit sévèrement, comme d'un manque de respect, et il lui retira pendant huit jours l'honneur de servir la Messe.

On ne saurait être trop délicat en ce qui concerne les témoignages de la foi et de l'adoration à l'égard du Saint-Sacrement et de tout ce qui a rapport au Saint-Sacrement. Rien n'est petit en pareille matière.

~~Les enfants~~ les sacristains et les enfants de chœur doivent faire tout spécialement attention à ce que nous venons de dire. Bien souvent leur sans-gêne, autour des autels, va jusqu'à l'inconvenance. Ils posent sur l'autel des plumeaux, des serviettes, etc.; j'en ai vu un qui, pour arranger un chandelier, avait sauté d'un bond sur l'autel et s'y était mis debout, en présence de tous les fidèles.

XV

Ce que figurent les nappes et ornements d'autel.

Il est défendu de dire la Messe quand il n'y a pas trois nappes blanches de fil ou de lin sur l'autel ; ces nappes, qui doivent toujours être maintenues dans un état de propreté parfaite, couvrent entièrement, d'abord le dessus de l'autel, puis le côté droit et le côté gauche. La nappe de dessus doit pendre des deux côtés jusqu'en bas. Le devant de l'autel doit être également couvert par une tenture ou draperie de même couleur que les ornements dont le Prêtre se servira pour célébrer la Messe : si la Messe se dit en blanc, la tenture doit être blanche ; si la Messe se dit en rouge ou en noir, etc., la tenture doit être rouge, noire, etc. Ces trois nappes et ces tentures rappellent à la piété des fidèles un très-beau mystère : à savoir l'union des Anges et des Saints avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans la gloire du Paradis.

Les trois nappes de lin blanc qui couvrent l'autel signifient les trois *ordres* ou *hiérarchies* célestes des saints Anges qui adorent, bénissent et glorifient incessamment JÉSUS-CHRIST, leur Seigneur et leur DIEU, leur Maître et leur Créateur. Et de même que les trois nappes couvrent trois fois le dessus de l'autel ; de même, dans la gloire du ciel, les *trois* grandes hiérarchies angéliques forment *neuf* chœurs, qui tous rendent à JÉSUS-CHRIST tous les devoirs d'une parfaite religion.

Les tentures qui couvrent le devant de l'autel représentent, non plus les Anges, mais les Saints, et en particulier le Saint ou la Sainte en mémoire de qui la Messe va être célébrée.

Dans la gloire de son beau Paradis, Notre-Seigneur est au milieu de ses Anges et de ses Saints, comme le soleil au milieu de ses rayons resplendissants. Ainsi Jésus brille et resplendit dans ses Séraphins, ses Chérubins, ses Trônes, ses Dominations, ses Vertus, ses Puissances, ses Principautés, ses Archanges et ses Anges qui tous sont ses ministres et ses serviteurs ; il brille et resplendit dans tous ses Saints, dans ses Patriarches, dans ses Prophètes, dans ses Apôtres, dans ses Martyrs, dans ses Vierges, en un mot dans tous ses élus. Tous ils sont inséparables de lui, et il est inséparable d'eux : les louer et les honorer, c'est louer, c'est honorer JÉSUS-CHRIST ; et le sacrifice d'adoration, d'action de grâces, de prière et d'expiation qui va être offert par le prêtre sur la terre, sera accompagné dans le ciel des adorations et des prières de tous les Bienheureux.

C'est pour exprimer ces grandes choses que l'Église ordonne les nappes et les tentures que nous venons de dire.

XVI

Des cierges et de leur belle signification.

Les cierges allumés sur l'autel pendant la Messe, à droite et à gauche du Crucifix, expriment encore les saints Anges et l'union intime de l'Église du ciel avec l'Église de la terre dans la célébration du Saint-Sacrifice.

La lumière est une créature mystérieuse et merveilleuse, destinée à représenter dans l'ordre matériel et terrestre ce qu'est JÉSUS-CHRIST dans l'ordre spirituel et céleste. Notre-Seigneur est en effet « *la Lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde,* » comme dit l'Évangile de saint Jean ; il est la « *Lumière du monde.* » Les Anges et aussi les Saints sont, comme nous le disions tout à l'heure, les rayons vivants de cette vivante lumière : ils « *sont lumière dans le Seigneur ;* » ils sont des lumières allumées à la divine, à l'éternelle Lumière : toute leur sainteté, en effet, toute leur gloire ne leur vient-elle pas du Fils de DIEU ? Aussi les Anges sont-ils souvent appelés par les saints Docteurs « des lumières célestes, des étoiles, des astres vivants, » etc.

Pour cette raison, l'Église a ordonné, dès l'origine, que l'on ne célébrât jamais le saint sacrifice de la Messe sans lumière ; et depuis les premiers siècles, il a été ordonné que ces lumières fussent des cierges de *cire*. La cire est, en effet, une très-pure substance, recueillie par

les abeilles dans le calice des fleurs les plus embaumées ; la pureté de cette belle substance produit une flamme très-lumineuse et très-tranquille, une pure lumière qui s'élève droit vers le ciel et semble vouloir s'y élancer.

Brillant ainsi sur la pointe des cierges, à droite et à gauche du Crucifix, devant le Prêtre et devant les fidèles, les lumières sacrées de la Messe signifient l'Église du ciel qui s'unit à l'Église de la terre, les Anges qui s'unissent aux hommes pour adorer JÉSUS-CHRIST, Victime du Saint-Sacrifice. — Le Bienheureux François de Posadas, de l'Ordre de Saint-Dominique, voyait souvent les Anges et les Archanges l'assister à l'autel : ils étaient là, tenant des cierges allumés, et, à l'*Élévation*, ils soutenaient les bras du Bienheureux. Saint François d'Assise vit très-souvent des multitudes d'Anges entourer l'autel.

JÉSUS-CHRIST est en effet leur DIEU comme le nôtre, leur Créateur comme notre Créateur, leur Seigneur, leur Lumière, leur Vie éternelle, comme il est notre Vie, notre Seigneur, notre Lumière, notre Amour. Les rayons de JÉSUS-CHRIST, dans le ciel, ce sont les Anges et les Bienheureux : ses rayons sur la terre, ce sont les chrétiens, les fidèles et, en particulier, les Prêtres.

Voilà pourquoi il est absolument interdit de dire la Messe sans lumières, sans cierges allumés sur l'autel.

Voilà encore pourquoi les sacristains, ~~bedaux~~ ou enfants de chœur, chargés d'allumer les cierges, ne doivent pas commencer indifféremment par un bout ou un autre, selon que cela leur est plus commode : afin de se rappeler et de rappeler aux assistants que la lumière et la sainteté des Anges viennent de JÉSUS-CHRIST,

qui seul est la Lumière éternelle et le Saint des saints, ils doivent, en allumant les cierges, partir du Crucifix et commencer par le cierge le plus proche de la main droite du Crucifix, pour passer de là au second et au troisième ; puis, revenant au milieu de l'autel et saluant la Croix, ils doivent suivre le même ordre pour les trois autres cierges. Pour les éteindre, après la Messe, ils doivent suivre l'ordre inverse.

C'est à la lampe du Saint-Sacrement, laquelle doit brûler jour et nuit sans aucune interruption, que l'on doit prendre la lumière pour allumer les cierges. Et la raison de cette règle liturgique est très-belle : la lumière qui brille devant le Tabernacle rappelle au Prêtre et aux fidèles que là, dans la sainte Eucharistie, est présent Celui qui est la Lumière du monde, la Lumière de vie, la Lumière des Anges et des âmes. JÉSUS-CHRIST est la source unique de la lumière céleste qui illumine le Paradis et qui, sur la terre, apprend aux hommes à connaître le vrai DIEU : à la lumière de la lampe qui symbolise JÉSUS-CHRIST, on doit donc puiser la lumière des cierges qui symbolisent les Anges ainsi que les élus dans la gloire.

Si les gens d'église connaissaient bien et observaient religieusement ces menus détails du culte divin, ils trouveraient dans leurs fonctions une source intarissable de sanctification pratique, et ne s'habitueraient pas, comme il arrive trop souvent, à traiter les choses saintes, comme on dit vulgairement, par dessous la jambe.

Ordinairement, rien n'édifie moins que la familiarité grossière qu'apportent les gens d'église à remplir leurs fonctions autour des saints autels.

XVII

Du nombre des cierges de l'autel.

Aux Messes basses, il doit y avoir deux cierges allumés sur l'autel, l'un à droite, l'autre à gauche du Crucifix.

Aux Messes basses célébrées par un Évêque, il doit y en avoir quatre, au moins les jours de fêtes : deux à droite et deux à gauche.

Aux Grand'Messes célébrées par un simple Prêtre, il doit y en avoir six, ni plus, ni moins : trois à droite et trois à gauche.

Enfin, aux Grand'Messes pontificales, c'est-à-dire célébrées solennellement par un Évêque, il en faut *sept* : trois à droite, trois à gauche, et le septième derrière le Crucifix ou, si cela ne se peut faire, à droite du Crucifix et aussi près que possible.

Rien de tout cela n'est arbitraire, et en voici le pourquoi.

Il faut savoir qu'à la tête de tous les Anges, et semblables à des chefs d'armée, il y a sept grands Anges principaux « *qui se tiennent devant le trône de DIEU,* » comme le disait l'un d'eux au saint homme Tobie : « *Je suis l'Ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons devant le Seigneur.* » L'Écriture sainte nous donne expressément le nom de trois d'entre eux : l'Archange Michel, l'Archange Gabriel et l'Archange Raphaël.

Or, ce sont précisément ces sept grands Séraphins, ces sept princes de la milice céleste qui sont représentés par les sept cierges de la plus solennelle de toutes les Messes, à savoir la Grand'Messe pontificale. Le septième cierge, qui ne fait pour ainsi dire qu'un avec le Crucifix, exprime le futur triomphe de JÉSUS-CHRIST, lorsque, au septième âge du monde (1), il redescendra du ciel en terre, plein de gloire et de majesté.

A la Grand'Messe du simple Prêtre, les six cierges allumés représentent le même mystère; mais le Crucifix, qui s'y montre sans lumière, rappelle davantage que le sacrifice de l'Eucharistie est le sacrifice de l'Eglise militante, c'est-à-dire de l'Eglise qui combat et qui souffre avec son divin Chef; qui, par la gloire et par la patience, conquiert la gloire éternelle. Dans ce combat, les Anges du ciel l'assistent constamment, et durant les *six* âges qui doivent s'écouler depuis la création de l'homme jusqu'au second avènement de l'homme-DIEU, les Anges aident leurs frères de la terre à rendre au Fils de DIEU, Créateur et Seigneur de toutes choses, le culte d'adoration, d'action de grâces et de prières qui lui est dû. Les six cierges de la Grand'Messe rappellent ainsi à notre piété et à notre amour les saints Anges qui nous aident à glorifier ici-bas JÉSUS-CHRIST.

A la Messe basse de l'Évêque, les *quatre* cierges signifient les *quatre* principaux de ces sept grands esprits, qui, au nom de tous les autres, adorent JÉSUS-CHRIST, en union avec l'Évêque célébrant et avec toute l'Eglise de la terre.

(1) D'après les plus antiques traditions, la durée du monde doit se diviser, comme la durée de la semaine, en *sept* grandes époques, dont *six* vouées au travail, et la septième, au repos et au triomphe, c'est-à-dire à la gloire de Dieu.

Le Prophète Ézéchiél les a vus jadis, dans une célèbre vision, entourant le Fils de l'homme et tout étincelants de lumière.

Enfin, les *deux* cierges de la Messe basse ordinaire signifient et représentent plus particulièrement le saint Archange Michel et le saint Archange Gabriel, les deux principaux de toute la Cour angélique, qui, au nom de tous leurs frères bienheureux, aident le Prêtre et les fidèles à rendre au Seigneur Jésus leurs hommages d'amour, de foi vive et de parfaite adoration. Ce sont ces deux Archanges qu'Isaïe, ravi en esprit, aperçut dans le ciel, en adoration devant Notre-Seigneur, et répétant avec amour : « Saint, saint, saint est le Seigneur, DIEU des armées ! »

Le cierge allumé à la droite du Crucifix représente plus spécialement l'Archange Michel, l'Ange de la toute-puissance, le premier Ministre de JÉSUS-CHRIST, DIEU-Créateur. Le cierge de gauche, placé du côté du Cœur de Jésus crucifié et glorifié, représente davantage l'Archange Gabriel, l'Ange de l'Incarnation et de la Rédemption, le Ministre du DIEU-Sauveur, de la grâce, de l'amour, de la miséricorde.

Voilà ce que signifie le nombre varié des cierges et des lumières de l'autel pendant la Messe. Aussi est-il défendu d'y rien changer ; on ne doit pas, sous prétexte de faire des illuminations plus solennelles, ajouter au nombre des cierges prescrits par la *Liturgie*, c'est-à-dire par la règle du culte public. On peut, en dehors de l'autel, allumer d'autres cierges, et même de simples bougies ; mais *sur* l'autel, il faut s'en tenir au nombre fixé par l'Église. On ne doit pas davantage retrancher un

seul des cierges prescrits, soit par économie, soit pour tout autre motif.

Il faut tâcher que la cire des cierges soit belle, pure, bien blanche, et que tout cela soit tenu avec une extrême propreté. Avis aux sacristains !

XVIII

Ce que signifient les ornements sacerdotaux avec lesquels le Prêtre dit la Messe.

Pour dire la Messe, le Prêtre se revêt, par-dessus sa soutane, de six ornements sacrés : l'amict, l'aube, le cordon, le manipule, l'étole et la chasuble. Tous ces ornements doivent être bénits par l'Évêque, tant est grande la sainteté du sacrifice de la Messe !

L'*amict* est un linge de lin blanc que le Prêtre pose d'abord sur sa tête et qu'il rabat ensuite sur le cou. Il exprime la pureté toute céleste des pensées qui doivent uniquement occuper le Prêtre pendant qu'il célèbre la Messe, et la perfection de sa foi en présence des divins mystères. Cette foi est pour lui comme le « casque du salut, » qui le prémunit contre toutes les attaques du démon.

L'*aube* blanche, qui couvre le Prêtre tout entier, signifie la sainteté et l'innocence divines de JÉSUS-CHRIST, dont le Prêtre doit être comme tout enveloppé. Saint Jean Chrysostôme appelle Notre-Seigneur « la grande tunique des Prêtres. »

Le *cordon* blanc, dont le Prêtre se ceint les reins par-dessus l'aube, exprime d'abord la chasteté très-parfaite, indispensable aux Ministres de JÉSUS-CHRIST ; puis, le caractère de voyageurs du Prêtre et des fidèles dans le laborieux chemin de la vie.

Le *manipule* était jadis un linge posé sur le bras gauche du Prêtre, ainsi que du Diacre et du Sous-Diacre qui assistent le Prêtre à l'autel ; ce linge était destiné à essuyer leurs larmes. Il s'est transformé peu à peu en un ornement sacré qui leur rappelle qu'ils devraient incessamment verser des larmes d'amour et de pénitence à la vue de la miséricorde infinie de leur Sauveur voilé et anéanti sur nos autels. On ne porte le manipule qu'à la Messe, parce que la Messe est par excellence le mystère de l'amour du bon DIEU, le mystère de tendresse et de miséricorde qui doit ravir le cœur des ministres de JÉSUS-CHRIST.

L'*étole* est une sorte d'écharpe qui exprime l'honneur et la puissance du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST, dont le Prêtre est revêtu par le Sacrement de l'Ordre, et qui lui donne le pouvoir de présider les assemblées des fidèles.

Enfin la *chasuble*, qui, autrefois, était beaucoup plus ample et couvrait le Prêtre tout entier, signifie la gloire du Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ; la gloire de JÉSUS-CHRIST, Prêtre des Prêtres, qui, par le ministère visible et extérieur de ses Prêtres, offre incessamment sur la terre, au milieu de son Église militante, le même sacrifice d'adoration, de louange, d'amour, d'action de grâces, qu'il offre à la majesté divine avec tous ses Anges et tous ses Saints dans le ciel.

La couleur de la chasuble et des autres ornements sa-

cerdotaux est toujours semblable à la couleur des tentures de l'autel. Ainsi que nous l'avons vu, cette couleur rappelle au Prêtre et aux fidèles le mystère particulier de la fête du jour, le Saint ou la Sainte en l'honneur de qui le sacrifice est offert. En effet, bien que le saint sacrifice de la Messe soit toujours et uniquement offert au bon Dieu, qui seul est *adorable* et *adoré* par l'Église, il peut néanmoins être très-légitimement célébré en l'honneur des Bienheureux, en action de grâces pour leur sainteté et leur bonheur éternel.

XIX

**Du signe de croix qui commence la Messe,
et qui se renouvelle souvent pendant le sacrifice.**

Le signe sacré de la Croix commence la Messe et se renouvelle *cinquante* fois dans le cours de ce très-saint Sacrifice.

Outre que, dans l'Église, la bénédiction se donne toujours avec ce signe auguste, il est tout naturel qu'il apparaisse plus fréquemment à la Messe, qui n'est autre chose, comme nous l'avons dit plus haut, que le sacrifice même de la Croix sous une forme *mystique*, c'est-à-dire mystérieuse et sacramentelle. C'est pour rappeler au Prêtre et aux fidèles cette unité, cette identité du sacrifice sanglant de la Croix et du sacrifice non sanglant de l'autel, que l'Église ordonne à tous de se signer d'un

grand signe de croix au moment même où commence la Messe.

Il faut toujours faire le signe de croix avec beaucoup de religion, de respect, de foi, de piété ; il faut le faire gravement et en pensant à ce qu'on fait : la main droite étendue ; du milieu du front jusqu'au milieu de la poitrine ; puis, de l'épaule gauche à l'épaule droite, sans en rien diminuer, de sorte que les quatre branches de la croix soient à peu près d'égale longueur. Rien n'est plus édifiant qu'un beau signe de croix ainsi formé gravement et religieusement. — Le P. de Ravignan, de sainte et douce mémoire, prêchait d'avance, devant l'immense auditoire de Notre-Dame de Paris, par la seule manière dont il faisait le signe de croix en commençant ses célèbres conférences. Un ministre protestant qui était venu l'entendre par curiosité, ayant vu le saint Religieux se signer, selon son habitude, se tourna vers son voisin, et ne put s'empêcher de dire : « Son sermon est prêché. Il n'a pas besoin de parler pour gagner son auditoire. »

Le signe de croix résume, et, par conséquent, rappelle le christianisme : il rappelle le mystère de la Sainte-Trinité, le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption ; le mystère de l'unité de l'Église, dont il est le signe ; le mystère de la grâce et du salut éternel qui nous vient par les mérites de JÉSUS-CHRIST crucifié ; il rappelle toutes les vertus qui forment la vie chrétienne : l'humilité, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, signifiées par les quatre branches de la croix : la charité, l'amour, signifié par le centre de la croix, rendez-vous des quatre branches.

Comment faisons-nous le signe de la Croix ? Exami-

nous-nous sur ce point, et, s'il y a lieu, réformons-nous, principalement à la Messe et pendant les Offices de l'Église. Il y a des gens qui font le signe de croix comme s'ils s'époussetaient l'estomac, ou comme s'ils chassaient des mouches.

XX

Ce que représente le Prêtre au bas de l'autel.

Le Prêtre commence toujours la Messe au bas de l'autel; il n'y monte qu'après certaines prières et cérémonies qui expriment la pénitence et l'humiliation. Il récite un beau psaume, puis le *Confiteor*, qui est la confession, l'aveu public de ses péchés en général; le servant en fait autant, et le Célébrant ne monte jamais à l'autel qu'après s'être ainsi humilié et purifié par la contrition. Le *Confiteor*, quand il est dit avec piété, a la vertu d'effacer tous nos péchés véniels. C'est un des *sacramentaux* de l'Église.

Ainsi humilié et pénitent au pied de l'autel, confondu pour ainsi dire avec le peuple, le Prêtre représente Notre-Seigneur, qui, pour sauver le monde et rendre ainsi à DIEU son Père la gloire que le péché lui avait ravie, s'est humilié, s'est anéanti pendant trente-trois ans sur la terre, confondu avec les pécheurs.

A l'autel, dans la sainte Eucharistie, il va offrir, par le ministère du Prêtre, le même sacrifice qui a jadis, et une fois pour toutes, sauvé le monde sur le Calvaire.

Voilà pourquoi la Messe commence, non sur les degrés de l'autel élevés au-dessus de terre, mais au bas de l'autel, à terre, au niveau du peuple.

Le Prêtre montant à l'autel et y demeurant jusqu'à la fin de la Messe, c'est JÉSUS-CHRIST, Prêtre et Victime céleste, offrant à la gloire de DIEU dans le ciel au milieu des Anges, le sacrifice d'adoration, d'amour et de propitiation que son Église offre sur la terre dans l'Eucharistie.

Aussi le Prêtre à l'autel doit-il être un homme tout céleste, et plutôt un ange qu'un homme. Pour mieux dire, il doit être un autre JÉSUS-CHRIST, tout rempli de l'Esprit-Saint, tout possédé par JÉSUS, le Prêtre éternel, tout brûlant d'amour, tout illuminé des splendeurs divines de la foi.

XXI

Ce que signifient l'Introït, le Kyrie et le Gloria.

L'*Introït* est une petite prière qui commence toujours la Messe et qui rappelle le mystère ou la fête qu'on célèbre ce jour-là, ainsi que l'esprit et les sentiments dans lesquels il faut entrer.

Le *Kyrie* est une prière composée de neuf invocations aux trois personnes adorables de la Trinité. *Kyrie eleison*, *Christe eleison*, sont des paroles grecques écrites en latin. En effet, l'usage du *Kyrie* nous vient de l'Orient, de la Grèce, d'où les Apôtres l'ont apporté. — Dans la basilique

de Saint-Denis, près Paris, d'après un usage immémorial, on célèbre en grec la Grand'Messe solennelle de la saint Denis, apôtre des Gaules. Saint-Denis était Grec de naissance : il avait été converti par saint Paul, qui l'avait établi premier Évêque d'Athènes ; de là, il était venu à Rome, et de Rome il avait été envoyé pour évangéliser la Gaule. Premier Évêque de Paris, il avait couronné glorieusement sa mission par le martyre. En souvenir de cette origine apostolique, la Messe de saint Denis se chantait donc en grec. Une bonne femme qui avait assisté à ce bel Office en était revenue tout étonnée : « Ils ont tout dit en grec, disait-elle naïvement ; tout, excepté le *Kyrie*. »

Quant au *Gloria*, ou hymne angélique, c'est une magnifique prière, dont les premières paroles ont été chantées dans le ciel par les Anges eux-mêmes, en présence des bergers de Bethléem et qui a été composée, dit-on, au quatrième siècle, par saint Hilaire, Évêque de Poitiers.

Le *Kyrie* et le *Gloria* expriment ce que nous avons dit plus haut, en parlant des cierges, à savoir que les saints Anges s'unissent à l'Église de la terre dans la célébration du Saint-Sacrifice ; que le Prêtre à l'autel est plutôt dans le ciel que sur la terre, et que, avec les neuf chœurs des Anges, il adore, il loue, il bénit, il prie le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Les neufs invocations du *Kyrie* répondent aux neuf chœurs angéliques ; les trois premières s'adressent à DIEU le Père ; les trois suivantes à DIEU le Fils, JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur ; les trois dernières, au Saint-Esprit, vrai DIEU vivant avec le Père et le Fils.

Durant ces angéliques prières du commencement de la Messe, les fidèles, non moins que le Prêtre, doivent adorer et prier le bon DIEU avec des sentiments tout célestes; et pendant toute la Messe, ils doivent demeurer dans cette union intérieure avec les Anges, afin de rendre plus dignement leurs hommages religieux à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Prêtre et Victime, DIEU du ciel et de la terre, Seigneur des Anges et des hommes. Quelle grande chose que la Messe ! Elle est plus céleste que terrestre, plus divine qu'humaine. Avec quelle dévotion profonde il faut y assister !

On ne dit pas toujours le *Gloria* à la Messe : sauf les jours où l'on fête quelque Saint, on l'omet pendant tout l'*Avent*, et depuis la *Septuagésime* jusqu'à la fin du Carême, ainsi que tous les jours de jeûne et de pénitence. Encore moins le dit-on aux Messes de *Requiem*, c'est-à-dire aux Messes des morts.

Toutes les fois qu'on a dû omettre le *Gloria*, on remplace l'*Ite*, *Missa est* de la fin de la Messe par le *Benedicamus Domino*, et aux Messes des morts, par le *Requiescat in pace*.

XXII

Des DOMINUS VOBISCUM.

Pendant la Messe, le Prêtre salue sept fois le peuple fidèle par cette parole simple et majestueuse, empruntée aux Patriarches : « *Dominus vobiscum*, » c'est-à-dire

« Que le Seigneur soit avec vous ! » Et le servent de Messe, au nom du peuple entier, lui répond : « *Et cum spiritu tuo*, » c'est-à-dire « Et avec votre esprit. »

Notre-Seigneur répand le Saint-Esprit sur son Église pour se l'unir, pour lui communiquer sa vie, sa sainteté, ses vertus. Il répand en elle les *sept* dons de l'Esprit-Saint : le don de *crainte*, qui donne aux chrétiens l'horreur du péché et un grand zèle pour la sainteté ; le don de *piété*, qui leur donne un tendre et filial amour pour DIEU, leur Père céleste, et pour la Sainte-Vierge, leur Mère, et un amour tout fraternel pour le prochain ; le don de *science*, qui leur apprend à voir DIEU et son Christ à travers les mystères de la nature ; le don de *force*, qui leur apporte la puissance surnaturelle de vaincre le démon, le monde et la chair ; le don de *conseil*, qui leur fait discerner infailliblement les inspirations du bon DIEU des suggestions du démon, et qui leur apporte une prudence, une sagesse divines ; le don d'*intelligence*, qui les éclaire surnaturellement touchant le grand et universel mystère du Verbe incarné, principe et fin de toutes choses. enfin le don de *sagesse* ou plutôt de *sapience*, qui leur donne le goût des choses divines, l'amour intime de Notre-Seigneur et qui les unit très-parfaitement à cet adorable Maître.

Vivant dans ses Prêtres, Notre-Seigneur continue à éclairer et à sanctifier par eux son Église, et, comme la Messe est le centre, le cœur et comme le soleil de la sainteté dans l'Église, le Prêtre qui la célèbre, ou, pour mieux dire, JÉSUS-CHRIST qui la célèbre par le Prêtre et dans le Prêtre, répand sept fois l'Esprit-Saint sur les fidèles, par les sept *Dominus vobiscum*.

Ce souhait de sainteté, les fidèles le renvoient pieusement au Prêtre qui le leur donne, comme un miroir qui reçoit un rayon de lumière et qui le reflète aussitôt, tout en le conservant. A la Messe, le Prêtre et les fidèles n'ont qu'un seul cœur et qu'une même âme ; JÉSUS-CHRIST vit en tous et en chacun, et il donne sans mesure son Esprit et sa grâce à tous ceux dont le cœur est bien disposé.

Il faut recevoir et rendre ces bienfaisants saluts du Prêtre avec autant de respect que de reconnaissance.

Le Prêtre, en disant au peuple les *Dominus vobiscum*, entr'ouvre les bras pour montrer que la grâce qu'il leur souhaite, vient du Cœur adorable de JÉSUS, sanctuaire de l'Esprit-Saint.

XXII

Les ORAISONS, L'ÉPÎTRE et L'ÉVANGILE.

Après le *Gloria*, le Prêtre se rend au coin de l'autel qui correspond à la gauche du Crucifix, et à la droite des assistants; et là, les deux mains étendues et les bras ouverts, il récite ou chante les *Oraisons*; puis, il lit l'*Épître* tirée soit de l'Ancien, soit du Nouveau-Testament; après quoi il récite une petite prière appelée *Graduel*, c'est-à dire, prière de la marche, de la procession. C'est, en effet, pendant le *Graduel* que le Diacre, à la Grand' Messe, se prépare au chant de l'*Évangile*, et va proces-

sionnellement à l'endroit où il doit remplir cette sainte fonction.

Après le *Graduel*, le Prêtre quitte le côté gauche de l'autel pour passer au côté droit. A l'autel, la droite comme la gauche se calcule toujours d'après le Crucifix. La gauche s'appelle le côté de l'*Épître*, la droite s'appelle le côté de l'*Évangile*. C'est là en effet, que, à moitié tourné vers le peuple, les deux mains jointes, le Prêtre lit le saint *Évangile*; quand il l'a fini, il le baise avec respect et revient au milieu de l'autel. — Pendant l'*Évangile*, tout le monde doit être debout.

Le Prêtre disant les *Oraisons* du côté où il a commencé la Messe, et y récitant l'*Épître*, représente Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, Fils éternel de DIEU, Roi et Seigneur des Anges, d'Adam, des Patriarches et des Prophètes; et, dès l'origine du monde, objet de leur adoration, de leur foi, de leur espérance et de leur amour. C'était lui, en effet, et non pas le Père et le Saint-Esprit, qui, sous une forme humaine, apparaissait à Adam et aux Saints de l'ancienne Loi. Il les remplissait de son Esprit, et priait en eux et avec eux. C'est là ce que signifie le Prêtre priant solennellement du côté de l'*Introït* et de l'*Épître*, du côté de l'ancienne Alliance.

Mais comme une Alliance nouvelle, l'Alliance évangélique, la Loi de grâce, devait succéder à cette première Alliance, à la Loi de crainte, le Prêtre, représentant toujours le Prêtre éternel, Jésus-CHRIST, passe du côté gauche au côté droit; du côté de l'*Épître*, au côté de l'*Évangile*; du côté de l'ancienne Loi, au côté de la Loi nouvelle.

Et comme la fin de l'ancienne Alliance ainsi que le

commencement de la nouvelle, a été marquée par le crucifiement du Fils de DIEU, le Prêtre, en passant d'un côté de l'autel à l'autre, s'arrête devant le Crucifix, lève les yeux vers lui, et s'incline profondément, pour rappeler les anéantissemens de la divine Victime du Calvaire.

Le Prêtre, et avec lui tous les fidèles tracent avec le pouce de la main droite un signe de croix sur leur front, puis un autre sur leurs lèvres, puis un troisième sur leur cœur, avant de commencer la lecture de l'*Évangile*; d'abord, pour purifier et sanctifier leur esprit, leurs paroles et leur cœur; puis, pour montrer qu'ils ne rougissent point de l'*Évangile*; qu'ils croient à tous les mystères et à toutes les paroles de JÉSUS-CHRIST! qu'ils sont prêts à les confesser de bouche, et qu'ils ont JÉSUS-CHRIST dans le cœur.

Jadis, tous les chevaliers, à ce moment de la Messe, tiraient leur épée du fourreau et la tenaient à la main pendant tout le temps de l'*Évangile*, montrant par là qu'ils étaient les sujets et les chevaliers du grand Roi JÉSUS, prêts à défendre ses droits, son honneur et son Église au péril même de leur vie. Ils ne la remettaient au fourreau qu'à la fin du *Credo*, et après l'avoir brandie en l'air, en signe de vaillance. Quels beaux usages! que c'était noble! que c'était chrétien! Hélas! où sont donc ces temps de foi?

XXIV

Le CREDO.

Le *Credo*, ou symbole de la foi, se dit les jours de grande fête ainsi que durant les octaves, les dimanches, les jours de fête des Apôtres et des saints Docteurs. On devrait se tenir debout pendant tout le *Credo*, comme pendant l'*Évangile*. Le Prêtre le récite, au milieu de l'autel, les mains jointes, en face du Crucifix. Quand il arrive à cette parole : « *Et homo factus est* : et il s'est fait homme, » il fait la gémuflexion, toujours devant le Crucifix. A la fin du *Credo*, il trace sur lui un grand signe de croix.

En effet, la foi en JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, Rédempteur du monde, résume et fait resplendir tous les autres mystères du *Credo*. Croire en JÉSUS-CHRIST, c'est croire en un seul DIEU vivant et véritable ; c'est croire au Père et au Fils et au Saint-Esprit ; c'est croire au mystère de l'Incarnation, au mystère de la Rédemption, qui se sont opérés dans la personne même de JÉSUS-CHRIST ; c'est croire aux mystères de l'Église, c'est-à-dire au règne à la fois céleste et terrestre de JÉSUS-CHRIST ici bas ; enfin, c'est croire à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle que JÉSUS-CHRIST nous a méritée par le sacrifice de la Croix, rendu perpétuellement présent sur nos autels sous une forme non sanglante.

En disant le *Credo* avec le Prêtre, il faut remercier

Notre-Seigneur de nous avoir faits chrétiens, et lui demander le don d'une foi très-vive, très-pure et inébranlable. Dans le ciel, nous verrons à découvert les grandes réalités que nous croyons maintenant sans les voir. Ceux-là seuls verront qui auront cru : les autres seront payés de leur infidélité par les ténèbres éternelles.

XXV

**De l'OFFERTOIRE, et de ce qui suit,
jusqu'à la PRÉFACE**

Après le *Credo* commence la préparation immédiate du Saint-Sacrifice.

Le Prêtre lit d'abord une courte prière, nommée *Offertoire*, c'est-à-dire, prière de l'offrande, semblable à la prière de l'*Introït*, et, plus tard, à celle de la *Communion*. Le but de ces trois prières est de raviver dans le cœur du Prêtre et de tous les assistants le souvenir de la fête ou du mystère du jour.

Puis le Célébrant offre et bénit le pain ou hostie qui sera changée tout à l'heure au Corps adorable de Notre-Seigneur, et ensuite le vin, qui sera changé en son Sang. Il mêle au vin pur, dans le calice, une ou deux gouttes d'eau, pour signifier : d'abord l'humanité sainte de Jésus unie à sa divinité, et formant avec elle une seule personne divine, Victime du sacrifice de la Croix et de l'autel ; puis l'union de l'Église de tous les fidèles avec Jésus, la Victime sainte ; enfin, l'eau et le sang qui coulèrent

du côté entr'ouvert du Sauveur crucifié, lorsque, quelques heures après sa mort, un soldat de Pilate lui perça le cœur.

Autrefois, à l'*Offertoire*, les fidèles apportaient au Prêtre les *offrandes* sacrées; c'est-à-dire du pain, du vin, de l'huile, de la cire, des aumônes. Aidé des Diacres et des autres ministres, le Prêtre gardait le pain et le vin nécessaires pour le Saint-Sacrifice, et faisait mettre à part le reste des offrandes, lesquelles servaient à la subsistance du clergé, à l'entretien des églises, et au soulagement des pauvres. Le Prêtre se lavait les mains avant de continuer la sainte Messe; c'était plus que convenable; c'était nécessaire. Aujourd'hui que les usages ont changé, l'Église a conservé le lavement des mains; non-seulement comme un pieux souvenir de l'antiquité, mais encore pour rappeler au Prêtre la pureté absolue avec laquelle il doit toucher les choses saintes et célébrer l'adorable mystère de l'autel.

Pour la dernière fois avant l'*Élévation*, le Prêtre se retourne vers le peuple, et l'invite à redoubler de ferveur et de recueillement dans sa prière, à mesure que s'approche le solennel moment de la *Consécration*. Au nom de JÉSUS-CHRIST, il souhaite à ses frères la grâce d'une prière très-parfaite, en leur disant cette courte parole, si simple mais si expressive : « *Orate, fratres! priez, mes frères!* » Et il commence lui-même à mettre en pratique cette exhortation et cette grâce, en récitant tout bas, intimement uni à JÉSUS, aux Anges et aux Bienheureux, la prière appelée *Secrète*.

Il la termine à haute voix, comme pour faire participer l'Église de la terre à la prière du Prêtre céleste et de

l'Église du ciel, et il dit la grande parole de l'éternité : « *Per omnia sæcula sæculorum*. Dans tous les siècles des siècles. »

L'Église de la terre entend cette voix, et, s'unissant en effet à la prière secrète, toute divine, de JÉSUS et de la cour céleste, elle répond : « *Amen*, » c'est-à-dire : « Qu'il en soit ainsi ! » ou bien ! « Il en est ainsi ; » le mot *Amen* a ces deux sens : c'est à la fois une supplication et une affirmation.

Il faut répondre toujours les *Amen* de la Messe avec une grande foi, au lieu de les dire par routine et à la légère, comme il arrive si souvent.

XXVI

La PRÉFACE et le SANCTUS.

Le mot *Préface* veut dire « ce qui se dit avant. » La *Préface* est en effet une solennelle prière, plus angélique qu'humaine, où tous les Anges, les Archanges, les Chérubins, les Séraphins sont publiquement appelés et convoqués par le ministre de l'Église à venir l'aider et nous aider tous à adorer dignement JÉSUS dans l'Eucharistie, et, par JÉSUS, à adorer dignement la Trinité sainte, le seul vrai DIEU vivant, le DIEU du ciel et de la terre.

A la Grand'Messe, le Prêtre chante la *Préface* sur un rythme incomparablement beau, que l'Église a emprunté à l'antiquité grecque et hébraïque. Je ne pense pas que l'oreille de l'homme puisse entendre un chant

plus grandiose, plus pur, plus touchant, plus divin que celui de la *Préface*, lorsque le Prêtre le chante bien

Il termine la *Préface* en joignant les mains, en s'inclinant profondément, et en récitant, au nom de l'Église de la terre, avec l'Église du ciel, le *Sanctus*, dont les paroles sont empruntées, en partie au Prophète Isaïe, et en partie au saint Évangile.

Le commencement du *Sanctus*, c'est le cri d'amour et d'adoration des Séraphins, prosternés dans le ciel devant le Seigneur; la fin, c'est le salut, l'*hosanna* triomphal par lequel le même Seigneur incarné a été acclamé jadis par tout Israël, le jour de son entrée à Jérusalem.

C'est lui, c'est lui-même, c'est JÉSUS, le Fils de DIEU fait homme, le Roi des Anges et le Roi d'Israël, qui va dans un instant, descendre du ciel en terre et apparaître au milieu de sa chère Jérusalem d'ici bas, au milieu du nouvel Israël, sous les voiles de l'Eucharistie !

XXVII

Ce que représentent les mains étendues du Prêtre.

Pendant la *Préface* et pendant les prières du *Canon* (1), le Prêtre tient les bras ouverts et élevés, et les mains étendues, tournées l'une vers l'autre.

(1) *Canon* est un mot grec qui signifie *Règle*. On appelle ainsi cette partie de la Messe, parce qu'elle est une règle immuable de prières qui ne change à aucune fête, et qui remonte aux siècles apostoliques.

L'Église fait prier ainsi le Célébrant pendant les *Oraisons*, pendant la *Préface* et le *Canon* de la Messe et pendant le *Pater*, pour rappeler que le sacrifice de l'autel est le même que celui du Calvaire, et que, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, la vraie prière agréable à DIEU a été faite, se fait et se fera en union avec JÉSUS crucifié, par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST.

Ces deux mains consacrées par l'Évêque au jour de l'Ordination, représentent les deux grands Archanges, saint Michel et saint Gabriel, que le Prophète Isaïe voyait en adoration devant le Seigneur; que Moïse avait ordonné de figurer dans le Saint des Saints, en adoration devant le Propitiatoire de l'Arche d'Alliance; que l'Église symbolise à l'autel; durant le Saint-Sacrifice, par les deux cierges allumés à droite et à gauche du Crucifix, comme nous l'avons vu.

Elles représentent encore les supplications réunies de l'Église des Anges et de l'Église des hommes, qui toutes deux adorent et prient JÉSUS, le DIEU de l'autel.

Enfin, elles représentent l'Ancien et le Nouveau-Testament, les élus de l'ancienne Alliance et ceux de l'Alliance nouvelle, offrant à DIEU leurs louanges et leurs prières par le même JÉSUS-CHRIST, Médiateur de l'une et de l'autre.

Oh, que les mains de nos Prêtres sont saintes et sacrées ! Dans les pays de foi, il est d'usage de les baiser religieusement, dans les rues, à la promenade, partout où l'on rencontre un Prêtre. A Rome, j'ai vu souvent des enfants quitter leurs jeux, pour venir baiser la main d'un Prêtre qui passait. Dans le Tyrol, j'ai vu de bons laboureurs laisser un moment leurs charrues au repos en

apercevant un Prêtre, accourir vers lui pour lui demander sa bénédiction, lui baiser la main et retourner joyeux au travail.

Pendant les premières *Oraisons* de la Messe, les deux mains étendues du Prêtre représentent plus spécialement les deux Testaments, adorant JÉSUS-CHRIST, le DIEU des Patriarches et des Prôphètes, et aussi l'Église des Anges, s'unissant à l'Église patriarcale et mosaïque pour rendre au vrai DIEU, toujours par JÉSUS-CHRIST, les hommages qui lui sont dus.

Pendant l'*Évangile* et pendant le *Credo*, les deux mains du Prêtre sont jointes : elles représentent les Anges et les hommes, l'ancienne Alliance et la nouvelle, unies dans une même foi, et dans un même amour envers JÉSUS-CHRIST, le DIEU de l'Évangile, le DIEU de l'Église, le DIEU de l'Eucharistie.

XXVIII

Le CANON de la Messe et la CONSÉCRATION.

A partir du *Sanctus*, tout le monde doit être à genoux, dans le recueillement le plus profond et dans l'attente de la venue de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur l'autel, par la *Consécration*. Le silence le plus religieux doit régner dans toute l'église.

Au *Sanctus*, le servant de Messe allume un cierge placé près de lui sur un chandelier, ou bien fixé au mur, du

côté de l'*Épître*. Ce cierge allumé exprime, d'une part, la foi vive et ardente des fidèles à la présence réelle du Seigneur dans l'Eucharistie ; et, d'autre part, JÉSUS-CHRIST lui-même, ressuscité et glorifié, Lumière du monde, présent sur l'autel.

On n'éteint ce cierge qu'après la communion des fidèles ; et, pendant la communion, le servant le tient à la main, précédant le Prêtre et accompagnant par honneur le très-saint Sacrement.

Les prières du *Canon* datent des temps primitifs de l'Église. Avant de consacrer, le Prêtre fait mémoire de toute l'Église militante, du Souverain-Pontife, de l'Évêque du diocèse, de tous les chrétiens, et en particulier, des assistants, et de ceux qui se sont plus spécialement recommandés à ses prières.

Ensuite, il convoque et invoque toute l'Église triomphante, la Très-Sainte Vierge, saint Pierre, tous les Apôtres, tous les Martyrs, tous les Saints ; car le Roi du ciel et de la terre va descendre dans ses mains.

Il bénit, il sanctifie à plusieurs reprises le pain et le vin qui vont être consacrés, et toutes les préparations étant achevées, il s'incline, et JÉSUS consacre par lui, avec lui et en lui, d'abord le pain en son Corps, puis le vin en son Sang.

A chacune des deux consécérations, le Prêtre fait la gémulflexion et adore son DIEU ; il l'élève au-dessus de sa tête, pour le faire voir et adorer par tous les assistants, et après l'avoir déposé sur l'autel, il l'adore de nouveau en faisant la gémulflexion.

La *Consécration* ou *Élévation* est le moment le plus solennel, le plus divin de la Messe. C'est comme le centre

du Saint-Sacrifice. Par la consécration, le Fils de DIEU et de la Sainte-Vierge, l'adorable, le doux Sauveur, se rend véritablement et réellement présent sur nos autels, sous l'apparence du pain et du vin.

L'Hostie consacrée *paraît* être du pain, et elle est en réalité le Corps vivant de JÉSUS-CHRIST; Corps céleste et déifié, ressuscité et tout divin, que nos yeux terrestres ne peuvent voir, mais que nous verrons face à face dans la gloire du ciel, lorsque, ressuscités à notre tour, nous serons dans le ciel avec notre divin Chef. Avec le Corps de Jésus, son Sang, son âme et sa divinité sont présents dans la sainte Hostie.

Dans le calice, le vin consacré *paraît* être du vin, mais ce n'est là qu'une simple *apparence* et, en réalité, c'est le Sang adorable de JÉSUS-CHRIST. Avec son Sang, c'est son corps, son âme et sa divinité, inséparables les uns des autres.

Et ce n'est pas seulement Jésus, la seconde personne de la Sainte-Trinité, qui est là présent sur l'autel; c'est avec lui, DIEU le Père et DIEU le Saint-Esprit, la Trinité tout entière; car le Père et l'Esprit-Saint sont inséparables du Fils.

Et ainsi, l'Eucharistie, c'est véritablement et réellement le bon DIEU présent sur l'autel; c'est JÉSUS-CHRIST, corporellement présent sous les apparences du pain et du vin; c'est le Seigneur, centre vivant du ciel, en qui habite corporellement la plénitude de la divinité. Tous les Anges sont en adoration autour de l'Eucharistie; tous les hommes devraient y être également, et même ils devraient, si cela était possible, y être avec plus de zèle encore, car c'est pour eux et non pour les Anges, que le

Seigneur du ciel se rend ainsi *sacramentellement* présent sur la terre.

Jésus n'est présent sur la terre que par le Saint-Sacrement, et, par conséquent, par le très-saint sacrifice de la Messe.

Aussi l'autel et le Tabernacle sont-ils le rendez-vous de toutes les âmes pieuses. La Messe est la plus divine de toutes les choses divines qui se passent ici-bas. C'est le ciel s'abaissant, descendant tout entier sur la terre; c'est par excellence l'acte de l'amour et de la miséricorde de Dieu envers les hommes; c'est le centre de toute la Religion; et cette petite Hostie, qui semble être si peu de chose, est le trait d'union vivant de la terre avec les cieux; le point de jonction de l'Église militante avec l'Église triomphante; c'est Jésus au milieu de nous; c'est Dieu avec nous !

XXIX

Depuis la **CONSÉCRATION** jusqu'à la **COMMUNION**.

Après la *Consécration*, il faut rester en adoration, sans bouger, et s'il se peut, à genoux jusqu'après la *Communion*. Dans quel moment, grand Dieu ! resterons-nous agenouillés, si ce n'est en celui-là ! C'est une véritable inconvenance que de se rasseoir après la *Consécration*, quand on n'est ni infirme ni malade. Cela dénote presque à coup sûr, une foi bien peu vive et une religion bien superficielle.

Depuis la *Consécration* jusqu'au *Pater*, le Prêtre continue, dans le secret céleste de l'autel, les prières du *Canon*, pleines d'ineffables mystères. Il trace, à plusieurs reprises, sur la sainte Hostie et sur le Calice, des signes de croix ; ce ne sont point des bénédictions (car on ne bénit point Celui qui est l'auteur et le principe de toute bénédiction) ; ce sont des *signes* destinés à exprimer d'abord l'union de JÉSUS-CHRIST avec tous les élus, qui sont ses membres ; et ensuite, l'union qui existe entre le premier et le second avènement de ce divin Sauveur.

Au premier avènement, JÉSUS est descendu du ciel sur la terre pour y souffrir et pour s'y offrir en sacrifice. Ressuscité, il est remonté au ciel, d'où il reviendra plein de gloire pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire les élus et les réprouvés. Ce retour glorieux, c'est ce qu'on appelle le second avènement de JÉSUS-CHRIST. Mais comme il nous aime avec une tendresse infinie, il ne nous abandonne point sur la terre, durant les longs siècles qui séparent le premier et le second avènement : et c'est principalement par l'institution du sacrifice et du sacrement de l'Eucharistie, par la Messe et par la communion, qu'il vient à nous et qu'il demeure avec nous durant notre pèlerinage.

Avant de dire à haute voix le *Pater*, le Prêtre fait mémoire de l'Église souffrante, c'est-à-dire des âmes du Purgatoire, et supplie le Père céleste, au nom de JÉSUS-CHRIST, son Fils, présent sur l'autel, de soulager et de délivrer ces pauvres âmes rachetées par la divine Victime. Il fait cette prière au nom de l'Église triomphante, de sorte que là, devant la très-sainte Trinité et devant JÉSUS,

il se trouve le représentant de l'Église tout entière, triomphante, militante et souffrante.

Le *Pater*, avec les prières et les cérémonies qui suivent, se rapporte au second avènement de JÉSUS-CHRIST, et à ce grand triomphe auquel nous participerons tous, si nous avons le bonheur de vivre et de mourir dans la grâce du bon DIEU. En effet, membres vivants de JÉSUS-CHRIST, nous ressusciterons tous au moment où le Fils de DIEU apparaîtra au milieu des hommes, descendant, ainsi qu'il l'annonce lui-même, « sur les nuées du ciel avec tous ses Anges. » Avec lui, nous jugerons les réprouvés et les démons, et nous régnerons pour toujours.

Ce second avènement de JÉSUS-CHRIST aura lieu à la fin du *sixième* âge du monde ; c'est pour cela que le Prêtre, qui a tenu les bras ouverts et les mains élevées durant les six premières demandes du *Pater*, les abaisse sur l'autel après la sixième, et laisse dire au servant, qui parle au nom de tout le peuple fidèle : « *Sed libera nos a malo ;* mais délivrez-nous du mal. » En effet, nous ne serons délivrés absolument et totalement du mal, c'est-à-dire du démon, du péché, de la souffrance et de la mort, que par le second avènement de notre Sauveur. Maintenant nous combattons le mal ; mais nous n'en sommes pas délivrés. « Bienheureux et saint, s'écrie l'Apôtre saint Jean, celui qui aura part à ce futur règne de DIEU ! »

XXX

La Communion.

Notre-Seigneur, en sa qualité de DIEU vivant, doit et veut avoir de vivants autels, de vivants tabernacles. Voilà pourquoi, descendu sur l'autel par la consécration, il veut que son Prêtre d'abord, puis ses fidèles *communient*, c'est-à-dire reçoivent, dans leur corps et dans leur cœur, le sacrement adorable de l'Eucharistie.

Pour le Prêtre qui célèbre la Messe, la communion est absolument obligatoire. Pour les fidèles, elle n'est que conseillée. Le Concile de Trente « désirerait (ce sont ses propres paroles) que, toutes les fois qu'ils assistent à la Messe, les fidèles y communiasent sacramentellement, et non pas seulement spirituellement, afin de recueillir plus abondamment les fruits de ce très-saint Sacrifice. »

Quand on est en état de grâce, quand on s'y est bien préparé, et quand le confesseur l'approuve, on devrait communier toutes les fois qu'on assiste à la sainte Messe. Il est plus parfait, plus chrétien, plus humble; en un mot, il est meilleur de communier à la Messe que de n'y pas communier; quand on communie avec foi et avec une sincère bonne volonté, jamais on ne communie trop souvent, et toujours la communion profite à l'âme.

Avant de recevoir le bon DIEU, le Prêtre se frappe la poitrine et répète tout haut, par trois fois, le cri de l'humilité et de la confiance : « *Domine, non sum dignus!* Sei-

gneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi ; mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. »

Quand le prêtre s'est communié lui-même sous l'espèce du pain et sous l'espèce du vin, le servant, au nom de tous les fidèles qui vont communier à leur tour, récite à haute voix le *Confiteor*. Ici, comme au commencement de la Messe, ce bel acte de contrition a pour but d'effacer les moindres petites fautes vénielles qui pourraient encore ternir la parfaite pureté des communicants. Le Prêtre, à demi tourné vers eux, leur donne l'absolution générale de leurs péchés. Ce n'est pas l'absolution sacramentelle, qui seule a la vertu d'effacer les péchés mortels ; c'est simplement une prière et une bénédiction, qui effacent les péchés véniels. Puis, le Prêtre prend et présente la très-sainte Hostie, en répétant au nom de tous le triple : « *Domine, non sum dignus*, » qu'il vient de dire pour lui-même, avant de communier. Il descend les degrés de l'autel, précédé du servant qui porte respectueusement le cierge de l'*Élévation* ; et faisant un signe de croix avec le Saint-Sacrement, il dépose l'Hostie adorable sur la langue du communicant. Il dit à chaque fidèle, en lui donnant son DIEU : « Que le Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST garde ton âme pour la vie éternelle ! Ainsi soit-il. » Quelle divine parole ! et quel beau mystère ! C'est le Corps de Jésus qui garde nos âmes ; c'est le Corps ressuscité, glorifié, immortel, le Corps céleste et déifié du Sauveur qui préserve nos pauvres âmes de la corruption de ce monde, et en particulier, des influences mauvaises de notre corps terrestre, mortel et corrompu.

Outre les dispositions de l'esprit et du cœur, que cha-

cun sait, il faut prendre garde à se bien tenir à la table de communion ; lorsque le Prêtre approche, il faut tenir la tête droite, tenir les yeux baissés, ouvrir médiocrement la bouche, ni trop, ni trop peu, avancer un peu la langue sur la lèvre inférieure, pour que le prêtre y puisse poser facilement la sainte Hostie, et ne retirer la langue que lorsque l'Hostie y est bien posée. Il y en a qui tiennent la tête baissée, de sorte que le Prêtre ne voit pas ce qu'il fait ; d'autres ouvrent à peine la bouche ; d'autres n'avancent pas la langue ; d'autres ~~l'avancent tellement~~ ^{ou contraindre} qu'elle pend sur le menton, comme un drapeau.

Il en est qui remuent la tête avec componction, à droite, à gauche ; qui répondent « *Amen*, » au moment où le Prêtre les communie ; qui se retirent précipitamment, avant que la sainte Hostie n'ait été déposée sur leur langue, etc. Tout cela est fort inconvenant ; et de plus, c'est fort dangereux : la plupart des accidents qui arrivent à la sainte Table, viennent de la maladresse ou du peu de soin de ceux qui communient.

Il ne faut pas, du reste, se scandaliser ni s'attrister outre mesure si, par malheur, une Hostie ou une parcelle venait à tomber sur la nappe de communion, ou même à terre. Notre-Seigneur n'est offensé ni déshonoré en aucune sorte par un accident de ce genre, du moment qu'il ne provient pas de la négligence ; dans l'Eucharistie, le Corps céleste de Notre-Seigneur est absolument à l'abri de toute souillure, comme il est à l'abri de toute souffrance et de toute altération. C'est le signe sensible de sa présence, c'est le Sacrement qui seul est susceptible d'accidents et de profanation ; de sorte que, lorsqu'il n'y a pas de mauvaises intentions, il n'y a aucun péché, ni

mortel, ni véniel, dans les accidents dont nous parlons ; et, chose bien consolante, les impies qui profanent le Saint-Sacrement, ont beau faire, ils ne peuvent atteindre Notre-Seigneur, et ils ne font de mal qu'à leur méchante âme.

Après avoir donné la Communion aux fidèles, le Prêtre, toujours précédé par le servant avec le cierge, remonte à l'autel et dépose l'adorable Eucharistie dans le Tabernacle, qu'il referme à clef.

Quoiqu'il soit peut-être plus régulier de communier pendant la Messe, comme nous venons de le dire, il est parfaitement permis, et quelquefois même il est bien préférable de communier en dehors de la Messe, soit immédiatement après la Messe, soit avant, soit sans Messe du tout. La Communion est, en effet, indépendante du Saint-Sacrifice, comme le fruit, une fois mûr et cueilli, est indépendant de l'arbre qui l'a produit. L'arbre qui produit le fruit divin de l'Eucharistie, c'est le saint sacrifice de la Messe, lequel produit le Sacrement. L'Église garde le fruit divin dans le ciboire et dans le Tabernacle, d'où elle le tire toutes les fois que ses enfants lui demandent leur nourriture.

Il est tellement permis et légitime de communier en dehors de la Messe, même quand on peut entendre la Messe, que l'Église nous oblige, nous autres Prêtres, à donner la Communion à tous ceux qui nous la demandent et quand ils nous la demandent, à moins d'en être empêchés par une raison grave ; et elle nous y oblige sous peine de péché. Il est, en effet, de notre devoir de faciliter tant que nous pouvons l'accès des sacrements à tous les fidèles, pauvres, riches, ouvriers, serviteur,

enfants. Le Prêtre est le serviteur des âmes, et s'il est en même temps leur père, il n'est pas leur maître.

XXXI

Depuis la COMMUNION jusqu'à la fin de la Messe.

Après la Communion, le Prêtre enlève, d'abord avec un peu de vin, puis avec un peu d'eau et de vin, les petites parcelles du Saint-Sacrement, qui auraient pu s'attacher aux parois intérieures du calice ou bien à ses doigts. C'est ce qu'on appelle les *ablutions*. Quand il a essuyé, rangé et recouvert le calice, il se rend du côté de l'*Épître*, là où il a commencé la Messe ; il récite, les mains jointes comme pour l'*Introït*, la petite prière appelée *Communion* ; et après avoir salué les assistants, du milieu de l'autel, par le *Dominus vobiscum*, il récite, toujours du côté de l'*Introït*, l'oraison ou les oraisons dites *Postcommunion*. Ensuite il ferme le livre, retourne au milieu de l'autel, salue une dernière fois et congédie l'assemblée en disant : « *Ite : missa est* : allez ; la Messe est achevée. » Enfin, il donne la dernière bénédiction et récite le dernier *Évangile*. Après quoi, il redescend de l'autel, s'incline devant le Crucifix, ou fait la gémuflexion devant le Saint-Sacrement renfermé dans le Tabernacle, et rentre dans la sacristie, précédé du servent. Là, il dépose les vêtements sacerdotaux et fait religieusement son action de grâces. Les fidèles qui ont communie la font de leur

côté. L'action de grâces doit durer au moins dix minutes ou un quart d'heure. On ne saurait la faire ni trop longue, ni trop recueillie, ni trop fervente.

De même que le Prêtre récitant l'*Introit* au commencement de la Messe représentait JÉSUS-CHRIST, Fils éternel de DIEU, remplissant de son esprit de religion les Anges, Adam et les premiers Patriarches, dès l'origine du monde; de même, à la *Communion* et à la *Postcommunion*, le Prêtre représente JÉSUS-CHRIST, Roi de gloire, triomphant avec tous ses élus, après son second avènement, et régnant pacifiquement avec eux sur toute créature.

Les mains réunies du Prêtre, à la *Communion*, signifient l'union de l'ancien peuple de DIEU, converti à la foi chrétienne après tant de siècles d'obstination, avec le nouvel Israël, c'est-à-dire l'Église catholique. Il n'y aura plus alors, en effet, qu' « un seul bercaïl et un seul Pasteur. »

Pendant les Oraisons, les mains étendues du Célébrant représentent l'admirable union de l'adoration et de la prière des Anges et des hommes en cette époque de gloire, de paix, de bonheur, de triomphe universels; alors l'Église sera totalement et absolument *catholique*, c'est-à-dire universelle : les démons et les réprouvés seront chassés dehors : « *foras*, » comme dit l'Évangile; toute créature sera soumise à JÉSUS-CHRIST, sur la terre comme au ciel; JÉSUS et MARIE régneront, comme il est juste et légitime, sur la création tout entière; l'Église, c'est-à-dire la société des enfants de DIEU, le royaume universel de JÉSUS et de MARIE, comprendra tous les Anges, tous les hommes, toutes les créatures fidèles et

saintes ; « et DIEU sera tout en tous, » comme il est prédit dans l'Écriture. .

La bénédiction finale de la Messe signifie la fin des temps et la bénédiction éternelle que le Roi du Ciel, JÉSUS-CHRIST, donnera à tous les Bienheureux, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, lorsqu'il les introduira pour toujours dans la très-sainte éternité.

Le dernier *Évangile*, l'*Évangile* de saint Jean, est comme une hymne d'adoration, d'action de grâces et de foi vive en JÉSUS-CHRIST, le Verbe fait chair, vrai DIEU et vrai homme, Prêtre éternel et Victime divine du grand sacrifice que le Prêtre vient de célébrer sous les voiles eucharistiques. Ce n'est qu'après ce dernier *Évangile* que les cierges de la Messe doivent être éteints.

XXXII

De quelques cérémonies propres à la Grand'Messe.

La Grand'Messe, ou Messe chantée, se célèbre par le Prêtre, assisté ordinairement de deux ministres inférieurs, le Diacre et le Sous-Diacre. Il y a, en effet, dans le sacerdoce catholique une *hiérarchie*, dont les quatre degrés les plus élevés sont le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat. Au point de vue de la sainte Messe, l'épiscopat donne le pouvoir de consacrer les Prêtres, ministres de l'Eucharistie ; la prêtrise, de célébrer le Saint-Sacrifice ; le diaconat, d'assister le Prêtre à l'autel, de toucher les vases sacrés qui renferment l'Eucharistie,

et de donner la Communion, en cas de nécessité ; le sous-diaconat, d'assister le Prêtre et le Diacre à l'autel et de toucher les vases sacrés lorsqu'ils ne contiennent pas le Saint-Sacrement.

Au lieu de la Chasuble, le Diacre est revêtu, à l'autel, d'un ornement appelé *dalmatique* ; et le Sous-Diacre, d'un ornement de même forme, mais qui devrait être un peu moins ample, et qu'on appelle *tunique*.

A la Grand'Messe, le Diacre chante solennellement l'*Évangile* et représente la nouvelle Alliance, la Loi de grâce : le Sous-Diacre, qui lit solennellement les prophéties ou les Épîtres, représente l'ancienne Alliance, inférieure à la Loi de grâce. Le Prêtre, entre le Diacre et le Sous-Diacre, figure Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, DIEU et Sauveur de l'une et de l'autre Alliance.

Pour le chant de l'*Évangile*, le Sous-Diacre tient le livre saint, ouvert et appuyé sur sa poitrine, comme un vivant pupitre. Le Diacre peut le lire, parce que la nouvelle Alliance connaît JÉSUS-CHRIST et est initiée à ses adorables mystères ; mais le Sous-Diacre, semblable à l'ancienne Alliance, ne fait que présenter à la nouvelle Alliance, à l'Église chrétienne, ce Christ qu'elle a eu le malheur de ne pas reconnaître, tout en le donnant au monde. Pendant le chant de l'*Évangile*, le Prêtre est debout à l'autel, tourné vers le livre sacré. En effet, JÉSUS-CHRIST, Roi des cieux, représenté par le Célébrant, est celui-là même qui jadis, durant sa vie mortelle et humiliée, a dit, a fait tout ce que contient le saint Évangile.

Après le *Credo*, le Sous-Diacre présente au Diacre le pain et le vin, matière du sacrifice ; comme l'ancienne Alliance a fourni à l'Alliance nouvelle le corps et le sang

que le Fils de DIEU daigna s'unir d'abord, puis immoler sur la Croix, pour nous racheter. Et de même que l'ancien peuple de DIEU, après avoir accompli ce grand mystère, a renié JÉSUS-CHRIST, et ne le reconnaît point pour son Sauveur ; de même le Sous-Diacre, qui le figure, descend de l'autel après avoir donné au Diacre le pain et le vin, et demeure jusqu'au *Pater* au pied de l'autel, enveloppé d'un voile et tenant la patène devant ses yeux, symbole frappant de l'aveuglement des juifs.

Mais vers la fin des temps, aux approches de l'Ante-christ, les juifs se convertiront ; celui qui avait été le peuple de DIEU le redeviendra, entrera dans l'Église, se fera catholique : pour cette raison, le Sous-Diacre remonte à l'autel vers la fin du *Pater*, prend place de nouveau avec le Diacre à côté du Célébrant, c'est-à-dire de JÉSUS-CHRIST, et participe désormais, avec le Diacre, aux bénédictions et aux gloires de l'autel.

Dans les Grands'Messes où il n'y a pas de Diacre ni de Sous-Diacre, comme cela arrive presque toujours à la campagne, le Prêtre chante à l'autel l'*Épître* et l'*Évangile*.

XXXIII

Des encensements et de leur signification.

A la Grand'Messe, il y a quatre encensements. C'est une belle cérémonie, qui consiste à faire brûler de l'encens bénit sur les charbons ardents de l'encensoir, et à

envelopper de la fumée embaumée de cet encens, soit l'autel, soit les ministres de l'autel, soit les fidèles eux-mêmes. Il y a là de très-grands et de très-beaux mystères.

L'encensoir, rempli de feu, figure la sainte humanité du Fils de DIEU, toute remplie du feu du Saint-Esprit. L'encens, avec sa belle vapeur blanche qui monte toujours, figure la prière et les adorations de l'Eglise, unies à la divine prière de JÉSUS-CHRIST, et montant jusqu'au trône de DIEU.

Le premier encensement a lieu avant l'*Introit*, dès que le Prêtre est monté à l'autel. Le Célébrant encense d'abord trois fois le Crucifix, en signe d'adoration ; cette adoration s'adresse à la fois à la très-sainte Trinité et à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme ; puis il encense douze fois chaque côté de l'autel, au nom de tous les fidèles de l'ancienne Loi, représentée par les douze Patriarches d'Israël, et au nom de la Loi nouvelle, représentée par les douze Apôtres. Puis, le Prêtre lui-même est encensé, comme représentant JÉSUS-CHRIST, le souverain Prêtre et le Pontife éternel de l'Eglise. Ce grand encensement, qui précède immédiatement l'*Introit*, a le même caractère *angélique* que le *Kyrie*, le *Gloria* et tout ce qui se passe à l'autel en ces commencements de la Messe : l'encens de la prière des fidèles de l'ancien et du nouveau Testament monte au ciel et arrive jusqu'au Seigneur, escorté pour ainsi dire, vivifié et comme porté par les saints Anges.

Le second encensement a lieu à l'*Évangile*. Le Prêtre encense trois fois le livre des évangiles avant de chanter l'*Évangile* du jour ; et après qu'il l'a chanté, il reçoit à

son tour l'encensement. Cet encens d'adoration est offert, non au livre, mais à Celui dont parle le livre et qui parle dans le livre ; non à l'homme, mais à JÉSUS-CHRIST, Prêtre des Prêtres, dont le Célébrant tient la place à l'autel.

Le troisième encensement a lieu immédiatement après l'offrande du pain et du vin. Il est semblable au grand encensement du commencement de la Messe, et a la même signification ; seulement le Célébrant commence par encenser ce qu'il y a de plus digne, à savoir : le pain et le vin qui vont être changés au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST. Cet encens exprime les adorations des élus et des Saints de l'ancienne Loi, qui, d'avance, reconnaissaient et adoraient la divine Victime du salut, JÉSUS-CHRIST, représentée par les victimes et les sacrifices tout matériels de la Loi patriarcale et mosaïque.

Après l'encensement du Prêtre, a lieu l'encensement des ministres de l'autel, du clergé et enfin du peuple fidèle : ce n'est point aux hommes, répétons-le, que s'offre l'encens sacré ; c'est à Notre-Seigneur, qui est Prêtre dans les Prêtres et Saint dans les Saints. Par sa sainte grâce, il vit et habite en nos âmes baptisées, qui lui sont intimement unies, comme les rameaux sont unis au cep. C'est lui, c'est Jésus, que l'Église encense dans les Prêtres et dans les fidèles.

Pour recevoir l'encens, il faut se lever respectueusement, et rendre le salut au clerc qui nous l'apporte.

Enfin, le quatrième encensement se fait au moment de l'*Élévation*, et symbolise la foi vive, les adorations profondes de tout le peuple chrétien en présence de son DIEU voilé dans l'Eucharistie.

XXXIV

**Petit coup d'œil sur l'ensemble des cérémonies
de la Messe.**

Après avoir expliqué en détail les cérémonies de la Messe, il ne sera pas inutile de nous arrêter un instant, comme des voyageurs qui viennent de parcourir un beau paysage, et qui, avant de le quitter, se retournent un instant pour en contempler et en admirer l'ensemble.

Dans leur ensemble, en effet, les cérémonies de la Messe, lorsqu'on en connaît la signification, exposent et pour ainsi dire déroulent aux yeux du chrétien tout le grand drame du christianisme, le passé, le présent et l'avenir de la sainte Église.

L'Église a, en effet commencé avec la création, avec les Anges et avec le premier homme; et dès l'origine, elle a eu pour Chef unique, pour souverain Seigneur, pour Lumière et pour Dieu, Celui qui devait s'incarner au milieu des temps, et qui est le seul vrai Dieu vivant et éternel, avec le Père et le Saint-Esprit. Sur la terre, l'Église a grandi et marché avec les siècles, luttant contre le péché et contre les pécheurs, contre le démon et contre le monde. Dans ce combat, elle a toujours été assistée des saints Anges.

Avant l'avènement de JÉSUS-CHRIST, son divin Chef

son Seigneur et son Sauveur, l'Église a été d'abord *patriarcale*, puis *mosaïque* ; c'est-à-dire, dirigée et gouvernée, d'abord par les saints Patriarches, pères de la grande famille humaine, que DIEU avait chargés de conserver les vraies traditions de la Religion révélée à Adam ; puis, gouvernée et dirigée par la loi de Moïse, par le sacerdoce juif, également chargé par le bon DIEU de conserver sur la terre, au milieu de toutes les folies du paganisme, la vraie religion et la foi au DIEU Rédempteur.

Ce Rédempteur DIEU fait homme, apparut au milieu des temps et naquit de la Vierge MARIE. Pendant les trente-trois années qu'il daigna demeurer sur la terre, il souffrit, pleura, et pria pour nous, pauvres pécheurs ; il compléta ce que, dès l'origine, il avait révélé au monde, lui, le Verbe éternel, le Maître légitime et le Sauveur du monde ; et enfin, il voulut mourir, se sacrifier pour nous, afin de laver nos péchés dans son sang. DIEU tout-puissant, il ressuscita le jour de Pâques, trois jours après sa mort, et remonta au ciel en présence de plus de cinq cents disciples.

Avant de quitter la terre, il avait répudié l'Église juive, qui, semblable à une épouse infidèle, n'avait pas voulu le reconnaître ni marcher à sa suite. En son lieu et place, il constitua l'Église chrétienne ou catholique, laquelle doit durer jusqu'à la fin du monde, jusqu'au retour glorieux et triomphal de JÉSUS-CHRIST, luttant toujours contre le démon et le monde, ennemis implacables de JÉSUS-CHRIST.

Au second avènement, JÉSUS-CHRIST viendra triompher du démon et du monde, sur la terre d'abord, puis dans les cieux et pour toujours. Il ressuscitera tous les élus,

tous ses membres vivants, qui régneront et triompherront éternellement avec lui et avec ses Anges.

Tel est l'ensemble du christianisme, dont JÉSUS-CHRIST est le Chef, le centre, la vie.

Tel est aussi le sens général des cérémonies de la sainte Messe. Au milieu apparaît, par la *Consécration* et l'*Élévation*, JÉSUS-CHRIST lui-même, JÉSUS-CHRIST en personne, renouvelant sur l'autel, par le ministère du Prêtre, l'oblation ou offrande du sacrifice qui a racheté le monde.

Au commencement, comme nous l'avons vu, sont symbolisées la foi, l'espérance et les adorations des saints Anges d'abord, puis des Patriarches et des fidèles de l'ancienne Loi, ainsi que le passage de l'ancienne Alliance à l'Alliance nouvelle. Les anciens sacrifices sont figurés et rappelés par l'oblation du pain et du vin.

Les cérémonies et les prières qui, depuis la *Préface* jusqu'au *Pater*, enveloppent pour ainsi dire la *Consécration*, expriment l'union intime de l'Église militante, souffrante et triomphante, autour de JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST.

Enfin, les cérémonies finales, la communion, la bénédiction solennelle qui termine la Messe, symbolisent et rappellent à notre espérance le second avènement de Notre-Seigneur, notre résurrection glorieuse, notre union éternelle avec le bon DIEU.

Les cierges, allumés depuis le commencement jusqu'à la fin de la Messe, nous représentent l'assistance permanente des bons Anges, qui adorent et aiment JÉSUS-CHRIST dans le ciel, pendant que nous le servons, que nous l'adorons et l'aimons sur la terre.

Un pieux fidèle qui n'oublie pas ces choses, trouve ainsi

dans l'assistance à la Messe un moyen très simple et très-puissant de se retremper sans cesse dans les grandes pensées de la foi, et de nourrir solidement ses espérances éternelles, ainsi que sa reconnaissance, sa piété, son amour envers JÉSUS-CHRIST, son Sauveur.

XXXV

Du chant, et des chantres.

La Grand'Messe est faite pour être chantée, non pas seulement par le Prêtre et les chantres, mais en outre par toute l'assistance. Oui, à la Grand'Messe, tout le monde devrait chanter, ~~hommes, femmes, enfants~~ ; tous ceux qui peuvent chanter, devraient chanter.

Je dis chanter, ~~et non pas hurler~~. Dans la plupart des églises, les chantres, se sentant seuls à chanter, veulent sans doute suppléer à la quantité par la qualité ; ils crient tant qu'ils peuvent, et gâtent tout l'effet des divins Offices. Quand on chante si fort, on n'est plus maître de sa voix ; on détonne ; chacun tire de son côté ; les enfants de chœur brochent sur le tout, crient, piaillent, à tort et à travers ; et quand un serpent ou une ophicléide vient *soutenir* ce chant, c'est une cacophonie impossible ; on ne peut plus prier, on ne peut plus chanter.

Les chantres ne chantent pas pour eux, mais pour tous les assistants. Ils ne sont là, au lutrin, que pour soutenir les voix des fidèles, pour leur donner le ton, pour diriger ~~et non pour remplacer~~ le chant de l'assistance. Aussi

autrefois cette fonction était-elle rangée parmi les fonctions sacrées et ecclésiastiques ; les laïques n'avaient pas le droit de monter au lutrin ; et les règles du chant liturgique étaient très-sévères et très-rigoureusement observées. Tout était marqué, prévu d'avance ; et il n'était permis à personne de chanter à sa fantaisie, de changer les airs. Depuis un siècle, ces saintes règles, si excellentes sous tous les rapports, sont méconnues en beaucoup d'églises, au grand détriment des Offices divins et de la piété des fidèles.

L'office de chantre était alors très-respecté, parce qu'il était réellement très-religieux et très-respectable. Nos rois eux-mêmes se faisaient un honneur de chanter au lutrin. C'était une habitude du grand et immortel empereur Charlemagne.

L'usage de faire porter aux chantres la soutane et le surplis ecclésiastique vient de la dignité de *Clerc* dont ils étaient tous revêtus autrefois. Ils ne devaient porter ni *rochet* (à manches étroites ; car c'est un insigne de Prélat), ni *chape* ; car la chape est un vêtement sacré, réservé au Célébrant. L'usurpation de la chape par les chantres est un abus tout moderne, qu'on ne trouve qu'en France et dans les seules provinces où la liturgie romaine avait été abandonnée.

Tout chrétien devrait, dès l'enfance, apprendre et par conséquent savoir chanter le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, c'est-à-dire la partie du chant de la Messe qui revient souvent et même habituellement. Aidé par de bons chantres, ce ne serait pas chose bien difficile ; et comme on prendrait dès lors une part active à l'Office divin, on ne serait plus exposé, comme il arrive

~~trop souvent, à s'y ennuyer et à le trouver trop long.~~

Il faut s'habituer à répondre, non seulement exactement, mais pieusement les *Amen* de la Messe, principalement après les oraisons appelées *Collectes*, qui précèdent l'*Épître*, et après les oraisons qui suivent la *Communion*. Il faut aussi s'habituer à répondre aux saluts que le Célébrant donne à ses frères, au nom de Notre-Seigneur, du haut de l'autel, et chanter de bon cœur « *Et cum spiritu tuo*, » en échange de ces beaux « *Dominus vobiscum*, » dont nous avons expliqué le sens.

Il ne faut pas fredonner, encore moins chanter pour accompagner le Prêtre, dans les prières que celui-ci doit chanter tout seul. Il y a de bons fidèles, il y a surtout de pieuses bonnes femmes, qui, par dévotion, accompagnent à demi-voix le Célébrant pendant qu'il chante la *Préface* et le *Pater*. Une fois, dans une église de village, cet accompagnement était si accentué, que le Prêtre crut devoir s'interrompre un moment : les bonnes femmes continuèrent sacerdotale~~ment~~ leur air, et il leur fallut quelques instants pour s'apercevoir de leur ridicule.

Il y a aussi certains chants, qui varient suivant les fêtes, et que les fidèles ne peuvent pas savoir par cœur : tels sont les *Introits*, les *Graduels*, les *Offertoires* et les *Communions*. Les chantres les exécutent seuls.

Quand on chante à l'église, il ne faut chanter ni trop fort ni trop bas, mais doucement et pieusement ; car ces chants sont avant tout des prières. Il faut chanter avec ensemble, suivre exactement les chantres, sans aller plus vite ni plus lentement. Quant aux chantres et aux enfants de chœur, c'est sur le maître-

chantre qu'ils doivent se régler; c'est lui qui donne le ton et la mesure.

Mon DIEU! que nos Offices seraient beaux, édifiants et touchants, et qu'il serait intéressant d'y prendre part, si ces règles si simples y étaient observées!

XXXVI

Du servant de Messe.

Le *servant* de Messe est ainsi appelé, parce qu'il sert le Prêtre à l'autel. Il a l'honneur de représenter là et les Anges et les fidèles : les Anges qui *assistent* JÉSUS-CHRIST, le Prêtre invisible et céleste; les fidèles qui assistent au Saint-Sacrifice, et, avec eux, toute l'Église. Aussi les servants de Messe, quels qu'ils soient, doivent-ils remplir avec beaucoup de respect et de piété leur sainte fonction.

Il y a des gens qui regardent comme au-dessous d'eux cette fonction de servant de Messe. La foi donne d'autres pensées, et bien souvent des hommes vénérables par leur âge ou par leurs éminentes vertus, ou par leur science, ou par leur position sociale, se sont fait et se font encore aujourd'hui un véritable honneur de servir la sainte Messe. Le vénérable Mgr de Mazenod, ancien Évêque de Marseille, ne regardait pas au-dessous de sa dignité et de ses cheveux blancs de servir, en cas de besoin, la Messe du plus humble des prêtres; et je me souviens de l'impression profonde que chacun ressentait en

voyant ce saint vieillard répondre la Messe avec la simplicité d'un petit enfant.

Quoique cela ne soit pas obligatoire, il est certainement plus respectueux de servir la Messe en soutane et en surplis. On ne saurait entourer l'autel et le Saint-Sacrifice de trop de vénération. Il serait tout à fait inconvenant que le servant de Messe fût malpropre, mal tenu, eût les mains sales, etc. Il ne doit pas porter de calotte, ni noire, ni surtout rouge : la calotte rouge est un insigne de la dignité de Cardinal, et non d'enfant de chœur.

Voici quelques règles générales que doit observer le servant de Messe.

Il doit être à genoux tout le temps de la Messe, sauf pendant l'*Évangile* et dans les moments où, pour remplir son office, il doit aller et venir. ~~Il doit se tenir à genoux, non sur la marche de l'autel, mais à terre sur la dalle; à moins qu'il n'ait un livre ou un chapelet, il doit~~ tenir les mains jointes devant la poitrine, le pouce droit sur le pouce gauche en forme de croix, comme le Prêtre.

Il se tient droit, modeste, attentif; il ne regarde point ce qui se passe dans l'église, et ne tourne point la tête au moindre bruit, ainsi qu'il est d'usage chez quatre-vingt-dix-neuf petits clercs sur cent.

Il doit toujours demeurer du côté opposé au Missel. Cette règle n'a pas d'exception, quoiqu'elle soit fort mal observée.

En passant devant le Crucifix ou à plus forte raison devant le Tabernacle, il fait la gémuflexion religieusement et posément. La gémuflexion est un acte d'adoration; elle doit donc se faire en esprit de foi, et non par routine ni à la légère. Pour bien faire la gémuflexion, il faut que

le genou droit touche la terre près du pied gauche, que les mains restent jointes devant la poitrine, que le corps reste droit, et la tête aussi.

Le servent de Messe doit répondre d'une voix douce et égale, bien prononcer tous les mots, ne pas faire du latin d'enfant de chœur, attendre, pour répondre, que le Prêtre ait terminé. Le latin de certains servants de Messe est fabuleux.

Il y a deux endroits de la Messe où le servent manque plus ordinairement à la règle : c'est d'abord au *Kyrie*, qu'il récite tout d'un trait, en même temps que le Prêtre. au lieu de dire alternativement et posément avec lui ces neuf invocations. C'est ensuite au *Confiteor* qui précède la communion des fidèles : le servent ne doit commencer à le réciter que lorsque le Prêtre, ayant communie sous les deux espèces, dépose le calice vide sur l'autel. Si le servent communie, il doit autant que possible, communier le premier, surtout s'il est en soutane et en surplis.

202
C'est le servent de Messe qui a pour mission de tenir la clochette et de sonner. Là encore, il y a de véritables excentricités, des habitudes tout à fait interdites par la loi liturgique. D'après la règle *qui est obligatoire*, on doit sonner : 1° au *Sanctus*, trois coups ; 2° à l'élévation de l'Hostie, trois coups ; le premier, lorsque le Prêtre fait la gémuflexion pour adorer la sainte Hostie ; le second, quand il l'élève pour la faire adorer au peuple ; le troisième quand il fait la gémuflexion après l'avoir reposée sur l'autel. De même pour l'élévation du Calice, trois coups, suivis d'un petit tintement, pour indiquer que la consécration est complètement terminée. — Il est

d'usage, il est permis, principalement dans les grandes églises, de sonner une troisième fois à la communion du Prêtre, afin de prévenir les fidèles qui voudraient communier. Cette troisième sonnerie n'est pas obligatoire; elle n'a même été autorisée par Rome que depuis quelques années. On sonne ordinairement un coup au premier *Domine, non sum dignus*; deux, au second; trois, au troisième.

Hors ces deux ou, si l'on veut, ces trois sonneries, il est *défendu* de faire entendre la sonnette pendant la célébration du Saint-Sacrifice. Il est défendu surtout de carillonner, comme on fait généralement; il est défendu de sonner quelques instants avant la *Consécration*; de *re-sonner* à ce qu'on appelle la petite *élévation*, immédiatement avant le *Pater*; enfin, de sonner aux trois *Domine, non sum dignus* des fidèles et à la bénédiction qui termine la Messe. — Tout cela, je le répète, est interdit, ne doit pas se faire; les usages contraires sont des abus, qu'il faut mettre de côté et remplacer par l'observance exacte de la loi.

Le servant de Messe ne doit *rien* poser sur la nappe de l'autel, par respect d'abord, et ensuite par mesure de propreté. En présentant les burettes au Prêtre, il doit ~~préalablement les baiser religieusement, et~~ toujours les présenter de la main droite, en les tenant par en bas, afin que la main du Prêtre soit constamment au-dessus de la sienne. En arrivant de la crédence à l'autel, et en partant de l'autel pour retourner à la crédence, il salue le Crucifix et le Prêtre en s'inclinant un peu. En reposant les burettes et le plateau sur la crédence, il a soin de ne pas faire de bruit, et, en général, il tâche de rem-

plir son petit ministère, paisiblement, activement et avec une religieuse exactitude.

maître
 Au *Sanctus*, après avoir sonné, il allume le cierge de l'*Élévation*, dont nous avons parlé plus haut, et qu'on pourrait appeler le cierge de la présence réelle. Il ne l'éteint qu'après la communion du Prêtre et des fidèles, lorsque le Saint-Sacrement n'est plus sur l'autel, lorsque la porte du Tabernacle est refermée. Si le cierge n'est pas placé trop haut, et si cela peut se faire commodément, il le porte respectueusement de la main droite devant le Prêtre, pendant que celui-ci donne la sainte Communion aux fidèles. — L'usage du cierge de l'*Élévation* est malheureusement tombé en désuétude dans beaucoup d'églises. Il est cependant indiqué par la *rubrique* du Missel, et il est certainement mieux d'observer cette *rubrique*.

Si par suite de quelque accident, ou pour toute autre raison, le Prêtre n'avait point de servant de Messe et qu'il n'y eût là que des femmes, il pourrait célébrer la Messe, en posant à sa portée près de l'autel, le vin et l'eau; une femme pourrait lui répondre de sa place, et sonner, sans toutefois entrer dans le chœur.

XXXVII

De l'obligation d'assister à la Messe.

Il y a obligation, sous peine de péché grave, d'assister à la Messe le dimanche, ainsi que les jours de fête, dites

pour ce motif fêtes d'obligation. En France, le Pape Pie VII a réduit à quatre le nombre de ces fêtes : Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint. Les grandes fêtes qui tombent toujours le dimanche, telles que Pâques et la Pentecôte, se confondent avec le dimanche ; et les autres fêtes, telles que l'*Épiphanie*, la *Fête-Dieu*, la fête du *Sacré-Cœur*, la *Saint-Pierre* et l'*Immaculée-Conception*, sont renvoyées au dimanche suivant, au lieu d'être fêtées le jour même.

Il y a donc cinquante-six fois par an obligation d'assister à la Messe : les cinquante-deux dimanches de l'année, et les quatre grandes fêtes réservées.

Cette obligation est imposée aux fidèles sous peine de péché grave. Elle est l'âme de la sanctification du dimanche et des fêtes, ainsi que du culte public que l'Église rend à DIEU. Tous ses enfants qui n'en sont pas légitimement empêchés, sont obligés de se réunir au moins une fois par semaine, le dimanche, pour prier ensemble au pied des autels, pour adorer, remercier, et implorer ensemble la miséricorde divine, par les mérites du sacrifice de JÉSUS-CHRIST. Et comme c'est à la Messe que JÉSUS-CHRIST, le divin Chef de la Religion et de la prière, descend au milieu des hommes, afin de s'unir à eux et de les unir à lui, c'est au pied des autels, c'est autour de JÉSUS-CHRIST, et du Prêtre qui célèbre le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, que l'Église convoque tous ses enfants le dimanche et les jours de fête.

Comme cette obligation est très-sérieuse, comme elle est une loi et non pas un simple conseil, il faut, pour pouvoir s'en dispenser, en être empêché par des raisons graves. Ainsi, on est dispensé d'assister à la Messe quand

on est malade; quand on est en convalescence et que le médecin s'y oppose; quand on est tellement infirme qu'on ne pourrait le faire sans danger, ou du moins, sans une véritable imprudence; quand on est obligé de garder un malade ou des enfants; quand on doit, à son tour, garder la maison; quand on est retenu par un important office de charité, qui ne saurait se remettre (par exemple, aider à éteindre un incendie, à tirer quelqu'un de l'eau, etc.); quand on est empêché matériellement d'aller à l'église, comme il arrive ordinairement aux militaires en campagne, aux marins embarqués, et trop souvent aux pauvres soldats retenus dans la caserne ou commandés pour des revues; comme il arrive aussi à un si grand nombre de pauvres apprentis et même d'ouvriers, que des patrons indifférents ou impies privent de la liberté sacrée de la conscience; et autres cas semblables. •

L'âge est aussi un motif légitime de dispense. Les enfants qui n'ont pas encore l'âge de raison ne sont pas obligés en conscience d'aller à la Messe; on fait bien de les y mener de très-bonne heure, et de leur donner de bonnes habitudes catholiques, mais enfin ce n'est pas obligatoire. De même, l'extrême vieillesse est un cas de dispense; elle est considérée comme une infirmité grave.

Lorsque, dans des cas extrêmes, on est autorisé à travailler le dimanche (par exemple, pour sauver une récolte), on n'est pas pour cela dispensé d'assister à la Messe : l'obligation de servir le bon DIEU prime toutes les considérations purement temporelles. Il en est de même de l'étude des sciences, des lettres, des arts. Toute légi-

time qu'elle est le dimanche, cette étude est dominée par la loi de l'Église, par la grande loi de la sanctification du dimanche et des fêtes.

Qu'on en soit bien convaincu, c'est la foi qui manque. Si l'on croyait sérieusement, profondément, on ferait comme dans les pays de foi, où presque personne ne manque jamais à la Messe, ne travaille le dimanche et ne déserte les Offices de l'Église. Les sauvages baptisés sont plus chrétiens que bien des Français que nous connaissons. Dernièrement, un Évêque missionnaire traversait Paris, accompagné d'un jeune sauvage baptisé, du fond de l'Océanie. C'était un dimanche. Le jeune chrétien, étonné de voir les magasins ouverts et les voitures attelées, dit à l'Évêque : « Père, il y a donc encore des païens en France ? — Non, mon enfant, répondit le missionnaire ; mais il y a des Français qui n'ont du christianisme que le nom. — Bien sûr ! répliqua l'Océanien ; car, dans nos îles, les infidèles seuls osent travailler le dimanche, et encore, pas toujours ; car ils respectent la foi des chrétiens ! »

Dans les pays de missions, où les Prêtres sont rares, il arrive souvent que, pour entendre la Messe, les pauvres sauvages s'imposent des fatigues extraordinaires, voyagent toute la nuit, et font jusqu'à sept, huit et dix lieues à pied. Quelle honte pour nos chrétiens d'Europe ! Ils ne font pas, ils ne savent même pas ce que savent ces pauvres sauvages ; et nous en sommes réduits à leur apprendre qu'il y a pour eux une obligation véritable, une obligation grave de sanctifier le jour du Seigneur et d'assister à la Messe, au moins le dimanche et les jours de fête.

XXXVIII

Ce qu'il faut faire pour s'acquitter de cette obligation.

Pour satisfaire à l'obligation d'entendre la Messe, il faut s'efforcer de l'entendre en entier, depuis le commencement jusqu'à la fin ; et, pour être bien sûr d'arriver à temps, il faut s'habituer à arriver un peu avant l'heure : on se recueille, on se prépare, et l'on entend bien mieux la Messe. Si, par négligence, on arrivait après la Messe commencée, il y aurait faute ; faute vénielle, il est vrai, mais faute réelle. Je parle ici, bien entendu, de la Messe obligatoire du dimanche et des fêtes.

Si l'on arrivait à la Messe après l'*Évangile*, on ne satisferait probablement pas au précepte ; et quand même on resterait jusqu'à la fin, on n'aurait pas entendu la Messe à proprement parler. Si c'était par négligence et volontairement, on se rendrait coupable d'un péché grave. Si ce retard était involontaire, il faudrait entendre de la Messe tout ce qu'on peut encore en avoir, afin de se rapprocher le plus possible de la loi. Cependant, s'il s'agissait d'une Grand'Messe, et qu'on arrivât assez à temps pour entendre la lecture que le prêtre fait en chaire de l'*Évangile* du jour, il est probable que cela suffirait, à la rigueur. Il est tout à fait certain qu'on n'a pas satisfait au précepte quand on n'est pas arrivé au moins pour l'*Offertoire*, qui est le commencement des préparatifs immédiats du Saint-Sacrifice.

On ne doit pas quitter l'église avant la fin de la Messe, avant que le Prêtre ne soit descendu de l'autel. Il faut même s'habituer à faire une petite action de grâces de quelques minutes. Si cependant, un jour de grande fête, la communion des fidèles devait durer *très-longtemps*, et si l'on était rappelé chez soi par quelque devoir, on pourrait probablement, sans pécher même véniellement, demander à Notre-Seigneur sa bénédiction, et ne pas attendre la fin de la cérémonie. Mais il faudrait prendre garde d'abuser de cette latitude. Les vrais chrétiens savent s'arranger de manière à concilier tous leurs devoirs, et à maintenir toujours en tête leurs devoirs religieux.

On n'aurait pas entendu la Messe si, par fatigue ou par laisser-aller, on s'était endormi aux moments les plus importants et pendant un temps notable. C'est une honte pour un chrétien de dormir pendant que son DIEU daigne descendre pour lui sur l'autel, et pendant que ses frères prient à côté de lui avec ferveur.

Également, on n'aurait pas entendu la Messe, si l'on s'était permis de bavarder une bonne partie du temps; si l'on avait entretenu volontairement de longues distractions. Quant aux malheureuses petites distractions auxquelles il est si difficile d'échapper quand on prie, elles n'empêchent pas, grâces à DIEU, d'avoir accompli la loi.

On ne satisfait pas au précepte, en faisant pendant la Messe des lectures étrangères à la prière proprement dite. Ainsi, on n'aurait pas entendu la Messe, si l'on s'était contenté de lire quelques passages de l'Écriture-Sainte, de la vie d'un Saint, d'un livre d'instruction religieuse, comme l'*Introduction* de saint François de Sales,

comme quelque beau sermon de Bossuet ou de Bourdaloue, comme une conférence du P. Lacordaire ; encore moins un livre de science ou d'histoire. En un mot, il ne faut pas que ce soit un livre étranger à l'adoration, à la prière.

A la Messe, il faut prier, adorer, remercier le bon DIEU, demander pardon pour ses péchés. Mieux on fait cela, mieux on entend la Messe,

XXXIX

Des différentes manières de bien entendre la Messe.

Pour bien entendre la Messe, il faut avant tout y apporter un cœur chrétien, une âme recueillie et désireuse de bien prier ; rien ne saurait suppléer à cette disposition spirituelle, qui est comme l'âme de toutes les méthodes que nous allons dire. C'est surtout devant les autels de JÉSUS-CHRIST qu'il faut se rappeler l'oracle divin : « *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* » Pour bien entendre la Messe, il faut que notre cœur, que notre volonté soient au bon DIEU.

La méthode la plus simple, la plus catholique et ordinairement la plus fructueuse d'assister à la Messe, est d'en suivre toutes les prières dans un *livre de Messe*. Cette méthode nous unit tout naturellement au Prêtre et à son sacrifice. Pour ceux qui savent le latin, mieux vaut cent fois suivre les prières de la Messe dans la langue

même de l'Église ; le latin est tellement plus beau, plus grand, plus profond que le français.

Si l'on ne sait pas bien agencer ensemble les prières de l'Ordinaire de la Messe, qui sont toujours les mêmes, avec les prières spéciales, qui varient selon les fêtes; il faut l'apprendre; c'est très-simple, et la première personne pieuse à qui on le demandera, se fera un plaisir de donner en cinq minutes cette petite leçon de piété liturgique. Une fois qu'on sait cela, on ne l'oublie plus. Au bout de deux ou trois mois, on sait par cœur l'Ordinaire de la Messe; ces belles prières, qui remontent aux siècles des martyrs et même des Apôtres, nous deviennent familières comme le *Pater*, et nous avons dès lors un moyen parfait de demeurer appliqués au bon Dieu pendant le Saint-Sacrifice.

Cette méthode a en outre l'avantage inappréciable de nous faire parcourir chaque année avec l'Église toute la série des mystères et des fêtes catholiques, et d'augmenter sans cesse en nous la connaissance des choses saintes avec le véritable esprit catholique. Et puis, ne prie-t-on pas mieux, quand on sait nettement ce qu'il faut honorer, fêter, demander avec l'Église? Autrement on risque de demeurer dans le vague et de prier sans beaucoup de fruit.

Cependant, il n'est pas *nécessaire*, pour bien suivre la Messe, d'avoir un paroissien complet, et de réciter les mêmes prières que le Prêtre, soit en latin, soit en français.

Il y a beaucoup d'espèces de *livres de Messe*; du moment qu'ils sont catholiques et autorisés par l'Évêque, ils peuvent tous être fort utiles, et chaque fidèle peut choisir

celui qui lui convient le mieux. Mais on peut dire qu'en général, rien ne fixe plus efficacement l'attention et n'aide mieux à entendre la Messe, qu'un bon *livre de Messe*, religieusement lu et suivi (1).

Il y a des personnes plus pieuses, plus habituées à la prière, qui préfèrent, pendant la Messe, adorer et prier de cœur, sans le secours extérieur d'un livre; ou, du moins, qui ne s'en servent que par moments, pour y puiser une pensée de foi, une bonne parole de piété et de méditation. Rien de mieux que cette méthode d'entendre la Messe; mais elle ne saurait être conseillée au grand nombre. Ceux qui la pratiquent feront bien de se rappeler et de repasser pour ainsi dire, les unes après les autres, les quatre grandes *fins* du sacrifice de la Messe, que nous indiquions au commencement, et qui sont : 1° l'adoration, 2° l'action de grâces, 3° la supplication ou demande, et 4° la propitiation ou expiation du péché. Ils feront également bien de ne pas perdre de vue l'esprit du mystère ou de la fête du jour.

Une autre méthode fort pieuse de suivre la Messe, consiste à rappeler à son souvenir les différents détails de la Passion de Notre-Seigneur en les rattachant aux principales cérémonies qui se voient à l'autel. D'excellents petits livres ont été faits dans ce but; et comme ils sont, à chaque page, ornés de gravures qui représentent les scènes de la Passion, ils ont un charme tout particulier pour les enfants et pour les personnes peu lettrées.

(1) Comme *livre de Messe* par excellence, j'ose recommander au lecteur l'*Année liturgique* de dom Guéranger. C'est un ouvrage unique en son genre, et l'un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des fidèles.

Enfin, la dernière méthode que nous indiquerons ici et qui s'adresse surtout aux personnes qui ne savent pas ou qui ne peuvent pas lire, consiste à réciter le *chapelet*. A la première dizaine, on s'unit à la Très-Sainte Vierge, aux Anges, aux Saints et au Célébrant, pour *adorer* le bon DIEU et son Fils unique Notre-Seigneur; à la seconde dizaine, on s'unit de même, pour *remercier* DIEU de toutes ses grâces et de toutes ses bontés; à la troisième, toujours en union avec la bonne Vierge, avec l'Église du ciel et avec le Prêtre, on *demande* à Notre-Seigneur, pour soi-même et pour les autres, les biens de l'âme et du corps; on récite la quatrième dizaine, pour *expier* ses péchés et pour en obtenir le pardon; on récite la cinquième et dernière dizaine, soit pour les pauvres âmes du Purgatoire, soit pour Notre Saint-Père le Pape et les besoins généraux de l'Église, soit pour telle ou telle intention particulière qui nous a été recommandée et qui nous tient le plus au cœur.

Mais il faut avoir soin de s'arrêter quelques instants entre chaque dizaine, afin de bien formuler son intention et de raviver son attention.

Toutes ces méthodes sont fort bonnes en elles-mêmes : à chacun de choisir, selon ses aptitudes, son goût et son attrait.

XL

**Comment il faut se tenir à la Messe, et, en général,
de la bonne tenue à l'église.**

La tenue extérieure n'est pas moins importante, à la Messe, que les dispositions intérieures : l'homme est aussi bien composé de corps que d'âme ; et de même que l'âme exerce sur le corps une influence considérable, de même le corps exerce une action directe et fort importante sur l'âme, sur ses mouvements et ses dispositions. A l'église et, en particulier, à la Messe, il faut donc aussi s'occuper de la tenue extérieure.

Sauf pendant l'*Évangile* et le *Credo*, on devrait rester à genoux pendant toute la Messe. Je ne dis pas qu'on *doit* le faire, ni qu'on fasse mal en ne le faisant pas ; je dis qu'on *devrait* le faire, que ce serait mieux, que ce serait plus respectueux, plus parfait. Dans les pays où les traditions catholiques se sont conservées plus énergiques et plus profondes, on ne sait pas ce que c'est que de s'asseoir pendant la Messe, même pendant la Grand'Messe ; on est à genoux ou debout et l'on n'en meurt pas. Les enfants eux-mêmes, pliés dès leurs premières années à ces fortes habitudes, demeurent agenouillés tout le temps, comme les grandes personnes.

Il faut tâcher au moins de demeurer à genoux depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'*Évangile*, et depuis le *Sanctus* jusqu'après la *Communion*, ou même jus-

qu'au dernier *Évangile* : aux Messes basses, c'est une affaire de deux ou trois minutes de plus.

La bénédiction finale de la Messe *doit* toujours être reçue à genoux, et non pas debout, encore moins assis. Les Prêtres eux-mêmes doivent la recevoir à genoux; les Prélats la reçoivent debout et légèrement inclinés. On voit très-souvent des personnes, agenouillées jusquelà, se lever à l'occasion du dernier *Évangile*, et recevoir ainsi debout cette sainte bénédiction; c'est contre la règle. Si l'on était assis ou debout, il faudrait se mettre à genoux, et ne se relever qu'après la bénédiction.

Mais, à genoux, ou debout, ou assis, il faut, il faut absolument que notre tenue à la Messe soit irréprochable, qu'elle respire et qu'elle inspire le recueillement, et qu'elle soit empreinte de ce respect religieux dont notre âme doit être toute pénétrée. On ne saurait trop insister sur ce point, non-seulement pour soi-même, mais encore pour le bon exemple et l'édification des fidèles. Rien n'édifie autant qu'une tenue modeste et recueillie à l'église; et rien n'est plus mal édifiant que le laisser-aller et le sans-gêne en présence des saints autels.

Il y a des gens qui se tiennent de telle sorte pendant la Messe, qu'on les prendrait volontiers pour des impies : ils ne le sont pas, cependant; ce sont simplement des chrétiens mous, lâches ou légers. Il y en a qui, en entrant dans l'église, ne se donnent pas la peine de faire le signe de la Croix, ou du moins le font si mal, qu'il vaudrait réellement mieux s'en abstenir; ils ne font point la génuflexion devant le Saint-Sacrement; ils regardent de tous côtés, et ont tout vu, tout aperçu avant de penser qu'ils sont devant Dieu. Ils demeurent assis presque

pendant toute la Messe, souvent les jambes croisées, avec des attitudes qu'un homme bien élevé ne se permettrait jamais en bonne compagnie. A peine le Prêtre monté à l'autel, ils sont déjà assis. L'*Évangile* n'est pas encore achevé, qu'ils sont assis de nouveau. Au *Sanctus*, la clochette qui annonce l'approche du grand et solennel moment de la *Consécration* les laisse assis, toujours assis. C'est à peine si la sonnerie des paresseux, cette petite sonnerie apocryphe et illicite que l'on ne devrait pas faire avant l'*Élévation*, suffit pour les ébranler ; et le dernier coup de l'*Élévation* résonne encore, qu'ils se mettent en devoir de se rasseoir courageusement, pieusement. Au moment de la *Communion*, ils ne se lèvent pas toujours. Leur grande affaire, semble-t-il, c'est d'être assis : habitudes de foi.

Sans aller jusque là, il ya des chrétiens qui ont encore beaucoup trop de sans-gêne, et qui devraient bien prendre, à l'église, une tenue plus religieuse. Je signalerai surtout les jambes croisées, les regards errants, l'air dissipé ou ennuyé, les paroles inutiles, l'inexactitude à suivre les règles qu'observent tous les vrais fidèles.

A l'église et à la Messe, il faut aussi éviter, autant que possible, les attitudes singulières, excentriques. Il y a des personnes très-solidement pieuses qui n'y veillent pas assez, et qui, par ces petites singularités, prêtent à rire. S'il ne s'agissait que d'eux, ce ne serait que demimal ; mais les gens peu religieux imputent ces ridicules à la piété elle-même, et, nouveaux pharisiens, en prennent occasion de se moquer de la Religion. Ainsi, on voit quelquefois à l'église des personnes qui prient les yeux au ciel, avec des airs extatiques ; qui s'étalent plutôt

qu'elles ne s'agenouillent, sur leur prie-Dieu, la tête plus basse que la nuque, et la nuque plus basse que les épaules; on dirait qu'elles se trouvent mal et qu'elles tombent en pamoison. D'autres poussent des soupirs et lancent des paroles enflammées, et autres singularités de cette force. Je le répète, l'intention est très-louable; mais l'exhibition est vraiment ridicule. Si l'on vient à s'apercevoir d'une de ces manies, il faut tâcher de la réformer, coûte que coûte. Il s'agit là de l'honneur de la piété.

Remarquons enfin qu'à l'église, et surtout dans les moments plus solennels de la prière publique, il ne faut pas faire de bruit; il ne faut pas se moucher avec fracas, tousser ni cracher bruyamment. Par respect pour l'église, il ne faut pas cracher à terre. En un mot, il faut se bien et très-bien tenir, veiller sur soi, savoir se gêner pour le bon Dieu; et, par une modestie vraiment chrétienne, contribuer pour sa part à l'édification générale.

Après la Messe, en sortant, il ne faut pas causer, tant qu'on est dans l'église. Le silence est devant le bon Dieu une des formes les plus élémentaires du respect.

XLI

De trois classes de gens qui entendent la Messe d'une manière déplorable.

Il y a les girafes, les moutons et les bœufs. Les girafes sont ordinairement de la classe élevée. Ce sont les gens qui, sachant peut-être beaucoup de choses, peut-être

aussi ne sachant pas grand'chose, dédaignent de porter un livre à la Messe, ou bien ne l'osent pas ; sanctifient leur dimanche par une pauvre petite Messe basse, la plus courte possible ; ne se mettent pas à genoux, si ce n'est à peine pour l'*Élévation*, et plus souvent sur un genoux que sur deux ; regardent à droite, à gauche, derrière, très-peu devant, du moins du côté de l'autel ; prient peu ou point ; causent volontiers ; rient avec le voisin, la voisine ; remarquent les toilettes ; et s'en vont, pendant que le Prêtre récite le dernier *Évangile*, aussi pieux après qu'avant.

Les moutons sont cette multitude de braves gens, qui ont encore de bonnes habitudes religieuses ; qui vont presque toujours à la Messe le dimanche ; qui font en gros « leurs devoirs, » comme ils disent ; qui ne comprennent pas grand'chose en dehors du labourage, s'ils sont paysans ; en dehors du travail de leur métier, s'ils sont ouvriers ; en dehors de leurs ménages, de leurs marmites, de leur couture et de leur tricot, si ce sont des femmes ; qui font en gros ou à peu près ce que leur dit leur curé ; et qui, en somme, sont aussi bons que bêtes, aussi bêtes que bons.

Ceux-là n'entendent point la Messe impertinemment et dédaigneusement, comme les premiers. Ils dorment volontiers au prône, prennent leur prise de tabac à l'*Élévation*, ne se fatiguent pas à rester à genoux, ou s'ils y restent, ne savent pas trop pourquoi, et ne pensent pas à grand'chose. Ils donnent au bon DIEU ce qu'ils peuvent.

Quand je dis qu'ils entendent la Messe d'une manière déplorable, je ne veux pas dire qu'ils ne satisfont pas au précepte, puisqu'ils font ce qu'ils peuvent ; ce que je dis

et ce qui n'a pas besoin de preuve, c'est que ces pauvres gens-là n'ont vraiment de chrétien que le nom ; c'est qu'ils sont étrangers à l'esprit du christianisme, et qu'une paroisse qui n'aurait pas d'autres paroissiens, serait une paroisse morte, lamentable, impossible.

Enfin les bœufs, troisième catégorie de ceux qui entendent misérablement la Messe. Ce sont les gens, malheureusement de plus en plus nombreux dans nos sociétés déchristianisées, qui sont plutôt des païens que des chrétiens. A force d'indifférence et d'oubli de Dieu, à force de progrès en arrière, ils en sont arrivés à une sorte de crétinisme dans l'ordre des choses religieuses. Ont-ils la foi ? On n'en sait vraiment rien. Ils ne viennent guère à la Messe que par occasion, ou par une vieille routine non réfléchie. Ils y vont à Noël, à cause du réveillon ; ils y vont à Pâques, parce que le jour de Pâques est le jour de Pâques ; ils y vont parfois à quelque autre grande fête, par-ci, par-là, ainsi qu'aux mariages et aux enterrements. Ils se tiennent à l'église comme des sauvages, comme des brutes ; ne se doutent pas de ce qui se passe à l'autel ni de ce que c'est que la Messe ; ne voient dans les cérémonies sacrées de l'Eglise que des usages auxquels il faut se conformer pour faire comme tout le monde. A l'église, ils sont absolument en pays étranger ; on le voit à leur figure, à leur air, à leur maintien, quelquefois même à leurs paroles. C'est navrant ; et, à moins de miracle, cela paraît être sans remède.

XLII

**A quelles intentions on peut entendre la sainte
Messe et la faire célébrer**

On peut diviser en deux grandes catégories les nombreuses intentions, auxquelles on peut légitimement entendre ou faire dire la Messe : les intentions *spirituelles* et les intentions *temporelles*.

Les intentions spirituelles sont toutes celles qui ont rapport à la gloire de DIEU, aux intérêts de la Religion, au salut et à la sanctification des âmes. Ce sont sans contredit les plus élevées, les plus chrétiennes ; et l'on ne saurait trop engager les fidèles à faire célébrer la Messe, ou simplement à l'entendre, du moment qu'ils ont à cœur quelque pensée de ce genre. Le sang de JÉSUS-CHRIST a une voix plus éloquente que tous nos efforts personnels ; et, à la Messe, ce sang divin nous est donné pour que nous l'appliquions, suivant nos intentions particulières.

Ainsi, rien de plus excellent que de faire dire ou d'entendre la Messe, pour adorer Notre-Seigneur, au nom de tous ceux qui devraient l'adorer et qui ne l'adorent pas ; pour remercier le bon DIEU d'une grâce obtenue ; pour expier et réparer tant de blasphèmes, tant de péchés de toute nature, qui crient vengeance au ciel ; pour réparer, en particulier, les sacrilèges ; pour obtenir la persévérance et le salut d'un parent, d'un ami, d'une personne qui nous est chère ; pour obtenir la conversion de tel ou tel pauvre pécheur ; pour obtenir la grâce de

faire une bonne première communion, la grâce d'une vocation, la grâce d'une bonne mort, ou quelque autre grâce spirituelle.

Rien de plus excellent, rien de plus agréable à DIEU que de faire dire ou d'entendre la Messe, en l'honneur du Sacré-Cœur de JÉSUS et pour obtenir son amour ; en l'honneur de la très-sainte et immaculée Vierge, et à ses intentions toutes célestes, infiniment saintes ; en l'honneur d'un Saint, d'un martyr, pour obtenir plus spécialement sa protection et pour recevoir un peu de son esprit ; pour le Pape, pour le salut et le triomphe du Saint-Siège ; pour soulager et délivrer les pauvres âmes du Purgatoire, en particulier telle ou telle.

Toutes les intentions spirituelles, du moment qu'elles sont conformes à la foi et à l'esprit de l'Église, sont très-agréables au bon DIEU, et nous ne saurions trop les confier à la divine Victime de nos autels, au bon JÉSUS, notre Maître et notre Médiateur auprès du Père céleste.

Quant aux intentions temporelles, elles ne sont certainement pas aussi importantes ; mais si elles sont justes et raisonnables, il nous est parfaitement permis et nous faisons très-bien de les recommander à la miséricorde divine au moyen du tout-puissant sacrifice de la Messe.

Ainsi, on peut très-bien, sans manquer le moins du monde au respect qui est dû au sang de JÉSUS-CHRIST, faire dire ou entendre la Messe, pour obtenir la guérison d'une infirmité, d'une maladie ; pour un intérêt légitime de fortune ; pour obtenir le gain d'un procès que l'on croit juste, le succès d'une opération commerciale ou industrielle, l'heureuse issue d'une démarche de ma-

riage, la bénédiction d'un voyage, la réussite d'un examen, un bon numéro à la conscription ; pour obtenir la pluie ou le beau temps, un temps favorable pour une traversée ou pour une fête ; pour que tel ou tel fléau épargne un troupeau ; et autres intérêts temporels évidemment légitimes.

Du reste, on n'a pas trop à se préoccuper de cette légitimité relativement à l'application de la Messe : le Prêtre n'est-il pas là, pour résoudre au besoin toutes nos difficultés ? Mais, ne l'oublions pas : quelque pures, quelque légitimes que soient ces intentions exclusivement temporelles, il faut toujours les subordonner à l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu et à ce que Notre-Seigneur sait être le meilleur pour nous. Il sait ce que nous ignorons ; et bien souvent nous retirons telle ou telle demande corporelle que nous croyons devoir lui adresser, si, comme lui, nous connaissons l'avenir.

On ne recourt pas assez à la sainte Messe. Tandis que dans les pays de foi, les Prêtres ne peuvent pas suffire à acquitter les Messes qu'on leur demande, soit pour les vivants, soit pour les morts ; dans les autres pays, là où la foi est mourante et les cœurs desséchés, on ne recourt pour ainsi dire plus au sang rédempteur du Fils de Dieu ; et cette indifférence est une des principales causes de la dégradation de plus en plus profonde de ces malheureuses contrées.

Mais partout, hélas ! il y a des chrétiens négligents qui passent des mois, des années entières sans même penser à faire dire la Messe pour leurs pauvres morts. Égoïstes et insoucians, ils les laissent languir sans fin dans les

terribles expiations du Purgatoire. Il y a peu de temps qu'un paysan venait prier son curé de lui dire une Messe. « C'est pour votre pauvre femme décédée l'autre jour, n'est-ce pas ? lui demanda le Prêtre. — Non, monsieur le Curé, répondit l'autre avec un sang-froid incroyable : ce n'est point pour not' pauv' femme ; c'est pour not' vache qu'est malade. »

XLIII

Pourquoi l'on doit donner au Prêtre une aumône en lui demandant une Messe

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en chargeant ses Apôtres de prêcher l'Évangile à tous les peuples, de sauver et de sanctifier les âmes, d'administrer les Sacrements et de présider au culte divin, leur a commandé de tout quitter pour remplir ce grand ministère. A cause de cela, les Prêtres catholiques, qui continuent sur la terre la mission des saints Apôtres, n'ont pas le droit, quand même ils en auraient le temps, de vaquer au commerce, ou à l'agriculture ; et l'Église veut « qu'ils vivent de l'autel, » selon la parole même de l'Évangile. « Vivre de l'autel, » c'est trouver dans le ministère ecclésiastique les ressources suffisantes pour vivre, et pour vivre convenablement.

En conséquence, l'Église a ordonné, et cela dès l'origine, du temps même des Apôtres, que les fidèles, en échange des biens spirituels et éternels que leur dispensent les Prêtres, pourvoiraient à leurs besoins en leur donnant, sous une forme ou sous une autre, une certaine

portion de leurs biens temporels. C'est à la fois justice, reconnaissance et charité.

Or, au nombre de ces redevances chrétiennes, il y a ce qu'on appelle le casuel des Prêtres. Le casuel, c'est l'ensemble des aumônes, des dons que les chrétiens déposent entre les mains de leurs Prêtres, à l'occasion de tel ou tel service religieux qu'ils réclament de leur ministère. Tout cela est réglé en détail dans chaque diocèse par l'autorité de l'Évêque ; mais partout, la célébration de la Messe entraîne, de la part des fidèles qui la demandent, une modeste rétribution, que l'on appelle l'*honoraire* de la Messe. L'honoraire d'une Messe est généralement fixé à un franc, ou un franc cinquante centimes, ou deux francs.

Ce n'est pas la Messe que l'on paye un ou deux francs : le sang divin de JÉSUS-CHRIST n'est pas une marchandise ; et d'ailleurs, si on voulait le payer, le ciel et la terre n'y suffiraient pas. Ce qui se paye, ce n'est pas la peine du Prêtre ; car, lui non plus ne vend pas ses prières, ni sa charité. Son divin ministère ne se vend pas plus qu'il ne s'achète.

Ce que l'on donne au Prêtre, quand on lui remet un honoraire de Messe, c'est le tribut de la piété chrétienne ; c'est le tribut filial des fidèles, accomplissant envers leurs pères spirituels le précepte évangélique, apostolique et catholique.

Ce n'est pas à dire que si l'on était tout à fait pauvre, on ne pourrait pas faire célébrer la Messe, pour un parent défunt, par exemple, ou pour quelque autre intention importante. Il n'y a peut-être pas un Prêtre qui refuserait cette œuvre de charité à un pauvre qui la

lui demanderait. Mais, tout en célébrant cette Messe sans honoraire, le prêtre conserverait le droit de l'exiger ; il ne peut abandonner ce droit, dont l'Église elle-même a posé la loi.

Les Messes chantées et les services funèbres emportent des honoraires plus ou moins élevés, mais toujours réglés par l'autorité de l'Évêque, qui concilie à la fois les besoins des Prêtres et les intérêts des fidèles dans son diocèse. Ces Grand'Messes et ces services entraînent ordinairement beaucoup de faux-frais, et il ne faudrait pas croire que tout ce qu'on donne alors à son curé soit pour lui. Malgré le casuel, la plupart de nos Prêtres sont pauvres. Ils ne s'en plaignent pas ; mais il y aurait double injustice à leur imputer une richesse et surtout une avidité qu'ils n'ont point, par la grâce de Dieu.

XLIV

Réponses à quelques difficultés pratiques touchant la Messe

« Si l'on ne pouvait entrer dans l'église, soit à cause de la foule, soit pour toute autre raison, entendrait-on la Messe? » — Oui, sans aucun doute ; pourvu que l'on priât comme si l'on était dans l'église. A l'impossible nul n'est tenu.

« Est-il nécessaire de voir le Prêtre et l'autel? » — Non. Pourvu qu'on s'unisse d'intention au Saint-Sacrifice, cela suffit. Il y a présence morale,

« Et si l'on demeurait tout près de l'église ? Si, de sa fenêtre, on pouvait entendre la sonnette, ou même apercevoir l'autel, satisferait-on au précepte de l'Eglise ? » — Quelques-uns répondent affirmativement. Le sentiment contraire paraît cependant presque certain ; et c'est dans ce sens qu'à Rome, le Cardinal-Vicaire résolvait naguère la question. Et la raison en est que, pour assister réellement à la Messe, il faut qu'il y ait au moins présence morale ; or, dans le cas présent, il semble qu'il n'y a pas même présence morale. On verrait la Messe ; on n'y assisterait pas. La Messe se dit à l'église, et il faut aller à l'église pour l'entendre. Il faut aller à l'église pour contribuer au culte public qui est dû au Seigneur, et nous donner les uns aux autres l'édification que nous nous devons tous.

« Si, un jour d'obligation, on se confessait pendant la Messe, satisferait-on au précepte ? » — Non. C'est le cas de dire qu'on ne peut faire deux choses à la fois.

« Mais, du moins, pourrait-on faire sa pénitence pendant cette Messe ? » — Sans aucun doute, à moins que cette pénitence ne consiste à faire quelque chose d'incompatible avec l'assistance proprement dite au Saint-Sacrifice, comme serait l'exercice du chemin de la Croix devant chaque station.

« Si, pendant la célébration de la Messe, on était obligé de quitter momentanément l'église, pour motif de santé, par exemple, aurait-on satisfait au précepte ? » — Cela dépend : oui, si l'absence n'était que de quelques minutes et ne privait pas du moment sacré de la Consécration, qui est le cœur du Saint-Sacrifice ; non, si l'absence avait dû se prolonger et avait fait perdre la partie la plus

importante de la Messe. Dans ce dernier cas, il faudrait, si cela était possible, entendre une autre Messe, du moins en partie; que, s'il n'y en avait pas, on n'aurait point commis de péché; là où il n'y pas de volonté coupable, il ne saurait y avoir de faute.

• « Les dimanches et les jours de fête est-on obligé d'assister à la Messe dans sa paroisse? » — Non; le Pape Benoît XIV l'a déclaré formellement. On n'est jamais *obligé* d'entendre la Messe dans sa paroisse. Cependant, quand on peut choisir, il est certainement préférable, il est certainement plus catholique d'aller à sa paroisse. L'Église invite les fidèles à assister à la Messe paroissiale, mais elle ne le commande pas; elle conseille, et n'ordonne point; elle exhorte, sans recourir aux menaces.

L'église paroissiale est *notre* église; elle est le lieu officiel où tous les paroissiens sont appelés, par l'Église elle-même, à adorer le bon DIEU, à chanter ses louanges, à recevoir les sacrements. C'est là qu'est le propre pasteur; c'est là que nous sommes faits chrétiens, là que nous faisons nos pâques, là qu'on se marie, là que se passent tous les grands actes de notre vie chrétienne, là enfin que seront un jour portés nos restes mortels pour y recevoir les dernières bénédictions de l'Église. Chaque paroisse formant une famille religieuse, l'église paroissiale est tout naturellement le centre, le lieu de réunion, la maison de famille. Pour toutes ces raisons; il vaut donc mieux entendre la Messe dans sa paroisse; mais cela n'est pas *obligatoire*; et l'on satisfait au précepte en l'entendant ailleurs.

« Là où il y a plusieurs Messes, faut-il, le dimanche,

entendre la Grand'Messe paroissiale ? — Quand on le peut, cela vaut infiniment mieux ; mais là non plus, il n'y a pas d'obligation proprement dite. C'est mieux ; c'est beaucoup mieux ; mais ce n'est point nécessaire. C'est mieux, parce que la Grand-Messe paroissiale est célébrée spécialement pour tous les paroissiens, et qu'elle leur obtient dès lors des grâces toutes particulières. De plus, on y entend les prières et les recommandations du prône, l'annonce des fêtes, des jeûnes, de tout ce qui intéresse la conscience et la piété des fidèles. Aller le dimanche à la Grand'Messe paroissiale, y bien prier, y bien chanter les louanges de DIEU, c'est certainement le meilleur conseil qui puisse être donné aux familles chrétiennes. — Il y a des personnes qui croient qu'on est obligé, même sous peine de péché mortel, d'assister à la Grand'Messe paroissiale au moins une fois par mois : c'est une erreur ; et nous le répétons, malgré les avantages incontestables que présente cette Messe, nous n'y sommes pas obligés en conscience.

« Accomplirait-on le précepte, si, un dimanche ou un jour de fête, on assistait à la moitié d'une Messe, à partir du *Sanctus*, par exemple, jusqu'à la fin, et si l'on entendait la première moitié d'une autre Messe, jusqu'au *Sanctus* ? » — Oui, pourvu que ces deux Messes ne fussent pas séparées par un trop long intervalle de temps, et pourvu (comme nous le supposons ici) qu'on assiste à la *Consécration* et à la *Communion* du même célébrant. Mais il ne faudrait faire cela qu'en cas de nécessité, et il serait plus respectueux, plus régulier, d'entendre la seconde Messe tout entière. — On aurait assisté à la Messe tout entière, parce que, au fond, il n'y a dans

l'Église qu'un seul sacrifice ; chaque Prêtre dit *la Messe*, et, dans le cas présent, les deux Prêtres qui célèbrent l'un après l'autre, offrent, au fond, le même sacrifice. Et ainsi, le fidèle a assisté à *la Messe*, bien qu'il n'ait pas assisté à *une Messe*.

« Est-il nécessaire que les Messes que l'on fait célébrer pour les morts, soient dites en noir ? » — Pas le moins du monde. Ce n'est pas la couleur de l'ornement qui fait la valeur et l'application de la Messe ; c'est l'intention du Prêtre qui applique les mérites infinis de Notre-Seigneur. On ne peut pas dire tous les jours des Messes en noir : ainsi les dimanches et les jours de grandes fêtes, et en général, les fêtes que l'Église célèbre avec ce qu'on appelle le *rit double*, le Prêtre n'a pas le droit de revêtir les ornements noirs, à moins que ce ne soit pour un enterrement. Mais, je le répète, la couleur de l'ornement n'y fait absolument rien.

« Qu'arriverait-il si, par un oubli involontaire, un Prêtre n'acquittait pas une Messe dont il s'était chargé ? » — Dans sa miséricorde, le bon Dieu y suppléerait sans doute ; car il est aussi bon que juste ; mais il ne faut pas se le dissimuler, cela ne remplacerait pas la Messe omise, et, s'il y avait eu négligence, le Prêtre aurait à en répondre devant DIEU. S'il venait à s'en apercevoir, il serait tenu en conscience de réparer son oubli le plus promptement possible. Quant aux intentions qui n'ont point été remplies, c'est un de ces nombreux malheurs qu'entraîne trop souvent l'infirmité humaine et dont personne n'est véritablement responsable en conscience. C'est comme lorsqu'on perd de l'argent sans sa faute ; ou lorsqu'on laisse choir quelque objet précieux qui se

brise ; ou lorsqu'une mère ou une nourrice laisse échapper de ses bras et tomber à terre un pauvre petit enfant qui se fait mal, et autres accidents de ce genre. Ce sont des malheurs ; ce ne sont pas des fautes. On les répare comme on peut, et dès qu'on le peut.

« Lorsqu'on a fait célébrer une Messe pour telle ou telle âme du Purgatoire, est-on sûr qu'elle est délivrée? » — Non. La puissance spirituelle de l'Église ne s'étend sur les âmes du Purgatoire que d'une manière indirecte et générale, par *voie de suffrage*, de prière. L'Église ne peut ici-bas que prier et supplier pour les âmes du Purgatoire ; mais à Notre-Seigneur seul appartient le pouvoir de les délivrer directement et individuellement. Lorsque nous faisons dire une Messe pour tel ou tel défunt, nous offrons au bon DIEU les mérites infinis et le sang de son Fils, et nous lui demandons de daigner les appliquer à cette âme ; assurément c'est plus qu'il n'en faut pour délivrer, non seulement cette âme, mais encore toutes les autres ; aussi, de ce qu'une Messe, et même beaucoup de Messes ne délivreraient pas telle ou telle âme du Purgatoire, il ne faudrait pas conclure que ce soit impuissance de la part du Saint-Sacrifice.

Le sang de Notre-Seigneur est tout-puissant ; mais il n'est pas toujours appliqué comme nous le demandons. Nous sommes sûrs que la Messe offerte par nos soins est appliquée au soulagement des âmes du Purgatoire ; mais nous ne sommes jamais sûrs qu'elle soit appliquée en particulier et complètement à l'âme pour laquelle nous prions et faisons prier.

La justice de DIEU a des exigences que nous ne connaissons point sur la terre. Voilà pourquoi il ne faut pas

nous lasser de prier pour nos chers défunts, de gagner pour eux le plus d'Indulgences possibles et de faire célébrer des Messes pour leur soulagement et leur délivrance.

« Une Messe chantée est-elle plus efficace qu'une Messe basse ? » — Elle est plus solennelle, mais elle n'est pas plus efficace. Une Messe chantée attire ordinairement plus de monde, fait prier plus longtemps et plus de fidèles ; et comme elle est annoncée d'avance, tout le monde sait à quelle intention particulière elle s'applique, et dès lors on y prie plus spécialement à cette intention.

« Pourquoi fait-on célébrer la Messe en l'honneur de la Sainte-Vierge et des Saints ? Ils n'ont besoin de rien, puisqu'ils sont au Paradis. » — Aussi ne dit-on pas la Messe pour eux. L'Église de la terre est en *communion* très-intime avec l'Église du ciel ; et de même qu'il est tout simple que la Sainte-Vierge et les Saints nous protègent, nous assistent et nous fassent sentir le pouvoir dont ils jouissent dans le ciel ; de même aussi il est tout naturel que nous, qui les aimons, nous offrons les mérites infinis du Sang du Sauveur pour remercier le bon DIEU de leur gloire et de leur bonheur éternel. Le Sang de JÉSUS-CHRIST est à notre disposition ici-bas par la Messe ; et nous sommes heureux d'augmenter, en l'offrant, la puissance des actions de grâces que la Sainte-Vierge et les Saints offrent à DIEU dans le ciel.

La sainte Messe est un présent divin et vraiment infini que nous pouvons faire et que nous devons faire avec amour à la bonne Vierge, aux Anges et aux Saints.

Il y aurait sans doute encore d'autres petites difficultés pratiques à éclaircir touchant la Messe ; pour la solution, je renvoie au Curé ou au Confesseur, qui sera charmé de donner les explications nécessaires.

XLV

**Qu'il est souverainement utile d'assister souvent
à la Messe.**

Saint François de Sales disait que « la Messe est le soleil des exercices de piété. » C'est en effet l'exercice de piété par excellence. Si un chrétien ne pouvait consacrer qu'une demi-heure par jour à la prière et au service de DIEU, il ne saurait rien faire de plus utile à la gloire de Notre-Seigneur, au salut de son âme et au bien général de l'Église que de la consacrer à entendre pieusement la Messe.

A la Messe, en effet, il vient adorer le Roi du ciel sur son trône de la terre, qui est l'autel. Il vient s'unir à l'Église elle-même, représentée par le Prêtre, à l'Église très-sainte et très-chère à DIEU ; et c'est avec elle, c'est par sa voix qu'il adore, qu'il remercie, qu'il demande, qu'il prie, qu'il supplie, qu'il obtient miséricorde. S'il comprend quelque peu les cérémonies augustes de la Messe, il se remet tout naturellement en mémoire les grands mystères de sa foi, et surtout le souverain mystère de l'amour incompréhensible du bon DIEU pour lui ; il aime facilement ce qu'il n'oublie pas ; et il pratique facilement ce qu'il aime. L'expérience montre, en effet,

qu'il est rare d'assister tous les jours, ou du moins très-souvent, à la Messe, et de ne pas se sentir attiré à communier, à communier souvent; ce qui est la grâce des grâces.

La Messe, et JÉSUS-CHRIST, l'Hostie vivante de la Messe, devrait être le rendez-vous quotidien de tous les fidèles. Avons-nous des peines (et tout le monde en a)? allons à JÉSUS. Avons-nous une grâce à demander au bon DIEU? allons à la Messe et demandons. Voulons-nous expier une faute et obtenir miséricorde pour nous ou pour un autre? allons à la Messe, recourons à JÉSUS-CHRIST. Avons-nous à cœur de remercier dignement la bonté divine pour quelque grand bienfait? allons, allons à la Messe. La Messe est un moyen divin, suprême, mis à notre disposition par le bon DIEU, pour suppléer à notre misère. Plus nous en usons, plus le bon DIEU nous bénit et nous aime, parce que nous le servons davantage selon son cœur. Un jour, sainte Térèse, se sentant tout accablée par le poids des grâces qu'elle recevait, s'écria dans dans une sorte d'angoisse : « Mon DIEU, mon DIEU ! que puis-je faire, moi, pauvre créature, pour reconnaître dignement votre miséricorde? » Et aussitôt elle entendit une voix céleste qui lui dit très-distinctement : « *Entends une Messe.* »

Il est bien rare que, quand on le veut tout de bon, on ne puisse assister tous les matins à la Messe ou à peu près. On se lève de meilleure heure; on arrange ses petites affaires en conséquence; et, sans bruit, sans éclat, sans s'imposer de grands sacrifices, on se procure chaque matin cette inestimable grâce.

Dans les pays de foi, on trouve moyen d'aller sou-

vent à la Messe ; et le travail, loin de s'en ressentir, n'en est que plus fécond, béni qu'il est par le bon DIEU.

Deux ouvriers de même profession vivaient à côté l'un de l'autre. L'un était chrétien, l'autre indifférent. Le premier s'arrangeait de manière à commencer toutes ses journées par la Messe ; l'autre, pour travailler et pour gagner davantage, n'y allait jamais, pas même le dimanche.

Tous deux étaient bons ouvriers. Ils étaient mariés tous deux ; l'ouvrier chrétien avait quatre enfants ; l'autre un seul.

Cependant les affaires du premier allaient mieux que celles de son camarade. « Comment t'y prends-tu donc ? lui demanda un jour celui-ci. Tu as plus de charges que moi ; je travaille tout le jour, plus longtemps que toi ; et, malgré cela, tu es à ton aise, et moi j'ai bien de la peine. — Mon secret est bien simple, lui répondit l'autre gaiement. — Si tu le veux, je te le montrerai. — Ma foi ! ce n'est pas de refus. Où est-il, ton secret ? — Viens demain matin chez moi, de bonne heure, et je te mènerai là où je fais mes bénéfices. »

Le lendemain matin, il conduisit tranquillement son camarade à l'église entendre la Messe ; après quoi, il lui dit de retourner à sa besogne, comme il allait le faire lui-même. « Seulement, ajouta-t-il, reviens demain matin, ici, à la même heure. » Le jour suivant, ce fut comme la veille ; de part ni d'autre, pas plus d'explications. Le troisième jour, le camarade s'impatiente. « Ah ça, mais tu te moques de moi ? dit-il ; si je veux aller à la Messe, je n'ai pas besoin de toi pour m'y conduire ; je pourrai bien y aller tout seul. Je voulais savoir comment tu fais

pour gagner plus d'argent que moi ; tu m'avais promis de me montrer ton secret, et tu ne m'en dis pas un mot. — Mon secret ? repartit alors l'ouvrier chrétien ; mais je n'en ai pas d'autre que celui que je t'ai montré. Je commence toutes mes journées aux pieds du bon DIEU ; je communie tous les dimanches ; je rapporte la paix et la joie à la maison , et le bon DIEU fait le reste. N'a-t-il pas dit : « *Cherchez avant tout le royaume de DIEU et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ?* »

Oh ! qu'une journée commencée ainsi pieusement au pied des autels , accompagnée de la bénédiction de Jésus-Hostie, est facilement chrétienne, pure, chaste, féconde en mérites, fructueuse pour le temps et pour l'éternité ! Que de belles et bonnes provisions de patience, de force, de résignation, viennent puiser là, pour la journée, de pauvres âmes fatiguées, souvent accablées sous le poids des épreuves !

Le saint autel est sur la terre la source céleste d'où découlent les eaux vivantes de la grâce, de la paix, de la joie, du dévouement, du pur bonheur. Heureux celui qui connaît et qui aime le chemin de l'église ! C'est le chemin de l'honneur, parce que c'est le chemin du devoir ; et comme le devoir accomplit enfante le bonheur, le seul vrai bonheur, le chemin de l'église est à la fois le chemin du bonheur sur la terre et le chemin du bonheur éternel dans les cieux.

8 septembre 1869, en la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME HUITIÈME

A CEUX QUI SOUFFRENT, CONSOLATIONS

I. Que ce n'est pas le bon DIEU qui a fait la souffrance.	5
II. En quel sens cependant la souffrance vient de DIEU	7
III. Comme quoi le démon est l'auteur responsable de nos souffrances.	10
IV. Que, dans le mystère de la souffrance, DIEU se sert du démon pour nous éprouver et nous sanctifier. .	14
V. Quel est le vrai Consolateur de toutes nos souffrances.	18
VI. Du beau livre où tous ceux qui souffrent devraient savoir lire.	20
VII. Comment JÉSUS-CHRIST vient à nous et nous console par son Église.	23
VIII. Des dévouements admirables que l'Église a suscités pour consoler ceux qui souffrent.	26
IX. Comment la Religion nous aide à supporter les maladies et les souffrances corporelles.	30
X. Que Notre-Seigneur daigne parfois récompenser la foi de ses chers malades par des faveurs extraordinaires.	34
XI. Comme quoi la foi vive va jusqu'à nous faire aimer les souffrances	38
XII. De la dure épreuve des infirmités.	42
XIII. Comment on peut se sanctifier dans les mauvais traitements	46
XIV. De la pauvreté, et des privations douloureuses qu'elle entraîne.	51
XV. D'un moyen très-simple de ne pas trop s'attrister des privations et de la pauvreté.	56
XVI. Que Notre-Seigneur s'est fait pauvre pour consoler les pauvres.	60

XVII. Comme quoi les humiliations sont une source de souffrances très-amères	64
XVIII. Ce qu'il faut faire quand on nous humilie.	69
XIX. A ceux qui souffrent persécution pour le service de DIEU	72
XX. Comment il faut supporter la rude épreuve de la persécution proprement dite.	77
XXI. Aux prisonniers et à tous ceux qui endurent les souffrances de la captivité.	84
XXII. Des souffrances du cœur, et en particulier des anxiétés et angoisses au sujet de ceux que nous aimons.	88
XXIII. Comment supporter chrétiennement la perte de ceux qui nous sont chers.	93
XXIV. Les ingratitude et les déceptions.	100
XXV. Comment il faut se comporter dans les peines d'esprit et d'imagination.	106
XXVI. D'une dernière espèce de souffrances, à savoir des scrupules et peines de conscience.	112
XXVII. De la souffrance suprême qui est la mort	118
XXVIII. Pourquoi tant de manières de souffrir.	124
XXIX. Comment la prière console ceux qui souffrent	126
XXX. Pourquoi il en est de même de la confession.	130
XXXI. Pourquoi il est si utile de communier souvent quand on souffre	133
XXXII. Combien sont creuses et vaines les consolations du monde.	140
XXXIII. De la folie de ceux qui souffrent et qui ne veulent point de DIEU ni de l'Église.	144
XXXIV. Comment la souffrance est une grande et salutaire visite du bon DIEU.	150
XXXV. Qu'il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.	156
XXXVI. Puisqu'il est si utile de souffrir, pourquoi demander à DIEU soulagement et délivrance.	160
XXXVII. Que la souffrance la plus salutaire est celle-là même que DIEU nous envoie.	164
XXXVIII. Que toutes les consolations du bon DIEU nous sont données par les mains miséricordieuses de la Sainte-Vierge.	167

AUX APPRENTIS

I. L'apprentissage de l'état et l'apprentissage de la vie.	177
II. Pourquoi les années de l'apprentissage sont toujours des années dangereuses.	179
III. Du choix de l'état, et combien il importe au bonheur et au salut de l'apprenti.	181
IV. Des dangers que peut rencontrer un bon petit apprenti jusque dans sa famille.	186
V. Des dangers qu'il rencontre souvent dans l'atelier, de la part des ouvriers et même du patron.	190
VI. Des mauvais camarades et des mauvaises liaisons.	193
VII. Que l'apprenti trouve dans ses passions naissantes un danger très-sérieux.	195
VIII. Quelques exemples à l'appui.	199
IX. Que l'oubli de DIEU et l'ignorance religieuse constituent encore un très-grand danger pour l'apprenti.	204
X. D'un autre danger des années de l'apprentissage : la légèreté et l'amour du plaisir.	207
XI. Le respect humain, ennemi redoutable de l'apprenti.	211
XII. Les journaux et la politique	216
XIII. Le cabaret et la sottise glorieuse de vouloir faire le crâne.	219
XIV. Le sans-gêne et le manque de respect.	222
XV. D'un puissant préservatif pour l'apprenti : la fidélité au patronage.	226
CONCLUSION. Petits conseils de vie chrétienne pour un apprenti.	230

L'ÉCOLE SANS DIEU

AVERTISSEMENT qu'il faut lire.	238
I. État de la question. Son importance extraordinaire.	241
II. Quels sont ceux qui ont soulevé cette question.	244
III. Que, dans la pratique, ne pas s'occuper de la Religion à l'école, c'est rendre impossible l'instruction religieuse des enfants.	240

IV. Que notre France est chrétienne et entend rester chrétienne	249
V. Par où pèchent tous les raisonnements des adversaires de l'école chrétienne.	252
VI. Pourquoi et comment la Religion est l'âme de l'éducation des enfants, et par conséquent de l'école.	256
VII. Pourquoi l'enseignement classique est inséparable de l'éducation religieuse.	258
VIII. Témoignage non suspect d'un vieux roi de Prusse qui ne croyait à rien.	261
IX. Ce qu'il faut entendre par l'école <i>laïque</i>	264
X. Pour quels motifs l'Église repousse ce qu'ils appellent l'école <i>obligatoire et gratuite</i>	266
XI. Comme quoi tous les impies, les communards, les mal-vivants, sont sympathiques à l'école sans religion.	269
XII. Des grossières calomnies que l'on débite contre les Frères et les Sœurs, au point de vue de l'instruction	271
XIII. Des calomnies que l'on débite contre eux au point de vue des mœurs.	277
XIV. S'il est vrai que nos écoles chrétiennes soient des foyers d'obscurantisme, de politique rétrograde et de réaction.	279
XV. S'il est vrai que l'école chrétienne ne s'entende pas à former des citoyens.	280
XVI. Du crime de ceux qui empoisonnent l'esprit et le cœur de la jeunesse.	283
XVII. Du crime et de la folie des parents qui élèvent leurs enfants sans religion.	286
XVIII. Que l'école doit être pour l'Église ce qu'une fille est pour sa mère.	288
APPENDICE.	292

PRÊTRES ET NOBLES

- I. Ce que prêchent les Curés, c'était bon autrefois, mais maintenant, c'est autre chose! On ne croit plus à tout cela. 299

TABLE

521

II. Les Prêtres ne doivent pas s'occuper des élections, c'est de la politique.	300
III. N'écoutez donc pas les Curés : ce sont les ennemis du peuple.	303
IV. Les républicains, les francs-maçons, à la bonne heure! voilà les vrais amis du peuple.	307
V. Quelques curieux échantillons de ces amis du peuple.	310
VI. Les Prêtres sont des fainéants, qui s'engraissent de la sueur du peuple.	314
VII. Nos Curés nous parlent toujours du Pape, nous demandant de l'argent pour le Pape. Pourquoi le Pape ne se tire-t-il pas d'affaire tout seul?	317
VIII. Les Curés envoient secrètement l'argent de nos quêtes à Henri V.	320
IX. Les Prêtres et les nobles s'entendent pour opprimer le peuple.	323
X. Si Henri V revenait, on rétablirait la dime et les droits féodaux.	325
XI. Du temps de la monarchie, le peuple était esclave; sous la république, c'est lui qui est le maître; chacun son tour.	330
XII. Tout ce qui est homme de progrès est pour la république; il n'y a que les réactionnaires, les vieilles croûtes, qui veulent la monarchie.	332
XIII. Les nobles et les riches sont des propres à rien : ce n'est que justice de leur prendre ce qu'ils ont et de le partager entre les travailleurs.	335
XIV. Laissez faire : vous verrez comme tout ira bien, quand les républicains seront vraiment les maîtres, et qu'il n'y aura plus ni roi, ni nobles, ni prêtres, ni religion.	338
CONCLUSION.	342

LES ENNEMIS DES CURÉS

CE QU'ILS SONT

I. Observation générale peu flatteuse pour les ennemis des Curés.	49

II. Que les ennemis des Curés sont, en général, des lâches.	350
III. Que les ennemis des Curés sont une collection de sots et d'ignorants.	352
V. Que les ennemis des Curés sont, pour la plupart, des jobards et des imbéciles.	355
V. Que les ennemis des Curés sont un tas de brouillons et de mauvaises têtes.	358
VI. Que les ennemis des Curés sont la fine fleur des mauvais sujets.	360
VII. Que les ivrognes, les voleurs et les fripons sont les ennemis-nés des Curés.	362

CE QU'ILS DISENT

VIII. Les Curés sont les ennemis du peuple	363
IX. Les Curés sont des fainéants, des gens inutiles, des propres à rien.	367
X. Les Curés aiment la bonne chère, le bon vin et les gros diners.	373
XI. Les Curés sont des gens dangereux, qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires, et qui s'insinuent dans les familles	377
XII. Les Curés sont des hommes d'argent, des gens intéressés qui demandent toujours.	381
XIII. Les Curés veulent rétablir la dîme	383
XIV. Les Curés sont les ennemis du progrès, de la liberté et de la société moderne.	384
XV. Les Prêtres sont des hommes comme les autres.	386
XVI. Mais il y a de mauvais prêtres. Comment ceux-là peuvent-ils être les ministres de DIEU.	390
EPILOGUE. — « Coah! Coah! »	393

LA MESSE

I. A qui s'adresse cet opuscule.	399
II. Ce que c'est que la Messe.	402
III. Comment la Messe est le même sacrifice que celui du Calvaire.	403

IV. De la différence du Saint-Sacrifice et du Saint-Sacrement.	405
V. En quoi consiste spécialement le Sacrifice dans la Messe	407
VI. Que le sacrifice de la Messe nous rend présents tous les mystères douloureux et joyeux de JÉSUS-CHRIST	408
VII. Comment la Messe est le centre de tout le culte de DIEU	411
VIII. Qui a institué la Messe.	413
IX. Comme quoi il n'est pas facile de prouver que ce sont les curés qui ont inventé la Messe	414
X. Que les Prêtres seuls ont le pouvoir de dire la Messe	419
XI. Des formes diverses que revêt la célébration du saint-sacrifice de la Messe.	423
XII. Ce qu'un ministre protestant est capable de tirer de là.	425
XIII. Combien saintes et vénérables sont les cérémonies de la Messe	427
XIV. Ce que signifie l'autel où se célèbre la Messe.	429
XV. Ce que figurent les nappes et ornements d'autel.	432
XVI. Des cierges et de leur belle signification.	434
XVII. Du nombre des cierges de l'autel.	437
XVIII. Ce que signifient les ornements sacerdotaux avec lesquels le Prêtre dit la Messe.	440
XIX. Du signe de croix qui commence la Messe et qui se renouvelle souvent pendant le sacrifice.	442
XX. Ce que représente le Prêtre au bas de l'autel.	444
XXI. Ce que signifient l' <i>Introït</i> , le <i>Kyrie</i> et le <i>Gloria</i>	445
XXII. Des <i>Domini vobiscum</i>	447
XXIII. Les <i>Oraisons</i> , l' <i>Épître</i> et l' <i>Évangile</i>	449
XXIV. Le <i>Credo</i>	452
XXV. De l' <i>Offertoire</i> et de ce qui suit, jusqu'à la <i>Préface</i>	453
XXVI. La <i>Préface</i> et le <i>Sanctus</i>	455
XXVII. Ce que représentent les mains étendues du Prêtre.	456
XXVIII. Le <i>Canon</i> de la Messe et la <i>Consécration</i>	458
XXIX. Depuis la <i>Consécration</i> jusqu'à la <i>Communion</i>	461
XXX. La <i>Communion</i>	464
XXXI. Depuis la <i>Communion</i> jusqu'à la fin de la Messe.	468
XXXII. De quelques cérémonies propres à la Grand'Messe.	470
XXXIII. Des encensements, et de leur signification.	472

XXXIV. Petit coup d'œil sur l'ensemble des cérémonies de la Messe	475
XXXV. Du chant et des chantres.	478
XXXVI. Du servant de Messe.. . . .	481
XXXVII. De l'obligation d'assister à la Messe.	485
XXXVIII. Ce qu'il faut faire pour s'acquitter de cette obligation	489
XXXIX. Des différentes manières de bien entendre la Messe..	491
XL. Comment il faut se tenir à la Messe, et, en général, de la bonne tenue à l'église.	495
XLI. De trois classes de gens qui entendent la Messe d'une manière déplorable	498
XLII. A quelles intentions on peut entendre la sainte Messe et la faire célébrer	501
XLIII. Pourquoi l'on doit donner au Prêtre une aumône en lui demandant une Messe.	504
XLIV. Réponse à quelques difficultés pratiques touchant la Messe.. . . .	506
XLV. Qu'il est souverainement utile d'assister souvent à la Messe	513

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME

F. AUREAU. — Imprimerie de Lagny.



